VITTORIO EM. III

NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
854
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXV
Palchetto I
Num.° d' ordine N. 11

B. Pam
III
854

119
23

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE.
TOME HUITIEME.

Chez { DESAINT & SAILLANT,
NYON,
DAVID,
SAVOYE,
BAUCHE,
DURAND,
CAVELIER,
KNAPEN,
BABUTY fils,
AUMONT.

612421

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

Traduites en François, avec des Remarques historiques & critiques, par M. DACIER, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, &c.

Nouvelle Edition, revue & corrigée.

TOME HUITIEME,

CONTENANT

Les Vies { DE SERTORIUS,
D'EUMENES,
D'AGESILAS,
DE POMPÉE.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires,

M. DCC. LXII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

SERTORIUS.

IL n'eſt peut-être pas fort ſurprenant, que dans le cours infini des ſiecles, la Fortune étant toujours inconſtante & indéterminée, le hazard ramene ſouvent dans le monde les mêmes accidens. Car, ſoit que le nombre des événemens qui doivent arriver ſoit infini & ſans bornes, la Fortune trouve dans la fécondité de la matiere une riche ſource d'accidens tout pareils; ſoit que leur nombre ſoit déterminé & fixe, c'eſt encore une néceſſité que les mêmes cas arrivent ſouvent, puiſqu'ils ſont produits par les mêmes cauſes & par les mêmes combinaiſons.

Il y a des gens qui prennent plaiſir à faire des recueils de tout ce qu'ils ont lu ou entendu dire de ces aventures que la Fortune a ramenées ſur ce grand théâtre du monde, & qui ſont ſi ſemblables, qu'elles paroiſſent l'ouvrage de la raiſon & de la providence. Par exemple, ils remarquent qu'il y a eu deux hommes de grande naiſſance, l'un Syrien & l'autre d'Arcadie, [a] tous deux

[a] *Tous deux appellés Attis, & tous deux dévorés par un ſanglier.*) Dans les Achaïques de Pauſanias on lit qu'un certain Attis, ou Attes, fils de Calaüs de Phrygie, né hors d'état d'avoir des enfans, alla en Lydie; que là il enſeigna les cérémonies & le culte de la mere des dieux, & qu'il fut ſi aimé & ſi honoré de cette déeſſe, que Jupiter indigné envoya en Lydie un monſtrueux ſanglier qui

deux appellés Attis, & tous deux dévorés par un ſanglier ; [b] que de deux Actéon, l'un a été déchiré par ſes chiens, & l'autre par ſes amans ; que de deux Scipion, le premier a vaincu les Carthaginois, & l'autre les a entierement détruits ; qu'Ilion a été pris trois fois, la premiere fois par Hercule à cauſe des chevaux de Laomedon, la ſeconde fois par Agamemnon avec le ſecours du cheval de bois, & la troiſieme fois par Charidemus, à l'occaſion d'un cheval qui s'abattit ſous la porte & qui empêcha que les Troïens ne puſſent la fermer aſſez promptement pour l'empêcher d'entrer ; & enfin que de deux villes qui portent le nom de deux plantes odoriferantes, [c] Ios & Smyrne, on prétend qu'Homere naquit dans l'une & mourut dans l'autre. Nous auſſi de notre côté ajoûtons à ces aventures une aventure qui n'eſt pas moins remarquable ; c'eſt que les plus belliqueux de tous les capitaines, & ceux qui ont exécuté les plus grandes choſes par les ruſes de guerre & par leur profonde capacité, ont tous été borgnes, Philippe, Antigonus, Annibal & Sertorius, dont nous écrivons la vie, & qui ſans contredit a été plus ſage & plus continent avec les femmes que Philippe, plus fidele envers ſes amis qu'Antigonus, plus humain envers ſes ennemis qu'Annibal, &

qui ravagea toutes les terres, & tua beaucoup de Lydiens, & cet Attis même. Mais je n'ai vû nulle part l'hiſtoire du ſecond Attis.

[b] *Que de deux Actéons, l'un a été déchiré par ſes chiens, l'autre par ſes amans.*) Actéon, fils d'Ariſtée, fut déchiré par ſes chiens. Et Actéon, fils de Méliſſus, fut enlevé par les Bacchiades & mis en pieces, comme on le voit dans le ſcholiaſte d'Apollonius, livre iv.

[c] Ios eſt une violette ; & Smyrne, de la myrrhe.

& qui n'a cédé à aucun d'eux en habileté & en prudence, mais qui leur a été inférieur à tous dans les faveurs de la Fortune ; car il l'a éprouvé toujours plus cruelle que ſes ennemis. Cependant il n'a pas laiſſé d'égaler, en expérience, Métellus ; en audace, Pompée ; en heureux & glorieux ſuccès, Sylla ; & de tenir tête long-tems à toute la puiſſance des Romains, tout banni & fugitif qu'il étoit, & chef de Barbares en terre étrangere. Parmi tous les capitaines Grecs, il n'y en a point que nous puiſſions plus juſtement lui comparer qu'Eumenès de la ville de Cardie dans la Cherſoneſe de Thrace ; car ils ont été tous deux de grands généraux, ils ont joint tous deux la ruſe à l'audace, tous deux bannis de leur pays, ils ont commandé des armées étrangeres, & ils ſont morts tous deux d'une mort violente, ayant été tués tous deux par la trahiſon de ceux mêmes avec leſquels ils avoient défait leurs ennemis.

Quintus Sertorius étoit né d'une famille peu noble de la ville de Nyrſie dans le pays des Sabins. Il perdit ſon pere étant encore en bas âge, & fut élevé fort honnêtement & avec beaucoup de ſoin par ſa mere qu'il aima toujours avec une extrême tendreſſe ; elle s'appelloit Rhéa. Il s'exerça d'abord à plaider & y réuſſit paſſablement ; de ſorte qu'encore fort jeune il alla à Rome & y acquit aſſez de crédit & de réputation par ſon éloquence. Mais quelques actions brillantes qu'il fit à la guerre, & quelques ſuccès heureux qui honorerent ſes premieres armes, tournerent de ce côté-là toute ſon ambition. [a] Il fit

[a] *Il fit ſa premiere campagne ſous Scipion.*) Je crois qu'il faut lire ſous Cæpion. C'eſt ſous le proconſul Q. Servilius Cæpio, qui, avec le conſul Cn. Mallius, fut

fit ſa premiere campagne ſous Scipion, lorſque les Cimbres & les Teutons inonderent les Gaules. Les Romains ayant été vaincus dans une bataille & mis en déroute, Sertorius, qui avoit eu ſon cheval tué ſous lui & qui étoit fort bleſſé, ſe jetta à la nage dans le Rhône; & tout armé qu'il étoit de ſa cuiraſſe & de ſon bouclier, il nagea long-tems contre le torrent, & traverſa enfin ce fleuve, tant il avoit le corps robuſte & endurci à toutes les fatigues par l'exercice & par le travail.

Ces mêmes ennemis étant revenus une ſeconde fois avec des armées encore plus nombreuſes & avec des menaces plus fieres & plus terribles, l'effroi fut ſi grand qu'il parut alors que ce ſeroit une action bien difficile & bien hardie même pour un Romain de demeurer dans ſon poſte & d'obéir à ſon général. Marius commandoit l'armée, [e] & Sertorius s'offrit pour aller eſpion dans celle des ennemis, & promit d'en rapporter des nouvelles. Il prit donc un habit Gaulois, apprit les

battu par les Cimbres la quatrieme année de l'olympiade clxviij. 103. ans avant l'ere chrétienne.

[e] *Et Sertorius s'offrit pour aller eſpion dans celle des ennemis.*) L'emploi d'eſpion n'étoit point regardé parmi les Romains comme parmi nous; des gens conſidérables s'offroient volontiers pour cette commiſſion, la regardant comme d'autant plus glorieuſe, qu'elle étoit accompagnée de plus grands dangers. Voilà pourquoi Sertorius, qui avoit déja acquis beaucoup de réputation, s'offre ici. Chez les Grecs cette commiſſion étoit encore plus honorable & plus briguée, comme nous le voyons dans le dixieme livre de l'Iliade, où Ulyſſe & Diomede vont eſpions dans le camp des Troïens, & où les généraux & les princes mêmes s'offrent pour ſuivre Ulyſſe, & ſe diſputent la gloire d'être choiſis. Dans le livre des Juges, on voit Gédéon deſcendre eſpion dans le camp de Madian, &c.

les termes les plus communs de la langue, & ceux qui ſont les plus néceſſaires pour un entretien court & paſſager, ſe mêla avec les Barbares ; & après avoir vu & entendu tout ce qui ſe paſſoit & ce qu'on projettoit, il retourna vers Marius qui l'honora des prix dont on récompenſe la valeur & le courage. Dans la ſuite de cette guerre il fit pluſieurs actions qui marquoient & ſa prudence & ſon audace, qui lui attirerent l'eſtime de Marius & ſa confiance, & lui acquirent beaucoup de réputation.

Après la guerre des Cimbres & des Teutons il fut envoyé en Eſpagne capitaine de mille hommes de pied ſous Didius qui commandoit l'armée, & alla paſſer l'hiver à Caſtulon [f] ville des Celtibériens. Comme les ſoldats ſe trouvoient là dans un pays gras où ils avoient les vivres à foiſon, ils ne faiſoient tous les jours que boire, s'ennivrer & commettre mille inſolences. Cela donna un ſi grand mépris pour eux aux Barbares, qu'une nuit ils envoyerent demander du ſecours à leurs plus proches voiſins les Gyriſcéniens ; & entrant dans toutes les maiſons ils firent main-baſſe ſur tous ceux qu'ils y trouverent.

Pendant ce tumulte, Sertorius, s'étant ſauvé, ſortit avec un petit nombre de ſes gens, & ralliant ceux qui ſe ſauvoient après lui, il fit le tour de la ville, & trouvant encore ouverte la porte par où les Gyriſcéniens étoient entrés à la ſourdine, il ne fit pas la même faute qu'ils avoient faite ; car il y plaça un corps-de-garde, ſe rendit maître enſuite de tous les quartiers, & paſſa au fil de l'épée tous ceux qui étoient en âge de porter

[f] Ville de la Caſtille neuve, ſur les confins de l'Andalouſie.

ter les armes. Cette exécution faite, il commanda à ſes ſoldats de quitter leurs armes & leurs habits, & de prendre les armes & les habits des Barbares qu'ils avoient tués, tant des habitans de Caſtulon que de ces Gyriſœniens, & de le ſuivre à la ville d'où ces derniers étoient ſortis pour les aſſaillir la nuit. Les Barbares, trompés par la vue de ces habits & de ces armes qu'ils connoiſſoient, ouvrirent leurs portes & ſortirent en foule au-devant d'eux pour les recevoir, croyant que c'étoient leurs gens & leurs voiſins qui venoient ſe réjouir après avoir heureuſement exécuté leur entrepriſe. Les Romains en tuerent une grande partie près des portes, & les autres s'étant rendus à diſcrétion furent vendus.

Cette action rendit le nom de Sertorius célebre dans toute l'Eſpagne, & à ſon retour [g] il fut d'abord nommé queſteur de la Gaule qui eſt autour du Po. Ce qui fut très-heureux pour Rome; car la guerre des Marſes qu'on appella la guerre des confédérés, guerre très-dangereuſe & très-redoutable, s'éleva en ce tems-là, & Sertorius eut ordre de lever des ſoldats & de faire forger des armes. Il s'acquitta de cette commiſſion avec tant de ſoin & de diligence au prix de la molleſſe & de la lenteur des autres jeunes gens, qu'il fit juger que toute ſa vie il ſeroit actif, diligent & homme d'exécution.

Quand il eut obtenu le grade de capitaine, il ne modéra pas davantage ſon audace guerriere, que lorſqu'il n'étoit que ſimple ſoldat, mais il fit des coups de main admirables, & s'expoſa toujours aux plus grands périls ſans ſe ménager. En ſe

[g] La troiſieme année de l'olympiade clxxij. 88. ans avant l'ere chrétienne.

ſe hazardant ainſi ſans aucune retenue, il perdit un œil dans un combat ; & bien loin d'avoir honte de cette difformité, il en fit gloire toute ſa vie, diſant que les autres ne portoient pas toujours avec eux les témoignages de leur valeur, & qu'ils quittoient ſouvent les chaînes, les carquans, les piques & les couronnes, dont ils avoient été honorés, mais que pour lui il portoit toujours les marques de ſon courage, & que tous ceux qui voyoient ſa perte étoient en même tems ſpectateurs de ſa vertu. Auſſi le peuple lui fit-il tout l'honneur que méritoit ſon action ; car la premiere fois qu'il entra dans le théâtre, il le reçut avec de grands battemens de mains, des acclamations & de grandes louanges, honneur que les plus vieux capitaines, ceux qui avoient le mieux ſervi, & qui s'étoient acquis le plus de gloire par les armes, avoient de la peine à obtenir.

Malgré cette diſtinction, quand il brigua le tribunat, il en fut exclu par la faction de Sylla qui lui fut contraire ; & c'eſt de-là apparemment que naquit cette haine irréconciliable que Sertorius eut toujours pour Sylla. Car après que Marius vaincu par Sylla eut pris la fuite, que Sylla fut parti pour aller faire la guerre à Mithridate, & qu'on eut vu que des deux conſuls [a] Octavius demeuroit ferme dans le parti de Sylla, & que Cinna, qui ne cherchoit que des nouveautés, faiſoit tous ſes efforts pour reſſuſciter la faction de Marius, Sertorius ſe joignit à ce dernier, d'autant plus même qu'il voyoit qu'Octavius n'agiſſoit qu'avec lenteur, & qu'il ſe défioit des amis de Marius.

Quel-

[a] Des conſuls Cn. Octavius Népos, & L. Cornélius Cinna, l'an 85. avant l'ere chrétienne.

Quelque tems après il y eut ſur la place même de Rome un furieux combat. Octavius eut l'avantage ; Cinna & Sertorius, après avoir perdu environ dix mille hommes, furent obligés de s'enfuir. Mais ayant gagné & raſſemblé par leurs belles paroles & par leurs grandes promeſſes la plûpart des gens de guerre qui étoient répandus dans toute l'Italie, ils ſe trouverent bientôt aſſez forts pour aller combattre encore Octavius. Dans ce tems-là, Marius, arrivé d'Afrique, vint ſe ranger auprès de Cinna comme un particulier auprès de ſon conſul. Tous les officiers de Cinna étoient d'avis qu'il falloit le recevoir ; Sertorius ſeul s'y oppoſoit, ſoit qu'il crût que le crédit & la conſidération qu'il avoit auprès de Cinna diminueroient conſidérablement, quand Cinna auroit auprès de lui un homme ſi ſupérieur & beaucoup plus grand capitaine, ſoit qu'il craignît que Marius, par ſes cruautés & par ſes violences, ne brouillât & ne ruinât encore leurs affaires ; car juſques dans la victoire il ſe laiſſoit tellement emporter à ſa colere, qu'il ne pouvoit modérer ſon reſſentiment, & qu'il le pouſſoit au-delà de toutes les bornes de la raiſon & de la juſtice. Il leur diſoit donc qu'avec le grand avantage qu'ils avoient déja, ce qui leur reſtoit à faire étoit peu de choſe, & que s'ils recevoient Marius, non-ſeulement il remporteroit ſeul toute la gloire de leur ſuccès, mais qu'il attireroit à lui toute la puiſſance, étant naturellement homme difficile, qui ne ſouffroit pas volontiers que quelqu'un voulût entrer en partage de ſon autorité, & d'ailleurs très-infidelle quand il s'agiſſoit de ſes intérêts.

Cinna lui répondit que toutes ſes raiſons & ſes remontrances lui paroiſſoient très-bonnes, mais

mais en même tems il lui avoua qu'il avoit honte & qu'il faiſoit grande difficulté de rejetter Marius, après l'avoir appellé lui-même & l'avoir ſollicité de venir prendre part à ſes affaires & à ſes dangers. Sertorius, l'interrompant alors, lui dit : *Mais moi je croyois que Marius étoit venu de ſon propre mouvement en Italie ; c'eſt pourquoi dans le conſeil que je vous donnois, je n'avois égard qu'à ce qui me paroiſſoit utile. Mais puiſque c'eſt vous-même qui l'avez fait venir, & qu'il n'eſt ici que par vos ordres,* [i] *il ne vous a pas été permis même de délibérer ; & le ſeul parti qui vous reſte, c'eſt de le recevoir & de vous en ſervir.* [k] *La bonne foi ne ſouffre ni raiſonnement ni incertitude.*

Cinna fit donc venir Marius. D'abord ils firent trois armées, & ils commanderent chacun un de ces corps. La victoire s'étant déclarée pour eux, Cinna & Marius commirent tant d'inſolences & de cruautés, que les maux de la guerre parurent aux Romains de grands biens au prix des miſeres qu'ils ſouffroient. Sertorius fut le ſeul après la victoire ne fit mourir aucun homme par un reſſentiment particulier, & qui ne fit aucun outrage à perſonne ; au contraire il s'emporta contre Marius & lui reprocha ſes cruautés ; & prenant

[i] *Il ne vous a pas été permis même de délibérer.*) Car ceux qui déliberent ſur une choſe qui eſt manifeſtement contre leur devoir, ont grande envie de la faire, & ſont déja vaincus. *Qui deliberant deſciverunt*, dit fort bien Tacite.

[k] *La bonnne-foi ne ſouffre ni raiſonnement ni incertitude.*) C'eſt un beau mot. Lorſqu'il s'agit de la bonne-foi, il n'eſt plus permis de raiſonner ni d'être irréſolu ; il faut la garder. Cette réponſe fait grand honneur à Sertorius, & d'autant plus d'honneur que les rémontrances qu'il faiſoit à Cinna, étoient juſtes & très-fondées.

prenant à part Cinna, & uſant auprès de lui de prieres & de remontrances, il fit tant qu'il le rendit plus doux & plus modéré. Enfin voyant que les eſclaves dont Marius avoit fait ſes alliés pour la guerre, & qu'il avoit retenus enſuite pour les Satellites [l] & les miniſtres de ſa tyrannie, étoient en très-grand nombre, & qu'ils ſe rendoient tous les jours plus redoutables par les excès qu'ils commettoient, ſoit par la permiſſion & par les ordres mêmes de Marius, ſoit par leur propre inſolence en ſe portant contre leurs maîtres à toutes ſortes d'injuſtices, juſqu'à les égorger, à abuſer de leurs maitreſſes & à violer leurs enfans; il trouva cette licence ſi inſupportable, qu'il les fit tous tuer à coups de fleches dans le camp où ils ſe retiroient, quoiqu'ils ne fuſſent pas moins de quatre mille hommes.

Après que Marius fut mort, que Cinna eut été tué, & que le jeune Marius eut obtenu le conſulat malgré lui & contre les loix, Carbon, Scipion & Norbanus, s'étant oppoſés à Sylla qui revenoit de Grece, furent battus en partie par l'incapacité & par la lâcheté des chefs, & en partie par la trahiſon de leurs troupes. Alors Sertorius commença à connoître que ſa préſence étoit inutile aux affaires qui alloient toujours de mal en pis, parce que ceux qui avoient le plus de pouvoir étoient ceux qui avoient le moins de ſens & d'expérience. Il ſe confirma encore davantage dans cette penſée, quand il eut vu que Sylla étoit venu planter ſon camp près de celui de

[l] Il parle des ſatellites de Marius, qui étoient appelés *Bardiéens*. Voyez la vie de Marius.

de Scipion [m], & qu'il lui faiſoit toutes ſortes de careſſes, comme la paix devant être bientôt conclue; car il vit bien que ce n'étoient là que de faux ſemblans pour l'amuſer & pour corrompre cependant ſon armée. Il en avertit pluſieurs fois Scipion, mais Scipion refuſa toujours de le croire.

Alors Sertorius, deſeſpérant abſolument du ſalut de Rome, partit pour ſe retirer en Eſpagne à deſſein de prévenir les ennemis, de ſe ſaiſir de ce gouvernement, & de s'y fortifier pour être en état de donner un aſyle à ſes amis qui pourroient s'y retirer après la défaite de leur parti. Mais il eſſuya en chemin des tems très-fâcheux & de grands orages; & comme il avoit à paſſer des montagnes très-difficiles, les Barbares du pays ne voulurent lui donner paſſage qu'à force d'argent. Ceux qui l'accompagnoient étoient véritablement fâchés & indignés de voir qu'un proconſul des Romains payât tribut à ces Barbares; mais Sertorius, ſans être touché de la prétendue honte que l'on y trouvoit, dit ſeulement, *qu'il achetoit le tems qui étoit la choſe du monde la plus précieuſe pour tout homme qui aſpiroit à de grandes choſes.* Il ſe concilia donc ces Barbares par de l'argent, & gagna l'Eſpagne en toute diligence.

Il la trouva très-peuplée & remplie d'une floriſſante jeuneſſe très-propre à porter les armes, mais il la trouva auſſi très-mal diſpoſée pour tous les gouverneurs, à cauſe de la fierté, de l'inſolence & de l'avarice de ceux qu'on y avoit envoyés. Pour la faire revenir de cette averſion il s'ap-

[m] L. Cornélius Scipio Aſiaticus, qui étoit alors conſul avec C. Norbanus Flaccus, l'an 81. avant l'ere chrétienne.

s'appliqua à gagner les grands par ſa douceur & par ſa familiarité, & les peuples par le ſoulagement qu'il leur procura en diminuant les tailles & les ſubſides. Mais ce qui les charma davantage & qui acheva de les lui acquérir, ce fut la décharge des logemens des gens de guerre; car il obligea ſes ſoldats à camper devant les murailles des villes & à paſſer l'hiver ſous les tentes, & il y fit tendre lui-même le premier ſon pavillon.

Sa condeſcendance n'alla pourtant pas à faire tout ce qui auroit pu plaire à ces peuples; car de tous les Romains qui s'étoient tranſplantés en Eſpagne, il choiſit ceux qui étoient en état de porter les armes, & les mit dans ſes troupes; il fit bâtir beaucoup de vaiſſeaux & toutes ſortes de machines de guerre, & par ce moyen il s'aſſûra des villes. Et dans le tems qu'il paroiſſoit doux & humain dans le commerce de la vie pendant la paix, il ſe rendoit terrible par les grands préparatifs qu'il faiſoit pour la guerre.

Dès qu'il eut appris que Sylla étoit maître de Rome, & que la faction de Marius & de Carbon étoit détruite, il ne douta pas qu'il n'arrivât inceſſamment contre lui une armée conduite par un bon chef. C'eſt pourquoi il envoya d'abord occuper les ſommets des Pyrenées par Julius Salinator avec ſix mille hommes de pied. Il y fut à peine que Caïus Annius, détaché par Sylla, y arriva avec des troupes; mais voyant que Salinator ne pouvoir être forcé dans ſon poſte, il demeura au pied des montagnes ſans ſavoir à quoi ſe déterminer. Enfin un certain Calpurnius, ſurnommé Lanarius, ayant tué Salinator en trahiſon, & ſes ſoldats ayant auſſi-tôt abandonné les hauteurs des Pyrenées, Annius les paſſa facile-

ment

ment avec ſes nombreuſes troupes qui repouſſerent ſans peine ceux qui voulurent s'y oppoſer. Sertorius, qui n'étoit pas en état de lui faire tête, ſe retira avec trois mille hommes à Carthage la Neuve, où il s'embarqua, traverſa la mer & alla aborder en Afrique ſur la côte des Mauruſiens où ſes gens deſcendirent pour aller faire de l'eau; mais comme ils marchoient ſans précaution & ſans ſe tenir ſur leurs gardes, les Barbares tomberent ſur eux & en tuerent un grand nombre. Cela obligea Sertorius à ſe rembarquer promptement pour repaſſer en Eſpagne. Mais il ne put y faire de deſcente, car on le repouſſa. C'eſt pourquoi avec un renfort de quelques flûtes de corſaires Ciliciens qui le joignirent, il cingla vers l'iſle de Pityuſe * où il aborda malgré la réſiſtance de la garniſon d'Annius qu'il battit.

Peu de tems après, Annius parut avec une groſſe flotte montée par cinq mille combattans. Sertorius réſolut de le combattre par mer, quoiqu'il n'eût que des vaiſſeaux très-légers qui avoient été faits pour la courſe & nullement pour le combat. Mais tout-à-coup il ſe leva un vent du couchant ſi impétueux, & la mer fut agitée avec tant de violence que la plûpart des vaiſſeaux de Sertorius, à cauſe de leur légéreté, furent jettés de travers par la force des vagues contre les rochers du rivage, & que Sertorius, avec peu de vaiſſeaux chaſſé de la mer par la tempête, & de la terre par ſes ennemis, fut dix jours entiers battu de la tourmente à lutter contre les vents & les flots, & ayant une peine infinie à ſe ſoutenir. Mais enfin le vent étant un peu tombé, il fut porté ſur quelques iſles qui ſont ſemées çà & là ſur

* Une des iſles Baléares, aujourd'hui *Iviça*.

ſur cette plage, & qui n'ont point d'eau. Il les quitta bientôt, paſſa le détroit de Cadiz; & prenant à droite il aborda à la côte d'Eſpagne un peu au-deſſus de l'embouchure du Betis, qui, traverſant un grand pays pour aller ſe décharger dans la mer Atlantique, donne ſon nom à cette partie de l'Eſpagne [o] qu'il baigne de ſes eaux.

Là il rencontra quelques patrons de vaiſſeaux qui revenoient tout nouvellement des iſles Atlantiques [p]. Ce ſont des iſles ſéparées l'une de l'autre par un petit bras de mer, & éloignées de l'Afrique de deux mille [q] ſtades. [r] On les appelle *les Iſles des bienheureux*. [s] Il y pleut rarement, &

[o] A la Bétique, aujourd'hui l'Andalouſie.

[p] Les Canaries.

[q] Quatre cent lieues.

[r] *On les appelle les Iſles des bienheureux.*) Plutarque a cru que ces iſles mêmes étoient les lieux heureux où Homere a placé ſes Champs Elyſées; mais Strabon fait fort bien voir que ces Champs Elyſées ou champs heureux, ſont la Bétique, l'Andalouſie, & que ces iſles n'étoient appellées les Iſles des Bienheureux, que parce qu'elles appartenoient aux habitans de l'Andalouſie, à cauſe du voiſinage; car les iſles voiſines d'une côte appartiennent d'ordinaire aux habitans de cette côte-là. Ainſi ces Iſles des bienheureux n'étoient pas elles-mêmes ces lieux heureux, mais les iſles qui appartenoient aux peuples heureux, c'eſt-à-dire aux habitans de l'Andalouſie, qui étoient ces peuples fortunés.

[s] *Il y pleut rarement, & les pluies qui y tombent.*) Tout ceci s'accorde fort bien avec la deſcription qu'Homere en fait dans le quatrieme livre de l'Odyſſée, & qui marque ſi bien que toute la côte occidentale de l'Eſpagne lui étoit parfaitement connue. *Les immortels vous envoyeront dans les champs élyſées, à l'extrémité de la terre, où le ſage Rhadamanthe donne des loix, où les hommes paſſent une vie douce & tranquille, où l'on ne ſent ni les neiges, ni les frimats de l'hiver, ni les pluies, mais où l'air eſt toûjours rafraîchi par les douces haleines des zéphyrs que l'Océan y envoye continuellement;* & l'un & l'autre, Homere & Plutarque, tirent un grand jour

& les pluies qui y tombent ſont des pluies douces. Il n'y regne que des vents agréables qui, portant toujours une benigne roſée ſur leurs aîles, engraiſſent tellement la terre que non-ſeulement elle eſt toujours en état de répondre aux ſoins & aux vœux de ceux qui voudroient la labourer & la planter, mais qu'elle produit d'elle-même toutes ſortes d'excellens fruits, & en ſi grande abondance qu'ils ſuffiſent à nourrir ſes habitans, ſans qu'ils ſe donnent le moindre travail ni la moindre peine; de ſorte que toute leur vie ſe paſſe dans un délicieux repos. L'air y eſt toujours ſerein & n'y cauſe jamais la moindre maladie à cauſe de la douce température des ſaiſons dont les changemens ne ſont jamais ſubits, mais toujours inſenſibles. Car les vents de notre continent, comme les vents du nord & du levant, après avoir parcouru cet eſpace immenſe de notre terre, venant à tomber & à ſe répandre dans cette vaſte étendue d'air & de mer, ſe partagent, ſe rompent & ſe perdent avant que d'y arriver, ou n'y arrivent que languiſſans & foibles; & les vents qui y ſoufflent du côté de la mer, comme les vents du midi & du ponent, venant à paſſer ſur cette grande plaine d'eau, ſe chargent d'une pluie douce & menue dont ils les arroſent quelquefois, & dont le plus ſouvent ils ne font que les rafraîchir par une moiteur douce & féconde, qui nourrit & fait croître tout ce

jour de ces paroles de Juſtin. *Salubritas cœli per omnem Hiſpaniam æqualis, quia aeris ſpiritus nulla paludium gravi nebula inficitur. Huc accedunt & marinæ auræ undique verſus aſſidui flatus, quibus omnem provinciam penetrantibus eventilato terreſtri ſpiritu præcipua hominibus ſanitas redditur.*

ce que la terre y produit. De ſorte que c'eſt une opinion généralement reçue, même parmi les Barbares, & crue comme un article de religion, que là ſont les Champs Elyſées & la demeure des bienheureux qu'Homere a chantée.

Sertorius, entendant toutes ces merveilles, ſentit naître en lui une merveilleuſe paſſion d'aller habiter ces iſles & d'y vivre en repos, délivré de la tyrannie & de toutes les guerres. Mais les Ciliciens, qui s'en apperçurent & qui n'avoient beſoin ni de paix ni de repos, & ſeulement de richeſſes & de dépouilles, le laiſſerent là & firent voile en Afrique pour rétablir Aſcalis fils d'Iphta, ſur le thrône des Mauruſiens. Sertorius, bien loin de perdre courage, réſolut ſur le champ d'aller au ſecours de ceux qui faiſoient la guerre à Aſcalis, tant pour ſe venger de ces corſaires, que pour donner aux gens de guerre qu'il avoit avec lui quelque nouvelle eſpérance qu'ils trouveroient encore à ſervir & à s'employer, & pour les empêcher par-là de ſe débander & de l'abandonner à cauſe de l'extrême néceſſité où ils alloient bientôt être réduits. Son arrivée fit grand plaiſir aux Mauruſiens; il mit d'abord la main à l'œuvre, & ayant battu Aſcalis dans un grand combat, il l'aſſiégea dans la ville où il ſe retira.

A la premiere nouvelle que Sylla en eut, il envoya Paccianus avec des troupes au ſecours d'Aſcalis. Sertorius le défit en bataille, le tua, obligea ſon armée à ſe rendre à lui, & l'ayant jointe à ſes troupes il prit d'aſſaut la ville de Tingis où Aſcalis s'étoit enfui avec ſes freres. Les Africains diſent que c'eſt-là qu'Antée * eſt enterré

* Antée, roi de Libye, fils de la Terre, qui fut tué par Hercule.

* *Un*

terré; & Sertorius, ne pouvant croire ce que les Barbares disoient de sa grandeur monstrueuse, fit ouvrir son tombeau où ayant trouvé, à ce qu'on dit, " un corps de soixante coudées de haut, il fut très-étonné, immola des victimes, fit religieusement refermer le tombeau, & par-là il augmenta beaucoup le respect & la vénération qu'on avoit pour ce géant dans toute la contrée, & tous les bruits qu'on en semoit.

Les habitans de Tingis racontent qu'après la mort d'Antée, sa veuve, appellée Tinga, coucha avec Hercule & en eut un fils, nommé Sophax, qui régna dans le pays, & fonda cette ville à qui il donna le nom de sa mere; que de ce Sophax naquit Diodorus qui soumit plusieurs nations d'Afrique * avec une armée de Grecs d'Olbies

* *Un corps de soixante coudées de haut.*) Voilà en effet une grandeur bien monstrueuse. Il est peut-être ridicule de vouloir mettre les fables à la raison, je dirai pourtant qu'il pourroit y avoir faute à la lettre numérale. La bible qui parle des géants, marque comme une grandeur excessive que le lit d'Og, roi de Basan, un des géants, étoit de neuf coudées de long & de quatre coudées de large. Goliath n'avoit que six coudées & une paume de haut; que seroit-ce donc qu'un géant de soixante coudées? Homere dit de Polypheme, qu'il étoit aussi haut que la plus haute montagne; mais on sait combien il faut rabattre des hyperboles poétiques. Strabon, dans son dernier livre, donne aussi soixante coudées à ce corps d'Antée; mais il fait entendre en même tems que c'est une fable que Gabinius avoit débitée dans son Histoire Romaine, avec plusieurs autres.

* *Avec une armée de Grecs d'Olbies & de Mycenes.*) Il y a eu plusieurs villes appellées *Olbies*, & Strabon parle de quelques-unes, mais il n'y en a aucune dans la Grece. On conjecture que celle dont Plutarque parle ici, étoit une ancienne ville de l'Arcadie, ainsi nommée du fleuve d'Olbius qui coule dans l'Arcadie, & dont il est parlé dans les Arcadiques de Pausanias; ce qui est d'autant

d'Olbies & de Mycenes, qui avoient été menés dans ces quartiers-là par Hercule, & qui s'y étoient établis. Cela soit dit en passant pour faire honneur au roi Juba, le plus grand historien qui ait jamais été parmi les rois; car on prétend qu'il descendoit en droite ligne de ces princes Diodorus & Sophax, fils & petit-fils d'Hercule.

Sertorius, après avoir soumis tout le pays, ne fit aucun mal ni aucun déplaisir à ceux qui se mirent à sa merci & qui se fierent à sa parole; au contraire, il leur rendit leurs villes, leurs biens, leurs loix & leurs privileges, & se contenta de ce qu'ils voulurent bien lui donner. Ensuite dans le tems qu'il délibéroit de quel côté il tourneroit ses armes, il reçut des ambassadeurs des Lusitaniens qui l'appelloient & qui le pressoient de venir commander leurs troupes, parce qu'ils avoient besoin d'un capitaine de réputation & d'expérience pour la guerre dont ils étoient menacés par les Romains, & qu'il étoit le seul en qui ils pussent avoir de la confiance, ayant été fort bien informé de ses mœurs & de son naturel par ceux qui avoient porté les armes sous lui. Voici son véritable caractere: il n'étoit aisé à séduire ni à prendre par la volupté, ni par la crainte; il étoit naturellement intrépide dans les périls, & supportoit avec modération la bonne fortune; il ne cédoit à aucun capitaine de son tems pour joindre l'ennemi de près & lui donner bataille; dans toutes les occasions où il falloit dérober quelque marche, ou quelque dessein aux ennemis, ou les prévenir & se saisir de quelque

d'autant plus vraisemblable, que Plutarque joint ici *Olbies* avec Mycenes, ville célebre du Péloponese.

que poſte avantageux, en un mot, par-tout où il falloit employer la ſurpriſe ou la diligence, & uſer de force ou de ruſe, il n'y avoit pas de plus excellent ouvrier que lui ; magnifique juſqu'à l'excès dans les récompenſes dont il honoroit les belles actions, & très-modéré dans les peines dont il puniſſoit les fautes.

Il eſt vrai que l'action qu'il commit ſur la fin de ſes jours contre les jeunes enfans Eſpagnols qu'il avoit en ôtage, & qui eſt pleine d'animoſité & de cruauté, ſemble marquer qu'il n'étoit ni doux ni humain naturellement, mais qu'il prenoit les dehors de ces vertus par des motifs d'intérêt, & lorſqu'il y étoit forcé par la néceſſité de ſes affaires. Or il me paroît qu'une vertu vraie, pure & bien affermie par la raiſon, ne ſe dément jamais, quelque grand malheur qu'il arrive. D'un autre côté auſſi, [y] il n'eſt nullement impoſſible que les hommes du meilleur naturel & de la volonté la mieux affermie dans le bien, ſe trouvant indignement affligés & accablés de grandes adverſités, ne changent de mœurs en changeant de fortune. Et c'eſt à mon avis ce qui arriva à Sertorius, quand la Fortune l'eut abandonné ; aigri par le mauvais état de ſes affaires, il devint méchant & cruel envers ceux qui l'avoient trahi. Pour

[y] *Il n'eſt nullement impoſſible que les hommes du meilleur naturel, & de la volonté la mieux affermie dans le bien*, &c.) Loin que cela ſoit impoſſible, il eſt très-poſſible & très-ordinaire, & rien n'eſt plus vrai que ce qu'Electre dit dans Sophocle : *Mes amies, il eſt bien difficile de ſe modérer dans l'état où je me trouve, & de ne pas murmurer contre les dieux. Des maux ſi terribles changent notre naturel, & nous forcent malgré nous à être méchans.* Voilà la ſeule raiſon qui puiſſe excuſer en quelque façon Sertorius.

Pour reprendre le fil de notre hiſtoire, les Luſitaniens ayant donc appellé Sertorius, il partit incontinent d'Afrique; & dès ſon arrivée, comme général revêtu d'une autorité ſouveraine, il leur fit prendre à tous les armes, les diſtribua en divers corps, & compoſa une armée avec laquelle il ſoumit les provinces voiſines. La plus grande partie ſe rendoient volontairement à lui à cauſe de la réputation qu'il avoit d'être doux & humain, & en même tems homme d'exécution, joint auſſi qu'il employa la ruſe & l'artifice pour tromper & pour apprivoiſer ces peuples.

Sa ruſe la plus conſidérable & la plus ſinguliere fut celle de la biche. Un habitant du pays, nommé Spanus, qui paſſoit ſa vie à la campagne, rencontra un jour dans ſon chemin une biche qui venoit de mettre bas ſon faon, & qui avoit été lancée par des chaſſeurs. La biche fuyoit ſi rapidement, qu'il ne penſa pas à la prendre; mais ſurpris & charmé de la beauté du faon & de la nouveauté de ſa robe, car il étoit tout blanc, il le pourſuivit & le prit. Par bonne fortune Sertorius étoit alors campé près de-là; & tous les petits préſens qu'on lui faiſoit, ſoit de fruits ou de venaiſon, il les recevoit avec plaiſir & récompenſoit libéralement ceux qui lui faiſoient ainſi leur cour. Cet homme donc lui porta ſon faon qui étoit une petite biche. Sertorius la reçut agréablement, ſelon ſa coutume, ſans y faire plus d'attention. Mais dans la ſuite l'ayant rendu ſi privée & ſi familiere, qu'elle entendoit quand il l'appelloit, & qu'elle le ſuivoit par-tout quand il ſortoit, & qu'elle étoit ſi accoutumée au bruit des ſoldats & à tout le tumulte du camp, que rien ne l'effarouchoit, peu-à-peu il la conſacra

en

en quelque maniere, & en fit une affaire de religion; [z] il dit que c'étoit une biche dont Diane lui avoit fait préſent, & ſema par-tout le bruit qu'elle lui découvroit une infinité de choſes cachées, car il ſavoit que les Barbares ſont naturellement portés à la ſuperſtition.

Voici l'artifice dont il ſe ſervoit pour confirmer & pour faire recevoir ces bruits. Quand il avoit eu des avis ſecrets que les ennemis s'étoient jettés ſur quelque endroit de ſa province, ou qu'ils travailloient à lui enlever quelque place par quelque intelligence qu'ils y avoient, il faiſoit ſemblant que ſa biche l'en avoit averti la nuit pendant ſon ſommeil, & lui avoit ordonné de tenir des troupes ſous les armes. D'autres fois qu'il avoit eu des nouvelles de quelque avantage remporté par ſes lieutenans, il faiſoit cacher le courier, & produiſoit en public ſa biche couronnée de bouquets de fleurs pour marque de quelque bonne nouvelle, exhortant ſes ſoldats à avoir bon courage & à faire des ſacrifices aux dieux, parce qu'immanquablement ils apprendroient bientôt quelque choſe de très-agréable.

Par

[z] *Il dit que c'étoit une biche dont Diane lui avoit fait préſent.*) L'hiſtoire ancienne nous fournit de grands exemples de pareils artifices, dont les plus grands capitaines & les plus graves légiſlateurs ſe ſont ſervis pour profiter de la ſuperſtition & de la crédulité des peuples. Nous venons d'en voir un grand exemple dans la vie de Marius, qui peu d'années avant le tems dont Plutarque parle ici, s'étoit ſervi utilement d'une pareille ruſe, en produiſant une femme Syrienne qui ſe diſoit grande prophéteſſe, & en ſe faiſant ſuivre par des vautours apprivoiſés qu'il lâchoit à-propos. Mais ce n'eſt pas ſeulement dans les tems de ténebres & d'ignorance qu'on a employé ces moyens, on les voit renouvellés & pratiqués dans le tems de la plus grande lumiere.

[a] Ville

Par cette invention il les apprivoisa tellement, & les rendit si obéissans & si souples, qu'il les trouva toujours disposés à faire tout ce qu'il vouloit, persuadés qu'ils n'étoient pas conduits par un homme prudent & sage, mais par un dieu. Les événemens même aidoient infiniment à les confirmer dans cette opinion, lorsqu'ils voyoient sa puissance croître & augmenter tous les jours contre toutes sortes de raison, & comme par miracle. Car avec deux mille six cent hommes qu'il appelloit Romains, quoiqu'il y eût sept cent Africains parmi, qui l'avoient suivi d'Afrique, quatre mille rondachers & sept cent chevaux qu'il prit dans la Lusitanie, il soutint la guerre contre quatre généraux Romains qui avoient six vingt mille hommes de pied, six mille chevaux, deux mille frondeurs & gens de trait & des villes innombrables, quoiqu'il n'en eût alors que vingt. Cependant avec ce peu de forces & des commencemens si petits, il subjugua plusieurs grandes nations, prit une infinité de villes; & de tous les généraux qu'on lui avoit opposés, il battit par mer Cotta dans le détroit vis-à-vis de la ville de Mellaria [a]; il défit & mit en déroute Phidius, gouverneur de la Bétique, dans un grand combat qu'il lui donna sur le bord du fleuve du Bétis où il lui tua deux mille Romains; par son questeur [b] il battit Domitius & Lucius Manilius, proconsul de l'autre Espagne, & il tailla en pieces l'armée de Thoranius [c], un des capitaines que Métellus avoit envoyés contre lui, & le tua sur la place.

Enfin

[a] Ville de la Bétique, sur le détroit de Gibraltar.
[b] Ce questeur étoit Herculeius.
[c] Florus l'appelle *Thorius*.

Enfin il embarraſſa tellement Métellus qui paſſoit pour le plus grand & pour le meilleur capitaine que les Romains euſſent alors, il le jetta dans de ſi mauvais pas, & le réduiſit à telle extrémité, qu'il fallut que Lucius Lollius vint de la Gaule Narbonnoiſe pour le ſecourir, & qu'on envoyât de Rome en toute diligence le grand Pompée avec une nouvelle armée. Car Métellus ne ſavoit que faire ni de quel côté ſe tourner contre un ennemi comme celui-là, plein d'audace, auſſi habile à profiter de ſes avantages, qu'à s'empêcher d'en donner; qui évitoit avec adreſſe les combats en raſe campagne, & qui, par l'agilité, la ſoupleſſe & la légéreté de ſes ſoldats Eſpagnols, ſavoit prendre toutes ſortes de figures & de formes. Au lieu que lui il étoit accoutumé à de vrais combats, à des batailles rangées données à jour aſſigné, & qu'il commandoit une infanterie peſamment armée, qui étoit bien exercée à repouſſer & à terraſſer tout ce qui oſoit lui faire tête, mais qui ne pouvoit ni gravir contre les montagnes, ni être toujours à la queue de ces hommes plus légers que les vents, & qui ne faiſoient que fuir, ni ſupporter la faim, ni ſe paſſer de tentes, ni s'accoutumer comme eux à un nourriture crue. D'ailleurs il étoit déja vieux, & après tant de combats & tant de fatigues il s'étoit laiſſé aller à une vie plus molle & plus délicieuſe. Au lieu qu'il avoit en tête Sertorius qui étoit alors à la fleur de ſon âge, plein d'ardeur & de feu, & dont le corps étoit merveilleuſement compoſé pour la force, la légéreté & la tempérance. Car il ne s'étoit jamais adonné au vin ni au plaiſir de la table, même pendant ſon loiſir, & il s'étoit accoutumé de jeuneſſe à ſupporter les plus grands travaux,

à

à faire de grandes marches, à paſſer pluſieurs nuits de ſuite ſans dormir, & cela en mangeant très-peu & en ſe contentant de la nourriture la plus ſimple & la plus commune. Quand il étoit en repos, il paſſoit les jours à chaſſer & à courir de-çà & de-là par la campagne; ce qui lui acquit une ſi grande connoiſſance des lieux qui étoient acceſſibles ou impraticables, qu'en fuyant il n'étoit jamais embarraſſé pour ſe tirer des plus mauvais pas; & en pourſuivant il ſavoit toujours enfermer ſon ennemi & le pouſſer dans les lieux les plus difficiles pour l'empêcher d'échapper.

Par ce moyen, Métellus, en cherchant le combat, & ne pouvant y attirer ſon ennemi, ſouffroit tout ce que ſouffrent les vaincus; & Sertorius en le fuyant avoit tous les avantages qu'ont ordinairement ceux qui ont défait l'ennemi & qui le pourſuivent, car il lui coupoit l'eau, les vivres & les fourrages. Quand Métellus ſe mettoit en marche, Sertorius étoit incontinent ſur lui & l'empêchoit d'avancer; & quand il étoit campé, il lui donnoit tant d'allarmes & le harceloit ſi continuellement, qu'il le forçoit de déloger. S'il mettoit le ſiége devant une place, il y arrivoit tout auſſi-tôt & l'aſſiégeoit lui-même par la diſette, où il le réduiſoit à tel point que ſes ſoldats n'en pouvoient plus, & que Sertorius ayant défié Métellus à un combat ſingulier, ils ſe mirent tous à crier que cela étoit bien penſé, & à le preſſer d'accepter le défi, diſant qu'il falloit qu'ils combattiſſent général contre général, & Romain contre Romain; & ſur ce que Métellus refuſa le combat, ils ſe mocquerent de lui & en firent des railleries; mais Métellus ne fit qu'en rire & fit fort bien; car, comme dit

Théophraſte

Théophraſte, *il faut qu'un général meure en général, & non pas en ſimple aventurier.*

Un jour Métellus s'étant apperçu que les Laccobrites [a] donnoient beaucoup de ſecours à Sertorius, & qu'on pouvoit facilement les prendre par la ſoif (car ils n'avoient dans la ville qu'un puits, & les ruiſſeaux & les fontaines qui ſe trouvoient dans les fauxbourgs ou aux environs de la ville ſeroient au pouvoir de celui qui l'aſſiégeroit) il réſolut d'en faire le ſiége, dans l'eſpérance qu'il en ſeroit maître en deux jours, parce qu'ils manqueroient d'eau. Il ordonna donc à ſes troupes de prendre des vivres pour cinq jours, & ſe mit en marche. Mais Sertorius imagina promptement les moyens de la ſecourir; il ordonna qu'on remplît d'eau deux mille outres, & promit pour chaque outre une certaine ſomme d'argent. Quantité d'Eſpagnols & de Mauruſiens ſe préſenterent pour exécuter l'entrepriſe. Sertorius choiſit les plus robuſtes & les plus légers, & les envoya par la montagne, avec ordre que, quand ils auroient livré leurs outres aux habitans, ils fiſſent ſortir de la place toutes les bouches inutiles, afin que cette eau pût fournir plus long-tems à ceux qui la défendroient.

Métellus, averti du ſuccès de ce ſtratagême, en fut très-fâché, car les vivres qu'il avoit fait prendre à ſes troupes étoient déja conſumés. Il envoya ſur l'heure Aquinus avec ſix mille hommes pour lui amener un convoi. Sertorius en fut bientôt averti; dès qu'Aquinus fut paſſé, il lui dreſſa une embuſcade ſur le chemin; & quand il revint avec ſon convoi, il fit lever trois mille hommes

[a] De Langobriga ou Laccobriga, ville de l'Andalouſie.

hommes du ravin couvert où il les avoit cachés, pour le charger en queue ; & lui-même en perſonne l'attaquant de front, il le mit en fuite, lui tua une grande partie de ſes gens & fit priſonniers les autres. Aquinus perdit ſes armes & ſon cheval dans ce combat, & ſe ſauva de vîteſſe dans le camp de Métellus qui par cet échec fut obligé de lever honteuſement le ſiége, & eut la douleur de ſe voir mocqué & ſifflé par les Eſpagnols.

Tous ces heureux ſuccès attirerent à Sertorius l'admiration, l'eſtime & l'amitié des Barbares. Mais ce qui les charma ſur-tout, ce fut de voir qu'en les armant à la Romaine, qu'en les dreſſant à garder leurs rangs, à prendre le mot & à lui obéir, & en ôtant à leur maniere de combattre ce qu'elle avoit de furieux, de deſordonné & de brutal, il avoit fait, d'une multitude de brigands & de bandits, une armée bien aguerrie & bien diſciplinée. Une choſe encore qui ne contribua pas peu à lui acquérir leurs bonnes graces, c'eſt qu'il leur donnoit avec profuſion de l'or & de l'argent pour dorer leurs caſques & enrichir leurs boucliers, & qu'il leur enſeignoit à avoir des tuniques brodées à fleurs, & de magnifiques hocquetons par-deſſus leurs armes, ne leur plaignant rien pour cela, & entrant même avec eux dans cette ſorte d'émulation & d'ambition de propreté & de magnificence.

Mais ce qui acheva de les gagner, c'eſt ce qu'il fit pour leurs enfans. Parmi toutes les nations qui lui étoient ſoumiſes, il fit choiſir les enfans des plus grandes & des plus nobles maiſons, * & les

* *Et les mit tous enſemble dans Oſca, belle & grande ville.*) C'étoit une ville de l'Eſpagne Tarraconoiſe, voiſine

les mit tous enſemble dans Oſca, belle & grande ville, & leur donna des maitres pour leur enſeigner les lettres Grecques & Romaines. En apparence c'étoit pour les dreſſer & les inſtruire, afin que, quand ils ſeroient en âge, on pût les employer dans les affaires, & leur confier les charges & les emplois, [f] mais en effet c'étoient autant d'ôtages qu'il prenoit habilement de ces peuples pour s'aſſûrer de leur fidélité. Les peres étoient ravis de voir que leurs enfans, vêtus de belles robes bordées de pourpre, alloient tous les jours aux écoles avec beaucoup de décence & de modeſtie; que Sertorius payoit toute leur dépenſe; que ſouvent il prenoit lui-même la peine de les examiner & de les interroger; & qu'il diſtribuoit des prix à ceux qui avoient le mieux fait, & qu'il leur donnoit des joyaux d'or que les Romains mettent au cou de leurs enfans, & qu'ils appellent *Bullas*.

C'étoit [g] en ce tems-là une coutume en Eſpagne,

ſine d'Ilerda, comme nous le voyons par Strabon, où l'on a mal écrit Ileoſca. Περὶ Ἰλέρδαν καὶ Ἰλεόσκαν, il faut lire, περὶ Ἰλέρδαν καὶ Ὄσκαν. La ſuite ne permet pas d'en douter, car il ajoûte, *Ilerda eſt éloignée d'Oſca d'environ cinq cent ſtades.*

f Mais en effet c'étoient autant d'ôtages.) Voilà le trait d'un politique habile. Sertorius trouve le ſecret de ſe faire aimer des peuples en s'aſſûrant de leur fidélité; par ce bienfait il gagne plus que les autres ne font par la violence. Alexandre avoit fait la même choſe avant lui.

g C'étoit en ce tems-là une coûtume en Eſpagne, que ceux qui étoient attachés au prince ou au général, mouruſſent tous avec lui quand il venoit à mourir.) C'étoit la même coûtume qui étoit dans les Gaules, où certains braves que l'on appelloit *ſolduriers*, s'attachoient à un prince ou à un grand ſeigneur, pour avoir part à ſa bonne & à ſa mauvaiſe fortune, & qui lorſqu'il périſſoit mouroient avec lui, ou ſe tuoient après ſa défaite, ſans que jamais aucun

gne, que ceux qui étoient attachés au prince ou au général, mouruſſent tous avec lui, ou après lui, quand il venoit à mourir ; [h] les Barbares appelloient cette ſorte de dévouement d'un mot qui ſignifie [i] *libation faite ſur le ſacrifice.* Malgré cette coutume il y avoit bien peu de ces écuyers ou compagnons d'armes des autres commandans, qui ſe dévouaſſent à mourir ainſi avec eux ; mais pour Sertorius, il y eut pluſieurs milliers d'hommes qui le ſuivirent avec cette ſorte de dévotion. On dit qu'un jour que ſon armée fut miſe en

ait manqué à ce point d'honneur. *Ceſ.* liv. iij. *de la guerre des Gaules.* Dion, livre liij. rapporte qu'un certain Sextus Pacuvius ou Apudius, au milieu du ſénat de Rome, ſe dévoua de même à Auguſte ſelon cette coûtume des Eſpagnols, & voulut obliger tous les autres à ſuivre ſon exemple. Mais ce dévouement n'étoit que le dévouement d'un vil flatteur intéreſſé, qui ne penſoit rien moins que ce qu'il diſoit, & qui vouloit ſurprendre les graces du prince, & il y réuſſit ; car auprès des princes l'hypocriſie eſt ſouvent auſſi efficace que la vérité. Ces ſortes de dévouemens n'étoient pas ſeulement en uſage en Eſpagne & dans les Gaules, on les trouve pratiqués dans les Indes, en Portugal, dans l'iſle de Ceylan, dans le royaume de Tunquin & ailleurs, & ces dévoués étoient appellés en quelques endroits, *les fideles du roi en ce monde & en l'autre.* La flatterie, l'intérêt & l'amour même pour le prince, ont pu inſpirer ces dévouemens aux peuples, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'ils les aient imités d'ailleurs.

[h] *Les Barbares appelloient cette ſorte de dévouement d'un mot qui ſignifie* libation faite ſur le ſacrifice.) Je voudrois bien que Plutarque nous eût conſervé le terme dont ils ſe ſervoient pour exprimer ce dévouement, comme Céſar nous a conſervé le nom que les Gaulois donnoient à ces braves.

[i] *Libation faite ſur le ſacrifice.*) C'eſt ce que ſignifie proprement κατάσπεισις, mot emprunté des ſacrifices, où l'on faiſoit une aſperſion, une libation ſur le ſacrifice que l'on offroit, & ſur la victime qui alloit être immolée,

en fuite près d'une certaine ville d'Eſpagne, & que les ennemis la pourſuivoient chaudement; les ſoldats Eſpagnols, négligeant leur propre vie, ne ſongerent qu'à ſauver Sertorius; & que l'enlevant ſur leurs épaules, ils le firent ainſi paſſer de l'un à l'autre juſqu'aux murailles de la ville; & qu'après l'avoir mis en ſûreté, alors ils ſe débanderent & ſe ſauverent par la fuite comme ils purent.

Il n'étoit pas ſeulement aimé des Eſpagnols, mais encore des gens de guerre, qui venoient d'Italie. En effet Perpenna Vento, qui ſuivoit le même parti que Sertorius, étant arrivé en Eſpagne avec beaucoup d'argent & beaucoup de troupes, mais réſolu de faire la guerre à Métellus en ſon particulier avec ſes ſeules forces, ſes ſoldats s'emporterent contre lui, & on ne parloit que de Sertorius dans leur camp. Ce qui faiſoit un dépit extrême à Perpenna bouffi de l'orgueil que lui donnoient ſa naiſſance & ſes richeſſes. Bien plus encore, dès qu'on eut appris que Pompée étoit en chemin, & qu'il paſſoit déja les Pyrenées, ces mêmes ſoldats prenant leurs armes, & arrachant les enſeignes des endroits où elles étoient plantées, ſe mirent à crier contre Perpenna, & à le preſſer de les mener à Sertorius; que, s'il ne le faiſoit, ils le menacerent qu'ils l'abandonneroient & qu'ils ſe retireroient auprès de ce capitaine qui ſavoit ſe ſauver lui-même & ſauver les autres. Perpenna, forcé de leur obéir, alla joindre Sertorius avec cinquante-trois cohortes [k].

Sertorius ſe trouva donc avec une armée très-nombreuſe, ſur-tout après que les peuples, qui ſont

[k] La cohorte étoit la dixieme partie d'une légion.

ſont en-deçà de l'Ebre, ſe furent ſoumis à lui; car de tous côtés il lui arrivoit inceſſamment des troupes. Mais il étoit allarmé de voir que c'étoit une multitude de Barbares ramaſſés, ſans ordre, ſans diſcipline & pleins d'audace, qui crioient qu'on marchât à l'ennemi, & qui dans cette impatience ne pouvoient ſupporter le moindre délai. Il tâcha de les adoucir & de les ramener par ſes remontrances; mais voyant qu'ils s'emportoient & qu'ils étoient prêts à ſe mutiner & à en venir aux dernieres violences, voulant à toute force qu'on allât attaquer les ennemis mal-à-propos & hors de ſaiſon, il les laiſſa aller, & ne fut pas fâché du danger auquel ils couroient; car il eſpéra qu'étant battus, ſans être entierement défaits, cet échec les corrigeroit & les rendroit dans la ſuite plus ſouples & plus ſoumis à ſes ordres.

Cela arriva comme il l'avoit prévu. Ces troupes furent battues; il marcha à leur ſecours, recueillit les fuyards & les ramena dans ſon camp. Mais voulant guérir le découragement où cette malheureuſe aventure les avoit jettés, peu de jours après il fit aſſembler toute ſon armée, & [1] commanda qu'on amenât au milieu deux chevaux, l'un vieux, maigre, défait & d'une extrême foibleſſe; & l'autre jeune, gras, vigoureux & fort, & remarquable ſur-tout par la beauté de ſa queue & par la quantité des crins dont elle étoit fournie. Auprès du cheval foible, il mit un homme grand & fort; & auprès du cheval vigoureux & fort, il mit un petit homme de nulle

[1] *Il commanda qu'on menât au milieu deux chevaux.*) Cet apologue de Sertorius eſt devenu fort célebre. Horace y a fait alluſion dans ſa premiere épître du livre ſecond.

nulle apparence, & qui n'avoit ni force ni vertu. Le ſignal étant donné, l'homme fort prit à deux mains la queue du cheval foible, & la tiroit à lui de toute ſa force, comme pour l'arracher, & le petit homme foible ſe mit à arracher un à un les crins de la queue du cheval fort. Après que le premier eut pris beaucoup de peine inutilement, & qu'il eut bien fait rire tous les ſpectateurs, il renonça à ſon entrepriſe. Mais le petit homme foible dans un moment & ſans aucun effort fit voir la queue de ſon vigoureux cheval toute nue & dépouillée de ſes crins.

Alors Sertorius ſe levant dit : *Mes alliés, vous voyez que la patience eſt plus efficace que la force, & que la plûpart des choſes dont on ne ſauroit venir à bout tout à la fois, quelques efforts qu'on faſſe, on les fait ſans peine peu-à-peu ; car la continuation eſt une choſe invincible. C'eſt par elle que le tems même détruit & ruine ce que le monde a de plus fort ; c'eſt un ami & un allié très-ſur & très-ſecourable pour ceux qui, par un raiſonnement prudent & ſage, ſavent en diſcerner & ſaiſir l'opportunité ; mais auſſi c'eſt un ennemi très-dangereux pour ceux qui le prennent à rebours, & qui, par une précipitation aveugle & téméraire, veulent ravir les occaſions avant qu'il les ait amenées.*

[m] C'eſt par de ſemblables apologues que Sertorius conſoloit tous les jours ſes ſoldats, relevoit leur courage, & leur enſeignoit à attendre les

[m] *C'eſt par de ſemblables apologues que Sertorius conſoloit tous les jours ſes ſoldats.*) Il paroît par ce paſſage que du tems de Plutarque on conſervoit encore pluſieurs apologues, dont Sertorius s'étoit ſervi dans pluſieurs occaſions importantes. Je voudrois qu'il nous les eût conſervés, car il n'y a rien de plus inſtructif que ces apologues appliqués à un fait particulier.

[n] Habi-

les occaſions favorables que le tems leur préſenteroit. Mais ce qu'il imagina contre les Characitaniens, parut auſſi admirable qu'aucun de ſes plus grands exploits. Les Characitaniens * ſont des peuples qui habitent au-delà du Tage ; ils n'ont pour leur demeure ni villes ni bourgs, mais ils ont un côteau fort haut & fort grand, tout rempli de cavernes & de creux de rochers qui ſont tournés vers le nord, où ils font leur habitation. Toute la campagne qui environne ce côteau ne produit qu'une boue d'argile & une terre très-fine & très-menue, qui ne peut ſoutenir ceux qui y marchent, & qui, pour peu qu'on y touche, s'éleve & ſe réſout en une poudre très-ſubtile, comme la chaux vive ou la cendre. Quand ces Barbares craignent d'être attaqués, & qu'ils ont pillé leurs voiſins, ils ſe renferment dans ces cavernes avec leur proie, & ſe tiennent là tranquilles comme dans un lieu inacceſſible où l'on ne ſauroit les forcer.

Un jour Sertorius, s'étant éloigné de Métellus, alla camper au-deſſous de ce côteau. Les Barbares, qui crurent qu'il n'étoit venu là que parce qu'il avoit été battu, ſe mocquoient de lui & faiſoient des huées. Sertorius, ſoit qu'il fût en colere, ou qu'il voulût montrer qu'il ne fuyoit point, monta à cheval dès le lendemain à la pointe du jour, & alla reconnoître le côteau. Mais, comme il n'y avoit aucun chemin pour en approcher, il étoit au deſeſpoir & ne faiſoit que courir çà & là inutilement & uſer contr'eux de menaces vaines. Tout-d'un-coup il s'apperçoit que le vent élevoit de cette terre fine

* Habitans de la ville de Caraca dans la Caſtille nouvelle, près du rivage du Tage.

* Et

fine & ſubtile beaucoup de menue pouſſiere, & la portoit contre l'entrée de ce côteau. Ces cavernes, comme je l'ai déja dit, ſont tournées vers le nord, [o] & le vent qui ſouffle de ce pole arctique, & qui eſt appellé *Cæcias*, eſt celui de tous les vents qui regne le plus dans cette contrée; car il s'engendre dans les plaines marécageuſes d'alentour, & dans les montagnes couvertes de neige qui les bornent. Et comme on étoit alors au cœur de l'été, ce vent étoit encore plus fort, étant nourri par la fonte des neiges & des glaces du ſeptentrion; de ſorte qu'il ſouffloit agréablement pendant ces grandes chaleurs, & rafraîchiſſoit le jour ces Barbares, & leurs troupeaux dans leurs cavernes.

Après que Sertorius eut bien réfléchi ſur ce qu'il voyoit, & qu'il ſe fut informé des habitans des lieux voiſins, qui l'aſsûrerent que ce qu'il voyoit étoit ordinaire & ne manquoit point, il commanda à ſes ſoldats de prendre des charges de cette terre fine & cendreuſe, de la porter vis-à-vis de ces cavernes & d'en faire un grand monceau. Les Barbares penſant que c'étoit une levée qu'il faiſoit pour aller les attaquer, s'en mocquoient au commencement. Quand ſes ſoldats eurent bien travaillé juſqu'à la nuit à porter de cette terre, il les ramena dans ſon camp.

Le lendemain matin à l'aube du jour, un petit vent doux commença à ſouffler, & enleva le deſſus

[o] *Et le vent qui ſouffle de ce pole arctique, & qui eſt appellé Cæcias.*) Plutarque s'éloigne ici du ſentiment d'Ariſtote, qui, dans ſon livre *de Mundo*, écrit que le Cæcias n'eſt pas le vent du nord, mais le vent qui vient du levant d'été, & qui eſt directement oppoſé au vent d'Afrique qui vient du couchant d'hiver.

deſſus & ce qu'il y avoit de plus ſubtil & de plus délié dans cette terre entaſſée, & le répandoit par-tout comme la menue paille de l'aire. Enſuite le vent devenant plus fort à meſure que le ſoleil hauſſoit, dans un moment tout le côteau fut couvert de cette pouſſiere. Alors les ſoldats de Sertorius ſe mirent à remuer juſqu'au fond & à bouleverſer tout ce monceau qu'ils avoient amaſſé, & à briſer les mottes de cette argille ſeche. Il y en eut même qui y menerent leurs chevaux, & qui, les faiſant manier ſur cet amas, élevoient une plus grande quantité de pouſſiere, & la livroient au vent qui s'en emparant la portoit dans les cavernes des Barbares, dont les ouvertures étoient tournées de ſon côté. Comme ces cavernes n'avoient d'autre entrée ni d'autre iſſue que ces ouvertures mêmes par où elles recevoient ce vent, elles en furent bientôt remplies; de ſorte que ces Barbares ne pouvoient plus voir, car leurs yeux en étoient bouchés, & ils ne pouvoient reſpirer ſans attirer cette vapeur étouffante, chargée de cette pouſſiere fine qui les ſuffoquoit. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'ils ſupporterent ce ſupplice deux jours entiers; le troiſieme ils ſe remirent à la diſcrétion de Sertorius, & par-là ils accrurent moins ſes forces qu'ils n'augmenterent ſa réputation, en faiſant voir que par ſa ſeule habileté & par ſon adreſſe il étoit venu à bout de ce que tout l'effort des armes n'auroit pu emporter.

Pendant que Sertorius fit la guerre contre Métellus ſeul, il ſembloit que tous les avantages qu'il remportoit ſur lui étoient en partie l'effet de la vieilleſſe & de la lenteur naturelle de Métellus qui ne pouvoit réſiſter à un jeune homme hardi, & qui commandoit des troupes agiles & légeres,

légeres, qu'on eût plûtôt priſes pour des bandes de voleurs, que pour une armée de gens de guerre. Mais après que Pompée eut paſſé les Pyrenées, que Sertorius eut planté ſon camp vis-à-vis du ſien, que ces deux généraux, comme deux excellens lutteurs, eurent fait preuve de leur adreſſe, & pratiqué l'un contre l'autre les plus grands tours de Paleſtre qu'ils avoient ou inventés ou appris, & qu'on eut vu que Sertorius en ſavoit davantage, ſoit pour éluder les coups de ſon adverſaire, ſoit pour lui en porter auxquels il n'étoit point préparé; alors la réputation de Sertorius vola juſqu'à Rome, & l'on fut perſuadé qu'il étoit le plus grand capitaine de ſon tems, & le plus capable de bien conduire une guerre. Car la gloire de Pompée n'étoit pas alors médiocre, elle étoit au contraire très-floriſſante depuis les grands exploits qu'il avoit faits ſous Sylla, qui obligerent Sylla même à lui donner le ſurnom de grand, &, avant même que la barbe ombrageât ſon menton, lui firent décerner les honneurs du triomphe. Cette haute réputation avoit fait même qu'à ſon arrivée pluſieurs villes qui obéiſſoient à Sertorius avoient jetté les yeux ſur lui & étoient prêtes à lui ouvrir leurs portes. Mais elles changerent enſuite de volonté ſur l'aventure qui arriva dans la ville de Lauron [p] contre l'attente de toute le monde.

Sertorius aſſiégeoit cette place; Pompée vint avec toute ſon armée pour la ſecourir. Il y avoit à quelque diſtance des murailles une colline d'où l'on pouvoit fort incommoder les aſſiégés. Sertorius y marcha pour s'en ſaiſir, & Pompée y accourut

[p] Ville de l'Eſpagne citérieure, à cinq lieues de Valence.

courut pour l'en empêcher ; mais Sertorius le prévint. Pompée arrêta là ſon armée, & ſe réjouit de cette bonne rencontre, dans la penſée qu'il tenoit Sertorius aſſiégé entre ſon armée & la ville, & envoya dire aux habitans de Lauron qu'ils euſſent bon courage, & qu'ils ſe tinſſent ſur leurs murailles pour jouir du ſpectacle de voir Sertorius aſſiégé. Ce que celui-ci ayant entendu, il ne fit qu'en rire, & dit, *qu'il enſeigneroit bientôt à cet écolier de Sylla*, car c'eſt ainſi qu'il appelloit Pompée par mocquerie, *qu'il faut qu'un général regarde toujours plûtôt derriere lui que devant lui ;* & en même tems qu'il parloit ainſi, il fit voir aux aſſiégés ſix mille hommes de bonne infanterie dans le premier camp d'où il étoit parti pour venir occuper ce poſte, qu'il y avoit laiſſés, afin que, quand Pompée viendroit l'attaquer ſur ſa colline, ils tombaſſent ſur ſes gens & les priſſent en queue.

Pompée, s'en étant apperçu trop tard, n'oſe l'attaquer de peur d'être enveloppé ; & il avoit honte d'abandonner les aſſiégés qui étoient à la veille d'être pris. Ainſi il eut le déplaiſir de les voir périr à ſa vue ſans pouvoir les en empêcher ; car les Barbares, deſeſpérant d'être ſecourus, ſe rendirent. Sertorius pardonna aux habitans, & les laiſſa aller où ils voulurent ; mais il brûla leur ville, non par aucun accès de colere ou de cruauté (car de tous les généraux c'étoit celui qui ſe laiſſoit le moins emporter à ces mouvemens) mais pour faire honte & pour fermer la bouche aux grands admirateurs de Pompée, afin qu'on dît parmi les Barbares que, préſent avec toute ſon armée, & ſe chauffant preſque à l'embraſement d'une ville de ſes alliés, il ne l'avoit pas ſecourue.

Il eſt vrai que, pendant le cours de cette guerre, il reçut pluſieurs échecs, non par lui-même, car il ſe maintint toujours invincible, & maintint de même ceux qu'il commandoit; il ne les reçut que par ſes lieutenans qui furent ſouvent battus. Mais, comme il raccommodoit toujours leurs fautes & réparoit leurs malheurs, il arrivoit de-là qu'il étoit plus admiré que ceux qui avoient vaincu, comme cela arriva à la bataille de Sucron [q] contre Pompée, & une autre fois à celle de Tuttie [r] contre Pompée & Métellus enſemble.

Pour la bataille de Sucron on dit qu'elle fut donnée parce que Pompée ſe hâtoit d'en venir aux mains avant que Métellus pût venir partager l'honneur de ſa victoire, & que Sertorius de ſon côté étoit ravi de combattre Pompée avant que Métellus l'eût joint. Sertorius ſe mit en bataille ſur le ſoir pour attaquer la nuit, dans l'eſpérance que, comme ſes ennemis étoient étrangers dans le pays, & n'avoient aucune connoiſſance des lieux, les ténebres leur ſeroient un grand obſtacle pour la fuite s'ils étoient vaincus, & pour la pourſuite s'ils étoient vainqueurs. Les deux armées ayant donné, Sertorius, qui menoit ſon aîle droite, s'apperçut qu'il n'étoit pas oppoſé à Pompée, comme il l'avoit ſouhaité, & qu'il l'étoit à Afranius qui commandoit l'aîle gauche des ennemis. Sur la nouvelle qu'il eut dans le combat que ſon aîle oppoſée à Pompée plioit & qu'elle étoit déja défaite, il laiſſa ſon aîle droite à ſes lieutenans, & vola au ſecours de ſa gauche

[q] Riviere de l'Eſpagne citérieure. *Zucar.*

[r] Ville de la même province, entre les villes d'Hueſca & de Jacca.

che qu'il trouva en effet rompue, n'y ayant plus que quelques troupes qui faiſoient ferme & ſe ſoutenoient encore. Il rallie d'abord les fuyards, leur redonne courage & les ramene au combat contre Pompée qui les pourſuivoit, & qu'il met à ſon tour en fuite. Il s'en fallut même bien peu que Pompée ne fût tué ou pris; car il fut fort bleſſé, & il ne ſe ſauva que par un bonheur extraordinaire. Les Africains, qui avoient marché avec Sertorius, prirent ſon cheval qui avoit un harnois enrichi d'or & qui étoit couvert d'ornemens très-précieux. Pendant qu'ils s'arrêtent à partager cette proie, & à ſe battre entr'eux à qui en aura la meilleure part, ils ceſſent de le pourſuivre & lui donnent le tems d'échapper.

Sertorius n'eut pas plûtôt quitté ſon aîle droite pour aller ſoutenir ſa gauche, qu'Afranius renverſa tout ce qu'il trouva devant lui, & le mena battant juſques dans leur camp où il entra pêle-mêle avec eux, & qu'on ſe mit à piller, la nuit étant déja toute noire; car il ne ſavoit pas la déroute de Pompée qu'il croyoit victorieux, & il ne pouvoit retirer ſes gens du pillage. Dans ce moment, Sertorius, qui avoit vaincu à ſon aîle gauche, revint de la pourſuite des ennemis; & tombant ſur ces troupes d'Afranius, déja troublées de leur ſeul deſordre, il en fit un grand meurtre.

Le lendemain dès le matin il fit reprendre les armes à ſes gens, & ſe préſenta encore en bataille; mais ſur l'avis qu'il reçut que Métellus approchoit, il fit ſonner la retraite & leva le camp en diſant: *Si cette vieille ne fût venue, j'allois renvoyer ce petit garçon à Rome, après lui avoir fait à coups de verges une petite correction.* Mais il étoit fort affligé de ce que ſa biche blanche étoit perdue,

due, & qu'on ne la retrouvoit nulle part; car par-là il étoit privé d'un merveilleux ſecours pour contenir les Barbares, ſur-tout dans cette conjoncture où ils avoient plus beſoin que jamais d'être encouragés & fortifiés. Par bonheur quelques-uns de ſes ſoldats s'étant égarés une nuit à la campagne la rencontrerent, & l'ayant reconnue à ſa blancheur, ils la prirent & la lui ramenerent ſur le champ. Sertorius ravi leur promit une groſſe ſomme s'ils tenoient le cas ſecret, & qu'ils ne diſſent à ame vivante qu'ils la lui euſſent ramenée, & cacha ſa biche très-ſoigneuſement.

Quelques jours après il parut en public avec un air gai pour donner audience à ſes troupes, racontant aux officiers des Barbares qui l'accompagnoient que les dieux lui avoient annoncé la nuit pendant ſon ſommeil que bientôt il lui arriveroit un bonheur inſigne. Il monte ſur ſon tribunal, reçoit les requêtes de tout le monde & écoute tous ceux qui ont à lui parler. Dans ce moment la biche lâchée près de-là par ceux qui la gardoient, voyant Sertorius, accourt pleine de joie, monte ſur le tribunal, appuie ſa tête ſur ſes genoux & lui baiſe la main droite; car elle étoit dreſſée à cela dès le commencement. Sertorius de ſon côté lui fait de grandes careſſes avec toutes les démonſtrations les plus naturelles d'une véritable affection, juſqu'à verſer des larmes de joie. Tous les aſſiſtans en furent d'abord étonnés; mais enſuite revenus à eux ils ſe mirent à battre des mains, & à crier que Sertorius étoit un homme divin & l'ami des dieux, & le reconduiſirent dans ſa tente avec toutes les marques que leur courage étoit raffermi, & qu'ils étoient pleins de grandes & belles eſpérances.

Une autre fois dans les plaines de Sagunte, après avoir réduit les ennemis à la derniere diſette, il fut obligé d'en venir aux mains avec eux, parce que preſſés par la néceſſité ils voulurent ſortir pour fourrager & amaſſer des vivres. On combattit des deux côtés avec beaucoup de valeur. Memmius, un des lieutenans de Pompée, & le plus grand capitaine qu'il eût auprès de lui, fut tué au plus fort de la mêlée. Sertorius remportoit déja la victoire; & renverſant avec grand meurtre tout ce qui oſoit lui réſiſter, il pouſſa juſqu'à Métellus. Ce vieillard, malgré ſon grand âge, s'oppoſe généreuſement à ſes efforts, & ſe faiſant connoître à ſes grands coups, il eſt enfin porté par terre d'un coup de lance. Les Romains qui le virent tomber, & ceux qui en apprirent la nouvelle, furent également ſaiſis de honte d'abandonner leur général. La colere allumée par cette honte enflamme leur courage; ils tournent tête, & couvrant Métellus de leurs boucliers, ils l'emportent avec vigueur & mettent les Eſpagnols en fuite.

La victoire ayant changé de cette maniere, Sertorius pour faciliter à ſes gens le moyen de fuir sûrement, & pour donner le tems à un nouveau renfort de le venir joindre à ſon aiſe, ſe retira dans une ville de la montagne, très-forte par ſon aſſiette, & ſe mit incontinent à réparer ſes murailles, & à fortifier ſes portes. Rien n'étoit plus éloigné de ſa penſée que de s'y renfermer & d'y ſoutenir un ſiége; mais c'étoit un leurre qu'il jettoit à ſes ennemis qui en effet ne manquerent pas de le ſuivre & de planter leur camp devant cette place, dans l'eſpérance qu'ils la prendroient bientôt ſans beaucoup de peine. Et cependant ils laiſſerent échapper les Barbares

qui

qui eurent tout le tems de ſe retirer, & négligerent d'empêcher le renfort qu'on aſſembloit pour Sertorius qui avoit envoyé de ſes officiers dans les villes de ſon obéiſſance, avec ordre d'y aſſembler des troupes; & quand ils en auroient un nombre aſſez conſidérable, de lui envoyer un homme sûr & fidele pour l'en avertir.

Ces officiers ayant exécuté ſes ordres, & lui ayant donné de leurs nouvelles, il ſortit de la ville, paſſa ſans beaucoup de peine au-travers des ennemis, alla joindre ſes nouvelles troupes; & avec ce renfort il retourna ſur ſes pas, aſſiégea ceux qui l'aſſiégeoient, leur coupa entierement les vivres par terre & par mer; par terre, en les enveloppant de tous côtés, en leur dreſſant des embûches, & en ſe portant lui-même par-tout avec une extrême vivacité, ſans ſe donner le moindre relâche; & par mer, en croiſant continuellement ſur la côte avec quelques brigantins; de ſorte que ſes ennemis furent obligés de ſe ſéparer. Métellus ſe retira dans les Gaules, & Pompée alla paſſer l'hiver dans les terres des Vaccéens, réduit à une telle diſette d'argent, qu'il écrivit au ſénat qu'il rameneroit ſon armée en Italie ſi on ne lui en envoyoit au plûtôt; car il avoit déja dépenſé tout ſon propre bien en combattant pour la défenſe de ſon pays. Déja même c'étoit un bruit tout commun à Rome, que Sertorius arriveroit en Italie avant Pompée, ſi grande étoit l'extrémité où, par ſon grand ſens & par ſa bonne conduite, il avoit ſu réduire les deux plus grands capitaines que Rome eût alors.

Métellus, de ſon côté, fit bien connoître auſſi combien il le redoutoit, & la grande opinion qu'il avoit de lui; car il fit publier à ſon de trom-

pe

pe qu'il donneroit cent talens & vingt mille arpens de terre à tout Romain qui le tueroit, & ſi c'étoit un banni, l'aſsûroit de ſon rappel; montrant aſſez par-là qu'il deſeſpéroit de pouvoir ſe défendre contre lui à force ouverte, puiſqu'il achetoit ſa tête par une trahiſon. Cela parut encore par ce qu'il fit après l'avoir vaincu dans un combat; il en conçut une ſi grande vanité, & fut ſi charmé de ce grand bonheur, qu'il ſe fit donner le titre d'*imperator*, & qu'il ſouffrit que partout où il paſſoit les villes le reçuſſent avec des ſacrifices & des autels. On dit même qu'il voulut qu'on lui mît ſur la tête des couronnes, & qu'on lui fît des feſtins ſomptueux, où il étoit aſſis avec une robe triomphale; & pendant qu'il étoit à table, tout-à-coup on voyoit deſcendre du plancher, par des machines ingénieuſement inventées, des figures de la Victoire, qui portoient dans leurs mains des trophées d'or & des couronnes, & il y avoit des entrées de chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles qui chantoient à ſa louange des hymnes & des chants de triomphe. En quoi il étoit certainement très digne de riſée d'être ſi bouffi d'orgueil, & de ne pouvoir contenir ſa joie pour avoir battu dans une retraite celui qu'il appelloit lui-même *le fugitif échappé à Sylla, & le vil reſte de la déroute de Carbon.*

Sertorius étoit bien éloigné d'avoir des ſentimens ſi bas; ſa magnanimité & la grandeur de ſon courage paroiſſoient en tout. Premierement tous les ſénateurs qui s'étoient enfuis de Rome, & qui étoient avec lui, il les appella toujours *le ſénat*, & prit toujours dans leurs corps ſes queſteurs & ſes lieutenans, ne s'écartant en rien des loix & des coutumes Romaines. Enſuite, ce qui

eſt

eſt même plus conſidérable, quoiqu'il ne fît la guerre qu'avec les armes, les villes & l'argent des Eſpagnols, jamais cependant il ne leur céda la moindre partie de l'autorité ſouveraine, pas ſeulement en paroles, & il leur donna toujours des Romains pour gouverneurs & pour capitaines, comme n'étant venu que pour rendre la ſupériorité & la liberté aux Romains, & nullement pour accroître & fortifier les Eſpagnols à leur préjudice. Car il étoit véritablement plein d'amour pour ſa patrie, & uniquement poſſédé du deſir d'y retourner. Mais malgré ce deſir, dans ſes plus grands malheurs, on ne lui a jamais vu faire la moindre indignité ni la moindre baſſeſſe auprès de ſes ennemis. Au contraire, c'étoit alors qu'il témoignoit le plus de courage, au lieu que dans ſes proſpérités & dans ſes victoires il envoyoit toujours dire à Métellus & à Pompée, qu'il étoit prêt à mettre bas les armes & à aller vivre à Rome en ſimple particulier, ſi on vouloit l'y rappeller, leur déclarant qu'il aimoit beaucoup mieux être à Rome le dernier des citoyens & ſans aucun nom, que d'être ailleurs roi & empereur de tout le monde.

On dit que cet amour pour la patrie venoit en lui ſur-tout du grand amour qu'il avoit pour ſa mere qui l'avoit élevé avec beaucoup de ſoin depuis ſon bas âge où il avoit perdu ſon pere, & aux volontés de laquelle il étoit entierement ſoumis. Il l'aimoit avec tant de tendreſſe, qu'ayant appris la nouvelle de ſa mort dans le tems que les amis qu'il avoit en Eſpagne l'appelloient pour en venir prendre le gouvernement & ſe mettre à leur tête, ſa triſteſſe & ſa douleur penſerent le porter à renoncer à la vie; car pendant ſept jours il fut toujours couché à terre ſans donner le moi

à ſes troupes & ſans voir ſes amis ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que ſes officiers & ceux qui partageoient avec lui le commandement, environnant ſa tente, l'obligerent enfin d'en ſortir, de ſe faire voir à ſes ſoldats, de leur parler & de reprendre le ſoin de ſes affaires qui étoient en très-bon état. C'eſt pourquoi il parut à la plûpart du monde qu'il étoit naturellement doux & ami du repos, que des raiſons indiſpenſables l'avoient obligé de ſe mettre à la tête des armées contre ſon naturel, & que, ne trouvant nulle part de sûreté pour lui, & pouſſé par ſes ennemis à prendre les armes, il avoit été réduit à la triſte néceſſité de ſe faire de la guerre même une garde à ſa perſonne.

Une grande marque encore de ſa magnanimité, c'eſt le traité qu'il fit avec Mithridate. Ce prince, après avoir été terraſſé par Sylla, s'étoit relevé de ſa chûte comme un vigoureux lutteur pour une nouvelle lutte, & s'étoit jetté ſur l'Aſie. La gloire de Sertorius voloit déja alors de tous côtés; & les marchands qui revenoient des mers du ponent rempliſſoient le levant, & particulierement le royaume de Pont, des nouvelles de ſes exploits qu'ils débitoient comme des marchandiſes étrangeres qui plaiſent par leur nouveauté. Mithridate réſolut de lui envoyer une ambaſſade, excité ſur-tout par les flatteries & par les vanteries de ſes courtiſans qui, le comparant à Pyrrhus, & comparant Sertorius à Annibal, ſoûtenoient que les Romains attaqués en même tems des deux côtés ne pourroient jamais réſiſter à deux puiſſances ſi formidables & à deux ſi grands perſonnages, quand le plus habile & le plus expérimenté de tous les capitaines ſeroit joint au plus grand de tous les rois. Il envoya

donc en Eſpagne ſes ambaſſadeurs chargés de lettres & de paroles pour Sertorius à qui il offroit des navires & de l'argent pour continuer la guerre, moyennant que Sertorius lui aſsûrât la poſſeſſion de l'Aſie que lui Mithridate avoit cédée aux Romains par le traité fait avec Sylla.

Dès que ces ambaſſadeurs furent arrivés auprès de Sertorius, & qu'ils lui eurent expoſé leur commiſſion, Sertorius aſſembla le conſeil qu'il appelloit *le ſénat*. Ils étoient tous d'avis qu'on devoit accepter avec joie les offres de ce prince, attendu qu'il ne demandoit qu'un vain nom & un titre inutile d'une choſe qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de lui donner, & qu'il donnoit actuellement & réellement des choſes dont ils avoient un très-grand beſoin. Mais malgré ces raiſons d'utilité, Sertorius ſeul fut d'un avis contraire. Il dit qu'il conſentoit volontiers que Mithridate gardât la Bithynie & la Cappadoce, accoutumées à être gouvernées par des rois, & ſur leſquelles les Romains ne pouvoient avoir aucune prétention légitime; mais que pour une province que les Romains avoient poſſédée à très-juſte titre, qu'il avoit enſuite perdue par la guerre, ayant été vaincu par *Fimbria*, & qu'il venoit nouvellement encore de céder par un traité authentique qu'il avoit fait avec Sylla, il ne ſouffriroit jamais qu'il s'en remît en poſſeſſion; [a] *Car il faut*, dit-il, *que Rome croiſſe par mes victoires*,

[a] *Car il faut*, dit-il, *que Rome croiſſe par mes victoires, & non pas que mes victoires croiſſent par l'affoibliſſement & par la ruine de Rome.*) Voilà une réponſe bien grande & bien noble, & voilà le devoir de tout homme de bien; il doit chercher par ſes victoires à faire croître ſa patrie, & non à augmenter ſes victoires par la ruine de ſon pays.

[1] Veuf

toires, & non pas que mes victoires croiſſent par l'affoibliſſement & par la ruine de Rome. Et tout homme de cœur doit chercher à vaincre avec gloire; & s'il ne le peut qu'avec honte; il ne doit pas même ſauver ſa vie à ce prix.

Cette réponſe rapportée à Mithridate le jetta dans un très-grand étonnement, & l'on aſsûre qu'il dit alors à ſes amis : *Quels ordres ne nous donnera donc point Sertorius quand il ſera aſſis dans le ſénat au milieu de Rome, puiſqu'aujourd'hui confiné ſur le rivage de l'Océan Atlantique, il preſcrit des bornes à mes états, & nous déclare la guerre ſi nous entreprenons quelque choſe ſur l'Aſie?* Cependant il y eut un traité fait & juré que Mithridate auroit la Bithynie & la Cappadoce; que pour cet effet Sertorius lui enverroit des troupes & un de ſes capitaines pour les commander; & que de ſon côté Mithridate donneroit à Sertorius trois mille [e] talens comptant & quarante galeres.

Le capitaine que Sertorius lui envoya en Aſie fut un des ſénateurs bannis de Rome, & qui s'étoient retirés avec lui, nommé Marcus Marius, avec lequel Mithridate prit quelques villes d'Aſie, & à qui il rendoit de grands honneurs; car lorſque Marius, précédé de ſes faiſceaux de verges & de haches, entroit dans ces villes, Mithridate le ſuivoit, très-content de n'avoir que le ſecond rang après lui, & de ne faire auprès de ce proconſul que la figure d'un de ſes courtiſans. Cependant Marius déclaroit libres quelques-unes de ces villes, & affranchiſſoit les autres de tous ſubſides & impôts; & bien loin d'en faire honneur à Mithridate, il ne manquoit pas

[e] Neuf millions.

« *Que*

pas de mettre dans toutes les lettres qu'il leur donnoit, *que c'étoit une grace qu'elles recevoient de Sertorius, & qu'elles lui en avoient toute l'obligation.* De ſorte que la pauvre Aſie qui étoit encore en proie aux fermiers du peuple Romain, & foulée par l'avarice & par l'inſolence des gens de guerre qui y étoient en garniſon, ſe ſentit tout-d'un-coup ſoulever par des eſpérances, comme par de nouvelles ailes, & commença à deſirer le nouveau gouvernement qu'on lui faiſoit eſpérer.

D'un autre côté en Eſpagne les ſénateurs & autres qui étoient auprès de Sertorius, & de même rang & dignité que lui, n'eurent pas plûtôt conçu l'eſpérance de pouvoir faire tête à leurs ennemis, * que leurs craintes finies, une folle jalouſie & une envie effrénée s'allumerent dans leur cœur contre la puiſſance de Sertorius. A leur tête étoit Perpenna qui, enflé d'un vain orgueil à cauſe de la nobleſſe de ſa naiſſance, aſpiroit au commandement, & alloit ſemant en ſecret parmi ſes amis ces propos ſéditieux : *Quel mauvais démon s'eſt emparé de nous, & nous traîne ainſi de mal en pis, nous qui, pouvant demeurer tranquillement dans nos maiſons, avons dédaigné d'obéir à Sylla qui étoit maître de la terre & de la mer? C'eſt bien à la malheure que nous ſommes venus ici au*

* *Que leurs craintes finies, une folle jalouſie & une envie effrénée s'allumerent dans leur cœur contre la puiſſance de Sertorius.*) Rien n'eſt plus ordinaire : une puiſſance qui nous eſt utile & qui peut nous ſauver, nous eſt agréable, & nous lui ſommes ſoûmis ; n'eſt-elle plus néceſſaire, & nous voyons-nous en état de nous ſoûtenir par nous-mêmes la jalouſie & l'envie commencent à faire ſentir leur aiguillon, & nous portent à ſecouer un joug qui nous gêne.

* *Ces*

au bout du monde pour y vivre en liberté ; eh nous y ſubiſſons la plus honteuſe ſervitude ! & , ce qui eſt plus horrible encore , nous la ſubiſſons volontairement en nous rendant nous - mêmes les gardes & les ſatellites de l'exil & de la ſuite de Sertorius. Nous nous laiſſons flatter & amuſer par ce vain nom de ſénat dont il nous leurre , & qui eſt la riſée & le mépris de tous ceux qui l'entendent prononcer. O les beaux ſénateurs , qui ſouffrent les mêmes inſolences , qui obéiſſent aux mêmes commandemens , & qui ſupportent les mêmes corvées & les mêmes travaux que ces Barbares de l'Eſpagne & de la Luſitanie !

La plûpart , ayant continuellement les oreilles battues de ces diſcours , n'oſerent pas véritablement en venir à une révolte ouverte , car ils craignoient la puiſſance de Sertorius ; mais en ſecret ils ruinoient peu-à-peu ſes affaires en décriant ſes actions & en accablant de maux les Barbares dont ils faiſoient de très - ſéveres punitions pour la moindre faute , & qu'ils accabloient d'impôts en diſant toujours que c'étoit par l'ordre de Sertorius. De - là ſourdirent une infinité de révoltes & de ſéditions dans les villes ; & ceux que Sertorius y envoyoit pour les appaiſer ne faiſoient qu'augmenter le deſordre , irriter ces commencemens de deſobéiſſance & de rébellion , & attiſer le feu au lieu de l'éteindre. * Ces infidélités

* *Ces infidélités aigrirent tellement l'eſprit de Sertorius , qu'il perdit la bonté & la douceur qu'il avoit témoignés juſqu'alors , & qu'il ſe porta à une injuſtice atroce.*) Sertorius pouvoit dire en cet e rencontre pour ſa juſtification , ce qu'Electre dit dans Sophocle , & que j'ai rapporté dans une remarque précédente. Mais ſon injuſtice & ſa cruauté ſont ſi atroces , qu'elles ne peuvent être excuſées , & qu'elles diminuent la compaſſion qu'on a de ſa mort. Que Sertorius ſeroit grand ſans cette tache !

infidélités aigrirent tellement l'eſprit de Sertorius, qu'il perdit la bonté & la douceur qu'il avoit témoignées juſqu'alors, & qu'il ſe porta à une injuſtice atroce contre les jeunes enfans Eſpagnols qu'il faiſoit élever dans la ville d'Oſca, car il fit tuer les uns & vendre les autres.

Perpenna donc, ayant engagé beaucoup de gens dans la conjuration qu'il formoit contre Sertorius, y y attira auſſi Manius qui étoit un des principaux officiers de l'armée. Ce Manius étoit amoureux d'un jeune garçon; & pour lui faire voir juſqu'où alloit l'excès de ſon amour, il lui fait confidence de la conjuration, & le preſſe de mépriſer ſes rivaux & de ne s'attacher qu'à lui, parce que dans peu de jours il ſera dans une fortune éclatante. Ce jeune garçon va d'abord déclarer la choſe à un autre de ſes amans, nommé Aufidius, pour lequel il avoit plus d'inclination. Aufidius fut fort étonné de l'entendre, car il étoit un des conjurés; mais il ne ſavoit pas que Manius fût du nombre; ſon trouble & ſon étonnement redoublerent encore quand le jeune garçon lui eut nommé Perpenna, Grécinus & pluſieurs autres qu'il ſavoit bien être de la conſpiration.

D'abord il ſe mocqua de ces diſcours, exhorta le jeune homme à n'y ajoûter point de foi, le preſſa de mépriſer Manius comme un homme vain & un fanfaron qui ne cherchoit qu'à le tromper par de fauſſes eſpérances. En même tems il court chez Perpenna, lui découvre le danger où ils

y *Y attira auſſi Manius.*) Il y a dans le texte *Manlius*, & cette faute eſt continuée dans toute la ſuite. Il faut lire *Manius* comme je l'ai corrigé, car c'eſt *Manius Antonius*.

ils étoient, & lui déclare que le tems preſſe & qu'il faut hâter l'exécution. Tous les conjurés ſont du même avis. En même tems ils menent à Sertorius un homme qu'ils avoient attiré, & qui lui apportoit des lettres par leſquelles on lui apprenoit qu'un de ſes lieutenans avoit remporté une grande victoire & fait un grand carnage des ennemis. Sertorius, ravi de cette bonne nouvelle, fait un ſacrifice pour en remercier les dieux. Et Perpenna, pour célébrer cette heureuſe journée, veut lui donner un feſtin chez lui avec ſes amis, tous complices de la conjuration, & fait tant par ſes prieres qu'il l'oblige d'y venir.

C'étoit la coûtume de Sertorius d'avoir du reſpect pour la table, & d'y garder beaucoup de modeſtie & de pudeur. Il n'y vouloit rien voir ni rien entendre de malhonnête, d'obſcene ou de diſſolu; & il accoûtumoit tous ceux qui mangeoient avec lui à des plaiſirs honnêtes & ſages, & à faire bonne chere ſans inſolence & ſans le moindre emportement.

A ce ſouper de Perpenna, quand on fut au milieu du repas, les conjurés qui ne cherchoient qu'une occaſion de querelle, commencerent à prononcer ouvertement des paroles ſales; & faiſant ſemblant d'être ivres, ils commirent entr'eux beaucoup de vilenies & d'obſcénités pour piquer & aigrir Sertorius. Et lui, ſoit qu'il ne pût ſupporter cette infamie, ſoit qu'il eût pénétré leur deſſein au bégayement de leur langue, aux ſignes qu'ils ſe faiſoient & au manque de reſpect qu'ils lui témoignoient contre leur coûtume, changea la ſituation qu'il avoit à table, & ſe renverſa ſur ſon lit, comme ne voulant plus rien voir ni rien entendre. Alors Perpenna prit

une

une coupe pleine de vin, & en buvant il la laiſſa tomber. Au bruit qu'elle fit, c'étoit là le ſignal dont ils étoient convenus, Antonius, qui étoit aſſis au-deſſus de Sertorius, tire ſon épée & le frappe. Sertorius ſe retourne au coup dont il ſe ſent frapper & veut ſe relever; mais le traître ſe jette ſur ſon eſtomac & lui prend les deux mains, de ſorte que, ſans pouvoir ſe défendre, il eſt en butte à tous les coups des conjurés qui ſe jettent tous ſur lui & l'achevent.

z Dès que ſa mort eſt divulguée, la plûpart des Eſpagnols ſe retirent, & envoyant des députés à Métellus & à Pompée, ils ſe rendent à eux. Perpenna raſſembla tous les autres, & ſe mettant à leur tête, il tenta quelque choſe; mais il ne ſe ſervit des armes, des troupes & de tous les préparatifs de Sertorius, que pour faire voir qu'il étoit auſſi incapable de commander que d'obéir. Il donna un combat à Pompée, & ne tint point; il fut d'abord battu & pris. Et dans ce dernier malheur il ne ſe comporta ni en capitaine ni en ſoldat. Il étoit ſaiſi des papiers de Sertorius, & il promit à Pompée qu'il lui feroit voir les lettres de pluſieurs hommes conſulaires, & d'autres des plus puiſſans de Rome, toutes originales,

z *Dès que ſa mort eſt divulguée.*) Plutarque ne nous a pas nommé le lieu où Sertorius fut tué; mais de tout ce qui précede, on recueille que ce fut dans la ville même d'Oſca. C'eſt pourquoi Claude Pithou a eu raiſon de corriger le texte de Strabon, qui, en parlant de cette mort, écrit ἐτελεύτα δὲ νόσῳ, *il mourut de maladie.* Il n'eſt pas poſſible que Strabon ait ignoré la mort de Sertorius, & qu'il ait écrit qu'il mourut de maladie. Ce texte de Strabon eſt donc manifeſtement corrompu, & il faut lire comme ce ſavant homme a corrigé, ἐτελεύτα δὲ ἐν Ὄσκᾳ, *il fut tué à Oſca.*

ginales & écrites de leur propre main, qui appelloient Sertorius en Italie, lui faiſant entendre que la plûpart, dégoûtés du gouvernement préſent, ſouhaitoient de le voir changer.

En cette rencontre Pompée fit une action qui n'étoit nullement d'un jeune homme, mais au contraire d'un homme d'un très-grand ſens & d'une prudence conſommée, & qui délivra Rome de grandes craintes & d'une infinité de nouveautés qui alloient s'allumer dans ſon ſein. Raſſemblant toutes ces lettres & tous les papiers de Sertorius, il les brûla juſqu'au dernier ſans les lire, & ſans permettre que perſonne les lût; & ſur l'heure même il fit exécuter Perpenna, de peur qu'il ne découvrît & ne nommât quelques-uns de ceux qui avoient écrit ces lettres, & que ce ne fût une ſource de troubles & de ſéditions. De tous les complices de Perpenna, les uns furent menés à Pompée & eurent le même ſort, & les autres s'étant retirés en Afrique y furent tués à coups de fleches par les Mauruſiens. Aucun n'échappa que le ſeul Aufidius, le rival de Manius. Ce malheureux, ſoit qu'on ne l'eût pas connu, ou qu'on le méprisât & qu'on n'en fît aucun compte, vieillit dans une méchante bourgade, accablé de miſere & de pauvreté, & l'objet de la haine de tout le monde.

Fin de la vie de Sertorius.

EUMENES

EUMENES.

L'HISTORIEN Duris écrit qu'Eumenes, de la ville de Cardia [a], étoit fils d'un homme que la pauvreté avoit réduit à être roulier dans la Cherſoneſe de Thrace, [b] & qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition dans les lettres & dans tous les exercices de la Paleſtre. Pendant qu'il étoit encore enfant, le roi Philippe paſſa par la ville de Cardia; & comme il ſe trouvoit ſans affaires, il eut la curioſité de voir les exercices des jeunes hommes & la lutte des enfans. Parmi ces derniers le jeune Eumenes réuſſit ſi bien & fit paroître tant d'adreſſe, de gentilleſſe & de courage, qu'il plut à Philippe qui voulut l'avoir auprès de lui & qui l'emmena. [c] Mais je trouve plus vraiſemblable ce que d'autres aſſûrent, que Philippe le prit en affection, & l'avança à cauſe de l'amitié qu'il avoit pour ſon pere, & en reconnoiſſance de l'hoſpitalité, [d] car il logeoit dans ſa maiſon. Après

[a] Cardia, ville de la Cherſoneſe de Thrace, ſur la côte de la mer Egée.

[b] *Et qu'il fut pourtant élevé comme les enfans de condition, dans les lettres & dans tous les exercices de la Paleſtre*) Car comme dans les villes il y avoit des écoles publiques, tous les enfans, de quelque condition qu'ils fuſſent, pouvoient y aller.

[c] *Mais je trouve plus vraiſemblable ce que d'autres aſſûrent.*) Mais cela n'eſt pas contraire à la premiere tradition. Philippe pouvoit avoir pris Eumenes auprès de lui par affection pour ſon pere, & attiré par la gentilleſſe de l'enfant.

[d] *Car il logeoit dans ſa maiſon.*) Ceci me feroit douter de ce que Plutarque vient de dire du vil métier du pere d'Eumenes. Le roi Philippe

Après la mort de ce prince, comme il parut ne céder ni en bon ſens ni en fidélité à aucun de ceux qui étoient attachés à Alexandre, il fut nommé premier ſecrétaire; mais quoiqu'il n'eût que cette charge, le roi lui faiſoit pourtant autant d'honneur qu'à ceux qui étoient le plus avant dans ſon amitié & dans ſa confidence, car dans ſon expédition des Indes il l'envoya commander un corps; & après la mort d'Epheſtion, lorſque Perdiccas fut envoyé remplir ſa place, [e] Eumenes eut le gouvernement de Perdiccas. C'eſt pourquoi Néoptoleme, qui étoit le grand-écuyer, ayant dit un jour après la mort d'Alexandre, *que pour lui il portoit le bouclier & la lance du prince, & qu'Eumenes le ſuivoit portant ſon écritoire & ſon porte-feuille*, les Macédoniens ne firent que rire de cette vanité, ſachant fort bien qu'outre tous les autres grands honneurs qu'Alexandre avoit faits à Eumenes, il l'honora encore de ſon alliance. Car Barſine, fille d'Artabaze, qui fut la premiere perſonne qu'Alexandre aima en Aſie, & dont il eut un fils nommé Hercule, avoit deux ſœurs; Alexandre donna l'aînée, nommée Apama, à Ptolemée; & la ſeconde qui avoit auſſi nom Barſine, il la donna à Eumenes, [f] dans cette célebre occaſion où il choiſit

logeoit chez lui dans la ville de Cardia; n'y avoit-il point de maiſon plus conſidérable que celle d'un roulier pour loger Philippe?

[e] *Eumenes eut le gouvernement de Perdiccas.*) Au lieu de ἐπαρχίαν, *gouvernement*, on lit dans un manuſcrit ἱππαρχίαν, *le commandement de la cavalerie.* Je n'ai trouvé nulle part aucune mention du gouvernement d'Eumenes; mais on voit dans Quinte Curce qu'il a été général.

[f] *Dans cette célebre occaſion où il choiſit dans les plus nobles maiſons de Perſe pluſieurs filles qu'il fit épouſer à ſes*

choiſit dans les plus nobles maiſons de Perſe pluſieurs filles qu'il fit épouſer à ſes principaux amis.

Malgré cette grande faveur, Eumenes ne laiſſa pas d'être ſouvent en diſgrace auprès du prince, & de courir même quelque danger à cauſe d'Epheſtion. Premierement Epheſtion ayant fait donner à un joueur de flûte, nommé Evius, un logement que les valets d'Eumenes avoient déja retenu pour leur maître, Eumenes tranſporté de colere alla à Alexandre [s] avec Mentor, beau-frere d'Artabaze, & ſe mit à crier, *qu'il valloit bien mieux jetter les armes & apprendre à flûter & à jouer des comédies, puiſqu'on préféroit des flûteurs & des comédiens à ceux qui avoient toujours le harnois ſur le dos, & qui ſoutenoient tous les travaux de la guerre.* Alexandre fut très-fâché d'abord

ſes principaux amis.) Après qu'il eut épouſé la princeſſe Statira, fille aînée de Darius, & donné la plus jeune, nommée Drypétis, à Epheſtion, afin qu'on trouvât ſon mariage moins étrange, il perſuada aux plus grands ſeigneurs de ſa cour & à ſes principaux favoris de ſe marier de même, & choiſit dans les plus nobles familles de Perſe quatre-vingt filles qu'il leur fit épouſer. Quinte-Curce, liv. x.

[s] *Avec Mentor, beau-frere d'Artabaze.*) Mentor, un des grands ſeigneurs de Perſe, frere de Memnon, avoit marié ſa ſœur avec Artabaze. Je n'ai jamais vû de correction plus malheureuſe que celle que le ſavant Reinéſius a voulu faire ici. Au lieu de μετὰ Μέντορος, *avec Mentor*, il veut qu'on liſe κατὰ Στέντορος, *d'une voix de Stentor. Eumenes*, dit-il, *ſe mit à crier d'une voix de Stentor.* Voilà une érudition bien mal placée. Outre que cela n'eſt pas grec, rien n'eſt plus mal imaginé. Et au contraire il n'y a rien de plus naturel ni de plus raiſonnable que ce que Plutarque dit, qu'Eumenes allant ſe plaindre à Alexandre de l'injure que lui a faite Epheſtion, ſoit accompagné de Mentor, dont il a épouſé la petite-fille, car ſa femme Barſine étoit fille de la fille de Mentor, femme d'Artabaze.

d'abord contre lui, & enſuite contre Epheſtion qu'il reprit très-aigrement; mais peu de tems après il changea, & fit retomber toute ſa colere ſur Eumenes, trouvant qu'il lui avoit manqué de reſpect, & qu'il lui avoit parlé avec plus d'inſolence qu'il n'avoit parlé contre Epheſtion avec liberté.

Une autre fois, Alexandre voulant envoyer Néarque avec des vaiſſeaux reconnoître les côtes de l'Océan, & n'ayant point d'argent dans ſon épargne pour cette expédition, il eut recours à ſes amis & demanda trois cent talens à Eumenes qui n'en offrit que cent, & encore de fort mauvaiſe grace, diſant qu'il avoit eu beaucoup de peine à les ramaſſer de ſes receveurs. Alexandre ne lui en fit aucun reproche, & refuſa ſes cent talens, mais il ordonna à ſes gens de mettre ſecrettement le feu à ſa tente pour le prendre ſur le fait, & pour le convaincre de menſonge quand il feroit emporter ſon argent. Malheureuſement la tente fut brûlée avant qu'on pût y apporter aucun ſecours, & Alexandre ſe repentit bien d'avoir donné cet ordre; car tous les papiers du cabinet qu'Eumenes avoit ſous ſa garde furent brûlés. On y trouva de l'or & de l'argent que l'embraſement avoit fondu en maſſe, plus de mille talens dont il ne voulut rien prendre. Et il fit écrire aux Satrapes & à tous ſes lieutenans, capitaines & gouverneurs des places, d'envoyer des copies de toutes les dépêches qui avoient été conſumées par le feu, & il les rendit toutes à Eumenes.

Quelque tems après, Eumenes eut une autre querelle avec Epheſtion au ſujet de quelque don d'Alexandre. Ils en vinrent l'un & l'autre à des reproches fort vifs & à des injures ſanglantes, &

& Alexandre ne lui en fit pas plus mauvais visage pour l'heure ; mais Epheſtion étant venu à mourir, le prince, qui étoit dans une affliction qu'on ne peut exprimer, conſervoit beaucoup de reſſentiment & d'aigreur contre tous ceux qu'il ſoupçonnoit d'avoir porté envie à la fortune de ce favori pendant ſa vie, & de s'être réjouis de ſa mort ; & ſes ſoupçons tomboient encore plus ſur Eumenes, car il ſe ſouvenoit toujours & lui parloit ſouvent des diſputes & des querelles qu'il avoit eues avec lui. Mais Eumenes, qui étoit homme fin, inſinuant & perſuaſif, chercha un remede à ſa diſgrace dans la choſe même qui l'avoit perdu ; car il prit le parti de ſeconder l'affection, l'empreſſement & le zele qu'Alexandre témoignoit pour honorer la mémoire & pour embellir les obſeques de ſon ami. Il inventa de nouveaux honneurs, & tout ce qu'il crut le plus capable d'augmenter la gloire du défunt, & fournit très-libéralement & très-généreuſement la plus grande partie des ſommes qu'il fallut pour célébrer ſes funérailles & pour lui élever un magnifique tombeau.

Après la mort d'Alexandre, il s'émut un fort grand différend entre la Phalange & les ſeigneurs de la cour. Eumenes étoit intérieurement du parti des derniers ; mais en public & dans tous ſes diſcours il faiſoit ſemblant d'être neutre, & jouoit le rôle d'un ſimple particulier, diſant qu'il n'appartenoit pas à un étranger comme lui de ſe mêler des affaires & des diſputes des Macédoniens. Et quand les autres ſeigneurs ſortirent de Babylone, il reſta dans la ville, travailla efficacement à adoucir les gens de guerre, & les diſpoſa à écouter des propoſitions d'accommodement. Auſſi quand les premiers troubles fu-

rent calmés, & que les principaux officiers s'étant abouchés dans une conférence dont on étoit convenu, distribuerent les gouvernemens des provinces & les commandemens des armées, Eumenes eut pour lui la Cappadoce & la Paphlagonie qui confine à la mer du Pont, jusqu'à Trapezonte, & qui n'étoit pas encore en ce tems-là aux Macédoniens: car Ariarathes en étoit roi, & il étoit expressément porté par le traité que Léonatus & Antigonus, avec une grosse armée, y conduiroient Eumenes pour l'établir satrape de cette contrée, & pour en chasser le roi Ariarathes. Antigonus ne fit pas grand compte de ce que Perdiccas lui écrivit, car il étoit si rempli de hautes espérances, qu'il méprisoit tout le monde & qu'il ne pensoit qu'à son propre aggrandissement. Léonatus descendit dans la Phrygie, s'étant chargé de cette expédition en faveur d'Eumenes. Mais Hécatée, tyran des Cardianiens, l'étant venu trouver, & l'ayant prié avec de grandes instances de marcher plûtôt au secours d'Antipater & des Macédoniens qui étoient assiégés dans la ville de Lamia [h], il se disposa à faire ce voyage, & pressoit fort Eumenes de se joindre à lui & de se réconcilier avec Hécatée. Car Eumenes & Hécatée étoient fort mal ensemble, & se défioient fort l'un de l'autre depuis quelques différends que leurs peres avoient eus sur le gouvernement. Souvent même Eumenes avoit accusé ouvertement Hécatée de tyrannie, & conjuré Alexandre de rendre la liberté aux Cardianiens. Voilà pourquoi il tâchoit de détourner Léonatus d'entreprendre cette guerre contre les Grecs, & refusoit de l'y

[h] Ville de la Thessalie.

[i] Clé-

l'y ſuivre, lui diſant qu'Antipater lui étoit très-ſuſpect, & qu'il craignoit que, pour faire plaiſir à Hécatée, & en même tems pour ſatisfaire la haine particuliere qu'il avoit depuis long-tems pour lui, il ne lui dreſsât des embûches & ne le fît périr; alors Léonatus, prenant en lui une entiere confiance, ne lui cacha rien de tout ce qu'il avoit dans l'eſprit. Il déclara que ce ſecours d'Antipater n'étoit qu'un vain prétexte, & que ſon véritable deſſein étoit de paſſer en Grece pour ſe rendre maître de la Macédoine; & il lui fit voir des lettres de Cléopatre [i], qui le ſollicitoit de venir à Pella & lui promettoit de l'épouſer.

Après cette belle confidence, Eumenes, ſoit qu'il craignît véritablement Antipater, ou qu'il vît bien qu'il n'y avoit rien de bon à attendre de Léonatus qui ſe montroit ſi étourdi, & qui ne paroiſſoit plein que d'une témérité précipitée qui le portoit à ſuivre des extravagances comme des réalités, il le quitta & partit la nuit avec tout ſon équipage, qui conſiſtoit en trois cent chevaux & deux cent de ſes domeſtiques bien armés, & tous ſes effets qui étoient environ cinq mille talens qu'il avoit en or, & ſe retira auprès de Perdiccas, à qui il découvrit les deſſeins de Léonatus. Il en fut très-bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui & entra dans tous ſes conſeils.

Peu de tems après il fut mené en Cappadoce avec une bonne armée que Perdiccas même voulut commander. Ariarathes fut fait priſonnier, la Cappadoce ſubjuguée & Eumenes établi ſatrape & reconnu. D'abord il partagea les gouvernemens

[i] Cléopatre, ſœur d'Alexandre.

vernemens des villes à ſes amis, & établit commandans des garniſons, juges & intendans tous ceux qu'il lui plut, Perdiccas ne ſe mêlant point du tout de ces ſortes d'affaires, & lui en laiſſant l'entiere diſpoſition. Après cela il partit avec Perdiccas pour lui faire la cour, & pour ne pas laiſſer les rois l obſéder ſeuls & ſe rendre maîtres de ſon eſprit. Mais Perdiccas s'aſsûrant qu'il viendroit à bout tout ſeul de l'entrepriſe qu'il méditoit, & voyant d'ailleurs que les provinces qu'il laiſſoit derriere avoient beſoin d'un homme ferme & fidele pour les contenir, renvoya Eumenes de la Cilicie, en apparence afin qu'il fût dans ſon gouvernement, & en effet afin qu'il tînt en bride l'Arménie contiguë à ſes provinces, & qui étoit troublée par les menées de Néoptoleme qui y fomentoit de grandes nouveautés.

Ce Néoptoleme étoit un homme bouffi d'orgueil, & que les vaines eſpérances dont il ſe repaiſſoit avoient rendu d'une fierté inſupportable. Eumenes tâchoit de le ramener par ſa converſation; & voyant que la phalange des Macédoniens étoit devenue très audacieuſe & très-inſolente, il travailla à aſſembler un corps de cavalerie qui pût la tenir en reſpect & lui faire tête; pour cet effet il donna toutes ſortes d'immunités & d'exemptions de tous impôts à ceux du pays qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux qu'il donna à ceux de ſa cour auxquels il ſe fioit le plus, aiguiſa & releva leur courage par les honneurs & par les dons qu'il leur faiſoit, les dreſſa & les accoutuma au travail & à la fatigue par des revues, des exercices & des mouvemens continuels. De ſorte que de tous ces Macédo-

niens,

niens, les uns furent fort surpris & les autres très-rassûrés en voyant qu'en si peu de tems il avoit assemblé six mille trois cent chevaux en état de bien servir.

Environ dans ce tems-là Cratere & Antipater, après avoir subjugué les Grecs, passerent en Asie pour ruiner la puissance de Perdiccas, & on avoit nouvelles qu'ils marchoient à grandes journées pour se jetter dans la Cappadoce. Perdiccas, qui étoit obligé d'aller faire la guerre à Ptolemée, déclara Eumenes généralissime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Arménie, & écrivit des lettres à Alcétas & à Néoptoleme pour leur ordonner d'obéir à Eumenes à qui il avoit donné pouvoir de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Alcétas répondit franchement qu'il ne se joindroit point à Eumenes & qu'il ne marcheroit point à cette guerre, parce que les Macédoniens, qui étoient à ses ordres avoient honte de combattre contre Antipater, & qu'ils étoient même tout prêts à obéir à Cratere à cause de l'affection qu'ils lui portoient. D'un autre côté on voyoit clairement que Néoptoleme machinoit quelque trahison contre Eumenes; car, lorsqu'il fut mandé, non-seulement il refusa de marcher, mais il rangea même ses troupes en bataille & alla l'attaquer.

Ce fut là qu'Eumenes jouit pour la premiere fois des fruits de sa prévoyance & des préparatifs qu'il avoit faits; car son infanterie ayant été battue, il défit Néoptoleme avec sa cavalerie, prit ses bagages; & tombant en corps sur sa phalange qui s'étoit débandée à la poursuite de cette infanterie qu'elle avoit rompue, il l'obligea à mettre bas les armes & à entrer dans ses troupes, après lui avoir prêté serment de fidélité.

Néop-

Néoptoleme rallia quelques fuyards & s'enfuit avec eux auprès de Cratere & d'Antipater. Ils avoient déja envoyé des ambaſſadeurs à Eumenes pour le preſſer de quitter le parti de Perdiccas & de ſe tourner de leur côté, lui promettant qu'il garderoit les gouvernemens qu'il avoit déja, & qu'ils lui en donneroient encore d'autres avec de nouvelles troupes, pourvû que d'ennemi il voulût devenir l'ami d'Antipater, & que d'ami il voulût bien ne pas devenir l'ennemi de Cratere.

Eumenes, ayant entendu ces propoſitions, répondit : *Qu'étant ancien ennemi d'Antipater, il ne commenceroit pas à devenir ſon ami lorſqu'il voyoit qu'il traitoit ſes amis comme ſes ennemis. Que pour Cratere il étoit tout prêt à le reconcilier avec Perdiccas & à le remettre dans ſes bonnes graces à des conditions juſtes & raiſonnables ; mais que, s'il commençoit à l'attaquer & à lui enlever ſon bien, il marcheroit à ſon ſecours & l'aideroit de tout ſon pouvoir tant que le ſang couleroit dans ſes veines, & qu'il abandonneroit plûtôt ſon corps & ſa vie que de trahir ſa foi.*

Cette réponſe rapportée à Cratere & à Antipater, ils délibéroient à loiſir ſur le parti qu'ils devoient prendre, & dans ce moment Néoptoleme arrive auprès d'eux. Il leur raconte d'abord le malheureux ſuccès de la bataille, & les conjure l'un & l'autre de le ſecourir ; ſur-tout il preſſe Cratere, lui diſant qu'il étoit extrêmement deſiré des Macédoniens, & que pourvû qu'ils viſſent ſon chapeau à la Macédonienne, & qu'ils entendiſſent ſa voix, ils courroient ſe rendre à lui avec leurs armes. En effet la réputation de Cratere étoit très-grande ; & après la mort d'Alexandre la plûpart des Macédoniens le de-

ſiroient pour leur chef, ſe ſouvenant que, pour l'amour d'eux & pour ſoûtenir leurs intérêts, il avoit ſouvent encouru la diſgrace du prince. Car voyant qu'il affectoit d'imiter les mœurs & les manieres des Perſes, il eut le courage de le contredire & de ſoutenir les coutumes de ſon pays que l'on mépriſoit déja, pour embraſſer le luxe, le faſte & l'orgueil des Barbares.

Alors donc Cratere envoya Antipater en Cilicie ; & lui, avec la plus grande partie de l'armée, il marcha avec Néoptoleme contre Eumenes, dans l'eſpérance qu'il le ſurprendroit & qu'il tomberoit ſur lui pendant que ſes troupes ſeroient en deſordre & qu'elles ne ſongeroient qu'à boire & à faire la débauche après la victoire ſignalée qu'elles venoient de remporter. Or cette prudence d'Eumenes d'avoir prévu de bonne heure l'arrivée de ſon ennemi, & de s'y être préparé, on la prendra toujours ſans doute pour la marque d'un capitaine vigilant & ſage, [k] mais non pas pour un acte de la derniere habileté ; au lieu que d'avoir fait non-ſeulement que ſes ennemis n'aient rien sû de ce qu'ils devoient ignorer, [l] mais que ſes troupes mêmes aient attaqué

[k] *Mais non pas pour un acte de la derniere habileté.*) Car de prévoir l'arrivée d'un ennemi dont on eſt menacé, & de ſe préparer à le recevoir, cela marque bien de la vigilance, de la prévoyance & de la ſageſſe dans un capitaine, mais nullement la grande capacité dans ſon métier. Il n'en eſt pas de même de ce qui ſuit.

[l] *Mais que ſes troupes mêmes aient attaqué Cratere avant que de ſavoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le général ennemi.*) Plutarque releve avec raiſon cette prudence d'Eumenes, qui marque en effet un grand capitaine qui ſait dérober a ſes troupes la connoiſſance de ce qui pourroit nuire à ſes deſſeins. Si Cratere avoit été connu, tous les Macédoniens ſeroient paſſés

taqué Cratere avant que de ſavoir qui elles alloient combattre, & de leur avoir caché le général ennemi, il n'y a perſonne qui n'avoue que c'eſt-là le chef-d'œuvre d'un grand capitaine : car il fit courir le bruit que c'étoit Néoptoleme qui revenoit contre lui avec Pigrès à la tête de quelque cavalerie de Paphlagoniens & de Cappadociens. La nuit qu'il avoit réſolu de décamper pour ſe mettre en marche, après qu'il ſe fut endormi, il eut une viſion fort extraordinaire ; [m] il lui ſembla qu'il voyoit deux Alexandre qui ſe préparoient à combattre l'un contre l'autre en bataille rangée, chacun à la tête de ſa phalange ; [n] enſuite que Minerve vint pour aſſiſter l'un, & Cérès pour donner ſecours à l'autre ; que le combat fut rude & ſanglant ; qu'enfin celui que Minerve appuyoit fut vaincu, & que Cérès fit une cou-

ronne

paſſés de ſon côté, & Eumenes n'avoit plus d'armée. Ce ſtratagême d'Eumenes a été pratiqué quelquefois, & on en trouve des exemples dans l'hiſtoire.

[m] *Il lui ſembla qu'il voyoit deux Alexandre.*) Pourquoi deux Alexandre, & comment expliquer cette premiere partie du ſonge? car dans un ſonge ſi myſtérieux, il faut bien qu'il y ait de la raiſon. C'eſt que ces capitaines, qui devoient combattre les uns contre les autres, étoient tous des généraux de l'armée d'Alexandre, & qu'ainſi cette armée étant diviſée & prête à en venir aux mains, c'étoient comme deux Alexandre qui alloient ſe choquer. Le reſte du ſonge eſt aſſez expliqué dans la ſuite.

[n] *Enſuite que Minerve vint pour aſſiſter l'un, & Cerès pour donner ſecours à l'autre.*) Nos ſonges viennent ordinairement des idées qui nous ſont les plus familieres. La théologie de ces tems-là, confirmée par les poëmes d'Homere, nourriſſoit les hommes dans cette opinion, que les dieux eux-mêmes venoient à leur ſecours dans les occaſions, qu'ils combattoient pour eux juſqu'à ſe battre les uns contre les autres. Voilà ce qui donna lieu à ce ſonge d'Eumenes.

ronne d'épics dont elle couronna le vainqueur qu'elle protégeoit. Sur cela il s'éveilla, & la derniere circonſtance de ce ſonge ne lui laiſſa pas douter un moment qu'il ne lui fût très-favorable, d'autant qu'il combattoit pour un pays excellent qui même étoit alors tout couvert d'épics déja jaunes. Car toute cette terre étoit cultivée & enſemencée, & elle préſentoit un ſpectacle très-agréable aux yeux comme dans la paix la plus tranquille, des campagnes couvertes partout de riches moiſſons. Mais il ſe confirma encore plus dans cette penſée quand il eut appris que le mot de la bataille que les ennemis avoient donné étoit *Minerve & Alexandre.* Il donna tout auſſi-tôt pour le ſien *Cérès & Alexandre*, & il ordonna à ſes troupes de ſe couronner d'épics & d'en couvrir leurs armes. Pluſieurs fois il fut ſur le point de découvrir à ſes principaux officiers & à ſes capitaines qui étoit l'ennemi qu'ils alloient combattre, afin de ne pas prendre ſur lui ſeul de retenir & de leur cacher un ſecret ſi important, & dont il étoit peut-être néceſſaire qu'ils fuſſent informés. Il perſiſta pourtant dans ſa premiere réſolution, & ne confia ce danger qu'à ſa penſée. Dans l'ordonnance de ſa bataille il n'oppoſa à Cratere aucun Macédonien, mais deux corps de cavalerie étrangere qui étoient conduits, l'un par Pharnabaze, fils d'Artabaze, & l'autre par Phœnix de Ténédos; & il leur ordonna que ſi-tôt qu'ils verroient l'ennemi, ils pouſſaſſent à lui & qu'ils le chargeaſſent, ſans lui donner le tems de ſe retirer ni de parler, & ſans recevoir aucun héraut de ſa part pour quoi que ce pût être; car il craignoit extrêmement que les Macédoniens venant à reconnoître Cratere, ne ſe tournaſſent de ſon côté. Pour lui il

compoſa un corps de trois cent chevaux de l'élite de ſa cavalerie, avec lequel il paſſa à ſon aile droite pour être oppoſé à Néoptoleme qui commandoit l'aîle gauche des ennemis.

Quand ils eurent paſſé une petite colline qui ſéparoit les deux armées, & qu'ils furent en préſence, ils s'ébranlerent & firent leur charge avec tant d'impétuoſité, que Cratere ſurpris vomit mille injures contre Néoptoleme, lui reprochant qu'il l'avoit trompé, en le flattant d'un prompt changement des Macédoniens dès qu'ils le verroient paroître. Il exhorta ſes officiers à donner en cette occaſion des preuves de leur courage, & pouſſa à l'ennemi. Le premier choc fut très-rude, les lances volerent bientôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratere ne fit point de deshonneur à Alexandre dans ce dernier jour; car il tua pluſieurs ennemis de ſa main & renverſa pluſieurs fois tout ce qui oſa lui faire tête. Enfin bleſſé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de ſon cheval. Toute la cavalerie ennemie paſſa ſur ſon corps ſans le reconnoître. Gorgias ſeul, un des lieutenans d'Eumenes, l'ayant reconnu, mit pied à terre & établit une garde autour de lui, mais il tendoit déja à ſa fin & luttoit contre la mort.

Dans ce moment, Néoptoleme charge l'aîle droite où étoit Eumenes; ils ſe haïſſoient tous deux de longue main, & ce jour-là leur colere étoit encore plus enflammée. Ils firent deux décharges ſans ſe reconnoître, mais à la troiſieme, s'étant reconnus, ils pouſſent impétueuſement l'un contre l'autre l'épée à la main avec de grands cris. Leurs chevaux courant de roideur ſe heurtent de front comme deux galeres qui ſe choquent; alors ils abandonnent la bride, ſe ſaiſiſ-

ſent

ſent tous deux au corps & tâchent de s'arracher leur caſque & de rompre les épaulettes de leurs cuiraſſes. Pendant qu'ils ſe tiraillent de cette maniere, leurs chevaux ſe dérobent de deſſous eux; ils tombent tous deux à terre ſans lâcher priſe & ſe colletant toujours, leur combat devient une lutte. Néoptoleme ſe releve le premier; Eumenes, profitant de ce moment, lui coupe le jarret & ſe trouve tout auſſi-tôt ſur ſes pieds. Néoptoleme, qui ne pouvoit ſe tenir ſur ſa jambe bleſſée, s'appuie à terre ſur un genou & combat ainſi d'en bas avec beaucoup de courage ſans pouvoir porter de coup mortel à ſon ennemi; enfin il reçoit un grand coup d'épée à la gorge, & tombe à la renverſe tout étendu; Eumenes ſe jette ſur lui, le dépouille de ſes armes, l'accable d'injures; & il eſt ſi tranſporté par ſa haine invéterée & par ſa colere, qu'il ne s'apperçoit pas que ſon ennemi a encore l'épée au poing, dont il le bleſſe par-deſſous ſa cuiraſſe à l'endroit de l'aîne, à cauſe de la poſture où il eſt ſous lui. Mais le coup lui fait plus de peur que de mal, étant pouſſé par un bras foible que la mort gagne déja.

Après qu'il l'eut dépouillé de ſes armes, il ſe trouva très-mal de ſes bleſſures, car il avoit les cuiſſes & les bras percés en pluſieurs endroits. Il eut pourtant la force de ſe jetter ſur ſon cheval & de pouſſer à ſon aîle gauche où il croyoit que les ennemis faiſoient encore ferme. Ayant appris là que Cratere a été tué, il pique à l'endroit où on lui dit qu'il trouvera ſon corps. Et voyant qu'il reſpire encore & qu'il n'a pas entierement perdu connoiſſance, il deſcend de cheval, ſe met à pleurer, lui tend la main, maudit & déteſte Néoptoleme, déplore le malheureux

état

état où il le voit réduit, & ſe plaint & gémit de ſa propre infortune & de la fatale néceſſité qui l'a forcé de ſe trouver en armes contre ſon compagnon & ſon meilleur ami, & de lui porter ou de recevoir de lui les coups les plus terribles.

Eumenes gagna cette bataille dix jours après la premiere. Et cette victoire augmenta beaucoup ſa réputation; car tout le monde vit que de ſes deux ennemis il étoit venu à bout de l'un par ſa prudence, & qu'il avoit vaincu l'autre par ſa valeur. Mais ſi ce grand ſuccès releva infiniment ſa gloire, il excita auſſi contre lui une haine furieuſe & une envie extrême, non-ſeulement parmi ſes ennemis, mais encore parmi ſes alliés, de ce qu'un aventurier & un étranger comme lui avoit défait & tué le premier & le plus renommé capitaine des Macédoniens, avec les bras & les armes des Macédoniens mêmes. Si la nouvelle de la mort de Cratere eût été portée plûtôt à Perdiccas, jamais les Macédémoniens n'auroient eu d'autre roi que lui. Mais malheureuſement cette nouvelle ne fut ſûe dans ſon camp que deux jours après qu'il eut été tué dans une ſédition en Egypte où, comme nous l'avons dit, il étoit allé faire la guerre contre Ptolemée. Les Macédoniens ne l'eurent pas plûtot appriſe, que pleins de colere ils réſolurent tous la mort d'Eumenes, & nommerent Antigonus & Antipater pour aller exécuter cette vengeance. Cependant Eumenes, ayant rencontré les haras du roi qui paiſſoient ſur le mont Ida, prit tous les chevaux qui lui étoient néceſſaires & envoya des lettres de décharge à ceux qui en avoient ſoin. Et l'on rapporte qu'Antipater, en ayant été informé, ſe prit à rire, & dit, *qu'il admiroit la prévoyance d'Eumenes qui s'attendoit à leur rendre*

dre ou à leur demander compte des biens du roi.

Le deſſein d'Eumenes étoit de donner la bataille dans les plaines de la Lydie autour de Sardis, parce qu'il étoit plus fort en cavalerie, & qu'il avoit l'ambition d'étaler ſa grande puiſſance aux yeux de Cléopatre ; mais à la priere de cette princeſſe qui craignit que, s'il attendoit là les ennemis, Antipater ne l'accusât d'avoir eu avec lui quelque intelligence, il marcha vers la haute Phrygie * & paſſa l'hiver dans la ville de Celenes. Là Alcétas, Polemon & Docimus entrerent en conteſtation avec lui pour le commandement de l'armée ; & ſur cela il s'écria : *Ne voila-t-il pas ce que l'on dit communément, chacun penſe à s'avancer, & pas un ne penſe au danger qu'il y a de perdre tout & de ſe perdre ſoi-même?*

Il avoit promis aux ſoldats qu'il les payeroit dans trois jours ; mais n'ayant point d'argent pour ſatisfaire à ſa promeſſe, il leur vendit les fermes & les châteaux du pays, avec tout le bétail & toutes les perſonnes dont ils étoient pleins. Le capitaine, ou le chef de bande, qui avoit acheté un château, prenoit les machines & les engins de batterie qu'Eumenes lui fourniſſoit,

* *Et paſſa l'hiver dans la ville de Celenes.*) Cette ville étoit ainſi appellée du nom de Célénus, fils d'Hercule, qui y étoit adoré, ou plûtôt de la couleur des pierres du pays qui étoient toutes noires, κελαιναι, à cauſe que toute cette campagne eſt brûlée par les feux ſouterrains dont elle eſt pleine, & qui a fait que cette partie de la Phrygie a été appellée *la Phrygie brûlée*, κατακεκαυμένη. On prétend que ce fut dans cette ville de Celenes qu'arriva la célebre diſpute de Marſyas contre Apollon, ce qui eſt fondé ſur ce que le fleuve Marſyas paſſe au milieu de la ville, & va ſe jetter dans le Méandre. On peut voir Tite-Live, livre xxxviij. & les notes de Caſaubon ſur Strabon, à la fin du douzieme livre.

niſſoit, & alloit prendre ce château de force; après quoi il partageoit à ſes ſoldats tout ce qu'on y avoit pris juſqu'à concurrence de ce qui leur étoit dû. Par ce moyen il regagna tellement l'affection de toute l'armée, que les ſoldats ayant trouvé dans le camp pluſieurs billets que les officiers des ennemis y avoient fait jetter, & par leſquels ils promettoient cent talens & de grands honneurs à celui qui tueroit Eumenes, les Macédoniens en furent très-irrités; & ſur le champ ils firent une ordonnance que deſormais il y auroit toujours mille des plus vaillans & des principaux officiers qui ſeroient ſes gardes-du-corps, qui ſe tiendroient tour-à-tour auprès de lui, & paſſeroient la nuit devant ſa tente. Il n'y eut pas un officier qui refusât cette fonction, & qui ne fût ravi de recevoir de lui les marques d'honneur & de diſtinction que les rois de Macédoine donnoient à leurs amis; car Eumenes avoit le privilege de diſtribuer des chapeaux de pourpre à la mode du pays, & des veſtes magnifiques; ce qui paſſe pour le don le plus royal parmi les Macédoniens.

La proſpérité a cela de propre, qu'elle éleve le courage de ceux qui l'ont naturellement le plus bas & le plus petit, de ſorte que l'on croit voir en eux quelque ſorte de grandeur quand on les regarde dans l'élevation & dans la pompe où la Fortune les a placés. Mais celui qui a l'ame véritablement grande & ferme paroît infiniment davantage dans les revers & dans les adverſités qui lui arrivent, comme Eumenes; car premierement, ayant perdu une grande bataille contre Antigonus dans le pays des Orcyniens en Cappadoce, par la trahiſon d'un de ſes officiers, il ne donna pas le tems à ce traître d'échapper & de

ſe

ſe retirer dans l'armée des ennemis, il le prit & le fit pendre ſur le champ. Après quoi dans ſa fuite il tourna tout court ; & prenant un chemin tout oppoſé à celui que les ennemis tenoient pour le pourſuivre, il paſſa à côté d'eux ſans qu'ils s'en apperçuſſent, & retourna par les derrieres dans le même camp où il avoit été battu. Il s'y logea ; & faiſant ramaſſer tous les corps de ſes gens qui avoient été tués, il les fit brûler honorablement avec le bois des portes & des fenêtres qu'il envoya prendre dans tous les bourgs & villages des environs. Il fit brûler les capitaines à part & les ſoldats à part ; & après leur avoir élevé de grands monceaux de terre pour tombeaux, il décampa & continua ſa marche, de ſorte qu'Antigonus, étant arrivé peu de tems après dans le même camp, ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ſon audace & ſa fermeté.

Enſuite, ayant rencontré ſur ſon chemin les bagages d'Antigonus, il pouvoit très-facilement & ſans coup férir faire priſonniers un grand nombre de perſonnes libres & tous leurs eſclaves, & s'emparer de toutes les richeſſes qu'Antigonus avoit amaſſées par tant de guerres & par tant de pillages de villes. Mais il craignit que ſes gens, chargés de tant de butin & de tant de riches dépouilles, n'en devinſſent plus peſans pour la fuite, plus mous à ſupporter la fatigue d'être errans çà & là, & plus incapables par leur impatience d'attendre le bénéfice du tems auquel il avoit mis toutes ſes eſpérances, ne doutant point qu'enfin Antigonus, las de le ſuivre, ne tournât ſes pas ailleurs.

Mais, comme il étoit très-difficile de retenir les Macédoniens, & de les empêcher de ſe jetter ſur un butin qui étoit étalé devant eux, &

qu'ils

qu'ils n'auroient que la peine de prendre, il commanda à ſes troupes de repaître, de faire repaître leurs chevaux & de marcher enſuite à l'ennemi; & pendant ce tems-là il envoya en ſecret un exprès à Ménandre qui commandoit l'eſcorte des bagages d'Antigonus, lui dire, *que l'amitié qu'il conſervoit pou lui l'obligeoit de lui donner avis de ſe mettre en ſûreté, & de quitter au plus vite la plaine où il pouvoit être enveloppé dans un moment, & de ſe retirer au pied de la montagne voiſine d'où la cavalerie ne pourroit approcher, & où il ne pourroit être pris par ſes derrieres.* Ménandre comprit d'abord le grand péril où il étoit & gagna la montagne.

Cela étoit à peine exécuté, qu'Eumenes envoya ouvertement ſes coureurs battre l'eſtrade, & donna l'ordre qu'on prit les armes & qu'on bridât les chevaux, comme n'attendant que le moment de les mener à l'ennemi. Sur ces entrefaites les coureurs reviennent & rapportent que Ménandre eſt hors d'inſulte, & qu'il s'eſt retiré dans des lieux difficiles & avantageux. Eumenes fit ſemblant d'être au deſeſpoir d'avoir perdu une ſi belle occaſion, & emmena ſon armée. On dit que Ménandre faiſant un jour ce compte à Antigonus, les Macédoniens, qui étoient préſens, ſe mirent à louer Eumenes & à ſe prendre d'affection pour lui; de ce que pouvant rendre eſclaves leurs enfans & deshonorer leurs femmes, il leur avoit épargné cet affront & les avoit laiſſé échapper. Mais Antigonus, prenant la parole, leur dit: *Eh, mes amis, ce qu'Eumenes a fait là ce n'eſt point pour l'amour de nous, mais il a craint de ſe mettre des entraves dans ſa fuite.*

Comme Eumenes ne faiſoit qu'errer çà & là, & fuir toujours ſans avoir ni deſſein formé ni

route

route certaine, il conſeilla à la plûpart de ſes ſoldats de ſe retirer, ſoit qu'il n'eût plus beſoin d'eux, ſoit qu'il ne voulût plus traîner après lui tant de gens qui étoient en trop petit nombre pour combattre, & en trop grand nombre pour être cachés. Il ne retint que cinq cent chevaux & deux cent hommes de pied, & ſe retira dans [p] un lieu fort d'aſſiete, appellé *Nora*, qui eſt ſur les confins de la Lycaonie & de la Cappadoce. [q] Et là encore il donna congé à tous ceux de ſes amis qui, ne pouvant ſupporter les incommodités du lieu & la diſette où ils étoient, le prierent de les renvoyer. Il les embraſſa, leur fit mille careſſes & leur donna la liberté de ſe retirer.

Peu de jours après Antigonus arriva devant *Nora*; &, avant que d'en former le ſiége, il envoya propoſer à Eumenes une entrevue, & lui dire qu'il n'avoit qu'à deſcendre pour lui parler. Eumenes fit réponſe qu'Antigonus avoit avec lui pluſieurs de ſes amis, *qui pourroient prendre ſa place s'il venoit à manquer, & commander l'armée; mais que pour lui, parmi ceux dont il avoit entrepris la*

[p] *Un lieu fort d'aſſiete appellé* Nora.) C'étoit un château ſur la pointe d'un rocher, & qu'on avoit encore fortifié. Son enceinte n'étoit que de deux cent cinquante pas. Il y avoit du bled, de l'eau, du ſel & du bois en abondance; mais il manquoit de toutes les autres proviſions néceſſaires à la vie. C'eſt pourquoi Plutarque dit, Τῆς διαίτης τὴν ἀνάγκην ἐ φέροντες. *Ne pouvant ſupporter la vie étroite qu'il falloit mener par le défaut de proviſions.*

[q] *Et là encore il donna congé.*) Il y en eut encore une centaine qui ſe retirerent, il ne reſta avec lui qu'environ ſix cent hommes tant cavalerie qu'infanterie, mais les plus déterminés, & tous réſolus de s'expoſer aux plus grands périls, & de mourir avec lui.

la défenſe, il n'y en avoit pas un ſeul qui pût le remplacer; & qu'ainſi il n'avoit qu'à lui envoyer des ôtages, s'il vouloit qu'il deſcendît pour s'aboucher avec lui. Antigonus inſiſta & lui envoya dire, *que c'étoit au plus foible à venir parler au plus fort. Mais*, répondit Eumenes, *je ne reconnoîtrai jamais d'homme plus fort que moi, pendant que je ſerai maître de mon épée.* Antigonus fut donc obligé de lui envoyer des ôtages, comme il l'avoit demandé; il lui envoya ſon propre neveu Ptolemée & il deſcendit. Ils ſe ſaluerent & s'embraſſerent avec beaucoup d'amitié, comme ſe connoiſſant de longue main, & ayant vécu longtems enſemble dans une étroite liaiſon. Leur converſation fut fort longue; Eumenes ne parla jamais ni de sûreté pour ſa perſonne, ni d'oubli du paſſé, mais il demanda toujours qu'on lui conſervât ſes gouvernemens & qu'on lui rendit tout ce qui lui avoit été donné. Tous ceux qui étoient préſens étoient étonnés de ſa fermeté & admiroient ſa magnanimité & ſa hardieſſe.

Pendant l'entrevue, la plûpart des Macédoniens accouroient pour voir quel homme c'étoit qu'Eumenes; car, depuis la mort de Cratere, il n'y avoit point d'homme dont il fût tant parlé dans l'armée, & qui eût tant de réputation. Mais Antigonus, craignant qu'on n'en vînt contre lui à quelque violence, ſe mit à crier qu'on n'approchât point, fit chaſſer à coups de pierres ceux qui s'avançoient malgré cet ordre; enfin il prit Eumenes entre ſes bras, & faiſant écarter la foule par ſes gardes, il eut encore beaucoup de peine à ramener Eumenes dans ſa forteresſe & à le remettre en sûreté.

N'y ayant donc plus aucune eſpérance d'accommodement, Antigonus environna la place

de

de bonnes murailles, laiſſa des troupes pour continuer le ſiége, & partit avec le reſte de ſon armée. Eumenes demeura aſſiégé dans Nora qui étoit abondamment pourvue de bled, d'eau & de ſel, mais qui manquoit de toute autre choſe bonne à manger, de ſorte qu'il n'avoit que le pain tout ſec. Cependant avec ce pain ſeul il ne laiſſoit pas de leur faire joyeuſe chere; car il les appelloit à ſa table tour-à-tour, & aſſaiſonnoit ces repas ſi maigres de beaucoup de grace & de familiarité, en les entretenant de choſes agréables & plaiſantes. Outre les charmes de ſa converſation, il avoit la mine gracieuſe & douce, ne reſſentoit en rien ſon guerrier qui avoit toujours eu le harnois ſur le dos, & rompu par les travaux & les fatigues de la guerre; mais il étoit de belle taille & frais comme un jeune homme, & ſi bien proportionné, que l'art n'a jamais fait de ſtatue d'une ſymmétrie plus parfaite. Il n'étoit pas né fort éloquent; mais il avoit une maniere de parler douce & perſuaſive, comme on peut le voir par les lettres qui nous reſtent de lui.

Il s'apperçut bientôt que rien n'incommodoit tant ſa garniſon que le petit eſpace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maiſons ſerrées, & dans un terrein qui en tout n'avoit pas plus de deux ſtades [r] de circuit, où on ne pouvoit ni ſe promener ni faire le moindre exercice, & où leurs chevaux, ne pouvant preſque ſe remuer, devenoient peſans & incapables de ſervir. Pour diſſiper donc cette langueur où les hommes & les chevaux croupiſſoient par l'inaction, & afin de les rendre plus diſpos & plus légers pour la fuite,

r Deux cent cinquante pas.

fuite, ſi l'occaſion s'en préſentoit, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maiſon du lieu, & qui n'avoit en tout que quatorze coudées, il en fit comme une ſalle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler enſuite le pas peu-à-peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Et pour les chevaux il les ſuſpendoit les uns après les autres avec de grandes ſangles qu'il leur mettoit ſous le cou, & qu'il paſſoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie ; enſuite par le moyen de quelques poulies il les élevoit en l'air, de maniere qu'ils n'étoient appuyés que ſur les pieds de derriere, & que des pieds de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince.

Pendant qu'il les tenoit ainſi ſuſpendus de la moitié du corps, les palefreniers venoient les exciter & les irriter avec de grands cris & de grands coups de fouet. Ces chevaux, pleins de fureur & de rage, tiroient de grandes ruades de leurs pieds de derriere, s'agitoient très-violemment ; & faiſant de grands efforts pour appuyer à plein leurs pieds de devant, & voulant frapper la terre, ils donnoient une ſi grande extenſion à tout leur corps, qu'il n'y avoit point de nerf qui ne travaillât & qui ne ſouffrit, & qu'à force de hennir & de ſe tourmenter, ils étoient tout couverts de ſueur & d'écume. Après cet exercice très-propre à les fortifier, à les tenir en haleine & à leur rendre les membres ſouples & diſpos, on leur donnoit leur orge bien mondé & pilé, afin qu'ils puſſent le digérer plus promptement & avec moins de peine.

Comme ce ſiége traînoit en longueur, Antigonus eut nouvelles qu'Antipater étoit mort en

Macé-

Macédoine, & que les affaires y étoient fort brouillées par les factions & par les brigues de Caſſandre & de Polyperchon. N'aſpirant donc plus rien de médiocre, & dévorant déja par ſes eſpérances & par ſes deſirs l'empire entier, il voulut avoir Eumenes pour ami, afin qu'il lui aidât à avancer ſes deſſeins & à les conduire à une heureuſe fin. [a] Il envoya donc Hiéronymus à Eumenes lui propoſer des conditions de paix, & lui porter la formule du ſerment qu'il exigeoit de lui. Eumenes y corrigea quelque choſe, & prit les Macédoniens mêmes qui l'aſſiégeoient, pour juges, lequel de ces deux ſermens étoit le plus juſte & le plus raiſonnable, ou celui qu'Antigonus lui préſentoit, ou celui qu'il avoit réformé. Car Antigonus parloit bien au commencement de la maiſon royale, mais il n'en parloit qu'en paſſant & par maniere d'acquit, pour s'exempter de blâme, & tout le reſte du ſerment ne regardoit que lui & ne l'attachoit qu'à lui; au lieu qu'Eumenes, dans la correction qu'il fit, nomma la reine Olympias la premiere, avec les rois ſes enfans. Outre cela il jura, non *qu'il ſerviroit en tout & par-tout Antigonus ſeul, & que les amis & les ennemis d'Antigonus ſeroient les ſiens*, comme cela étoit dans la formule d'Antigonus, mais *qu'il ſerviroit Olympias & les rois ſes enfans, & qu'il auroit mêmes amis & mêmes ennemis qu'eux.* Cette forme ayant paru la plus équitable, les Macédoniens lui firent prêter ce ſerment tel qu'il l'avoit

[a] *Il envoya donc Hiéronymus à Eumenes.*) C'eſt Hiéronymus de Cardia, compatriote d'Eumenes, & hiſtorien de réputation. Il avoit fait l'hiſtoire de ceux qui avoient partagé entre eux les états d'Alexandre & de leurs ſucceſſeurs.

l'avoit dreſſé, leverent le ſiége, & envoyerent vers Antigonus pour le porter à prêter le même ſerment.

Cependant Eumenes rendit tous les ôtages Cappadociens qu'il avoit à Nora; & ceux à qui il les avoit remis, lui donnerent en échange des chevaux, des bêtes de ſomme, & des pavillons. Cela étant fait, il travailla à rappeller la plus grande partie des ſoldats qui s'en étoient fuis après ſa défaite, & qui étoient errans par la campagne. Il en aſſembla un corps de près de mille chevaux avec leſquels il ſe retira très promptement, craignant toûjours Antigonus, & avec très-grande raiſon; car non-ſeulement Antigonus envoya ordre à ſes troupes de le raſſiéger, & de preſſer plus vivement le ſiége; mais il fit encore une réponſe très-aigre aux Macédoniens, qui avoient approuvé la correction qu'Eumenes avoit faite au ſerment qu'il avoit dreſſé.

Pendant qu'Eumenes fuyoit çà & là, il reçut des lettres des principaux de la Macédoine, qui craignoient l'agrandiſſement d'Antigonus; il en reçut auſſi de la reine Olympias, qui l'appelloit & qui le preſſoit de venir prendre la tutelle & la garde du jeune fils d'Alexandre, à qui ſes ennemis dreſſoient des embûches pour le faire périr. Polyperchon & le roi Philippe lui écrivirent auſſi pour lui donner ordre de faire la guerre à Antigonus avec l'armée qui étoit en Cappadoce, & de prendre dans le tréſor royal, qui étoit à Cyndes*, cinq cent talens pour rétablir ſes propres affaires, & d'en prendre pour les frais de la guerre autant qu'il en auroit beſoin. Ils écrivirent auſſi conformément à cela à Antigene &

* Ville de la Carie.

* Et

& à Teutamus, qui commandoient les Argyraſpides.

Ces officiers ayant reçu ces lettres, firent en apparence un très-bon accueil à Eumenes ; mais malgré cette bonne mine, on voyoit manifeſtement qu'ils étoient pleins d'envie & de jalouſie, & qu'ils regardoient comme un affront d'obéir à Eumenes. Pour ce qui eſt de l'envie, Eumenes la guérit ou l'adoucit, en ne prenant point l'argent qu'il avoit ordre de prendre pour lûi, & en diſant qu'il n'en avoit pas beſoin. Mais pour l'ambition & la jalouſie, qui les portoient à refuſer de lui obéir, quoiqu'ils fuſſent très incapables de commander, il n'y fut d'autre remede qu'un eſprit de ſuperſtition qu'il tâcha de leur inſpirer. Il leur dit qu'Alexandre s'étoit apparu à lui pendant ſon ſommeil, qu'il lui avoit montré une tente royalement parée, dans laquelle il y avoit un throne, * & qu'il lui avoit déclaré, que *tant*

* *Et qu'il lui avoit déclaré que tant qu'ils tiendroient le conſeil dans cette tente.*) Diodore a détaillé cette particularité, & il ſemble qu'il manque ici quelque choſe au rapport qu'Eumenes fait de la viſion qu'il avoit eûe. Car dans Diodore il ajoûte : *Voilà pourquoi je ſuis d'avis que dans les tréſors du roi on prenne de quoi faire un throne d'or ; qu'on mette ſur ce throne le diadéme, le ſceptre, la couronne, & tous les autres ornemens royaux de ce prince ; que tous les matins tous les chefs lui offrent un ſacrifice ; qu'ils tiennent le conſeil près de ce throne, & qu'on reçoive les ordres au nom du roi comme vivant encore & prenant ſoin de ſon royaume.* Mais Plutarque ne fait pas ouvrir cet avis par Eumenes, il laiſſe tirer la conſéquence à Antigene & à Teutamus. Au reſte, ce ne fut pas ſeulement cet eſprit de ſuperſtition qui calma l'ambition & la jalouſie d'Antigene & de Teutamus, ce fut auſſi la ſatisfaction de penſer que ce ne ſeroit pas proprement Eumenes qui donneroit les ordres, & que ce ne ſeroit qu'à Alexandre qu'ils obéiroient.

tant qu'ils tiendroient le conſeil dans cette tente pour y délibérer de leurs affaires, il y ſeroit ; qu'aſſis ſur ce throne il donneroit ſes ordres à ſes capitaines, & qu'il les conduiroit dans tous leurs deſſeins & dans toutes leurs entrepriſes, pourvu qu'ils s'adreſſaſſent toûjours à lui.

Il perſuada facilement cette viſion à Antigene & à Teutamus, [y] qui ne vouloient pas aller tenir le conſeil chez lui, comme il croyoit auſſi qu'il ſe deshonoreroit ſi on le voyoit aller à la porte des autres. On dreſſa donc d'abord une tente magnifique, on y éleva un throne, qu'on appella *le thrône d'Alexandre*, & ſur lequel on plaça ſon diadême, ſon ſceptre, & ſes armes, & on s'aſſembla dans cette tente pour y délibérer des affaires les plus importantes & les plus preſſées.

De-là ils s'avancerent vers les hautes provinces. Sur le chemin Peuceſtas, qui étoit ami particulier d'Eumenes, & les autres ſatrapes ſe joignirent à eux avec toutes leurs troupes ; de ſorte qu'ils fortifierent conſidérablement les Macédoniens en nombre d'hommes, & embellirent leur armée par la magnificence de leur appareil ; mais pour eux, comme ils étoient devenu fort mutins & fort intraitables, par la licence où ils avoient vécu depuis la mort d'Alexandre, & très-diſſolus dans leurs mœurs & dans leur maniere de vivre, & qu'ils avoient apporté un eſprit de tyrannie & un orgueil nourri &

[y] *Qui ne vouloient pas aller tenir le conſeil chez lui.*) Car le conſeil doit toûjours ſe tenir chez le principal officier. De-là ſont nées très-ſouvent des conteſtations entre les principaux officiers pour le lieu où le conſeil ſeroit tenu.

& enflé par le faſte & par la vanité des Barbares, ils furent bien-tôt à charge les uns aux autres, & ne pouvoient ni s'accorder ni compatir. D'ailleurs ils ſe mirent à careſſer & à flatter ſans nulle retenue les Macédoniens, & à leur fournir de l'argent pour des feſtins & pour des ſacrifices; de ſorte qu'en très-peu de tems ils eurent fait de leur camp un lieu de débauche & d'intempérance, & de ces vieilles bandes de Macédoniens, une eſpece de peuple libre, dont il falloit briguer & acheter la faveur pour parvenir aux charges & aux emplois, de même que dans une véritable république.

Eumenes voyant donc qu'ils ſe mépriſoient les uns les autres, mais qu'ils le craignoient tous également, & qu'ils n'épioient qu'une occaſion favorable pour le tuer; il ſuppoſa un grand beſoin d'argent, & emprunta de groſſes ſommes [a] de ceux qui le haïſſoient le plus, afin qu'ils miſſent deſormais en lui leur confiance, & qu'ils renonçaſſent à lui dreſſer des embûches par la crainte qu'ils auroient de perdre ce qu'ils lui auroient prêté. De ſorte qu'il arriva par-là que du bien d'autrui il en fit une garde sûre pour ſa perſonne, & qu'au lieu que les autres donnent leur propre argent pour ſauver leur vie, lui au contraire il ne ſauva la ſienne & ne ſe mit en sûreté qu'en prenant l'argent des autres.

Pendant qu'il n'y eut aucun danger du côté des ennemis, les Macédoniens ſe livroient à ceux qui leur faiſoient des largeſſes pour les corrompre; & tous les matins ils ſe trouvoient à leur porte pour leur faire la cour, ſe rendant comme les gardes & les ſatellites de ceux qui avoient

[a] Il emprunta quatre cent mille écus.

avoient beſoin de leur faveur pour s'élever aux premieres charges. Mais dès qu'Antigonus fut venu avec toutes ſes forces planter ſon camp près d'eux, & que les affaires criant à haute voix, demanderent un véritable capitaine; alors non-ſeulement les ſoldats n'eurent plus les yeux que ſur Eumenes, mais encore tous ces ſatrapes, qui, pendant qu'ils étoient tranquilles, & qu'ils vivoient dans le luxe, faiſoient tant les grands, changerent de ton, ſe ſoûmirent à ſes ordres, & ſans répliquer une ſeule parole, marcherent au poſte qui leur fut aſſigné. Il eſt vrai auſſi que [a] lorſqu'Antigonus tenta le paſſage du fleuve, appellé Paſitigre, aucun de tous ces ſatrapes, qu'Eumenes avoit placés en différens lieux pour s'y oppoſer, n'en eut ſeulement le vent; Eumenes ſeul, informé de ſa marche, s'y oppoſa, le combattit, lui tua beaucoup de monde, remplit le fleuve de morts, & fit quatre mille priſonniers.

Mais ce fut ſur-tout à une maladie d'Eumenes que les Macédoniens firent connoître très-évidemment qu'ils jugeoient tous les autres ſatrapes

[a] *Lorſqu'Antigonus tenta le paſſage du fleuve appellé Paſitigre.*) On prétend que c'eſt le Tigre, qui après avoir reçu dans ſon cours les eaux de pluſieurs rivieres, eſt appellé *Paſitigre.* Voici la deſcription que Q Curce en a faite, livre v. *De Suſe Alexandre arriva en quatre jours à la riviere du Tigre, les habitans du pays l'appellent* Paſitigre. *Elle prend ſa ſource dans la montagne des Uxiens, & roulant au-travers des rochers, elle paſſe par des lieux pleins de précipices l'eſpace de cinquante ſtades, puis elle entre dans les plaines qui adouciſſent l'impétuoſité de ſon cours, & où elle commence à porter bateau; & après avoir traverſé ſix cent ſtades de ces plaines par un canal uni, elle coule doucement & ſe décharge dans la mer Perſique.*

[b] Diodore

pes très-propres à donner de magnifiques feſtins, & à bien ordonner de grandes fêtes ; mais qu'ils eſtimoient Eumenes ſeul capable de conduire une guerre & de bien commander ; car Peuceſtas les ayant traités magnifiquement dans un grand feſtin [b] qu'il leur fit en Perſe, & leur ayant donné à chacun un mouton pour le ſacrifice, ſe flattoit qu'il étoit parvenu par-là à un grand degré de puiſſance & d'autorité ſur les troupes ; mais il en fut bien-tôt deſabuſé. Peu de jours après comme les ſoldats marchoient pour aller chercher l'ennemi, & qu'Eumenes, tombé dans une maladie dangereuſe, ſe faiſoit porter en litiere aſſez loin de l'armée pour être plus loin du bruit, à cauſe d'une grande inſomnie dont il étoit travaillé ; quand ils eurent fait quelque chemin, ils apperçurent tout-à-coup que les ennemis ayant gagné les hauteurs de quelques côteaux qui les déroboient à leur vûe, commençoient à deſcendre dans la plaine. La lueur étincelante de leurs armes dorées qui éclatoient aux rayons du Soleil, n'eut pas plûtôt brillé à leurs yeux, ils n'eurent pas plûtôt vu la belle ordonnance de leurs troupes, leurs élephans chargés de leurs tours & les hocquetons de pourpre, que leur cavalerie portoit ſur ſes armes, & qui étoient ſon ornement ordinaire quand elle alloit au combat, que ceux qui marchoient les premiers s'arrêtant, ſe mirent à crier *qu'on appellât Eumenes, & qu'ils n'avanceroient point s'il ne venoit à leur tête.*

En même tems ils mirent leurs boucliers à terre, s'entr'exhorterent à demeurer-là ſans bouger, & déclarerent à leurs officiers *qu'ils n'avoient*

[b] Diodore décrit ce feſtin dans ſon dix-huitieme livre.

voient qu'à ſe tenir en repos, à ne point combattre; & à ne pas expoſer les troupes, avant qu'Eumenes fût venu pour les commander.

Cela étant rapporté à Eumenes, il vint en toute diligence, hâtant les eſclaves qui le portoient; & ouvrant des deux côtés les rideaux de ſa litiere, il tendoit la main aux ſoldats, & leur marquoit ſa joie & ſa reconnoiſſance. Dès que ſes ſoldats le virent, ils le ſaluerent en langage Macédonien, releverent leurs boucliers, & les frappant avec leurs piques, ils ſe mirent à jetter des cris de victoire, & à défier les ennemis comme ne craignant plus rien puiſqu'ils avoient leur capitaine à leur tête.

D'un autre côté Antigonus ayant appris de quelques priſonniers qu'Eumenes étoit malade, & qu'il étoit même ſi mal, qu'il ſe faiſoit porter en litiere à la queue de l'armée, crut qu'il lui ſeroit fort aiſé de défaire les autres, & que ſa maladie les lui livroit entre les mains. Il ſe hâtoit donc pour les attaquer. Mais lorſque s'étant avancé pour reconnoître leur poſture, il eut vu leur belle contenance & la diſpoſition de leur armée, il s'arrêta long-tems fort étonné. Il apperçut enſuite la litiere qu'on portoit d'une aîle à l'autre, alors ſe prenant à rire ſelon ſa coûtume avec de grands éclats, il dit à ſes amis qui étoient autour de lui : *Voilà cette litiere qui a rangé ces troupes contre nous, & qui va nous combattre;* & ſans perdre un moment, [c] il fit ſonner la retraite, & ſe retira dans ſon camp.

Les

[c] *Il fit ſonner la retraite & ſe retira dans ſon camp.*) Je m'étonne que Plutarque ait oublié ici une particularité rapportée par Diodore, & qui eſt aſſez plaiſante : après que les deux armées ſe furent ſéparées ſans combat, elles

Les Macédoniens commençoient à peine à reſpirer & à revenir de leur frayeur, qu'ils retomberent

elles camperent à trois ſtades l'une de l'autre, une riviere & des ravins entre deux. Et comme elles ſouffroient de grandes incommodités, parce que tout le pays étoit mangé, Antigonus envoya des ambaſſadeurs aux ſatrapes & aux Macédoniens de l'armée d'Eumenes, pour les porter à quitter Eumenes, & à ſe rendre à lui, leur faiſant à tous de grandes promeſſes. Les Macédoniens rejetterent ſes propoſitions, & menacerent les ambaſſadeurs. Eumenes, après les avoir loués de leur fidélité, leur dit cet apologue fort ancien : *Un jour un lion devenu amoureux d'une jeune fille, la demanda en mariage à ſon pere. Le pere répondit, qu'il tenoit cette alliance à grand honneur, & qu'il étoit prêt à lui donner ſa fille, mais qu'il craignoit ſes grands ongles & ſes dents tranchantes, de peur qu'après ſon mariage, ſur la moindre riotte qui ſurviendroit dans leur ménage, il ne les appliquât ſur ſa fille un peu trop durement. Le lion, qui étoit amoureux, ſe fit arracher ſur l'heure les ongles & les dents, après quoi le pere prit un bâton & ſe défit de ſon ennemi. Voilà*, ajoûta-t-il, *ce que prétend Antigonus. Il vous fait de grandes promeſſes pour ſe rendre maître de toutes vos forces, après quoi il vous fera ſentir ſes ongles & ſes dents.* Voici encore une choſe qui, à mon avis, mériteroit d'être recueillie : quelques jours après, des déſerteurs d'Antigonus ayant rapporté à Eumenes que ce général ſe préparoit à partir la nuit ſuivante ſur la ſeconde veille, Eumenes ſe douta d'abord que ſon deſſein étoit de gagner la province de Gabene, qui étoit un pays gras & capable de nourrir de groſſes armées, & d'ailleurs très-commode & très-sûr pour des troupes, à cauſe des rivieres & des ravins dont il étoit traverſé ; c'eſt pourquoi il réſolut de le prévenir. Dans cette vûe il perſuada, à force d'argent, à quelques ſoldats étrangers d'aller, comme déſerteurs, dans le camp d'Antigonus, & de dire qu'Eumenes devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même tems il fit partir les bagages, & donna ordre aux troupes de repaître & de ſe mettre en marche. Antigonus averti par ces déſerteurs qu'Eumenes venoit l'attaquer, tint ſon armée ſous les armes ; cependant Eumenes avançoit

tomberent dans leurs premieres pratiques, & que ſe mocquant de leurs officiers & les traitant avec la derniere hauteur, ils ſe remirent à faire les maîtres. Leur inſolence alla juſqu'à ſe diſperſer dans toute la province des Gabéniens [d], & à y prendre des quartiers d'hiver ſi éloignés l'un de l'autre, qu'il y avoit mille ſtades [e] entre les premiers & les derniers.

Antigonus, informé de cet éloignement de leurs quartiers, fit marcher ſon armée ſur l'heure même pour les aller attaquer lorſqu'ils s'y attendoient le moins. Il retourna donc ſur ſes pas par un chemin beaucoup plus difficile, plus incommode & ſans eau, mais beaucoup plus court, dans l'eſpérance que s'il pouvoit tomber ſur ces quartiers ſi ſéparés, il ſeroit bien mal aiſé à leurs officiers

çoit chemin. Antigonus ſut bientôt de ſes coureurs que Eumenes avoit décampé; & connoiſſant qu'il avoit été ſurpris par ſon ennemi, il ne laiſſa pas de continuer dans ſon premier deſſein, & ayant donné ordre aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence que ſa marche paroiſſoit une pourſuite. Mais voyant qu'il étoit impoſſible qu'avec toute ſon armée il joignît Eumenes qui avoit au-moins deux veilles d'avance il laiſſa ſon infanterie ſous les ordres de Pithon, & prenant ſa cavalerie, il marcha à toute bride, de maniere qu'au point du jour il atteignit l'arriere-garde des ennemis qui deſcendoit une colline. Il s'arrêta ſur la hauteur. Eumenes qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, & s'arrêta pour ſe mettre en bataille. Ainſi Antigonus rendit la pareille à Eumenes, & l'amuſa à ſon tour, car il l'empêcha de continuer ſa marche, & donna le tems à ſon infanterie d'arriver. Après quoi il ſe mit en bataille, & il y eut-là un grand combat qui fut remarquable par des évenemens extraordinaires, & qui méritoit d'être décrit, tel que Diodore le rapporte, page 685. 686.

[d] Gabene, province de Perſe.

[e] Quarante lieues. Diodore met ſix jours de marche.

officiers de les rassembler assez promptement pour lui faire tête. Il ne fut pas plûtôt entré dans ce pays sauvage & desert, qu'il fut surpris par des vents si froids & par une gelée si forte, [f] que ses troupes ne pouvant les supporter, furent obligées de s'arrêter, & d'allumer quantité de feux autant la nuit que le jour; elles n'avoient point d'autre remede. Cela fut cause qu'elles ne purent cacher leur marche, & que les ennemis en furent avertis; car quelques Barbares qui habitoient les montagnes voisines, d'où l'on découvroit tout ce desert, étonnés de voir ce grand nombre de feux, [g] envoyerent des messagers sur des chameaux pour en donner avis le jour même à Peucestas.

A cette nouvelle Peucestas fut si effrayé qu'il paroissoit hors du sens; & voyant tous les autres officiers partager sa frayeur, il prit le parti de la fuite, & entraîna avec lui tous les soldats des autres quartiers qu'il trouva sur son chemin. Mais Eumenes calma ce grand trouble & cette grande terreur, en leur promettant qu'il arrêteroit les ennemis dans leur course; de sorte qu'ils arri-

f On étoit alors vers le solstice d'hyver.

g Envoyerent des messagers sur des chameaux pour en donner avis le jour même à Peucestas.) Car le chameau ne fait guere moins de quinze cent stades, ou soixante lieues par jour, selon le rapport de Diodore. Dans le texte de Plutarque, il y a un mot que j'avoue que je n'entends point, ἱππασρίαις καμήλοις. Qu'est-ce qu'ἱππασρίαις? ce mot m'est entiérement inconnu. Henri Etienne lisoit ἱππαγρίαις, & il a entendu par-là des chameaux dont on se servoit comme de chevaux pour faire de longues traites. Mais je doute qu'il y ait aucun exemple de cette épithete donnée aux chameaux. Ne seroit-ce point une épithete tirée de quelque nom de lieu où les chameaux étoient les plus excellens?

arriveroient trois ou quatre jours plus tard qu'on ne les attendoit. Ils ajoûterent foi à ſes paroles. En même tems il envoya ordre à tous les officiers de lever leurs quartiers & de le venir joindre en toute diligence ; & montant à cheval avec tous les autres capitaines qu'il avoit avec lui & qui étoient ſuivis de leurs ſoldats, qui portoient du feu dans pluſieurs vaiſſeaux, il alla reconnoître un lieu fort élevé, qui pouvoit être vu facilement de ceux qui étoient en marche dans le deſert ; & y meſurant un eſpace de terrein d'environ ſoixante-dix ſtades de circuit, [h] il ordonne à ſes ſoldats d'y allumer des feux, d'abord fort grands, enſuite plus petits, ſelon la différence des veilles, afin que ceux qui les verroient de loin, le priſſent pour un véritable camp.

Cela étant exécuté, & Antigonus ayant vû la nuit ces feux ſur la hauteur, en fut fort affligé [i] & tomba dans le découragement, ne doutant point que les ennemis avertis de ſa marche, n'euſſent

[h] *Il ordonne à ſes ſoldats d'y allumer des feux, d'abord fort grands, enſuite plus petits, ſelon la différence des veilles.*) J'ai expliqué cet endroit de Plutarque par l'endroit de Diodore, d'où il a été pris, pag. 691. Car Diodore marque expreſſément qu'Eumenes ordonna à ſes ſoldats d'allumer la nuit des feux dans le camp. D'en allumer d'abord de fort grands, comme cela ſe pratique à la premiere veille, les ſoldats ne dormant point encore, & ne penſant qu'à préparer leur ſouper ; d'en avoir de moindres la ſeconde veille, & d'en avoir la troiſieme de plus petits & tout prêts à s'éteindre. Ce paſſage n'étoit pas intelligible dans les interpretes.

[i] *Et tomba dans le découragement.*) Car il avoit bien aſſez de troupes pour tomber ſur des quartiers ſéparés, mais il n'en avoit pas aſſez pour aller attaquer toutes les troupes d'Eumenes qu'il croyoit raſſemblées. Mais avant que de s'en retourner, ne devoit-il pas les reconnoître & voir par lui-même ce qui en étoit ?

n'eussent rassemblé leurs troupes, & qu'ils ne vinssent au devant de lui. Pour n'être donc pas obligé de combattre las encore & recru, contre des troupes toutes prêtes, & qui s'étoient rafraîchies dans de bons quartiers, il prit le parti de retourner sur ses pas, non par le plus court chemin par où il étoit venu, mais par le bon pays qui étoit tout semé de grosses villes, de bons bourgs, & de grands villages, où il pourroit refaire son armée extrêmement fatiguée de cette longue marche dans le desert. Mais voyant que personne ne se présentoit pour l'inquiéter dans sa retraite, comme cela ne manque jamais quand on se retire à la vûe de l'ennemi ; & tous les habitans des environs lui disant qu'ils n'avoient point vû d'armée, & qu'ils avoient seulement vu la montagne pleine de feux ; alors il connut que c'étoit un stratagême d'Eumenes, & plein de douleur de s'être laissé ainsi abuser, [k] il tourna bride, résolu d'en venir à une bataille.

Cependant la plûpart des troupes d'Eumenes ayant

[k] *Il tourna bride, résolu d'en venir à une bataille.*) Comme toutes les actions des grands hommes sont remarquables, je voudrois que Plutarque n'eût pas oublié ici une particularité qui me paroît assez curieuse. Pendant qu'Eumenes, après avoir bien fortifié son camp, attendoit que toutes les troupes l'eussent joint, Antigonus averti que ses éléphans se mettoient en marche pour le joindre, & qu'ils n'étoient pas loin dans le desert, détacha deux mille deux cent chevaux avec son infanterie legere pour les enlever. Mais Eumenes, qui avoit prévû qu'Antigonus feroit cette manœuvre, avoit fait aussi de son côté un détachement de quinze cent chevaux & de trois mille hommes de pied, pour aller au secours de ses éléphans. Ce détachement arriva comme l'escorte étoit attaquée & presque défaite, la tira de ce danger, & sauva les éléphans qui étoient au nombre de cent quatorze.

ayant eu le tems de ſe raſſembler auprès de lui, admiroient ſa grande prudence & ſa grande habileté, & voulurent qu'il les commandât ſeul. Les deux capitaines des bandes des Argyraſpides, Antigene & Teutamus, au deſeſpoir de cette diſtinction, qui lui étoit ſi glorieuſe, réſolurent de le faire périr; & ayant entraîné dans cette conjuration la plûpart des ſatrapes & des premiers officiers, ils tinrent conſeil pour délibérer où, quand, & comment ils exécuteroient leur entrepriſe. Mais ils furent tous d'avis qu'il falloit ſe ſervir de lui pour cette bataille, & s'en défaire d'abord après le combat. Eudamus, qui commandoit les élephans, & Phædime allerent ſur le champ rapporter à Eumenes cette réſolution, non par aucune bonne volonté qu'ils euſſent pour lui, ni pour l'obliger, mais uniquement pour la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prêté. Eumenes les remercia & les loua extrêmement de leur affection & de leur fidélité, & rentrant dans ſa tente il dit à ſes amis, *qu'il n'étoit pas au milieu d'une armée d'hommes, mais au milieu d'une armée de bêtes féroces,* fit ſon teſtament, & déchira & brûla tous ſes papiers & toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après ſa mort ceux qui lui avoient donné des avis ſecrets fuſſent expoſés aux accuſations & aux calomnies.

Après avoir diſpoſé ainſi de ſes affaires, il délibéra en lui-même s'il livreroit la victoire à ſes ennemis, ou ſi, traverſant la Médie & l'Arménie, il iroit ſe jetter dans la Cappadoce. Il ne prit point de réſolution fixe pendant que ſes amis furent avec lui. Quand il fut ſeul, après avoir été encore long-tems agité de différentes

penſees

penſées que l'état de ſa fortune lui inſpiroit, & toutes contraires ; enfin faiſant effort ſur lui-même, [l] il mit ſon armée en bataille, & exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car pour ſa phalange & ſes bandes des Argyraſpides, bien loin qu'elles euſſent beſoin qu'il les excitât, elles étoient les premieres à l'encourager & à bien eſpérer de la victoire, l'aſſurant que les ennemis ne les attendroient point. C'étoient les plus vieilles troupes, qui avoient ſervi ſous Philippe & ſous Aléxandre, tous vieux athletes de la guerre, qui juſques là avoient toûjours été invincibles, n'ayant jamais été battus dans aucun combat. La plûpart avoient ſoixante-dix ans, & le plus jeune en avoit au moins ſoixante. C'eſt pourquoi en allant tête baiſſée charger les troupes d'Antigonus, ils crioient à ces ſoldats, *ſcélérats que vous êtes, c'eſt contre vos peres que vous combattez ;* & ſe jettant ſur eux avec furie, ils enfoncerent cette infanterie, aucun des bataillons n'ayant pû ſoûtenir ce choc, & la plus grande partie fut taillée en pieces ; Antigonus fut donc entierement défait en cet endroit. Mais d'un autre côté ſa cavalerie eut tout l'avantage, [m] par la lâcheté de Peuceſtas,

[l] *Il mit ſon armée en bataille.*) L'ordre de bataille qu'Antigonus & Eumenes ſuivirent en cette occaſion méritoit peut-être d'être rapporté ici tel que Diodore l'a décrit, pag. 692. & 693. Antigonus avoit vingt-deux mille hommes de pied & neuf mille chevaux, avec quelque cavalerie Médoiſe, & ſoixante-cinq éléphans. Et Eumenes avoit trente-ſix mille ſept cent hommes de pied, ſix mille cinquante chevaux, & cent quatorze éléphans.

[m] *Par la lâcheté de Peuceſtas, qui combattit très-mal dans cette journée, & qui ne fit le devoir ni de capitaine ni de ſoldat.*) C'eſt le même Peu-

ſtas, qui combattit très-mal dans cette journée, & qui ne fit le devoir ni de capitaine ni de ſoldat; de ſorte qu'Antigonus ſe rendit maître de tous les bagages, tant par ſon bon ſens, & par la préſence d'eſprit qu'il conſerva toûjours dans le plus fort du danger, que par l'aſſiete & la nature du lieu, qui lui étoit très-favorable; car c'étoit une grande campagne raſe, dont le terrein n'étoit ni trop ferme ni trop mou, mais ſablonneux & tout couvert d'un petit ſable menu & ſec, qui étant remué par tant de milliers d'hommes & de chevaux, éleva avant le combat une pouſſiere fine & blanche comme de la chaux, qui blanchiſſant & épaiſſiſſant l'air, troubloit & obſcurciſſoit la vûe, & à la faveur de laquelle Antigonus enleva les bagages des ennemis ſans être apperçu.

Le combat étant fini, Teutamus envoya quelques officiers de ſon corps prier Antigonus de leur rendre leurs bagages. Antigonus répondit que non-ſeulement il rendroit tous les bagages aux Argyraſpides, mais encore qu'en toute autre choſe il les traiteroit avec toute ſorte de bonté & d'humanité, pourvu qu'ils lui remiſſent Eumenes entre les mains. A cette offre, voilà les Argyraſpides qui prennent la malheureuſe & infame réſolution de livrer Eumenes vivant à ſes ennemis.

Peuceſtas qui avoit fait pluſieurs belles actions. & qui à l'attaque de la ville des Oxydraques, Alexandre étant ſauté ſeul dans la ville, étoit accouru à ſon ſecours, avoit forcé ceux qui défendoient la muraille, & s'étant rendu auprès du roi preſque mourant, l'avoit couvert de ſon bouclier, & quoique percé de trois fleches, n'avoit ceſſé de le défendre, qu'après que ſes forces lui ayant manqué par la quantité de ſang qu'il avoit perdu, il fut forcé de l'abandonner. *Inexplicables humains!*

ennemis. D'abord ils s'approchent de lui d'une maniere qui ne pouvoit lui donner aucun ſoupçon, & comme pour le garder à leur ordinaire. Les uns ſe mettent à déplorer la perte de leur équipage, les autres à le conſoler & à lui dire qu'il n'a que faire de ſe mettre en peine de rien, puiſqu'enfin il a remporté la victoire, & la plûpart à déclamer hautement contre les ſatrapes & officiers généraux, qui par leur lâcheté avoient fait en ſorte que leur victoire n'avoit pas été complette. Enſuite prenant leur tems ils ſe jettent ſur lui, lui ôtent ſon épée & avec ſa propre ceinture ils lui lient les mains derriere le dos. Nicanor fut envoyé par Antigonus pour le recevoir ; & comme on le menoit au-travers de la phalange Macédonienne, qui étoit en armes, il demanda la permiſſion de parler, non pour leur faire aucune priere, ni pour les détourner de leur deſſein, mais pour leur dire des choſes très-importantes, & qui regardoient leurs intérêts.

Sur cela on fait un grand ſilence, & alors Eumenes montant ſur un lieu élevé, * & étendant ſes mains liées : *O les plus méchans de tous les Macédoniens qui aient jamais vécu*, leur dit-il, *jamais Antigonus auroit-il oſé ſe flatter d'élever un auſſi grand trophée à ſa gloire que celui que vous élevez vous-mêmes à votre honte en livrant votre général après l'avoir chargé de chaînes ! N'étoit-ce pas déja une action aſſez lâche, après avoir remporté la victoire,*

* *Et étendant ſes mains liées.*) Comment pouvoit-il les étendre, puiſque Plutarque vient de nous dire qu'on les lui avoit liées derriere le dos ? Il manque peut-être quelque choſe au texte, Juſtin nous dit qu'on avoit lâché ſes liens : *Facto ſilentio, laxatiſque vinculis, prolatam, ſicut erat catenatus, manum oſtendit.* xjv. 4.

* *Si*

victoire, de se confesser vaincus pour retirer des bagages, comme si la victoire consistoit dans les biens, & non dans la seule valeur & dans les seules armes ? Falloit-il encore, quel comble d'infamie ! falloit il donner pour rançon de ces malheureux bagages votre propre général ? Pour moi, je suis emmené captif, mais invaincu, vainqueur de mes ennemis, & trahi seulement par mes compagnons & par mes troupes. Mais au nom de Jupiter, dieu des armées, & au nom de tous les dieux qui présidents aux sermens, tuez-moi ici vous-mêmes ; car aussi-bien ma mort sera toûjours votre ouvrage quand Antigonus me fera mourir. Et ne craignez de lui aucun reproche, car il a besoin d'Eumenes mort, & non pas d'Eumenes vivant. Si vous ne voulez pas prêter vos mains à ce ministere, rendez la liberté à une des miennes ; elle suffira pour exécuter ce que vous me refusez. Que si vous n'osez me confier une épée, jettez-moi aux bêtes lié & garrotté comme je suis ; [o] *si vous me rendez ce dernier office, je vous délivre & vous absous de toutes les peines que vous pouvez craindre de la vengeance des dieux pour ce crime ; & je vous déclare les hommes du monde les plus pieux & les plus justes envers votre général.*

Quand Eumenes eut ainsi parlé, toutes les autres troupes furent saisies de douleur, & tout retentit de gémissemens & de plaintes ; mais les Argyraspides se mirent à crier, *qu'on l'emmene, & qu'on ne s'arrête point à ses vains discours & à tous ses contes ; car ce n'est pas une chose si horrible qu'un*

[o] *Si vous me rendez ce dernier office, je vous délivre & je vous absous de toutes les peines que vous pouvez craindre de la vengeance des dieux.*) Ce sentiment vient de l'opinion des Payens, que, quand ceux qui souffroient l'injustice étoient appaisés & qu'ils pardonnoient à ceux qui l'avoient faite, les dieux étoient satisfaits & remettoient le crime.

qu'un ſcélérat, un maudit Cherſonéſien périſſe après avoir travaillé les Macédoniens de tant de guerres; mais c'en eſt une très-déplorable que les plus braves ſoldats d'Alexandre & de Philippe, après tant de combats, de bleſſures, & de fatigues, ſoient privés dans leur vieilleſſe du prix de leurs travaux, & réduits à aller mendier leur vie. Eh, il y a déja trois jours que nos femmes couchent avec nos ennemis.

En finiſſant ces mots ils l'emmenent & le hâtent de marcher. Toutes les troupes d'Antigonus étoient ſorties à ſa rencontre, il ne reſtoit preſque perſonne dans ſon camp. Antigonus, craignant qu'il ne fût écraſé par cette quantité de gens curieux & avides de le voir, envoya dix de ſes plus forts élephans avec beaucoup de piquiers Médois & Parthyéens pour écarter la foule.

Quand Eumenes fut arrivé dans le camp, Antigonus n'eut pas le courage de le voir à cauſe de leur ancienne amitié & de la familiarité avec laquelle ils avoient vécu long-tems enſemble; & comme ceux à qui il l'avoit donné en garde, lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât : *comme un élephant*, leur dit-il, *ou comme un lion.* Mais quelques jours après, attendri & touché de compaſſion, il commanda qu'on lui ôtât ſes fers les plus peſans, & qu'on lui donnât un de ſes domeſtiques pour le ſervir, & il permit à ſes amis de le voir, de paſſer avec lui les journées entieres, & de lui porter tous les rafraichiſſemens dont il pourroit avoir beſoin.

Antigonus paſſa ainſi pluſieurs jours à délibérer ce qu'il en devoit faire, & il écoutoit les prieres & les promeſſes que lui faiſoient pour lui Néarque le Crétois, & ſon propre fils Démétrius, qui ſe faiſoient un honneur de le ſau-

ver,

ver. Mais tous les autres ſatrapes & capitaines s'y oppoſoient & le preſſoient de le faire mourir.

On dit qu'un jour Eumenes demanda à Onomarchus qui le gardoit, *d'où vient qu'Antigonus ayant entre ſes mains ſon ennemi, ne le fait pas mourir promptement, ou ne le délivre pas généreuſement ?* Onomarchus lui répondit avec inſolence : *Ce n'eſt pas aujourd'hui qu'il faut tant faire le brave contre la mort ; il falloit le faire dans la bataille. Auſſi ai-je fait*, lui répartit bruſquement Eumenes, *& demande-le à tous ceux qui ont eu l'audace de me joindre ; je t'aſſure que je n'en ai point trouvé de plus fort que moi. Eh bien*, reprit Onomarchus, *puiſqu'aujourd'hui tu as trouvé plus fort que toi, que n'attends-tu donc tranquillement l'heure qu'il voudra prendre ?*

Quand Antigonus eut enfin pris la réſolution de s'en défaire, il ordonna qu'on ne lui donnât plus à manger. Eumenes fut deux ou trois jours ſans nourriture tendant à la mort. Mais ſur quelque nouvelle imprévûe qui arriva, Antigonus obligé de lever ſon camp, envoya un homme pour l'achever, & rendit ſon corps à ſes amis afin qu'ils le brûlaſſent, & qu'après avoir recueilli ſes cendres, ils les miſſent dans une urne d'argent, & qu'ils l'emportaſſent avec eux pour la remettre à ſa femme & à ſes enfans.

Eumenes étant mort de cette maniere, les dieux irrités ne commirent la punition des officiers & des ſoldats qui avoient exécuté un ſi abominable crime, qu'à Antigonus lui-même, qui pourſuivant à outrance ces Argyraſpides comme des ſcélérats, des félons & des impies, [p] les livra à Ibyrtius, gouverneur de l'Arachoſie

[p] *Les livra à Ibyrtius.*) Ou Sibyrtius. Il ne remit point

sie [f], & lui ordonna de les faire tous périr, & de les exterminer jusqu'au dernier, afin qu'il n'y en eût pas un seul qui retournât en Macédoine & qui vit seulement la mer de la Grece.

point à cet Ibyrtius la punition d'Antigene; car il le fit mettre dans une basse fosse, & le fit brûler tout vif. Il fit mourir aussi Eudémus, Celbanus, & quelques autres. Ainsi ces scélérats, qui avoient commis un si horrible crime, furent punis devant les troupes mêmes qui l'avoient vû commettre à leurs yeux.

[f] Arachosie, province des Parthes, voisine de la Bactriane.

Fin de la vie d'Eumenes.

COMPARAISON

DE SERTORIUS ET D'EUMENES.

VOILA ce que nous avons recueilli de plus digne de remarque dans la vie d'Eumenes & dans celle de Sertorius. Préſentement pour venir à les comparer, nous dirons d'abord qu'ils ont eu cela de commun tous deux, qu'étant étrangers, ſervant dans des pays éloignés, & bannis de leur patrie, ils ont juſqu'à la mort commandé à pluſieurs nations, & ont été généraux de pluſieurs grandes armées très-belliqueuſes & très-aguerries. Mais Sertorius a cela de propre & de ſingulier, que toûjours ſes alliés lui céderent de leur bon gré le commandement, comme à celui qui en étoit le plus digne; au lieu qu'Eumenes eut toûjours pluſieurs concurrens qui lui diſputoient la premiere place, & qu'il ne put jamais l'obtenir que de ſes exploits; de ſorte que l'un ſe vit obéi par des gens qui l'admiroient & qui le regardoient avec juſtice, comme le plus capable de les commander; & que l'autre ne ſe vit obéi que par des gens, qui reconnoiſſant leur inſuffiſance quand le danger étoit préſent, ne ſe ſoûmettoient que pour leur utilité propre.

L'un commanda les Eſpagnols & les Luſitaniens étant Romain, & l'autre, étant du fond de la Cherſoneſe, commanda les Macédoniens. Mais ceux-là étoient déja depuis long-tems ſoûmis aux Romains; & ceux ci avoient ſubjugué tous les hommes. Sertorius parvint au commandement, eſtimé & honoré pour ſa dignité

de

de ſénateur, & pour la grande réputation qu'il avoit déja acquiſe dans les armées, & Eumenes y parvint généralement mépriſé à cauſe de ſa charge de ſecrétaire, dont on faiſoit peu d'état; & non-ſeulement il n'eut pas d'abord d'auſſi grands ſecours que Sertorius pour commencer ſon élévation, mais encore il trouva dans la ſuite des obſtacles plus grands encore pour l'augmenter & pour s'y maintenir; car il eut une infinité de gens qui s'y oppoſoient ouvertement, & beaucoup d'autres qui lui dreſſoient ſecretement des embûches; au lieu que Sertorius ne trouva jamais perſonne qui s'élevât contre lui à viſage découvert, & que ce ne fut que ſur la fin que quelques-uns de ſes alliés conjurerent contre ſa vie. De ſorte que pour Sertorius, ſes victoires étoient la fin de tous ſes dangers; & pour Eumenes, c'étoit de ſes victoires mêmes que naiſſoient tous les périls auxquels il étoit expoſé par la jalouſie de ceux qui portoient envie à ſa gloire.

Quant à leurs faits d'armes, ils ſont preſque tous pareils, mais leurs inclinations fort différentes; Eumenes aimoit naturellement la guerre, les querelles & les débats; & Sertorius aimoit la paix, le repos, & la tranquillité de la vie. Car l'un pouvant vivre en ſûreté & avec honneur, s'il eût voulu ſe retirer des armes, ou céder aux plus puiſſans, aima mieux lutter juſqu'à la fin contre les plus grands de la Macédoine, malgré tous les dangers dont il ſe voyoit menacé, & auxquels il ſuccomba; & l'autre au contraire, ne deſirant point de ſe faire des affaires, fut forcé pour la ſûreté de ſa perſonne de prendre les armes contre ceux qui ne vouloient pas le laiſſer vivre en paix. Car Antigonus ſe ſeroit très-volontiers

lontiers servi d'Eumenes, & l'auroit employé avec joie, si Eumenes eût voulu sans contestation lui céder la premiere place & se contenter du second rang ; au lieu que Pompée ne put jamais souffrir que Sertorius passât sa vie en repos hors du tumulte des affaires. Ainsi l'un fit volontairement la guerre pour parvenir à commander, & l'autre commanda malgré lui, parce qu'on lui faisoit la guerre. Il est donc évident que l'homme qui aime la guerre, c'est celui qui sacrifie sa sûreté à son ambition, & que le véritable homme de guerre est celui qui par la guerre sait se procurer la sûreté. La mort arriva à l'un sans qu'il s'y attendit, & à l'autre lorsqu'il l'attendoit à tout moment. A l'un c'est une marque de sa bonté & de sa douceur de ne s'être pas défié de ses amis ; & à l'autre c'est une marque de sa timidité & de sa foiblesse ; car ayant voulu se mettre en état de prendre la fuite, il fut surpris. La mort ne deshonora point la vie de l'un, quand il souffrit de ses alliés ce que tous les efforts de ses ennemis n'avoient jamais pû lui faire souffrir ; au lieu que l'autre ayant pensé à s'enfuir avant sa prise, & n'ayant pû l'exécuter, & encore ayant témoigné dans sa prison un grand desir de vivre, ne sut ni sauver honnêtement sa vie, ni supporter courageusement la mort ; mais en s'abaissant à des prieres & à des supplications, il fit maître de son ame son ennemi, qui jusques-là n'étoit maître que de son corps.

Fin de la comp. de Sertorius & d'Eumenes.

AGESILAS.

ARCHIDAMUS [a], fils de Zeuxidamus, après avoir regné ſur les Lacédémoniens avec beaucoup de gloire, laiſſa deux enfans mâles, l'un nommé Agis, [b] qu'il eut de ſa femme Lampito, dame d'une grande vertu ; l'autre beaucoup plus jeune, nommé Agéſilas, qu'il eut d'Eupolia, fille de Méléſippidas. Comme par les loix le royaume appartenoit à Agis, Agéſilas, qui paroiſſoit devoir paſſer ſa vie dans l'état de ſimple particulier, fut élevé comme les autres enfans dans la diſcipline de Lacédémone, qui eſt très-rude pour la maniere de vivre, & toute pleine d'exercices laborieux, mais auſſi qui enſeigne parfaitement aux enfans à obéir ; c'eſt pourquoi on dit que le poëte Simonide a appellé Sparte *la dompteuſe d'hommes*, comme celle de toutes les villes, qui par l'habitude rend les hommes plus ſouples & plus ſoumis aux loix, comme les chevaux que l'on forme & que l'on dreſſe dès leurs plus jeunes années. [c] La loi diſpenſe

[a] Archidamus II.

[b] *Qu'il eut de ſa femme Lampito.*) Il y a dans le texte *Lamprido*, mais mal, il faut lire *Lampido*, ou *Lampito* : car c'eſt ainſi qu'elle eſt appellée dans le premier Alcibiade de Platon. Cette Lampito étoit fille de Léotychidas, & par conſéquent ſœur d'Archidamus, à qui elle fut mariée, mais ſœur de pere.

[c] *La loi diſpenſe de cette dure néceſſité les princes que l'on éleve pour le throne.*) Il y a donc long-tems que l'on a adouci l'éducation des princes deſtinés au throne. Mais ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que Sparte en ait donné l'exemple, & qu'une

penſe de cette dure néceſſité les enfans qu'on éleve pour le throne. Ainſi Agéſilas eut cela de particulier, qu'il ne parvint pas à commander ſans avoir auparavant parfaitement appris à obéir. Voilà pourquoi il fut celui de tous les rois qui ſut le mieux s'accorder avec ſes ſujets, ayant ajoûté à la grandeur véritablement royale & aux nobles inclinations qu'il tenoit de la nature, la familiarité, la douceur, & l'humanité, qu'il avoit acquiſes par l'éducation.

Pendant qu'il étoit encore dans les claſſes des enfans qui étoient nourris enſemble, il eut pour amant Lyſandre, qui étoit ſur-tout frappé & enchanté de ſa grande honnêteté & de ſa modeſtie. Car étant naturellement le plus courageux & le plus opiniâtre de tous ceux de ſon âge, & voulant toûjours être le premier en tout avec une véhémence invincible, & avec une impétuoſité

ville ſi rigide ait relâché la ſévérité de la diſcipline en faveur des princes qui devoient regner, & qu'il ſemble qu'elle auroit dû plûtôt y aſſujettir, puiſqu'elle ſavoit par expérience que ceux qui en avoient ſubi toute la rigueur, & qui avoient appris à obéir avant que d'être appellés à commander, ſavoient le mieux s'ajuſter avec leurs inférieurs, & leur rendre la domination ſupportable. Il paroît étonnant que Lycurgue, le plus grand des légiſlateurs, n'ait pas vû que de l'éducation plus ou moins parfaite des ſouverains, dépendoit le plus ou moins grand bonheur des peuples. Car l'éducation d'un homme né pour commander ne ſauroit être trop dure, on ne ſauroit lui faire eſſuyer trop de caprices, & ſubir trop de corrections; ce ſeroit un antidote anticipé contre les doux poiſons de la flatterie, qui, dès qu'il eſt hors de tutele, fait bien vîte lui faire oublier toutes les idées qu'on a pû lui donner de juſtice & d'humanité. Malheureuſement les précepteurs des princes ſont leurs premiers corrupteurs. Il n'y a eu qu'un Mentor, & le moule des Mentor eſt caſſé pour n'être jamais refait.

pétuoſité que rien ne pouvoit ni arrêter ni modérer ; il étoit cependant d'une douceur & d'une obéiſſance qui faiſoient voir qu'il n'accordoit rien à la crainte, mais que tout ce qu'on lui ordonnoit, il le faiſoit par raiſon & par honnêteté, & qu'il étoit plus piqué du moindre reproche, qu'il ne craignoit les plus grands travaux. Le défaut de ſa jambe boiteuſe étoit caché par la grace de ſa perſonne, pendant qu'il fut à la fleur de ſon âge, & la gaieté & la gentilleſſe avec laquelle il le ſupportoit, étant toûjours le premier à badiner ſur cela, & à en faire des railleries, rendoient moins ſenſible & moins choquante cette imperfection. Je dirai même que ce défaut mettoit dans un plus grand jour ſon ambition & ſon courage ; n'y ayant aucun travail, aucune entrepriſe, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refusât à cauſe de ſon incommodité.

Nous n'avons aucun portrait, aucune ſtatue qui nous marque la forme & les traits de ſon viſage ; car il ne voulut jamais permettre qu'on en fît aucun, & en mourant même il défendit très-expreſſément qu'on fît de lui aucune figure ni moulée ni peinte. On trouve ſeulement qu'il étoit de petite taille, & qu'il n'étoit pas d'une mine fort relevée : mais que ſa gaieté & ſa vivacité toûjours aſſaiſonnée d'une plaiſanterie qui n'avoit rien de dur ni de fâcheux, ni par le ton, ni par l'air du viſage, le rendirent toûjours juſqu'à ſa vieilleſſe plus agréable & plus aimable que les plus beaux. Cependant les Lacédémoniens n'aimoient pas les petites tailles ; car Théophraſte aſſure que les éphores condamnerent à une amende leur roi Archidamus, parce qu'il avoit épouſé une femme fort petite, diſant *qu'elle ne leur enfanteroit pas des rois, mais des roitelets.*

Pendant le regne d'Agis, Alcibiade, banni d'Athenes, vint de Sicile ſe retirer à Lacédémone ; & il n'y eut pas été long-tems, qu'il fut ſoupçonné d'avoir quelque commerce de galanterie avec la femme d'Agis, nommée Timéa. Agis lui-même ne voulut pas reconnoître l'enfant dont elle accoucha, & dit publiquement qu'Alcibiade en étoit le pere. L'hiſtorien Duris écrit que la reine ne s'en formaliſa pas beaucoup ; & qu'au contraire quand elle étoit en particulier avec ſes femmes, elle appelloit tout bas cet enfant Alcibiade & non Léotychidas. Il ajoûte qu'Alcibiade lui-même diſoit aſſez hautement *qu'il n'avoit pas recherché les faveurs de Timéa par aucun eſprit de débauche, mais par une honnête ambition de donner aux Spartiates des rois de ſon ſang.* Cela obligea enfin Alcibiade à quitter Lacédémone, de peur qu'Agis ne ſe vengeât de cet affront.

Depuis ce tems-là le jeune Léotychidas fut toûjours ſuſpect à Agis, qui ne voulut jamais le tenir pour fils légitime. Mais étant tombé dans la maladie dont il mourut, cet enfant alla ſe jetter à ſes pieds, & fondant en larmes, il fit tant qu'il l'obligea de le reconnoître devant tous ceux qui étoient préſens. Mais après la mort d'Agis, Lyſandre, qui avoit déja défait les Athéniens par mer, & qui avoit plus de crédit & d'autorité dans Sparte qu'aucun autre citoyen, fit monter Agéſilas ſur le throne, diſant que le royaume ne pouvoit appartenir à Léotychidas, qui étoit bâtard. La plûpart des Spartiates, charmés de la vertu d'Agéſilas, & comptant pour un très-grand avantage d'avoir pour roi un homme nourri avec eux, & qui comme eux avoit eſſuyé toute la rigueur de l'éducation Lacédémonienne,

cédémonienne, lui aiderent de tout leur pouvoir.

Il y avoit pour lors à Sparte un devin, nommé Diopithes, homme très-versé dans les anciennes prophéties, & qui passoit pour très-habile & très profond dans les choses qui regardoient les dieux. Cet homme dit hautement qu'il n'étoit pas permis qu'un boiteux fût roi de Lacédémone ; & le jour que cette grande affaire fut jugée, [d] il cita cet ancien oracle : *Sparte, quelque glorieuse, & quelque fiere que tu sois, prends bien garde qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur tes deux pieds,* [e] *il ne naisse de toi un regne boiteux qui*

[d] *Il cita cet ancien oracle : Sparte, quelque fiere & quelque glorieuse que tu sois.*) En effet, voilà un oracle bien formel & bien sensible pour le fait dont il s'agissoit. Je suis persuadé que dans ces anciens tems il y avoit des recueils d'oracles, auxquels les devins en ajoûtoient selon les occurrences, comme on ajoûte aujourd'hui des centuries à celles de Nostradamus. Ce qui leur étoit encore même plus facile qu'à nous.

[e] *Mais ce qu'il veut empêcher, c'est que le royaume ne tombe entre les mains d'un homme qui ne soit pas légitime.*) Cette explication de Lysandre est très-ingénieuse, & pouvoit paroître très-vraisemblable, mais enfin elle est contraire à la lettre du texte, qui défend formellement un regne boiteux, & Agésilas étoit boiteux. Dans la comparaison, Plutarque fera connoître le jugement qu'il en fait ; mais ce qui m'étonne, c'est que ni les Lacédémoniens ni Plutarque n'aient pas senti que cet oracle pouvoit avoir un sens tout différent de celui que lui donnoient les deux partis, & que M. le Fevre a decouvert le premier dans ses notes sur Justin, livre vj. L'oracle dit : *Prends bien garde qu'après avoir si bien marché jusqu'ici sur tes deux pieds, il ne naisse de toi un regne boiteux.* Le but de l'oracle n'étoit point d'exclure du throne Agésilas, parce qu'il étoit boiteux, ni Léotychidas parce qu'il passoit pour illégitime. Il vouloit empêcher que les Lacédémoniens ne se laissassent gou-

vernet

qui ternira tout ton luſtre ; car de-là naîtront des travaux infinis, qui exerceront long-tems ta patience, & des orages de guerres ſanglantes, que tu auras bien de la peine à ſurmonter.

Lyſandre répondit à cela, que ſi les Spartiates craignoient tant cet oracle, ils devoient ſurtout ſe donner de garde de Léotychidas ; car qu'il y ait ſur le thrône de Sparte un roi boiteux, c'eſt de quoi Dieu ne ſe met guere en peine ; mais ce qu'il veut empêcher, c'eſt que le royaume ne tombe entre les mains d'un homme qui ne ſoit pas légitime, & véritablement de la race d'Hercule ; car voilà ce qu'il entend par ce *regne boiteux.* [f] Agéſilas ajoûta à cette raiſon, que le dieu

verner par un ſeul roi. Juſques-à ils avoient toûjours eu deux rois de la race des Héraclides. Voilà les deux pieds ſur leſquels il a été ſoûtenu. Si au lieu de deux pieds il vient à n'en avoir qu'un, c'eſt-à-dire à n'avoir qu'un roi, il eſt perdu ; car ce ſeul roi réuniſſant en lui toute la puiſſance qui auparavant a été partagée, & par conſéquent moins redoutable & moins forte, deviendra un tyran, qui les réduira dans une dure ſervitude. Voilà pourquoi l'oracle les avertit de continuer à marcher ſur leurs deux pieds. L'oracle ne doit point être entendu d'un roi boiteux ni d'un roi bâtard, mais d'un regne boiteux, c'eſt-à-dire du regne d'un ſeul roi. Cette explication eſt très-ingénieuſe, & convient parfaitement.

[f] *Agéſilas ajoûta à cette raiſon, que le dieu Neptune lui-même.*) Tout ceci eſt pris du troiſieme livre de l'hiſtoire Grecque de Xénophon, qui rapporte que Agéſilas combattoit les moyens de Léotychidas par trois raiſons invincibles. La premiere : *Votre pere Agis a dit que vous n'étiez pas ſon fils.* La ſeconde : *Votre mere même qui le doit mieux ſavoir, dit encore aujourd'hui qu'Agis n'eſt pas votre pere.* Et la troiſieme : *Neptune témoigne contre vous-même ; car un jour ayant chaſſé Agis du lit de la reine par un grand tremblement de terre, Agis fut enſuite dix mois ſans coucher avec elle, & vous êtes venu au monde après ce tems-là.*

[g] *Toute*

dieu Neptune lui-même avoit rendu témoignage à la bâtardiſe de Léotychidas, en chaſſant Agis de la chambre de ſa femme par un grand tremblement de terre, & que Léotychidas n'étoit né que plus de dix mois après cette ſéparation.

En vertu de ces raiſons & de ces moyens, Agéſilas fut déclaré roi, & en même tems mis en poſſeſſion de tous les biens de ſon frere Agis, dont Léotychidas fut privé comme bâtard. Mais voyant que les parens de ce prince du côté de ſa mere Lampito, tous gens de bien, étoient très-pauvres, il partagea avec eux tous les biens dont il hérita; & par là il acquit une grande réputation & la bienveillance de tout le monde, au lieu de l'envie & de la haine qu'il ſe ſeroit attirées par cette ſucceſſion.

Xénophon écrit que ce ne fut qu'en obéiſſant en tout à ſa patrie qu'Agéſilas acquit une ſi grande autorité & une ſi grande puiſſance, qu'il faiſoit tout ce qu'il vouloit; & voici l'explication de cette eſpece de paradoxe : [g] toute la plus grande

[g] *Toute la plus grande puiſſance étoit alors entre les mains des éphores & du ſénat.*) Ce fut Lycurgue qui établit le ſénat, qu'il compoſa de vingt-huit ſénateurs, qui, avec les deux rois, faiſoient une aſſemblée de trente magiſtrats. Ce ſénat étoit comme une forte barriere contre la puiſſance trop abſolue des rois; car les vingt-huit ſénateurs fortifioient le parti du peuple quand les rois tendoient à la tyrannie, & ſe rangeoient auſſi du côté des rois quand le peuple vouloit ſe rendre trop puiſſant; de ſorte que ce corps étoit comme un contrepoids qui maintenoit l'équilibre. Mais dans la ſuite des tems, la puiſſance de ces trente parut encore trop emportée & trop furieuſe; c'eſt pourquoi les Spartiates lui donnerent un frein, en lui oppoſant l'autorité des éphores environ cent trente ans après Lycurgue. Ainſi le ſénat fut établi pour

grande puiſſance étoit alors entre les mains des éphores & du ſénat. Les éphores n'étoient en charge qu'un an, & les ſénateurs y étoient toute leur vie. Ils furent établis pour modérer la puiſſance trop abſolue des rois, & pour lui ſervir de barriere, comme nous l'avons écrit dans la vie de Lycurgue. C'eſt pourquoi dès les premiers tems les rois de Sparte eurent toûjours pour ce corps comme une haine héréditaire, & furent toûjours en querelle & en différend avec lui. Mais Agéſilas prit un chemin tout contraire; au lieu de leur faire une guerre continuelle, & de heurter toutes leurs volontés, il les ménagea en tout, eut toûjours pour eux beaucoup de conſidération & de déférence, n'entreprit jamais la moindre action ſans la leur avoir communiquée; & quand il étoit mandé par eux, il quittoit tout, & y alloit en toute diligence. Toutes les fois qu'il étoit aſſis ſur ſon thrône à rendre la juſtice, quand les éphores entroient, il ne manquoit jamais de ſe lever pour leur faire honneur. Et quand quelqu'un venoit à être aggregé dans le corps des ſénateurs, il lui envoyoit toûjours une robe & un bœuf, comme des marques glorieuſes de diſtinction qu'il donnoit à leur vertu. [b] Par toutes ces déférences il paroiſſoit

pour modérer la puiſſance trop abſolue des rois, & la trop grande licence du peuple, & les éphores le furent enſuite pour refrener la puiſſance trop furieuſe des uns & des autres. Voyez la vie de Lycurgue.

[b] *Par toutes ces déférences il paroiſſoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit ſa propre puiſſance ſans qu'on s'en apperçût.*) Marc Antonin étoit perſuadé que tout ce qu'un prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers magiſtrats, releve d'autant ſa puiſſance & affermit ſon autorité, qui ne doit & ne peut être fondée que ſur la juſtice.

Et

roiſſoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit ſa propre puiſſance ſans qu'on s'en apperçût, & ajoûtoit à la royauté une grandeur d'autant plus ſolide & plus ferme, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on lui portoit.

Dans ſa maniere de vivre avec les autres citoyens on peut dire qu'il ſe gouverna mieux envers ſes ennemis, qu'envers ſes amis; car il ne fit jamais à ſes ennemis la moindre injuſtice, & il viola ſouvent la juſtice en faveur de ſes amis. Il auroit eu honte de ne pas honorer & récompenſer ſes ennemis quand ils avoient bien fait, & il n'avoit pas la force de reprendre ſes amis quand ils avoient fait des fautes. Au contraire il ſe faiſoit un honneur de les ſecourir, de les défendre en tout & par-tout, & de ſe rendre en quelque façon leur complice; car il eſtimoit que dans tous les ſervices que l'on rend à ſes amis, il n'y peut jamais avoir rien de honteux. Et quand ſes ennemis étoient tombés dans quelque malheur, il étoit le premier à y compatir & à leur marquer la part qu'il y prenoit. Et s'ils le prioient de leur aider, il s'y employoit de toutes ſes forces; en quoi faiſant, il gagnoit tout le monde, & s'attiroit l'affection de tous ſes citoyens.

Les éphores voyant le grand progrès qu'il faiſoit par ces voies, & craignant ſa trop grande puiſſance, le condamnerent à une amende, & alleguerent pour toute raiſon, qu'il s'acquéroit à lui ſeul les cœurs de tous les citoyens, qui devoient être partagés. [i] Et comme les phyſiciens diſent

[i] *Et comme les phyſiciens diſent, que ſi la guerre & la diſcorde étoient bannies du monde, tous les corps céleſ-*

tes

diſent que ſi la guerre & la diſcorde venoient à être bannies du monde, tous les corps céleſtes s'arrêteroient, toutes les influences ſeroient ſuſpendues, & il n'y auroit plus ni génération, ni mouvement, à cauſe de cette harmonie trop parfaite; de même le légiſlateur de Lacédémone avoit jetté dans le gouvernement l'ambition & la jalouſie, comme des ſemences de vertu; voulant pour cet effet qu'entre les gens de bien il y eût toûjours des querelles & des diſſenſions, & qu'ils fuſſent oppoſés les uns aux autres. Il prétendoit que cette complaiſance mutuelle de ſe céder toûjours ſans jamais ſe contredire, étoit une condeſcendance pareſſeuſe & lâche, qui manquant de cette contrariété, qui eſt le grand principe de l'union, eſt à grand tort appellée concorde. Il y a même des gens qui prétendent qu'Homere a connu cette grande vérité; [k] car, diſent-ils, ce poëte n'auroit jamais fait Agamemnon ſi ravi de ce qu'Ulyſſe & Achille ſe

tes s'arrêteroient.) Car ce ſont les qualités contraires des élémens qui ſervent comme de contrepoids l'une à l'autre, & qui maintiennent l'équilibre ſi néceſſaire à tout; c'eſt pourquoi un ancien a appellé la guerre, *la mere de toutes choſes*, πόλεμος ἁπάντων πατήρ. Et c'eſt ce qu'Horace appelle, *rerum concordia diſcors.* Epiſt. xij. livre premier.

[k] *Car, diſent-ils, ce poëte n'auroit jamais fait Agamemnon ſi ravi de ce qu'Ulyſſe & Achille ſe querellent.*) C'eſt dans le huitieme livre de l'Odyſſée où le poëte parle de la chanſon que Démodocus chanta après le repas devant les Phéaciens, & qui contenoit la célebre diſpute qu'Ulyſſe & Achille eurent enſemble au milieu d'un feſtin, ſur les moyens qu'il falloit prendre pour ſe rendre maître de Troie. Achille vouloit qu'on employât la force, & Ulyſſe qu'on n'eût recours qu'à la ruſe. On peut voir les remarques ſur ce paſſage qui a été parfaitement éclairci dans la nouvelle traduction.

ſe querellent & en viennent aux groſſes paroles, s'il n'avoit été bien perſuadé que cette diſpute & ce différend des deux plus braves hommes de l'armée étoit pour les affaires générales un très-grand bien. [l] Mais c'eſt ce qu'on n'accordera pas ſimplement ſans quelque exception : car ces querelles entre les citoyens, quand elles ſont pouſſées à l'excès, ſont toûjours très-dommageables aux villes, & les précipitent dans de grands dangers.

Agéſilas avoit à peine pris poſſeſſion du royaume, que des gens qui revenoient d'Aſie, rapporterent que le roi de Perſe préparoit une groſſe flotte pour venir ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Et Lyſandre, qui ſouhaitoit d'être encore envoyé en Aſie, & d'y aller ſecourir ſes amis, qu'il avoit laiſſé maîtres & commandans des places, & qui s'étant mal comportés, & ayant commis toutes ſortes de violences, avoient été dépoſſédés par les citoyens, qui en avoient même fait mourir une grande partie, perſuada à Agéſilas de ſe charger de cette guerre, & de prévenir ce roi barbare, en allant l'attaquer fort loin de la Grece avant qu'il eût achevé ſes préparatifs. En même tems il écrivit à ſes amis d'Aſie qu'ils envoyaſſent promptement à Sparte demander Agéſilas pour leur général, ce qu'ils firent.

[l] *Mais c'eſt ce qu'on n'accordera pas ſimplement ſans quelque exception.*) C'eſt avec grande raiſon que Plutarque ajoûte cette clauſe ; car autrement, ſelon le principe de ceux dont il vient de parler, il faudroit donc dire que la contention & le différend d'Agamemnom & d'Achille auroient été un très-grand bien ; ce qui ſeroit abſurde. Ce ne ſont pas les diſputes en général qui ſont utiles, mais les diſputes faites avec amitié pour le bien public, *diſcordia concors*.

rent. De ſorte qu'un jour Agéſilas étant venu à l'aſſemblée, on lui expoſa la demande des Grecs d'Aſie ; & il ſe chargea de cette expédition, pourvû qu'on lui donnât trente capitaines Spartiates pour l'aſſiſter, & pour compoſer ſon conſeil, [m] deux mille nouveaux citoyens d'élite tirés des Ilotes, & ſix mille hommes des troupes des alliés. Comme Lyſandre l'aida de ſon crédit, les Spartiates lui accorderent très-volontiers tout ce ce qu'il demandoit, & l'envoyerent avec les trente capitaines, dont Lyſandre fut le premier, non-ſeulement à cauſe de ſa grande réputation & de la grande autorité qu'il avoit acquiſe, mais encore à cauſe de la grande amitié qu'Agéſilas avoit pour lui ; car il lui étoit plus obligé de lui avoir procuré le commandement de cette armée, que de l'avoir fait parvenir à la royauté.

Pendant que les troupes s'aſſembloient à Gereſte [n], qui étoit leur rendez-vous, il alla avec quelques-uns de ſes amis en Aulide, où il coucha. [o] Pendant ſon ſommeil il lui ſembla que quelqu'un s'approchant de ſon lit, lui dit ces propres paroles : *Roi des Lacédémoniens, tu ſais ſans doute que juſqu'ici nul homme n'a été déclaré général de toute la Grece, que le ſeul Agamemnon. Tu reçois après lui le même honneur. Puis donc que tu commandes les mêmes hommes que lui, & que pour cette*

[m] *Deux mille nouveaux citoyens d'élite tirés des Ilotes.*) C'étoit en effet des Ilotes à qui on avoit donné le droit de bourgeoiſie, & qu'on appelloit par cette raiſon, νεοδαμώδεις, *nouveaux citoyens.*

[n] Au bas de l'Eubée.

[o] *Pendant ſon ſommeil, &c.*) Ce ſonge venoit du deſir qu'il avoit de faire en Aulide un ſacrifice, comme Agamemnon avoit fait, & cela pour rendre plus éclatant l'honneur qu'il recevoit de la Grece.

? Voyez

cette guerre tu parts des mêmes lieux que lui, il eſt juſte que tu faſſes à la déeſſe le même ſacrifice qu'il lui fit en cet endroit même avant ſon départ.

Agéſilas ſe ſouvint d'abord du ſacrifice d'Iphigénie, que ſon pere avoit ſacrifiée pour obéir aux devins. Mais cette viſion ne le troubla point, il la raconta le lendemain à ſes amis, & leur dit qu'il honoreroit la déeſſe d'un ſacrifice, qui étoit vrai ſemblablement [p] le ſeul qu'une divinité pouvoit trouver agréable, & qu'il n'imiteroit pas la folie de ſon devancier. En même tems il ſe fit amener une biche, la couronna de guirlandes, & commanda à ſon devin de l'immoler, ne voulant point que le ſacrificateur établi à cet effet par les Béotiens, eût l'honneur d'offrir ce ſacrifice, comme cela ſe pratiquoit dans le pays. Les commandans des Béotiens en étant informés ſur l'heure, entrerent dans une furieuſe colere, & envoyerent incontinent leurs officiers à Agéſilas lui défendre de faire ce ſacrifice contre les loix & les coûtumes des Béotiens. Ces officiers s'acquitterent de leur commiſſion; & trouvant le ſacrifice déja fait, ils renverſerent & jetterent à terre les cuiſſes de la victime qui étoient ſur l'autel. Cela fâcha extrêmement Agéſilas, qui partit très-irrité contre les Thébains, & plein de triſtes eſpérances, à cauſe de cet augure, qu'il regardoit comme très-mauvais, & qui ſembloit lui prédire que ſon expédition ſeroit malheureuſe, & n'auroit pas le ſuccès qu'il s'en étoit promis.

Quand il fut arrivé à Epheſe il fut très-choqué des honneurs qu'on rendoit à Lyſandre comme à

[p] Voyez Horace, ſat. iij. liv. 2.

à celui qui avoit plus de dignité & plus de puiſſance ; car la foule étoit tous les jours à ſa porte, & quand il ſortoit, tout le monde s'empreſſoit pour l'accompagner, regardant Agéſilas comme un homme qui n'avoit que le titre & la figure de général ſeulement pour la forme, & parce que les Spartiates l'avoient ainſi ordonné, & Lyſandre comme celui en qui ſeul réſidoient toute l'autorité & toute la puiſſance, & aux ordres duquel on devoit obéir. Car de tous les généraux qu'on avoit envoyés en Aſie, il n'y en avoit jamais eu qui y eût acquis une ſi grande réputation, qui ſe fût rendu ſi terrible & ſi redoutable, & qui eût fait tant de bien à ſes amis, & tant de mal à ſes ennemis ; & comme ces choſes étoient encore toutes fraiches, les hommes s'en ſouvenoient. D'ailleurs ils voyoient qu'Agéſilas, dans toutes ſes façons de faire & dans ſa converſation, étoit doux, ſimple, & populaire ; au lieu que dans Lyſandre ils retrouvoient la même fierté, la même véhémence, & la même brieveté & force de langage qu'ils y avoient toûjours remarquée ; c'eſt pourquoi négligeant le premier, ils ſe ſoumettoient à celui-ci, & ne faiſoient que ce qu'il avoit commandé.

Les autres Spartiates furent les premiers qui le trouverent très-mauvais & qui s'en fâcherent ; car il ſembloit qu'ils fuſſent les eſclaves de Lyſandre, & non ſes égaux, & les conſeillers du roi auſſi-bien que lui. Enſuite Agéſilas lui-même en fut très-piqué ; car quoiqu'il ne fût pas naturellement envieux, & qu'il vît même avec plaiſir les honneurs qu'on rendoit au mérite, cependant comme il étoit extrêmement ambitieux, avide de gloire, & plein de courage, il craignit

que

que s'il venoit à faire quelques exploits éclatans, on ne les attribuât à Lyſandre à cauſe de ſa grande réputation.

Voici donc le parti qu'il prit : premierement il s'oppoſoit à tout ce que propoſoit Lyſandre, & réfutoit tous ſes avis. Si Lyſandre diſoit qu'il falloit faire une telle entrepriſe, & qu'il l'eût fort à cœur, c'étoit celle-là qu'il mépriſoit & qu'il négligeoit, & il en faiſoit une toute contraire. Enſuite de tous ceux qui avoient affaire à lui, & qui lui préſentoient des placets & des requêtes, s'il ſentoit qu'il y en eût qui s'appuyaſſent ſur le crédit de Lyſandre, c'étoient ceux-là qu'il renvoyoit ſans leur rien accorder. Dans les jugemens mêmes, ceux à qui Lyſandre étoient contraires, avoient toûjours gain de cauſe, & ceux qu'il protégeoit avoient toûjours tort, & il leur étoit ſouvent très-difficile de ſauver l'amende. Et comme cela n'arrivoit pas une ſeule fois par hazard, mais continuellement, & qu'on voyoit clairement que c'étoit un deſſein formé, Lyſandre en connut auſſi-tôt la cauſe, & ne la cacha point à ſes amis. Il leur déclara que c'étoit uniquement à cauſe de lui qu'ils étoient ſi mépriſés & ſi maltraités, & les exhorta à aller faire leur cour au roi & à ceux qui avoient plus de crédit que lui. Mais Agéſilas, perſuadé que par ces diſcours & par cette conduite il ne cherchoit qu'à lui ſuſciter encore plus la haine de tout le monde, pour le mortifier davantage, le fit commiſſaire des vivres & diſtributeur des chairs ; & ajoûtant la raillerie à l'inſulte, il dit en préſence de beaucoup de gens : *Qu'on aille préſentement faire la cour tant qu'on voudra à mon maître boucher.*

Lyſandre

Lyſandre très-affligé de cette commiſſion qui le deshonoroit, dit à Agéſilas : *Seigneur, vous ſavez mieux que perſonne ravaler vos amis.* Di plûtôt, lui répondit Agéſilas, *que je ſai connoître mieux que perſonne ceux qui veulent être plus puiſſans que moi.* Mais, ſeigneur, repartit Lyſandre, *peut-être vous en a-t-on plus dit que je n'en ai fait. Donnez moi donc un lieu & un rang où, ſans vous faire le moindre ombrage, je puiſſe vous rendre quelque ſervice utile.* Agéſilas l'envoya ſon lieutenant dans l'Helleſpont.

Dans cette charge il pratiqua Spithridate, un des principaux ſeigneurs de Perſe, qui étoit du gouvernement de Pharnabaze, vaillant homme de ſa perſonne, qui avoit beaucoup de richeſſes & deux cent chevaux, & l'amena à Agéſilas. Il ne renonça pourtant point à ſon reſſentiment ; & plein de l'affront qu'il avoit reçu, [q] il chercha les moyens d'ôter aux deux maiſons des Eurytionides & des Agides le droit de ſuccéder à la couronne de Sparte, & de l'étendre à tous les Spartiates qui en ſeroient dignes. Et il eſt très-vraiſemblable que pour ſon reſſentiment particulier il auroit cauſé un grand trouble & un grand

[q] *Il chercha les moyens d'ôter aux deux maiſons des Eurytionides & des Agides le droit de ſuccéder à la couronne de Sparte.*) Après ſa mort on trouva dans ſon cabinet les mémoires où ce deſſein étoit détaillé, & la harangue qu'il devoit faire pour rendre les rois électifs, comme Plutarque l'a dit dans la vie de Lyſandre. Il n'y avoit à Sparte que deux maiſons qui euſſent droit à la couronne, celle des Eurytionides & celle des Agides, qui toutes deux deſcendoient d'Hercule ; celle des Eurytionides par Eurytion, fils de Soüs, & celle des Agides par Agis, fils d'Euryſthene.

[r] *Dès*

grand changement dans l'état, s'il ne fût mort auparavant dans ſon expédition de la Béotie. Tant il eſt vrai que les naturels ambitieux ne ſavent jamais garder de bornes; & pouſſant tout à l'excès dans leurs maximes politiques, ils font toûjours beaucoup plus de mal que de bien. Car ſi Lyſandre étoit ſi violent, comme il l'étoit en effet, & faiſoit ainſi éclater ſon ambition à contre-tems & hors de propos, Agéſilas de ſon côté n'ignoroit pas non plus qu'il y avoit des moyens plus doux & moins blâmables pour corriger un homme de mérite & de réputation, à qui l'ambition avoit fait commettre une faute. Mais tous deux emportés par la même paſſion, ni l'un ne ſut reconnoître le pouvoir légitime de ſon ſupérieur, ni l'autre ſupporter l'imprudence de ſon ami.

[r] Dès le commencement de cette guerre Tiſſapherne, qui craignoit Agéſilas, fit avec lui une trêve, en lui faiſant eſpérer que le roi ſon maître lui abandonneroit les villes grecques & les laiſſeroit en liberté. Mais quelque tems après, perſuadé qu'il avoit des forces ſuffiſantes pour lui réſiſter, il lui déclara la guerre. [s] Agéſilas en fut ravi,

[r] *Dès le commencement de cette guerre, Tiſſapherne qui craignoit Agéſilas, fit avec lui une treve.*) Tiſſapherne ne fit cette treve que pour amuſer Agéſilas, & pour donner le tems au roi de lui envoyer des troupes; & il la viola dès qu'il ſe vit en état de réſiſter.

[s] *Agéſilas en fut ravi.*) Tous ſes officiers en furent très-fâchés, ne croyant pas être en état de réſiſter aux grandes forces du roi de Perſe; mais Agéſilas en fut ravi, il reçut les ambaſſadeurs de Tiſſapherne avec un viſage gai, & leur ordonna de dire à leur maître, *qu'il lui avoit une très-grande obligation de ce qu'en violant ſon ſerment il avoit rendu les dieux ennemis des Perſes & alliés des Grecs.*

ravi, car il attendoit de grandes choſes de cette expédition, & il regardoit comme un très-grand affront pour lui, que dix mille Grecs ſous la conduite de Xénophon fuſſent venus du fond de l'Aſie juſqu'à la mer de Grece, qu'ils euſſent battu le roi de Perſe autant de fois qu'ils avoient voulu ; & que lui, qui commandoit les Lacédémoniens, dont l'empire s'étendoit ſur la terre & ſur la mer, ne pût faire voir aux Grecs aucun exploit éclatant & digne de mémoire.

D'abord donc pour ſe venger de la perfidie de Tiſſapherne par une tromperie juſte, il fit ſemblant de mener ſon armée vers la Carie ; & dès que le Barbare eut aſſemblé toutes ſes forces de ce côté-là il tourna tout court, & ſe jetta dans la Phrygie, où il prit pluſieurs villes, & amaſſa d'immenſes richeſſes ; faiſant voir à ſes amis que de violer un traité juré, c'eſt mépriſer les dieux mêmes ; & qu'au contraire à tromper ſes ennemis il y a de la juſtice, de la gloire, & une volupté inexprimable, accompagnée d'un très-grand profit. Mais comme il étoit plus foible en cavalerie, & que dans un ſacrifice le foie des victimes ſe trouva ſans tête, il ſe retira à Epheſe, où il aſſembla une nombreuſe cavalerie ; car il déclara aux riches & aux aiſés que s'ils vouloient s'exempter de s'enrôler & de le ſuivre, ils n'avoient chacun qu'à fournir à leur place un homme & un cheval. Il y en eut un très-grand nombre qui prirent ce parti ; de ſorte qu'en très-peu de tems Agéſilas eut aſſemblé quantité de fort bons cavaliers, au lieu de méchans ſoldats. Car ceux qui ne vouloient pas ſervir dans l'infanterie, achetoient & payoient des hommes, qui s'offroient volontairement ; & ceux qui ne vouloient pas entrer dans la cavalerie, achetoient

de

de bons cavaliers qui valoient mieux qu'eux. [t] En quoi il imita heureuſement cette bonne action d'Agamemnon, qui diſpenſa un homme lâche & riche d'aller à la guerre pour une bonne jument qu'il lui donna.

Un jour il ordonna aux commiſſaires qu'il avoit prépoſés ſur le butin, de dépouiller les priſonniers & de les vendre. Il ſe préſentoit beaucoup de gens pour acheter leurs habits; mais pour les corps on les trouvoit ſi délicats, ſi tendres & ſi blancs, parce qu'ils avoient été toûjours nourris & élevés à l'ombre, qu'ils s'en mocquoient, les regardant comme inutiles & de nul prix. Alors Agéſilas s'approchant dit à ſes ſoldats en leur montrant les hommes, *voilà ceux contre leſquels vous combattez;* & en leur montrant leurs riches dépouilles, *voilà ce pourquoi vous combattez.*

Quand le tems de ſe remettre en campagne fut venu, Agéſilas dit tout haut qu'il marcheroit en Lydie; & ce n'étoit plus un faux ſemblant pour tromper Tiſſapherne; mais Tiſſapherne ſe trompa lui-même, en refuſant de croire Agéſilas, à cauſe de la premiere ſupercherie qu'il lui avoit faite. Il crut donc fermement que pour cette

[t] *En quoi il imita heureuſement cette bonne action d'Agamemnon, qui diſpenſa un homme lâche & riche.*) Plutarque a tiré ceci du vingt-troiſieme livre de l'Iliade, où Homere dit que le prince Echépolus, fils d'Anchiſe de Grece, avoit donné à Agamemnon une belle cavale, pour s'exempter d'aller à la guerre & de le ſuivre à Ilion, & pour avoir la liberté de paſſer tranquillement ſes jours au milieu des plaiſirs dans la belle ville de Sicyone, où Jupiter l'avoit comblé de biens. C'eſt ainſi qu'Homere note la lâcheté de ce prince. On peut voir là la Remarque 28. tom. III. pag. 287. de l'édit. d'Amſt.

cette fois il vouloit gagner la Carie, à cauſe que c'étoit un pays rude & difficile pour la cavalerie dont il manquoit. Mais quand Agéſilas fut arrivé dans les plaines de Sardis, comme il l'avoit dit, alors Tiſſapherne fort étonné, fut contraint de ſe hâter pour marcher au ſecours de cette place. Et en arrivant avec ſa cavalerie il paſſa au fil de l'épée pluſieurs ſoldats d'Agéſilas, qui s'étoient écartés çà & là en deſordre pour piller. Alors Agéſilas penſant en lui-même que l'infanterie des ennemis ne pouvoit pas être encore arrivée, & que lui, il avoit toutes ſes troupes, il ſe hâta de donner la bataille ; & ſans différer plus long-tems, " il méla avec ſes eſcadrons des pelotons de ſes gens de pied armés à la légere, leur ordonna de marcher à l'ennemi & de commencer la charge, pendant qu'il les ſuivroit avec ſon infanterie pezamment armée. Les Barbares ne ſoûtinrent pas le premier choc, & prirent d'abord la fuite. Les Grecs les pourſuivirent, ſe rendirent maitres de leur camp, & y firent un grand carnage.

Depuis ce combat les troupes d'Agéſilas eurent une entiere liberté de ravager & de piller tout le pays du roi ſans aucune crainte, & en même tems la ſatisfaction de voir la punition exem-

" *Il méla avec ſes eſcadrons des pelotons de ſes gens de pied.*) Ce qu'Agéſilas fait ici, a été ſouvent pratiqué depuis avec grand ſuccès. Et pour nous approcher de notre tems, j'ai oui dire à des officiers qui ont ſervi dans les guerres du dernier ſiecle, qu'un des plus grands capitaines que la France ait eus, avoit avoué qu'il avoit perdu une grande bataille, parce que ſon ennemi s'étoit ſervi contre lui de cette méthode, & qu'il en avoit enſuite gagné une autre, parce qu'il avoit profité de cet exemple, & l'avoit imité.

" *Et*

exemplaire que ce prince fit de Tiſſapherne, qui étoit un très-méchant homme, & le plus dangereux ennemi des Grecs. Car le roi envoya incontinent à ſa place un autre de ſes lieutenans, appellé Tithrauſtès, qui lui fit trancher la tête, * & qui en faiſant prier Agéſilas d'entendre à un accommodement, & de s'en retourner en Grece, lui envoya de groſſes ſommes, dont il lui faiſoit préſent. Agéſilas répondit que la paix dépendoit uniquement de Lacédémone ; que pour lui il étoit plus aiſe d'enrichir ſes ſoldats, que de s'enrichir lui-même ; & que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit beau & honorable, non de recevoir les préſens, mais de prendre les dépouilles de leurs ennemis. Cependant voulant faire en quelque ſorte plaiſir à Tithrauſtès, & lui témoigner ſa reconnoiſſance de ce qu'il avoit puni l'ennemi commun des Grecs, il mena ſon armée en Phrygie, après avoir reçu de lui trente talens pour les frais de ſon voyage.

En chemin il reçut une lettre des magiſtrats de Sparte, qui lui ordonnoient de prendre auſſi le commandement de l'armée de mer, honneur que Sparte n'avoit jamais fait qu'à lui ſeul. Auſſi tout le monde tomboit-il d'accord que c'étoit le plus grand perſonnage & de la plus haute & de la plus juſte réputation qui fût de ſon tems, comme Théopompe l'écrit dans quelqu'un de ſes

* *Et qui en faiſant prier Agéſilas d'entendre à un accommodement, & de s'en retourner en Grece.*) Tithrauſtes envoya à Agéſilas des ambaſſadeurs, qui lui dirent que le roi ſon maître ayant fait punir l'auteur de la guerre, lui accordoit la liberté des villes d'Aſie, moyennant l'ancien tribut qu'elles lui payeroient, & qu'il eſpéroit qu'à cette condition il voudroit bien accepter la paix, & s'en retourner en Grece.

ſes ouvrages. Cependant il aimoit mieux tirer toute ſa grandeur de ſa vertu, que de ſa puiſſance. La premiere choſe qu'il fit, [y] ce fut d'établir ſur la flotte Piſandre pour ſon lieutenant; ce qui parut une fort grande faute, en ce qu'ayant auprès de lui pluſieurs autres capitaines plus âgés & plus expérimentés, cependant ſans aucun égard à ce qui étoit utile à ſon pays, & pour honorer un allié, & faire plaiſir à ſa femme qui étoit ſœur de ce Piſandre, il lui avoit confié le commandement de la flotte par ces ſeules conſidérations. Et pour lui il établit ſon armée dans les terres du gouvernement de Pharnabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choſes, & amaſſa de groſſes ſommes d'argent.

De-là s'avançant juſqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le roi Cotys, qui ſouhaita paſſionnément ſon amitié, à cauſe de ſa bonne foi & de ſa vertu, qui avoient déja obligé Spithridate à quitter le ſervice de Pharnabaze, & à s'aller rendre à lui. Et depuis ce tems-là il ne l'avoit pas quitté un moment, & l'avoit accompagné dans toutes ſes courſes & dans toutes les occaſions de cette guerre. Ce Spithridate avoit un fils, qui étoit très-beau, nommé Mégabate, dont Agéſilas fut fort amoureux, & une fille fort belle en âge d'être mariée, qu'Agéſilas fit épouſer au roi Cotys. Après quoi prenant de lui mille chevaux & deux mille hommes de pied armés à la legere,

[y] *Ce fut d'établir ſur la flotte Piſandre pour ſon lieutenant.*) Ce Piſandre étoit frere de ſa femme, & Xénophon ajoûte que c'étoit un homme ambitieux & entreprenant, mais incapable de conduire une affaire, & de prendre les meſures néceſſaires pour en aſſûrer le ſuccès.

[z] Que

légere, il s'en retourna dans la Phrygie, fit le dégât dans tout le pays de Pharnabaze, qui n'osa jamais l'attendre, ni se confier même à ses forteresses ; mais qui, emportant ce qu'il avoit de plus précieux & de plus cher, se retiroit de par-tout, & fuyoit toûjours devant lui, en changeant tous les jours de camp. Enfin Spithridate l'observa un jour de si près, [z] que prenant avec lui le Spartiate Hérippidas avec quelques troupes, il l'attaqua si à propos qu'il se rendit maître de son camp, & de toutes les richesses dont il étoit plein. Mais Hérippidas se montra en cette occasion trop rude & trop âpre contrôleur de ce qui avoit été soustrait du butin ; [a] car il força les soldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris, & en les visitant & épluchant tout avec cette sévere & trop avare exactitude, il irrita Spithridate, de sorte qu'il se retira d'abord à Sardis avec ses Paphlagoniens.

On dit que dans toute cette expédition il n'arriva rien à Agésilas à quoi il fut si sensible ; car outre qu'il étoit très-fâché d'avoir perdu un aussi brave homme que Spithridate, & les troupes qu'il avoit avec lui, & qui n'étoient pas peu considérables, il avoit honte du reproche qu'on pouvoit

[z] *Que prenant avec lui le Spartiate Hérippidas.*) Cet Hérippidas étoit le chef du nouveau conseil des trente, que les Spartiates avoient envoyés à Agésilas la seconde année de son généralat, & qui avoient pris la place des trente premiers, à la tête desquels étoit Lysandre, car ce conseil changeoit tous les ans.

[a] *Car il força les soldats mêmes de Spithridate.*) C'est le même Spithridate, qui, à la persuasion de Lysandre, s'étoit venu rendre à Agésilas, comme cela paroît par Xénophon. Ceux qui ont voulu changer de nom pour en faire un autre homme, se sont fort trompés, & ont jetté dans tous ces endroits une obscurité impénétrable.

pouvoit lui faire d'une avarice ſordide, & d'une indigne chicheté, à lui qui toute ſa vie s'étoit picqué non ſeulement de s'en garantir lui-même, mais d'empêcher encore ſa patrie d'y tomber.

Outre ces raiſons qui ſautent d'abord aux yeux, ce qui l'affligeoit encore davantage, c'étoit l'amour qu'il avoit conçu pour le jeune Mégabate, qui étoit empreint bien avant dans ſon cœur, quoique pendant tout le tems qu'il l'eut avec lui, il eût fait tous ſes efforts & ſe fût ſervi de tout ſon courage pour réſiſter vigoureuſement à ſes deſirs, & pour s'empêcher d'être vaincu; juſques là qu'un jour Mégabate s'étant approché de lui pour le ſaluer d'un baiſer, Agéſilas ſe détourna pour l'éviter. Le jeune homme tout honteux de ce refus, changea de manieres, & ne le ſalua plus que de loin. De quoi Agéſilas étant bien fâché, & ſe repentant d'avoir rejetté ce baiſer, fit ſemblant d'être fort ſurpris de ce que Mégabate ne venoit plus le baiſer à ſon ordinaire. Alors ſes amis les plus familiers lui dirent: *C'eſt vous-même, Seigneur, qui en êtes cauſe, vous qui l'autre jour n'attendites point, & qui refusâtes le baiſer de ce beau garçon, comme ſi vous en aviez peur. Il ſera aiſé de lui perſuader d'y revenir, & de vous ſaluer à l'ordinaire, pourvu qu'il ſoit aſſuré que vous ne le fuirez point.*

A ces mots Agéſilas demeura quelque tems tout penſif & renfermé en lui-même; & enfin rompant le ſilence, il leur répondit: *il n'eſt pas beſoin que vous lui en parliez, & que vous lui perſuadiez d'y revenir; car je vous déclare que ce ſecond combat que je rends ici contre ce baiſer, me fait plus de plaiſir que ſi tout ce que je vois devant moi devenoit or.* Voilà quelle étoit la ſageſſe d'Agéſilas pendant que Mégabate étoit avec lui. Mais dès

qu'il

qu'il fut abſent ſon amour ſe ralluma avec tant de violence, que ſi ce jeune garçon fût revenu & ſe fût préſenté devant lui, il ſeroit bien difficile de dire ſi Agéſilas auroit eu aſſez de force & d'empire ſur lui-même pour refuſer ſon baiſer.

Quelque tems après, Pharnabaze demanda à avoir avec lui une conférence, & un homme de Cyzique, nommé Apollophanes, qui étoit leur hôte commun, les fit aboucher. Agéſilas arriva le premier au rendez-vous avec ſes amis; & en attendant Pharnabaze, il s'aſſit à l'ombre d'un arbre ſur l'herbe qui étoit fort haute. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ſes gens étendirent à terre des peaux très-douces, & à long poil, & de magnifiques tapis de diverſes couleurs; mais voyant Agéſilas aſſis tout ſimplement à terre ſans autre façon, il eut honte de ſa molleſſe, & s'aſſit comme lui ſur l'herbe nue, quoiqu'il fût vêtu d'une robe d'une fineſſe admirable & d'une très-riche couleur.

Quand ils ſe furent ſalués, Pharnabaze, qui après tous les grands ſervices qu'il avoit rendus à Lacédémone dans la guerre contre les Athéniens ne manquoit pas de ſujet légitime de plainte, de voir ſon pays pillé & fourragé par ceux dont il auroit dû attendre toute ſorte de protection & de reconnoiſſance, parla le premier, [b] & étala ſes raiſons d'une maniere très-ſimple & très-touchante. Agéſilas voyant que les Spartiates

[b] *Et étala ſes raiſons d'une maniere très-ſimple & très-touchante.*) Xénophon rapporte ſon diſcours dans ſon quatrieme livre, page 399. & il eſt en effet très-ſimple & très-touchant. La réponſe qu'Agéſilas fait ici, & qui eſt très-belle, n'eſt que le ſens & le précis de celle que rapporte Xénophon.

tiates qu'il avoit avec lui en étoient frappés, & que de honte ils tenoient les yeux attachés à terre dans un profond ſilence, ne ſachant ce qu'on pouvoit répondre à de ſi grandes vérités; car ils voyoient que Pharnabaze étoit traité indignement, prit la parole, & répondit à-peu-près en ces termes : *Seigneur Pharnabaze, pendant tout le tems que nous avons été amis du roi votre maître, nous l'avons traité en ami; mais préſentement que nous ſommes devenus ſes ennemis, nous lui faiſons une guerre ouverte, comme cela eſt juſte. Voyant donc que vous lui appartenez, nous cherchons à lui nuire en vous faiſant du mal. Mais dès le jour même que vous vous jugerez digne d'être appellé plûtôt l'ami & l'allié des Grecs, que l'eſclave du roi de Perſe, comptez que cette armée que vous voyez devant vos yeux, que toutes ces armes, tous ces vaiſſeaux, & nous-mêmes, tous tant que nous ſommes, que tout cela n'eſt ici que pour garder vos biens, & pour aſſurer votre liberté, ſans laquelle il n'y a rien de beau ni de deſirable dans le monde.*

Après cela Pharnabaze lui déclara les ſentimens où il étoit, & lui dit : *Si le roi envoye un autre général à ma place, & qu'il me ſoûmette à ſes ordres, je quitterai ſon ſervice, & je me joindrai à vous. Mais s'il me continue le commandement, je continuerai à le ſervir avec la même affection, & je n'oublierai rien pour repouſſer vos attaques, & pour vous faire le plus de mal que je pourrai pour ſes intérêts.* A ces mots Agéſilas fut ravi; & le prenant par la main, & ſe relevant avec lui, *plaiſe aux dieux, ſeigneur Pharnabaze*, lui dit-il, *qu'avec de ſi nobles ſentimens [c] vous ſoyez plûtôt notre ami, que notre ennemi.* Voilà

[c] *Vous ſoyez plûtôt notre ami, que notre ennemi.*) Agéſilas ne ſe contenta pas de cela, il ajoûta : *Cependant ſachez*

Voilà quelle fut l'iſſue de cette conférence. S'étant ſéparés, & Pharnabaze étant monté à cheval pour ſe retirer, ſon fils demeuré un peu derriere, courut à Agéſilas, & lui dit en ſouriant : *Seigneur Agéſilas, je contracte aujourd'hui avec vous les ſacrés nœuds de l'hoſpitalité ;* & pour ſceau de cette union, il lui donna un beau dard qu'il avoit à la main. Agéſilas le reçut avec joie ; & charmé de la beauté, de la gentilleſſe, & de la généroſité de ce jeune prince, il regarda tout autour de lui pour voir ſi quelqu'un de ceux qui l'accompagnoient n'auroit pas quelque choſe d'aſſez beau, dont il pût payer ſon préſent ; [d] & s'étant apperçu que le cheval de ſon ſecrétaire, nommé Adeus, avoit un harnois magnifique, il le fit ôter, & le donna à ce jeune homme, ſi beau & ſi généreux. Depuis ce moment il ne pouvoit ſe laſſer d'en parler ; & dans la ſuite du tems ce prince ayant été chaſſé de la maiſon de ſon pere par ſes freres, & obligé de ſe retirer dans le Péloponeſe, il eut grand ſoin de lui, le protégea, & le ſervit même dans ſes amours ; car il devint amoureux d'un jeune athlete d'Athenes, & cet athlete étant devenu grand, [e] & ayant

ſachez que je ſortirai au plûtôt des terres de votre obéiſſance, & que dans la ſuite ſi nous avons la guerre enſemble, pendant que nous aurons quelqu'autre à pourſuivre, nous vous laiſſerons en repos, & ne toucherons à rien de tout ce qui vous appartient. Xénophon, livre jv. Il me ſemble que cela ne devoit pas être oublié.

[d] *Et s'étant apperçu que le cheval de ſon ſecrétaire.*) Il y a dans le grec γραφίως, que les interpretes de Xénophon ont expliqué *peintre.* Mais ce n'étoit pas la coûtume des Spartiates de mener des peintres ; on a mieux fait dans Plutarque de traduire *ſecrétaire.*

[e] *Et ayant paſſé l'âge ordinaire des athletes, fut ſur le point d'être refuſé.*) Car les athletes, après un certain

ayant passé l'âge ordinaire des athletes, fut sur le point d'être refusé, quand il se présenta pour être reçu parmi ceux qui devoient combattre aux jeux olympiques. Le jeune Perse eut recours à Agésilas, & le pria de rendre ses bons offices à son athlete afin qu'il ne reçût pas cet affront. Agésilas, qui vouloit lui faire plaisir, entreprit cette affaire, en fit la sienne, & l'emporta enfin après beaucoup de peines & de sollicitations. Car dans toutes les autres choses il étoit très-exact & très juste; mais dans tout ce qui regardoit les amis, il tenoit que cette exacte justice n'étoit qu'un vain prétexte dont on couvroit le refus que l'on faisoit de les servir. Et à ce propos l'on rapporte un petit billet qu'il écrivit à Hydriée le Carien en ces termes : *Si Nicias n'a pas commis le crime dont on l'accuse, délivrez-le pour la justice; s'il l'a commis, délivrez-le pour l'amour de moi. En un mot, délivrez-le.*

Voilà quel étoit Agésilas dans la plûpart des affaires de ses amis. Il y avoit pourtant des occasions où il cédoit au tems pour l'utilité publique; comme cela parut un jour qu'il fut obligé de décamper à la hâte avec assez de desordre, & de laisser un jeune garçon qu'il aimoit, & qui étoit malade. Comme il se retiroit, ce jeune garçon au desespoir de le voir partir, l'appelloit & le conjuroit par les paroles les plus tendres de ne pas l'abandonner; & Agésilas se tournant dit, *qu'il est mal-aisé d'accorder toûjours l'amour avec la sagesse*[f] ! C'est ainsi que l'écrit le philosophe Hiérony-

Il

âge, ne pouvoient plus être reçus à combattre aux jeux olympiques.

f Il y a dans le texte, ὡς χαλεπὸν ἔλεῖν ἅμα καὶ φρονεῖν, mais il vaut mieux lire φιλεῖν au lieu d'ἔλεῖν, l'*amour* au lieu de la *pitié*, comme dans quelques manuscrits.

g Poëte

Il y avoit déja deux ans qu'il étoit à la tête de cette armée, & on ne parloit que de lui dans les hautes provinces de l'Asie ; tout y retentissoit du bruit de sa grande sagesse, de son desintéressement, & de sa modération. Dans ses voyages il ne logeoit jamais dans aucune maison particuliere, mais toûjours dans les plus saints temples. Et au lieu que nous ne voulons point que les hommes voyent ce que nous faisons dans notre particulier, il vouloit toûjours avoir les dieux mêmes pour inspecteurs & pour témoins de ses actions les plus secretes. Et de tous ces milliers de soldats qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un seul qui eût une paillasse plus méchante & plus dure que celle sur laquelle il couchoit. Il étoit si indifférent sur le froid & sur le chaud, qu'il paroissoit seul fait à supporter les saisons les plus rigoureuses, & telles qu'il plaisoit à Dieu de les donner.

Le plus agréable de tous les spectacles pour les Grecs qui habitoient en Asie, c'étoit de voir les lieutenans du roi, ses satrapes, & autres grands seigneurs, qui étoient autrefois si fiers & si insupportables, & qui nageoient dans les richesses, dans les délices, & dans le luxe, obéir & faire la cour à un homme qui alloit couvert d'une méchante cape, & se réformer, ou plûtôt se transformer à une seule parole très courte & très-laconique qu'il leur disoit. De sorte que la plûpart de ceux qui voyoient cette métamorphose, appliquoient fort à propos ce passage de [g] Timothée, [h] *Mars est un tyran, & la Grece ne craint point l'or.*

Toute

[g] Poëte dithyrambique ; il étoit de Milet, & vivoit du tems de Philippe.

[h] *Mars est un tyran, & la Grece ne craint point l'or.*) Pour dire que comme tout

Toute l'Aſie étoit déja émue, & la plûpart des provinces prêtes à ſe révolter. Agéſilas remit l'ordre & le calme dans toutes les villes, leur rendit leur franchiſe & leur liberté, avec les modifications convenables, non-ſeulement ſans verſer le ſang d'un ſeul homme, mais encore ſans en bannir même un ſeul. Après quoi il réſolut de pouſſer en avant & de porter la guerre des rives de la mer de Grece dans le cœur du royaume; d'aller forcer le roi même à craindre pour ſa perſonne & pour la félicité dont il jouiſſoit dans ſes villes d'Ecbatane & de Suze, & l'embarraſſer de tant d'affaires, qu'il n'eût plus le loiſir, aſſis tranquillement dans ſa chaiſe, comme celui qui donne des prix de jeux, de propoſer des récompenſes à tous ceux qui ſe préſenteroient pour faire la guerre aux Grecs, & de corrompre pour cet effet les orateurs & ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes.

Mais ſur ces entrefaites arrive auprès de lui le Spartiate Epicydidas qui lui annonce que Sparte eſt menacée d'une furieuſe guerre, & que les éphores le rappellent & lui ordonnent de venir au ſecours de ſon pays. *O malheureux Grecs, qui vous faites à vous-mêmes des maux plus que barbares!* [i] Car peut-on appeller autrement cette envie, cette révolte & ce ſoulevement des Grecs contre les Grecs, & cette fureur aveugle qui les porte à arrêter de leurs propres mains la Fortune qui les mene rapidement au comble de la gloire & de la félicité, à tourner contre leur propre corps leurs armes qui étoient dreſ-

ſées

plie ſous les tyrans, les Perſes reconnoiſſoient la loi d'Agéſilas, malgré leur luxe & leurs richeſſes.

[i] C'eſt un paſſage d'un poëte.

ſées contre les Barbares, & à rappeller dans leur pays la guerre qui en étoit déja ſi loin? C'eſt pourquoi je ne ſaurois être du ſentiment de Demaratus de Corinthe qui diſoit, *que les Grecs, qui n'avoient pas vu Alexandre aſſis ſur le throne de Darius, avoient été privés d'une volupté bien grande*; au contraire, je ſuis perſuadé qu'ils auroient verſé des torrens de larmes, venant à penſer quel grand ſujet de gloire & de triomphe ils avoient laiſſé à cet Alexandre & à ſes Macédoniens, en s'amuſant par leurs guerres inteſtines à ſacrifier de ſi belles troupes & de ſi braves généraux à Leuctres, à Coronée, à Corinthe & en Arcadie. Cependant, de toutes les actions d'Agéſilas, il n'y en a point de plus belle & de plus glorieuſe que de s'en être retourné ainſi ſur le champ, & il n'y a jamais eu d'autre exemple d'une ſi parfaite obéiſſance & d'une ſi grande juſtice. Car Annibal, déja accablé de malheurs, chaſſé par-tout de l'Italie, eut pourtant beaucoup de peine à obéir à ſes citoyens qui le preſſoient de venir les défendre & ſoutenir une guerre qui leur alloit tomber ſur les bras dans leur propre pays. Et Alexandre, rappellé de même en Macédoine, non-ſeulement n'y alla point, mais fit encore des plaiſanteries de la bataille que ſon lieutenant Antipater avoit donnée à Agis, & dit à ceux qui étoient auprès de lui quand il en reçut la nouvelle : *Mes amis, il me ſemble que, pendant que nous étions occupés ici à défaire le roi Darius, il y a eu une bataille de rats en Arcadie.* Comment donc ne ſeroit-il pas juſte de féliciter Sparte de l'honneur que ſon roi Agéſilas lui rendit, & du reſpect qu'il témoigna pour les loix, lorſqu'ayant reçu le billet qui lui ordonnoit de revenir, il abandonna ſur l'heure

une ſi grande fortune, une puiſſance ſi immenſe, & les hautes & magnifiques eſpérances qui le conduiſoient; & que, ſe trahiſſant en quelque façon lui-même, il s'embarqua [k] ſans voir la fin de ſon entrepriſe, laiſſant à ſes alliés un regret infini de ſon départ, & réfutant admirablement par ſa douceur le mot de Démoſtrate le Phéacien, qui diſoit, *que les Lacédémoniens valoient mieux en public, & les Athéniens en particulier.* Car, ſi Agéſilas ſe montra dans le public très-bon roi & très-excellent capitaine, il ſe montra encore meilleur & plus agréable ami à tous ceux qu'il admettoit dans ſa familiarité & qui jouiſſoient de ſon commerce le plus intime.

Comme la monnoie de Perſe avoit d'un côté la figure d'un archer, il dit en partant, *que dix mille archers du roi le chaſſoient d'Aſie;* [l] parce qu'on avoit répandu dans Athenes & dans Thebes dix mille pieces de cette monnoie, qu'on avoit données aux orateurs de ces villes, qui, par leurs harangues ſéditieuſes exciterent les peuples de ces deux puiſſantes villes, & les obligerent à prendre les armes contre Sparte.

Après qu'il eut paſſé l'Helleſpont il continua ſa

[k] *Sans voir la fin de ſon entrepriſe.*) C'eſt un mot d'Homere, ἀτελευτήτῳ ἐπὶ ἔργῳ Iliad. IV. 175. qui eſt tiré du diſcours qu'Agamemnon fait à ſon frere qui vient d'être bleſſé. Plutarque mêle ſouvent dans ſa compoſition des morceaux tirés des poëtes, & ſur tout d'Homere, qui relevent extrêmement ſa compoſition, & qui font un grand plaiſir à ceux qui les ſentent.

[l] *Parce qu'on avoit répandu dans Athenes & dans Thebes.*) Xénophon écrit que Tithrauſte avoit envoyé en Grece Timocrate de Rhodes avec cinquante talens, cinquante mille écus, qu'il diſtribua à Thebes, à Argos, à Corinthe. Mais il ajoûte que Athenes n'eut aucune part à cette diſtribution.

[m] *Mais*

ſa marche au-travers de la Thrace, ſans avoir recours aux prieres pour obtenir de ces Barbares le paſſage libre ; mais en approchant de leurs terres, il leur envoyoit demander à chacun, *comment ils vouloient qu'il paſsât chez eux, en ami ou en ennemi.* Tous les autres peuples du pays le reçurent avec amitié & l'accompagnerent avec toutes les marques d'honneur ſelon leur pouvoir. [m] Mais ceux qu'on appelle les Tralles, à qui l'on dit que Xerxès même avoit donné des préſens pour obtenir la permiſſion de paſſer dans leur pays avec ſon armée, demanderent à Agéſilas pour ſon paſſage cent talens & autant de femmes. Agéſilas ne répondit à cette impertinente demande que par une ironie. Il dit aux envoyés, en ſe mocquant d'eux : *Que ne ſont-ils donc venus avec vous pour les recevoir? cela en valoit bien la peine.* En même tems il marcha contre les

[m] *Mais ceux qu'on appelle les Tralles.*) On voit bien que les Tralles dont Plutarque parle ici, ne peuvent être les habitans de Tralles, ville de Lydie, dont il parle dans la vie de Céſar, car Agéſilas eſt en Thrace, & traverſe la Thrace. Il faut donc qu'il s'agiſſe ici de quelqu'un de ces peuples Septentrionaux. On a voulu corriger Τραχαλλεῖς, *les Trachalles, les Trachalliens.* Mais il ne faut rien changer au texte. Le P. Lubin a fort bien remarqué que Stéphanus rapporte que Théopompe met les Tralles dans la province Trallia, qui étoit une province de l'Illyrie ſur la frontiere de la Thrace & de la Macédoine. Ce que Plutarque ajoûte que Xerxès avoit fait des préſens à ces Tralles pour obtenir un paſſage dans leur pays, eſt fondé ſur ce qu'Hérodote écrit dans ſon ſeptieme livre que Xerxès paſſa au-travers de pluſieurs pays de Thrace qu'il nomme. Car quoiqu'il ne parle pas nommément des Tralles, on peut croire ſur le rapport de Théopompe, qu'ils faiſoient partie d'un de ces peuples qui ſont nommés, ou qu'ils étoient dans leur voiſinage.

les Barbares qui l'attendoient en bataille, les attaqua, les mit en fuite & leur tua beaucoup de gens.

Il envoya faire la même propoſition au roi de Macédoine. [a] Ce roi répondit, *qu'il verroit.* Cette réponſe rapportée à Agéſilas : *Eh bien*, dit-il, *qu'il voie tout à ſon aiſe ; cependant nous allons paſſer.* Le roi, rempli d'admiration pour ſon audace, & ſaiſi de crainte, le pria de paſſer comme ami. Il ravagea les terres des Theſſaliens, parce qu'ils avoient fait alliance avec les ennemis de Lacédémone, & envoya Xénoclès & Scytha, ambaſſadeurs à Lariſſe pour la ſolliciter de prendre le parti de Lacédémone.

Les habitans de Lariſſe retinrent ces ambaſſadeurs priſonniers. Les Spartiates, pleins d'indignation, étoient d'avis qu'Agéſilas allât mettre le ſiége devant cette place ; mais Agéſilas répondit, *qu'il ne voudroit pas s'être rendu maître de la Theſſalie entiere, & avoir perdu un de ſes ambaſſadeurs*, & fit tant qu'il les retira par compoſition. Et ce n'eſt peut-être pas une choſe qu'on doive tant admirer dans Agéſilas, puiſque quelque tems auparavant ayant reçu la nouvelle qu'il y avoit eu une grande bataille près de Corinthe, où étoient morts une infinité de braves gens, mais où les ennemis avoient infiniment plus perdu que les Spartiates, non-ſeulement ne parut ni joyeux ni enorgueilli de cette victoire, mais il s'écria, avec un ſoupir qui partoit du fond du cœur : *O malheureuſe Grece, qui viens de tuer de tes propres mains tant de braves gens qui, conſervés, auroient ſuffi pour défaire en bataille tous les Barbares !*

Dans

[a] Au roi Æropus, ou à ſon fils Pauſanias.

• *Entre*

Dans ſa marche, les Theſſaliens, & ſur-tout ceux de Pharſale, le ſuivant en queue, le harceloient continuellement & incommodoient beaucoup ſon armée. Il ſe mit à la tête de cinq cent chevaux, fondit ſur eux, les mit en fuite, en tua pluſieurs, fit quelques priſonniers & éleva un trophée de cette défaite [o] entre le mont Prantes & le mont Narthacium, plus charmé de cette victoire que de toutes celles qu'il avoit remportées; en ce qu'avec une ſi petite troupe de gens de cheval qu'il avoit choiſis & formés lui-même, il avoit défait ceux qui de tout tems ſe glorifioient le plus de leur [p] cavalerie. Là Diphridas, un des éphores, vint au-devant de lui pour lui ordonner d'entrer incontinent en armes dans la Béotie. Agéſilas, quoiqu'il eût formé le deſſein de s'y jetter dans la ſuite avec une plus forte armée, ne voulant pourtant pas deſobéir aux ordres du conſeil ſupérieur, ſe tournant vers ceux qui étoient avec lui, leur dit: *Voici venir le grand jour qui nous a obligés de quitter l'Aſie;* & en même tems il manda deux compagnies de l'armée qui étoit campée près de Corinthe. Les Lacédémoniens, qui étoient reſtés dans la ville, voulant lui faire honneur à cauſe de la prompte obéiſſance qu'il rendoit à leurs ordres, firent publier à ſon de trompe que tous les jeunes gens qui voudroient aller au ſecours de leur roi n'avoient qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eut

[o] *Entre le mont Prantes & le mont Narthacium.*) J'ai voulu marquer préciſément le lieu où ce trophée fut dreſſé. Prantes & Narthacium, ou Narthécium, deux montagnes de la Theſſalie dans la Phthiotide.

[p] Car la cavalerie des Theſſaliens étoit la plus eſtimée.

eut pas un ſeul dans Sparte qui ne vînt ſe préſenter avec joie & donner ſon nom. Mais les éphores en choiſirent ſeulement cinquante des plus diſpos & des plus forts, qu'ils lui envoyerent.

Agéſilas, ayant paſſé le pas des Thermopyles, & traverſé la Phocide amie & alliée de Sparte, entra dans la Béotie & campa [q] dans la plaine de Chéronée. [r] A peine étoit-il logé, qu'il vit le ſoleil s'éclipſer tout-d'un-coup, & paroître comme la lune quand elle eſt dans ſon croiſſant, & ſur le moment il reçut la nouvelle que Piſandre avoit été défait dans un combat naval près de Cnide, par Pharnabaze & par Conon, & qu'il y avoit été tué. Cette nouvelle l'affligea ſenſiblement, comme on peut le croire, tant à cauſe de la perte de ſon beau-frere, qu'à cauſe du malheur public. Mais, de peur qu'un ſi grand échec, venant à être ſu, ne décourageât & n'effrayât ſes troupes qui marchoient au combat, il ordonna à tous ceux qui venoient du côté de la mer, de répandre un bruit tout contraire, [s] & de dire que

[q] *Dans la plaine de Chéronée.*) Sur les bords du Céphiſe. On a ſouvent confondu cette bataille de Chéronée avec celle de Coronée en Theſſalie, qui fut donnée cinquante-trois ans auparavant, c'eſt-à-dire la ſeconde année de l'olymp. lxxxiij.

[r] *A peine étoit-il logé, qu'il vit le ſoleil s'éclipſer tout-d'un-coup.*) Les plus ſavans aſtronomes marquent cette éclipſe au 29 d'Août, la troiſieme année de l'olympiade xcvj. 392. avant l'ere chrétienne.

[s] *Et de dire que Piſandre avoit gagné une bataille navale.*) Xenophon qui y étoit, ajoûte, *mais qu'il y avoit été tué.* Cette circonſtance rend l'action d'Agéſilas bien plus grande. Au reſte cette diſſimulation de cacher de grandes pertes ſous de feints avantages dans des momens critiques, a été ſouvent employée par les plus grands généraux.

[s] Dans

que Piſandre avoit gagné une bataille navale, avec grande perte des ennemis ; & lui-même, paroiſſant en public, couronné d'un chapeau de fleurs, fit un ſacrifice d'action de graces pour cette bonne nouvelle, & envoya à ſes amis des portions du ſacrifice.

Après qu'il ſe fût avancé, & qu'arrivé devant Chéronée il fut en préſence des ennemis, il ſe mit en bataille, donna aux Orchoméniens l'aile gauche, & prit pour lui la droite. Les Thébains ſe mirent auſſi en bataille de leur côté ; ils prirent pour eux l'aile droite & donnerent la gauche aux Argiens. Xénophon écrit [a] que ce fut la plus furieuſe de toutes les batailles qui euſſent été données de ſon tems ; & il doit en être cru, car il y étoit, & il combattit auprès d'Agéſilas avec lequel il étoit revenu d'Aſie.

La premiere charge ne fut ni bien opiniâtre ni bien longue, car les Thébains mirent d'abord en fuite les Orchoméniens, & Agéſilas renverſa & mit en déroute les Argiens. Mais les uns & les autres, ayant ſu que leur aîle gauche étoit fort maltraitée & qu'elle fuyoit, ils tournerent incontinent, Agéſilas pour s'oppoſer aux Thébains & pour leur ravir la victoire, & les Thébains pour ſuivre leur aile gauche qui s'étoit retirée vers l'Hélicon. Dans ce moment, Agéſilas pouvoit remporter une victoire sûre, ſans coup férir, s'il avoit voulu laiſſer paſſer les Thébains pour les charger en queue ; mais emporté par l'ardeur de ſon courage & par une ambition opiniâtre de montrer ſa valeur, il voulut s'oppoſer à leur paſſage & les attaquer de front pour avoir

[a] Dans ſon quatrieme livre, page 495.

avoir le plaiſir de les renverſer de vive force.

Les Thébains le reçurent ſans s'étonner. La mêlée fut âpre & ſanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans le lieu où Agéſilas combattoit au milieu des cinquante jeunes hommes que Sparte lui avoit envoyés. La valeur & l'émulation de ces jeunes gens vinrent fort à propos au roi, & furent cauſe de ſon ſalut, car ils combattirent avec beaucoup d'ardeur, s'expoſant les premiers. Ils ne purent pourtant pas l'empêcher d'être bleſſé, car il reçut au-travers de ſes armes pluſieurs coups de pique & d'épée. Mais après de grands efforts ils l'arracherent encore vivant aux ennemis ; & lui faiſant un rempart de leurs corps, ils lui immolerent quantité de Thébains, & pluſieurs de ces jeunes gens demeurerent morts ſur la place. Enfin voyant que c'étoit une affaire trop difficile que de renverſer de front les Thébains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils avoient refuſé de faire d'abord, ils ouvrirent leur phalange pour leur donner paſſage ; & après qu'ils furent paſſés, comme ils marchoient avec plus de deſordre, ils tournerent ſur eux & les attaquerent par les flancs & par la queue. Ils ne purent pourtant jamais les rompre ni les mettre en fuite ; ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours & gagnerent l'Hélicon, bien fiers du ſuccès de ce combat où de leur côté ils s'étoient toujours maintenu invincibles.

Agéſilas, quoique très-affoibli par tant de bleſſures qu'il avoit reçues & par la quantité de ſang qu'il avoit perdu, ne voulut pourtant pas ſe retirer dans ſa tente, qu'il ne ſe fût fait porter au lieu où étoit ſa phalange, & qu'il n'eût vu em-

porter

porter devant lui tous ſes morts ſur leurs armes mêmes. Là on vint lui dire que pluſieurs " des ennemis s'étoient réfugiés dans le temple de Minerve Itonienne, qui étoit tout auprès; & lui demander ce qu'il vouloit qu'on en fit. Comme il étoit plein de piété & de reſpect pour les dieux, il ordonna qu'on les laiſsât aller. Au-devant de ce temple il y avoit un trophée que les Béotiens y avoient élevé après avoir défait les Athéniens en bataille ſous la conduite de Sparton, & tué leur chef * Tolmidas.

Le lendemain matin, Agéſilas, voulant éprouver ſi les Thébains auroient le courage de recommencer le combat, commanda à ſes troupes de ſe couronner de chapeaux de fleurs en l'honneur du dieu, & à ſes flûteurs de jouer de la flûte, pendant qu'il feroit dreſſer & orner un trophée pour monument de ſa victoire. Dans ce même moment les ennemis lui envoyerent des hérauts pour demander la permiſſion d'enterrer leurs morts. Il la leur accorda avec une trêve; & ayant confirmé ſa victoire par cette action de vainqueur, il ſe fit porter à Delphes où l'on célébroit les jeux pythiques. Là il fit la proceſſion ſolemnelle qui fut ſuivie d'un ſacrifice, & conſacra au dieu la dixme du butin qu'il avoit fait en Aſie, & qui monta à cent talens.

Après la fête il s'en retourna par mer à Sparte. Ses citoyens le reçurent avec toutes les marques d'une véritable joie, & le regarderent avec admiration, voyant ſes mœurs ſimples & ſa vie pleine de frugalité & de tempérance. Car il n'étoit pas revenu changé des pays étrangers, comme

" Il y en avoit quatre-vingt.

* A la bataille de Coronée.

me la plûpart des autres généraux ; il n'avoit en rien pris les mœurs des Barbares ; il ne ſouffroit point avec peine les uſages de ſon pays ; il ne les combattoit point. Au contraire, honorant les coutumes reçues, s'y ſoumettant & les aimant comme les plus ſimples citoyens qui n'avoient jamais paſſé l'Eurotas, il ne changea la moindre choſe ni à ſes repas, ni à ſes bains, ni à l'équipage de ſa femme, ni aux ornemens de ſes armes, ni aux meubles & aux ornemens de ſa maiſon ; juſques-là qu'il y laiſſa les mêmes portes qui y étoient auparavant, [y] & qui étoient ſi vieilles, qu'on croyoit que c'étoient les mêmes qu'Ariſtodeme y avoit miſes. Et Xénophon aſsûre que le coche même de ſa fille n'étoit en rien plus beau ni plus orné que ceux de tous les autres. On appelle ce coche *canathre*, & c'eſt une eſpece de chaiſe de bois faite en forme de griffons, ou d'autres animaux d'une figure étrange, dans laquelle ils menent les filles aux proceſſions. Xénophon ne nous a pas conſervé le nom de cette fille d'Agéſilas, & Dicéarque s'en prend à lui & ſe met véritablement en colere de ce que nous ignorons le nom de cette fille, & celui de la mere d'Epaminondas. Mais dans de vieilles inſcriptions que nous avons vues à Sparte, nous avons trouvé que la femme d'Agéſilas

[y] *Et qui étoient ſi vieilles qu'on croyoit que c'étoient les mêmes qu'Ariſtodeme y avoit miſes.*) Cet Ariſtodeme étoit fils d'Hercule, & celui qui avoit fondé la famille royale de Sparte, l'an 1100. avant l'ere chrétienne ; de ſorte que ces portes du palais d'Agéſilas, lorſqu'il retourna à Sparte après la victoire de Chéronée, avoient ſept cent huit ans. Quelle différence de ces mœurs aux nôtres ! nos portes, nos cheminées, nos fenêtres changent tous les jours comme les modes de nos habits.

[z] On

géſilas s'appelloit Cléora, & qu'elle avoit deux filles, l'une appellée *Apolia* [a], & l'autre *Pralyta*.

On voit encore aujourd'hui à Lacédémone la lance dont il ſe ſervoit, qui n'eſt en rien différente des autres. Comme il voyoit qu'il y avoit quelques citoyens qui s'enorgueilliſſoient & qui s'en faiſoient accroire, parce qu'ils nourriſſoient beaucoup de chevaux, il perſuada à ſa ſœur, appellée Cyniſca, de monter ſur un char & d'aller combattre & diſputer le prix aux jeux olympiques, pour faire voir aux Grecs que la victoire qu'on y remportoit n'étoit pas le fruit du courage & de la valeur, mais des richeſſes & de la dépenſe. Il avoit avec lui le ſage Xénophon qu'il eſtimoit infiniment & à qui il faiſoit de grands honneurs. Il l'obligea à faire venir ſes enfans à Sparte, afin qu'ils y fuſſent élevés & qu'ils y appriſſent la plus belle & la plus grande de toutes les ſciences, celle de commander & d'obéir.

Après la mort de Lyſandre il trouva une ligue toute formée contre lui, & que Lyſandre avoit ameutée & fomentée. Pour faire donc voir quel homme c'étoit que Lyſandre, il fut ſur le point de produire une harangue qu'il avoit laiſſé écrite de ſa main, que Cléon d'Halicarnaſſe lui avoit compoſée, & qu'il devoit réciter devant le peuple, pour établir de grandes nouveautés dans la ville, & y changer le gouvernement. Mais quelqu'un des ſénateurs, homme ſage, ayant lu cette harangue, & craignant la force & la véhémence de cette compoſition, lui conſeilla *de ne pas déterrer Lyſandre, mais plûtôt d'enterrer ſon diſcours avec*

[a] Ou *Eupolia*, & l'autre *Proauga*.

[a] Voyez

avec lui. [a] Agéſilas le crut & garda le ſilence. Et pour ceux qui étoient entrés contre lui dans cette ligue & qui étoient ſes ennemis déclarés, il ne chercha pas ouvertement à leur nuire, [b] mais, en contribuant de tout ſon pouvoir à leur faire toujours obtenir, ou le commandement des armées, ou quelqu'autre emploi conſidérable, il leur donnoit par-là le moyen de faire éclater leur méchanceté & leur avarice dans ces emplois; & enſuite, en les aidant, en les favoriſant de ſon crédit & en ſollicitant pour eux quand ils étoient appellés en juſtice, il les attiroit à lui & les rendoit ſes amis, de ſes ennemis qu'ils étoient auparavant. De ſorte que bientôt il ne trouva plus perſonne qui réſiſtât à ſes volontés & qui voulût lui faire tête. Car l'autre roi Agéſipolis [c], étant fils d'un banni, & encore en fort bas âge, d'ailleurs d'un naturel doux & modeſte, ne ſe mêloit pas beaucoup du gouvernement. Encore Agéſilas trouva-t-il le moyen de gagner ſes bonnes graces; car les rois de Sparte, quand ils ſont dans la ville, mangent toujours enſemble à la même table.

Agéſilas donc, voyant qu'Agéſipolis n'étoit pas moins porté à l'amour que lui-même, lui ouvroit toujours à table quelques propos ſur les beaux garçons de la ville, & excitoit ce jeune homme

[a] Voyez la Vie de Lyſandre.

[b] *Mais en contribuant de tout ſon pouvoir à leur faire toûjours obtenir ou le commandement des armées, ou quelqu'autre emploi conſidérable.*) Mais eſt-ce là l'action d'un homme de bien & qui aime ſa patrie, de travailler à avancer les méchans pour ſe les rendre amis, en les aidant enſuite à ſe tirer de toutes les affaires qu'ils ſe ſont attirées par leur injuſtice?

[c] Agéſipolis, premier fils de Pauſanias.

[d] *Les*

homme à en aimer quelqu'un de ceux qu'il aimoit auſſi, & le ſervoit dans ſa paſſion ; car à Sparte ces ſortes d'amour n'ont rien de honteux, au contraire on y voit éclater toute ſorte de pudeur, d'honnêteté & de continence ; & ce n'eſt qu'une ambition & un ardent deſir de rendre ceux qu'on aime plus aimables & plus vertueux, comme nous l'avons écrit dans la vie de Lycurgue.

Par tous ces moyens Agéſilas acquit un pouvoir preſque abſolu dans la ville, & il s'en ſervit pour faire déclarer général de la flotte Téleutias, ſon frere utérin. Après quoi il partit avec ſon armée de terre, alla mettre le ſiége devant Corinthe & prit ce qu'on appelloit les longues murailles, pendant que ſon frere Téleutias l'aſſiégeoit par mer. [d] Les Argiens occupoient alors Corinthe, & célébroient les jeux Iſthmiques. Agéſilas y arriva dans le moment qu'ils venoient d'achever le ſacrifice, & ſe jettant ſur eux il les chaſſa & les obligea d'abandonner tout l'appareil de la fête.

Les bannis de Corinthe qui l'accompagnoient ſe mirent à le prier de préſider à la cérémonie & de célébrer lui-même les jeux, mais il les refuſa & voulut qu'ils le fiſſent eux-mêmes & qu'ils préſidaſſent ; & il ſe tint là pendant que dura la fête pour leur procurer toute la ſûreté qu'ils pouvoient deſirer. Mais après qu'il fut parti, les Argiens, qui étoient reſtés dans la ville, ſe mirent à [e] célébrer de nouveau ces mêmes jeux.

[f] Plu-

[d] *Les Argiens occupoient alors Corinthe.*) Plutarque confond ici deux expéditions d'Agéſilas contre Corinthe, & n'en fait qu'une. Xénophon les a fort bien diſtinguées dans ſon quatrieme livre, page 410.

[e] C'étoit un droit que les Argiens prétendoient avoir ſeuls.

[f] *Plu-*

f Pluſieurs de ceux qui avoient vaincu aux premiers vainquirent encore aux ſeconds, mais il y en eut d'autres qui, ayant été déclarés vainqueurs la premiere fois, furent déclarés vaincus la ſeconde. Et ſur cet empreſſement des Argiens, Agéſilas fit voir qu'ils devoient s'accuſer d'une grande lâcheté, en ce qu'eſtimant ſi fort ces jeux, & regardant comme quelque choſe de grand & de fort reſpectable le droit d'y préſider, ils n'avoient pourtant pas oſé paroître pour défendre par les armes ce droit qu'ils prétendoient. Pour lui, il eſtimoit qu'il falloit garder un certain milieu dans ces ſortes de choſes, & n'en être ni trop ni trop peu curieux. Quand il étoit à Sparte il n'épargnoit rien pour orner & embellir les chœurs, les jeux & les fêtes qu'on y célébroit; il les honoroit de ſa préſence, il y paroiſſoit avec tout l'empreſſement & le zele qu'on eût pu deſirer. Il n'y avoit pas un ſeul des jeux & des combats des jeunes garçons & des jeunes filles, auxquels il n'aſſiſtât avec joie. Mais il n'avoit nul goût pour tous les autres amuſemens qui occupent les hommes & qui font leur admiration, & il faiſoit ſemblant de ne pas s'y connoitte.

Un

f *Pluſieurs de ceux qui avoient vaincu aux premiers, vainquirent encore aux ſeconds, mais il y en eut d'autres.*) Je croi que Plutarque a cherché ici plus de fineſſe qu'il n'y en a. Xénophon dit: *Ainſi il arriva cette année que dans ces mêmes jeux pluſieurs vainquirent deux fois, & pluſieurs furent vaincus deux fois*, pour marquer tout ſimplement comme une choſe fort extraordinaire qu'on eût vaincu deux fois, ou qu'on eût été vaincu deux fois aux jeux d'une même année, ce qui n'avoit jamais été vû, parce qu'il n'étoit jamais arrivé que cette fois-là, qu'ils euſſent été célébrés deux fois dans la même année.

Un jour le comédien Callipidas, qui étoit un merveilleux acteur pour le tragique, & qui, par l'excellence de ſon art, avoit acquis une grande réputation parmi les Grecs, & qui en étoit honoré, l'ayant rencontré, l'aborda le premier; & après l'avoir ſalué, il ſe mêla avec beaucoup d'oſtentation & de faſte parmi ceux qui ſe promenoient avec lui, ſe faiſant voir & s'attendant que le roi lui feroit quelque careſſe qui ſatisferoit ſa vanité. Enfin, comme ce prince ne le regardoit pas ſeulement, il lui dit : *Seigneur, eſt-ce que vous ne me connoiſſez pas?* A ces mots, Agéſilas jettant les yeux ſur lui : *Mais n'es-tu pas*, lui dit-il, *Callipidas le farceur?* Une autre fois on le preſſoit d'aller entendre un homme qui contrefaiſoit parfaitement le roſſignol, & il le refuſa, en diſant, *qu'il avoit ſouvent entendu le roſſignol même.*

Le médecin Menecrate, ayant réuſſi dans quelques cures deſeſpérées, fut appellé *Jupiter*; & non-ſeulement il reçut ce grand titre, mais il l'employoit lui-même fort inſolemment, juſques-là qu'il eut l'audace d'écrire un jour à Agéſilas en ces termes : *Menecrate Jupiter, au roi Agéſilas, ſalut.* Agéſilas, pour lui faire ſentir ſa folie, lui répondit : *Le roi Agéſilas, à Menecrate, ſanté.*

Pendant qu'il étoit dans le territoire de Corinthe où il avoit pris le temple de Junon, comme il regardoit ſes ſoldats emmener tous les eſclaves qui ſortoient de ce temple, & emporter tout le butin, il arriva auprès de lui des ambaſſadeurs de Thebes, pour lui propoſer de faire amitié & alliance avec les Thébains. Agéſilas, qui de tout tems haïſſoit cette ville, & qui croyoit de plus qu'en cette occaſion il étoit important, pour le bien des affaires, de lui marquer un grand

mépris, fit ſemblant de ne pas appercevoir ces ambaſſadeurs & de ne pas entendre ce qu'ils lui diſoient ; mais ſur l'heure même il fut puni de cet orgueil, comme par un effet de la vengeance divine. Car, avant que les Thébains ſe fuſſent retirés, un courier vint à toute bride lui apporter la nouvelle qu'une des bandes des Lacédémoniens, qui étoit dans le [g] Léchée, avoit été taillée en pieces par Iphicrate. C'étoit une des plus grandes pertes que les Lacédémoniens euſſent faites depuis long-tems ; car ils avoient perdu beaucoup de leurs plus braves ſoldats ; & à cette perte ſe joignoit encore la honte, leur infanterie peſamment armée ayant été défaite par des troupes armées légérement, & les Lacédémoniens par des ſoldats mercenaires.

A cette nouvelle, Agéſilas ſe leva & ſe mit en marche pour aller à leur ſecours ; mais ayant appris en chemin que l'affaire étoit finie & que les morts avoient été enlevés, il s'en retourna au temple de Junon, fit appeller les ambaſſadeurs des Béotiens & leur donna audience. Mais ces ambaſſadeurs, le traitant à leur tour avec arrogance & avec mépris, ne lui dirent pas un ſeul mot de paix, & lui demanderent ſeulement qu'il les laiſsât encore dans Corinthe. Cette demande piqua Agéſilas, qui, plein de dépit & de colere, leur dit : [h] *Si vous voulez voir vos amis*

[g] C'étoit l'arſénal des Corinthiens.

[h] *Si vous voulez voir vos amis s'enorgueillir de leurs grands ſuccès.* Cette réponſe me paroît mieux dans Xénophon. *Je ſai*, leur dit il en ſouriant, *que ce n'eſt pas pour voir vos ſoldats que vous demandez à entrer dans Corinthe, mais pour être ſpectateurs du grand ſuccès que vos armes viennent d'avoir. Donnez-vous un moment de patience, je vous conduirai moi-même, & avec moi vous verrez*

amis s'enorgueillir de leurs grands succès, demain vous pourrez avoir cette satisfaction tout à votre aise.

Le lendemain il les mena avec lui, fit en leur présence le dégât autour de Corinthe, s'avança jusqu'aux murailles de la ville ; & après avoir fait voir que les Corinthiens n'avoient osé sortir pour défendre leur pays, il renvoya ces ambassadeurs. Ensuite, après avoir recueilli ceux qui étoient échappés de la défaite, il reprit le chemin de Lacédémone, décampant le matin avant le jour, & n'arrivant le soir au lieu où il vouloit loger qu'après la nuit close, pour empêcher que les Arcadiens, qui les haïssoient & qui leur portoient envie, ne se réjouissent de leur malheur.

[i] Quelque tems après, voulant faire plaisir aux Achéens, il passa avec eux en armes dans l'Acarnanie d'où il emmena un grand butin après avoir défait les Acarnaniens dans un grand combat. Comme il vouloit s'en retourner vers le commencement de l'automne, les Achéens le pressoient d'attendre encore un peu de tems, jusqu'à l'arrivée de l'hiver, pour empêcher les ennemis

verrez beaucoup mieux quel est ce grand exploit. Et il ne les trompa point, ajoûte Xénophon, car dès le lendemain matin, après avoir sacrifié, il mena son armée vers Corinthe, &c.

[i] *Quelque tems après voulant faire plaisir aux Achéens, il passa avec eux en armes dans l'Acarnanie.*) Les Achéens tenoient la ville de Calydon, qui étoit auparavant de l'Etolie. Les Acarnaniens, aidés par les Athéniens & par les Béotiens, vouloient s'en rendre maîtres & en chasser la garnison des Achéens. Ceux-ci se voyant pressés envoyerent demander du secours à Lacédémone, qui envoya Agésilas avec des troupes. Xénophon a décrit au long cette expédition d'Agésilas dans son quatrieme livre.

ennemis de faire leurs ſemailles. Mais il leur répondit qu'il vouloit faire tout le contraire & partir pour leur donner le tems de ſemer : *Car*, ajoûta-t-il, *l'été prochain, quand leurs terres ſeront couvertes d'une riche moiſſon, ils craindront bien plus la guerre.* Et cela arriva comme il l'avoit dit ; l'année ſuivante il ne fut pas plûtôt repaſſé dans leur pays avec ſes troupes, qu'ils firent la paix avec les Achéens.

Dans ce tems-là Pharnabaze & Conon, avec la flotte du roi de Perſe, s'étant rendu maîtres de la mer, ravageoient toute la côte de la Laconie, & les murailles d'Athenes ſe rebâtiſſoient de l'argent que Pharnabaze fourniſſoit aux Athéniens. Cela fit prendre aux Lacédémoniens la réſolution de faire la paix avec le roi. D'abord ils envoient Antalcidas à Tiribaze ; [k] livrant au roi, avec la derniere injuſtice & avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Aſie, pour la liberté deſquels Agéſilas avoit ſi long-tems combattu. Il eſt vrai qu'Agéſilas n'eut aucune part à cette honte ; elle doit tomber toute entiere ſur Antalcidas qui, étant l'ennemi juré d'Agéſilas, hâta cette paix par toutes ſortes de voies, parce que la guerre augmentoit l'autorité, la gloire & la réputation d'Agéſilas. Cependant quelqu'un ayant dit en préſence d'Agéſilas, *que les Lacédémoniens Perſiſoient*, il ne laiſſa pas

[k] *Livrant au roi, avec la derniere injuſtice & avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Aſie.*) Antalcidas dit à Tiribaze, dans la premiere audience, que les Lacédémoniens ne ſe mettoient point en peine de défendre contre le roi la liberté des villes Grecques d'Aſie, qu'il leur ſuffiſoit que les autres villes & les iſles fuſſent libres & indépendantes. Xénophon, liv. jv. pag. 420.

pas de répondre : [l] *Dis plûtôt que les Perſes Laconiſent.* Il fit plus encore ; car en faiſant de grandes menaces & en déclarant la guerre à tous ceux des Grecs qui refuſoient de conſentir à cette paix, il les força de s'y ſoumettre & de paſſer par tout ce que le roi de Perſe voulut.

Mais en cela il ſe conduiſit par une grande vue de politique ; car il prit ce parti ſur-tout [m] à cauſe des Thébains qui, étant obligés par un article de cette paix de laiſſer toute la Béotie libre & indépendante, en ſeroient d'autant plus foibles ſi elle venoit à s'exécuter. Et il déclara bien manifeſtement que c'étoit-là ſon intention, par ce qui arriva dans la ſuite. Car, après l'horrible action que commit Phœbidas, de s'emparer en pleine paix de la citadelle de Thebes, appellée Cadmée, tous les Grecs en furent très-indignés ; mais les Lacédémoniens le ſupportoient encore plus impatiemment que les autres ; ſur-tout ceux qui étoient oppoſés à Agéſilas demandoient avec emportement à Phœbidas par quel ordre il avoit exécuté une ſi étrange perfidie, ne doutant point que le ſoupçon ne dût tomber uniquement ſur lui.

Agéſilas ne fit nulle difficulté de ſoutenir Phœbidas,

[l] *Dis plûtôt que les Perſes Laconiſent.*) Pour dire par-là que tout ce que le roi de Perſe faiſoit en cette occaſion, tendoit à l'avantage des Lacédémoniens.

[m] *A cauſe des Thébains, qui, étant obligés de laiſſer toute la Béotie libre & indépendante, en ſeroient d'autant plus foibles.*) Car n'étant plus maîtres de la Béotie, toutes ſes villes pourroient ou demeurer neutres, ou prendre le parti qui conviendroit à leurs intérêts, ce qui diminueroit d'autant les forces de Thebes. Xénophon a rapporté les articles de cette paix d'Antalcidas dans ſon cinquieme livre, page 430.

[n] Ce

Phœbidas, & de dire hautement & devant tout le monde, *qu'il falloit regarder l'action en elle-même, & voir ſi elle étoit utile; car tout ce qui étoit expédient pour Lacédémone, il étoit beau de le faire de ſon propre mouvement, ſans attendre les ordres de perſonne.* [a] Cependant dans tous ſes diſcours il ſoutenoit toujours que la juſtice étoit la premiere de toutes les vertus, & que ſans elle la valeur même n'eſt jamais utile; car ſi tous les hommes étoient juſtes, on n'auroit jamais beſoin de la valeur. Et à ceux qui lui diſoient, *c'eſt-là l'intention du grand roi*, il leur répondit: *Ce roi que vous appellez grand, comment eſt-il plus grand que moi, à moins qu'il ne ſoit plus juſte?* Sentiment très-digne & très-beau, qu'il faut toujours prendre la juſtice pour regle, & s'en ſervir comme de la meſure royale pour meſurer la grandeur.

Après la paix faite, le roi lui écrivit à lui en particulier des lettres pour lier amitié & hoſpitalité avec lui; mais il ne voulut pas les recevoir, diſant, *que l'amitié publique ſuffiſoit, & que tant que celle-là duroit, on n'avoit pas beſoin d'une amitié particuliere.* Mais ces beaux ſentimens qu'il témoignoit dans ſes diſcours, il ne les ſuivoit pas dans ſes actions; au contraire, il ſe laiſſoit très-ſouvent emporter à ſon ambition & à ſon obſtination opiniâtre; il s'y abandonna ſurtout contre les Thébains, lorſque, non content de ſauver Phœbidas, il perſuada encore à la ville

[a] *Cependant dans tous ſes diſcours il ſoûtenoit toûjours que la juſtice étoit la premiere de toutes les vertus.*) Il paroît par-là qu'Agéſilas étoit perſuadé qu'un homme d'état doit toûjours vanter la juſtice, mais qu'il ne doit perdre aucune occaſion de la violer pour l'avantage de ſon pays.

[b] *Car*

ville de prendre ſur elle l'attentat qu'il avoit commis, de retenir la Cadmée & de mettre à la tête des affaires & du gouvernement de Thebes, Archias & Léontidas, par la trahiſon deſquels Phœbidas avoit ſurpris cette citadelle. Cela ne manqua pas de faire naître d'abord le ſoupçon que c'étoit Phœbidas qui avoit exécuté la choſe, mais que c'étoit Agéſilas qui l'avoit conſeillée; & ce qui arriva dans la ſuite fit bien voir que ce ſoupçon étoit très-fondé. Car, après que les Thébains eurent chaſſé de la Cadmée la garniſon des Lacédémoniens & remis en liberté la ville de Thebes, Agéſilas, ſe plaignant hautement de ce que les Thébains avoient fait mourir Archias & Léontidas, qu'il appelloit polemarques ou gouverneurs, quoiqu'ils fuſſent en effet de véritables tyrans, leur déclara la guerre. Et le roi Cléombrotus, qui régnoit alors à la place d'Agéſipolis qui venoit de mourir, fut envoyé dans la Béotie avec une armée. * Car Agéſilas, qui étoit ſorti de l'âge de puberté depuis quarante ans, & qui par les loix étoit diſpenſé d'aller à la guerre, étoit bien aiſe d'éviter cette expédition, ayant honte qu'après avoir fait la guerre quelque tems auparavant aux Phliaſiens pour des bannis, on le vît encore marcher contre les Thébains pour des tyrans.

Il y avoit alors un Lacédémonien, appellé Sphodrias, qui étoit du parti oppoſé à Agéſilas, & que Cléombrotus avoit laiſſé gouverneur de la ville de Theſpies; homme qui ne manquoit ni d'audace

* *Car Agéſilas, qui étoit ſorti de l'âge de puberté depuis quarante ans.*) J'ai conſervé cette maniere de compter l'âge, parce que c'étoit ainſi que comptoient les Lacédémoniens.

d'audace ni d'ambition, mais dont la tête étoit toujours plus remplie de vaines eſpérances, que de ſageſſe & de bon ſens. Cet homme, deſireux de ſe faire un grand nom, & ſe perſuadant que Phœbidas s'étoit rendu très-illuſtre & très-célebre par l'attentat qu'il avoit commis contre Thebes, s'imagina que ce ſeroit un exploit bien plus glorieux & plus éclatant, ſi de ſon pur mouvement il ſe ſaiſiſſoit du port de Pirée, & qu'il ôtât aux Athéniens l'empire de la mer, en les attaquant inopinément du côté de la terre.

[p] On prétend que ce fut une trame ourdie par Pélopidas & par Gélon qui étoient gouverneurs de la Béotie. Car ils lui envoyerent ſecrettement des hommes qui faiſoient ſemblant de favoriſer le parti des Lacédémoniens qui, louant & exaltant Sphodrias, comme le ſeul homme digne qu'on lui confiât une ſi haute entrepriſe, & le ſeul capable de l'exécuter, firent tant par leurs louanges, qu'ils enflammerent cet eſprit ambitieux & le porterent à ſe charger de cette commiſſion qui n'étoit ni moins injuſte ni moins horrible que celle de la Cadmée, mais qui ne fut exécutée ni avec autant d'audace ni avec le même bonheur; car étant parti la nuit de Theſpies dans

[p] *On prétend que ce fut une trame ourdie par Pélopidas & par Gélon, qui étoient gouverneurs de la Béotie.*) Car les Thébains craignant qu'ils ne fuſſent les ſeuls à faire la guerre aux Lacédémoniens, firent gagner ce Sphodrias, gouverneur de Theſpies, pour lui faire commettre cet acte d'hoſtilité contre les Athéniens, afin de les exciter contre Lacédémone. C'eſt ce que Xénophon fait fort bien entendre dans ſon cinquieme livre, mais il ne nomme ni Pélopidas ni Gélon. Plutarque a raconté cette hiſtoire dans la vie de Pélopidas.

dans l'eſpérance de ſurprendre le Pirée avant le point du jour, l'aube le ſurprit dans la plaine de Thriaſie; & l'on dit que ſes ſoldats, ayant vu quelques feux paroître ſur quelques temples de la ville d'Eleuſine, furent ſaiſis d'épouvante, qu'une frayeur divine s'empara de leur eſprit, & que lui-même, ſe voyant découvert, perdit toute ſon audace & s'en retourna honteuſement à Theſpies, ſe contentant d'emmener quelque méchant butin.

En même tems les Athéniens envoyerent des ambaſſadeurs porter leurs plaintes à Lacédémone. Ces ambaſſadeurs trouverent que les ſeigneurs du conſeil n'avoient pas attendu qu'on vînt d'Athenes accuſer Sphodrias devant eux, & qu'ils l'avoient déja cité pour lui faire ſon procès; mais il n'oſa comparoître & attendre l'iſſue de ce jugement, craignant la fureur de ſes citoyens qui n'oſoient regarder les Athéniens en face, & qui vouloient paroître ſe reſſentir comme eux de cette injuſtice, de peur d'être ſoupçonnés d'y avoir trempé.

Ce Sphodrias avoit un fils nommé Cléonyme, jeune, beau & bien fait. Archidamus, fils du roi Agéſilas, en étoit amoureux, &, comme on peut penſer, il partageoit avec lui toutes les peines & toutes les angoiſſes que lui cauſoit le danger où il ſe voyoit de perdre ſon pere; mais il n'oſoit paroître ouvertement pour lui, ni ſolliciter en ſa faveur, parce que Sphodrias étoit l'ennemi déclaré d'Agéſilas. Cependant Cléonyme l'étant allé trouver, & l'ayant conjuré avec larmes de leur rendre ſon pere favorable, car c'étoit celui qu'ils redoutoient le plus, Archidamus fut trois ou quatre jours ſans oſer en parler à ſon pere qu'il craignoit; mais il le ſuivoit

toujours dans un profond ſilence ſans le quitter d'un pas. Enfin l'affaire étant ſur le point d'être jugée, il s'enhardit & déclara à Agéſilas que Cléonyme l'avoit prié d'intercéder auprès de lui pour ſon pere. Agéſilas, qui connoiſſoit la paſſion de ſon fils, ne travailla point à l'en détourner ; car Cléonyme, dès ſon enfance, avoit donné de grandes eſpérances qu'il ſeroit un jour un des plus honnêtes hommes de Sparte ; mais il n'accorda rien non plus à ſes prieres & ne lui dit pas une ſeule parole qui pût lui faire eſpérer quelque grace & quelque douceur de ſa part. Il lui répondit ſeulement qu'il aviſeroit à ce qu'il ſeroit honnête & convenable de faire, & le quitta.

Archidamus, tout honteux, diſcontinua de voir Cléonyme, quoique juſques-là il eût accoutumé de le voir pluſieurs fois le jour. Cela fit que les amis de Sphodrias deſeſpérerent de ſon affaire, juſqu'à ce qu'un jour un des intimes amis d'Agéſilas, nommé Etymocles, leur découvrit dans une converſation le véritable ſentiment d'Agéſilas. Il leur dit donc qu'Agéſilas blâmoit l'action de Sphodrias autant qu'elle le méritoit, mais qu'il tenoit Sphodrias pour un très-brave homme, & qu'il voyoit que Sparte avoit beſoin de ſoldats tels que lui. Car voilà les diſcours qu'Agéſilas tenoit tous les jours ſur cette affaire pour faire plaiſir à ſon fils. De ſorte que Cléonyme s'apperçut d'abord de l'empreſſement qu'Archidamus avoit eu à le ſervir, & que tous les amis de Sphodrias parurent & ſolliciterent pour lui avec plus de confiance. Car Agéſilas étoit le pere du monde le plus tendre & le plus complaiſant pour ſes enfans. On dit que, pendant qu'ils étoient petits, il jouoit avec eux &

ſe divertiſſoit à aller à cheval ſur un bâton ; & qu'ayant été ſurpris un jour en cet état par un de ſes amis, il le pria de n'en rien dire à perſonne, avant qu'il eût lui-même des enfans.

Sphodrias ayant été abſous à pur & à plein, les Athéniens n'eurent pas plûtôt appris ce jugement, qu'ils ſe préparerent à la guerre. Ce qui attira un grand blâme ſur Agéſilas ; car on lui reprochoit que, pour ſatisfaire un deſir puérile & inſenſé de ſon fils, il avoit empêché qu'on ne rendît un jugement très-juſte, & avoit rendu ſa ville coupable envers les Grecs des plus grands forfaits. Alors Agéſilas voyant que ſon collegue à la royauté, Cléombrotus, n'étoit pas diſpoſé à marcher contre les Thébains, & renonçant en cette occaſion au privilege de la loi qui le diſpenſoit d'aller à la guerre, quoiqu'il s'en fût déja ſervi, il ſe mit à la tête des troupes & ſe jetta dans la Béotie où il fit beaucoup de maux aux Thébains & en ſouffrit auſſi d'eux ; de ſorte qu'Antalcidas, le voyant un jour fort bleſſé, lui dit : *Seigneur Agéſilas, vous recevez aujourd'hui un beau ſalaire de l'apprentiſſage que vous avez fait faire aux Thébains en leur enſeignant à combattre, ce qu'ils ne vouloient ni ne ſavoient faire avant vous.* En effet, on aſsûre que les Thébains ſe ſurpaſſerent en cette rencontre, & qu'ils parurent beaucoup plus aguerris qu'ils n'avoient jamais été, comme ayant été exercés & diſciplinés par toutes les guerres que les Lacédémoniens leur avoient faites. C'eſt pourquoi l'ancien légiſlateur Lycurgue, dans une des trois ordonnances qu'il avoit faites pour eux, & qu'il appelloit [r] *Rhetres*, leur avoit défendu de faire ſouvent la guerre contre

[r] Voyez la Vie de Lycurgue.

contre les mêmes ennemis, de peur de les aguerrir en les obligeant trop ſouvent à ſe défendre. Et ce fut cela même qui fit encourir à Agéſilas la haine de tous les alliés de Sparte qui ſe plaignoient hautement, & qui alloient diſant, *que ce n'étoit point pour aucune injure publique, mais par un emportement de colere & par une opiniâtreté obſtinee qu'il cherchoit à perdre les Thébains. Qu'ils n'avoient que faire de ſe ruiner & de ſe conſumer en marchant tous les ans de côté & d'autre à la ſuite d'une poignée de Lacédémoniens, eux qui étoient en ſi grand nombre.*

Agéſilas, piqué de ce reproche, & voulant rabaiſſer cette préſomption des alliés qui ſe croyoient ſi conſidérables, uſa, dit-on, de cet artifice pour leur faire voir combien peu de gens de guerre ils étoient. Il ordonna que tous les alliés s'aſſiſſent d'un côté pêle-mêle, & que les Lacédémoniens s'aſſiſſent à part de l'autre côté. Cela étant exécuté, [a] il fit crier par un héraut,

[a] *Il fit crier par un héraut: que tous les potiers ſe levent, & ils ſe leverent.*) Il y a beaucoup d'eſprit & de force de ſens dans cet artifice d'Agéſilas. Il fait voir clairement que toutes les troupes de alliés n'étoient que des artiſans, qui ne prenoient les armes que dans la néceſſité; au lieu que les troupes des Lacédémoniens étoient de véritables ſoldats, qui toute leur vie n'apprenoient d'autre métier que celui de la guerre, ce qui eſt très différent. Agéſilas ſemble en cette rencontre avoir profité d'un artifice preſque ſemblable d'Agamemnon, qui dans le ſecond livre de l'Iliade, pour faire voir combien les Grecs étoient ſupérieurs en nombre aux Troïens, dit, *que ſi les Troïens ſe mettoient d'un côté, que de l'autre les Grecs ſe rangeaſſent par dixaines, & que l'on prît un Troïen pour verſer du vin à chaque dixaine des Grecs, il y auroit beaucoup de dixaines qui manqueroient d'échanſon.* Car par cette image ce prince ne veut pas ſeulement relever le nombre des Grecs, mais

raut, *que tous les potiers ſe levent*, & ils ſe leverent. Il fit appeller de même les forgerons, les charpentiers, les maſſons & tous les autres artiſans, les uns après les autres. Preſque tous les alliés ſe leverent, au lieu qu'il ne ſe leva pas un ſeul Lacédémonien, car il leur étoit défendu d'apprendre & d'exercer aucun art méchanique; & alors Agéſilas ſe prenant à rire : *Vous voyez, mes amis*, leur dit-il, *que nous envoyons en campagne bien plus de gens de guerre que vous.*

A ſon retour de Thebes, étant arrivé à Mégare, comme il montoit un jour du temple de Vénus au lieu où s'aſſembloient les magiſtrats dans la citadelle, tout-d'un-coup il ſentit de grandes douleurs & de violentes convulſions de nerfs à ſa jambe ſaine, qui devint en un moment fort enflée avec inflammation. Il parut que ce mal venoit de la grande quantité de ſang qui affluoit dans cette partie; c'eſt pourquoi un médecin de Syracuſe lui ouvrit ſur le champ la veine à la cheville du pied. D'abord les douleurs ceſſerent, mais le ſang coula avec tant d'abondance qu'on ne pouvoit l'étancher. Enfin il tomba en défaillance & fut long-tems en grand danger. Mais cette pamoiſon ayant arrêté le ſang, il fut porté à Lacédémone où il fut long-tems malade & hors d'état de ſervir.

Pendant ſa maladie il arriva de grands échecs aux Spartiates & ſur terre & ſur mer; [t] le plus conſidé-

mais encore faire voir que les Troïens ne ſont auprès d'eux que de vils eſclaves, qui ne mériteroient que de leur ſervir d'échanſons, comme cela a été judicieuſement remarqué.

[t] *Le plus conſidérable fut la perte de la bataille de Leuctres.*) Il y a une diverſe leçon qui porte, *le plus conſidérable fut la perte de la bataille de Tégyre*, & Palmérius la croit la ſeule bonne;

conſidérable fut la perte de la bataille de Leuctres où ils furent vaincus par les Thébains. [u] Avant ce dernier échec, tous les Grecs étant d'avis qu'il falloit faire une paix générale, il arriva à Lacédémone de tous les endroits de la Grece des députés pour en convenir. Parmi ces députés étoit Epaminondas, homme très-célebre pour ſa grande érudition & pour la profonde connoiſſance qu'il avoit de la philoſophie, mais qui n'avoit encore donné aucune preuve de ſa grande capacité pour commander des armées. Cet homme, voyant que tous les autres députés fléchiſſoient ſous Agéſilas par le grand reſpect qu'ils avoient pour lui, il fut le ſeul qui oſa parler avec une audace pleine de franchiſe. Il fit une harangue non pour les ſeuls Thébains, mais en général pour toute la Grece, faiſant voir que la guerre augmentoit la puiſſance des ſeuls Spartiates, & qu'elle ruinoit & affoibliſſoit tous les autres Grecs, & leur remontrant [x] la néceſſité qu'il y avoit de fonder la paix ſur l'égalité & ſur

ne, parce que la bataille de Leuctres ne ſe donna que long-tems après les échecs dont Plutarque parle. Mais par la ſuite il paroît qu'il ne faut rien changer au texte, & que Plutarque parle de la bataille de Leuctres qui fut donnée vingt jours après le traité de paix.

[u] *Avant ce dernier échec.*) J'ai ajoûté ces paroles qui ſont très-néceſſaires, pour éviter la confuſion, en empêchant qu'on ne croye que la bataille de Leuctres fut donnée avant la concluſion de la paix; car elle fut donnée vingt jours après la paix faite, comme Plutarque le dit plus bas.

[x] *La néceſſité qu'il y avoit de fonder la paix ſur l'égalité & ſur la juſtice, parce qu'il n'y avoit de paix ferme & durable.*) Voici une grande leçon pour ces politiques aveugles, qui dans les traités veulent toûjours mettre de leur côté les plus grands avantages, & qui ruinent par-là l'égalité, ſeule capable de rendre la paix ferme & durable.

ſur la juſtice ; parce qu'il n'y avoit de paix ferme & durable que celle où toutes les parties trouvoient un avantage égal.

Agéſilas donc, voyant que tous les Grecs étoient frappés de ce diſcours & qu'ils étoient prêts à s'y conformer, [y] demanda à Epaminondas, *s'il eſtimoit qu'il fût juſte & raiſonnable de laiſſer la Béotie libre & indépendante.* Epaminondas tout auſſi-tôt lui demanda à ſon tour avec beaucoup de vivacité & de hardieſſe, *s'il eſtimoit auſſi qu'il fût juſte & raiſonnable de laiſſer la Laconie dans la même indépendance & la même liberté.* Alors Agéſilas, ſe levant de ſon ſiége, plein de colere, le preſſa de déclarer nettement, *s'il laiſſeroit la Béotie libre.* Et Epaminondas lui fit encore la même queſtion & lui demanda, *s'il laiſſeroit de ſon côté la Laconie libre.* Agéſilas en fut ſi irrité, & embraſſa avec tant de joie ce prétexte de rompre avec Thebes, que ſur le champ il effaça du traité d'alliance le nom des Thébains & leur déclara la guerre. Enſuite il ordonna à tous les autres députés de s'en retourner après qu'ils auroient ſigné & réglé tous les articles dont on pourroit convenir amiablement, & pour les autres ſur leſquels on ne pourroit s'accorder, de les décider

[y] *Demanda à Epaminondas, s'il eſtimoit qu'il fût juſte & raiſonnable de laiſſer la Béotie libre & indépendante.*) Le nœud de tout ceci, c'eſt que les Thébains vouloient que tous les autres Grecs laiſſaſſent les villes libres, & tenir cependant la Béotie ſoûmiſe à leurs loix ; & les Lacédémoniens prétendoient de même que la Béotie fût libre, & être cependant maîtres de la Laconie, ce qui étoit injuſte des deux côtés, car il falloit que tout fût égal ; autrement celui qui auroit tenu ſes villes dans ſa dépendance, auroit eu un grand avantage ſur les autres.

[z] *Quoi*

der par les armes ; car il étoit bien difficile de vuider & d'aſſoupir tous leurs différends.

Il ſe trouva pendant ce tems-là que Cléombrotus étoit dans la Phocide avec une armée. Les éphores lui envoyerent ordre ſur l'heure de mener ſes troupes contre les Thébains, & ſans perdre un moment il envoyerent par-tout pour aſſembler les forces de leurs alliés qui étoient très-fâchés de cette guerre & qui n'y marchoient qu'à contre-cœur, mais qui n'oſoient encore contredire les Lacédémoniens ni leur deſobéir, [z] quoique cette guerre fût précédée de beaucoup de ſignes fâcheux & de très-mauvais préſage, comme nous l'avons écrit dans la vie d'Epaminondas, [a] & que le Spartiate Prothoüs s'y oppoſât de tout ſon pouvoir. Agéſilas ne voulut jamais y renoncer & la fit entreprendre de ſa propre autorité, eſpérant bien avoir trouvé le tems favorable pour ſevenger des Thébains, toute la Grece

[z] *Quoique cette guerre fût précédée de beaucoup de ſignes fâcheux & de très-mauvais préſage.*) On rapportoit que tous les temples de la Béotie s'étoient ouverts d'eux-mêmes ; que les prêtreſſes avoient déclaré qu'une grande victoire ſe préparoit pour les Béotiens ; que toutes les armes avoient diſparu du temple d'Hercule, comme Hercule lui-même étant parti pour le combat. Xénophon ajoûte que la plûpart étoient perſuadés que c'étoient-là des inventions des chefs.

[a] *Et que le Spartiate Prothoüs s'y oppoſât de tout ſon pouvoir.*) L'avis de ce Prothoüs étoit fort juſte ; il conſeilloit de congédier les troupes ſelon leur ferment, d'ordonner que toutes les villes porteroient leur contribution ſelon leur pouvoir dans le temple d'Apollon, & que l'on ne feroit la guerre qu'à ceux qui s'oppoſeroient à la liberté des villes ; car par ce moyen ils auroient les dieux favorables, & les villes ſe joindroient à eux très-volontiers ; mais on ſe moqua de cet avis. *Car*, a ôûte Xénophon, *il ſemble que les dieux pouſſoient déja les Lacédémoniens à leur ruine.*

[b] La

Grece étant libre & unie, & les Thébains ſeuls exclus du traité de paix. Et ce qui marque évidemment que cette guerre fut entrepriſe plûtôt par un mouvement de colere, que par des motifs de juſtice & de raiſon, c'eſt le traité; car le traité de paix fut conclu à Lacédémone le quatorze du mois de Juillet [b]; & le cinq d'Août, c'eſt-à-dire, vingt jours après, les Lacédémoniens furent défaits à la bataille de Leuctres où ils perdirent mille naturels Spartiates tués ſur la place, & où leur roi même Cléombrotus fut tué au milieu de ſes plus braves guerriers qui mordirent tous la pouſſiere autour de lui. De ce nombre fut le beau Cléonyme, fils de Sphodrias, qui, ayant été abattu trois fois devant le roi, & s'étant relevé trois fois, fut enfin achevé en combattant généreuſement devant ſon prince juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang.

Ce grand échec étant donc arrivé aux Lacédémoniens contre l'attente de tout le monde, & aux Thébains cet avantage ſi grand & ſi glorieux, que jamais Grecs, combattant contre des Grecs, n'en ont remporté un pareil, il n'y a perſonne qui n'eſtime & n'admire autant la magnanimité & le courage de la ville vaincue que de celle qui a vaincu. Xénophon dit quelque part que les paroles des gens de bien, même celles qui leur échappent à table dans le vin & au milieu de leurs jeux & de leurs plaiſirs, ſont toujours dignes de mémoire, & il a raiſon; mais il n'y a pas moins de plaiſir & d'utilité, ou pour mieux dire, [c] il y en a beaucoup davantage à remar-

[b] La ſeconde année de l'olympiade cij. 369. ans avant l'ere chrétienne.

[c] *Il y en a beaucoup davantage à remarquer & à conſidérer ce que les gens de bien*

remarquer & à conſidérer ce que les gens de bien diſent & font, & la fiere contenance qu'ils tiennent dans la mauvaiſe fortune. La ville de Sparte célébroit alors une grande fête, & elle étoit pleine d'étrangers que la curioſité y avoit attirés ; car les chœurs de jeunes garçons & de jeunes filles combattoient tout nuds en plein théatre. Dans ce moment les couriers arriverent de Leuctres, avec la terrible nouvelle de cette défaite. Les éphores, quoiqu'ils euſſent bien compris d'abord que leurs affaires étoient entierement ruinées & qu'ils avoient abſolument perdu l'empire de la Grece, ne permirent pourtant ni aux chœurs de ſe retirer, ni à la ville de changer l'appareil & la décoration de la fête, mais ils envoyerent dans toutes les maiſons aux parens les noms des morts qui leur appartenoient, & demeurerent au théatre à faire continuer les danſes & les jeux juſqu'à la fin.

Le lendemain matin chacun ſachant déja tous ceux qui étoient ſauvés & tous qui étoient morts, les peres & tous les parens de ceux qui avoient été tués, s'étant rendus à la place publique, ſe ſaluoient & s'embraſſoient les uns les autres avec un viſage content & pleins de magnanimité & de joie. Au lieu que les peres & les parens de ceux qui étoient échappés ſe tenoient cachés dans leurs maiſons comme dans un deuil ; & ſi quelqu'un d'eux étoit forcé de ſortir pour ſes affaires, il paroiſſoit avec une figure, une voix & un regard qui marquoient ſa triſteſſe & ſon abatte-

bien diſent & font.) Car ces exemples donnés dans des états ſi violens, font ſur nous une impreſſion très-vive, qui excitant dans notre ame l'admiration pour une ſi grande vertu, nous rend capable de l'imiter.

abattement, & marchoit tout en double & courbé, comme n'oſant lever la tête. Cette différence ſe remarquoit encore mieux dans les femmes; car celles qui attendoient leurs fils de retour du combat, on les voyoit triſtes, abattues & dans le ſilence; & celles dont les fils avoient été tués, on les voyoit courir avec empreſſement aux temples pour rendre graces aux dieux, & ſe viſiter les unes les autres avec beaucoup de gaieté, en ſe félicitant de leur gloire.

Cependant le peuple voyant que ſes alliés l'abandonnoient, & s'attendant bien qu'Epaminondas, après une ſi grande victoire qui relevoit ſes eſpérances & enflammoit ſon ambition, ſe jetteroit au plûtôt dans le Péloponeſe, [d] commença à rappeller dans ſa mémoire les anciens oracles qui lui défendoient de prendre un roi boiteux, comme étoit Agéſilas. Il ſe fait ſur cela un ſcrupule de conſcience qui le jette dans le découragement & dans la frayeur d'avoir offenſé les dieux, comme ſi leur ville n'étoit tombée dans ce malheur, que parce que, chaſſant du throne un roi entier & ferme ſur ſes deux pieds, ils y avoient placé un roi boiteux, ce que les dieux leur avoient ordonné d'éviter ſur toutes choſes. Cependant, à cauſe de ſes grandes qualités, de ſa vertu & de ſa réputation, non-ſeulement ils l'avoient pris pour leur roi & l'avoient mis à la tête de leurs armées, mais dans toutes les

[d] *Commença à rappeller dans ſa mémoire les anciens oracles qui lui défendoient de prendre un roi boiteux.*) Cela eſt très-ordinaire dans les malheurs publics; le peuple ne manque jamais de rechercher ce qui peut les avoir attirés; & la ſuperſtition toûjours timide, le porte très-ſouvent à les imputer à des cauſes très-innocentes.

[e] C'eſt-

les difficultés qui ſurvenoient dans leurs affaires civiles & dans le gouvernement, ils avoient recours à lui comme à un excellent médecin, & le prenoient pour arbitre en toutes choſes, ſe rapportant de tout à ſa déciſion. Et c'eſt ce qu'ils firent encore en cette rencontre au ſujet de ceux qui s'étoient enfuis de la bataille & qu'on appelle à Sparte *treſantas*;[e] car, comme ils étoient en grand nombre & des plus puiſſans de la ville, ils n'oſoient pas leur faire ſouffrir les peines ordonnées par les loix, de crainte que le deſeſpoir ne les portât à remuer & à ſuſciter quelques nouveautés dans la ville. Car non-ſeulement les fuyards ſont exclus de toutes ſortes de charges & d'emplois, mais c'eſt encore une honte horrible de leur donner ſa fille en mariage, ou de recevoir une fille d'eux. Tous ceux qui les rencontrent ſur leur chemin peuvent les frapper, & ils ſont forcés de le ſouffrir. De plus ils ſont obligés d'aller dans les rues, vêtus pauvrement & ſalement de méchantes robes toutes rapiécées de lambeaux de diverſes couleurs. Il faut qu'ils ſe faſſent raſer la moitié de la barbe & qu'ils nourriſſent l'autre moitié. Il y avoit donc un grand danger de ſouffrir dans Sparte tant de gens ſi diffamés, & de les y ſouffrir dans un tems où elle avoit beſoin d'un ſi grand nombre de gens de guerre.

Dans cet embarras ils choiſiſſent Agéſilas pour légiſlateur; & lui, ſans rien ajoûter aux loix & ſans en rien retrancher, ſans y rien changer, il alla à l'aſſemblée des Lacédémoniens & dit en plein conſeil, *que pour ce jour il falloit laiſſer dormir les loix, & après ce jour leur rendre toute leur autorité.*

[e] C'eſt-à-dire *ceux qui ont eu peur.*

autorité. Par ce peu de mots il conſerva à Sparte ſes loix entieres, & lui rendit ce grand nombre de citoyens qu'il empêcha d'être deshonorés. En meme tems, pour guérir l'abattement & le découragement où ces jeunes gens étoient tombés, il entra en armes dans l'Arcadie. Véritablement il eut grand ſoin d'éviter d'en venir à un combat; il s'attacha ſeulement à quelque petite place des Mantinéens, qu'il prit, & fit le dégât dans le plat-pays; ce qui réjouit un peu Sparte & ranima ſes eſpérances, comme ſon ſalut n'étant pas entierement déploré.

Bientôt après, Epaminondas entra dans la Laconie avec toutes les forces de ſes alliés qui montoient à quarante mille hommes de pied, ſans compter les troupes armées à la légere, & la tourbe de ceux qui ſuivoient ſans armes, ſeulement pour piller. Car, tout compté, il étoit entré dans la Laconie juſqu'à ſoixante-dix mille hommes. [f] Il y avoit alors ſix cent ans que les Doriens s'étoient établis à Lacédémone; [g] & depuis tout ce tems-là c'étoit ici la premiere fois qu'ils voyoient les ennemis ſur leurs terres; auparavant jamais aucun n'avoit oſé y mettre le pied. Les Thébains & leurs alliés, trouvant donc un

f Il y avoit alors ſix cent ans que les Doriens s'étoient établis à Lacédémone.) Auparavant Lacédémone étoit habitée par des peuples ramaſſés qui avoient ſuivi les fils d'Hercule, ſes premiers fondateurs.

g Et depuis tout ce tems-là, c'étoit ici la premiere fois qu'ils voyoient les ennemis ſur leurs terres.) Voilà un long eſpace de tems. Il y a peu de villes conſidérables dans le monde qui puiſſent ſe vanter d'une ſi longue tranquillité. Cela confirme bien l'éloge que Platon a donné à Sparte, *qu'elle étoit comme le temple des Furies dont on n'oſoit approcher.*

un pays tout neuf & auquel on n'avoit jamais touché, le parcoururent la flamme à la main, le ſaccagerent & le pillerent juſqu'à la riviere d'Eurotas & juſqu'à la ville, ſans que perſonne ſortît pour les en empêcher. Car, comme l'écrit Théopompe, Agéſilas ne voulut pas que les Lacédémoniens s'oppoſaſſent à ce torrent & à ce tourbillon de guerre; mais ſe contentant de diſtribuer dans le milieu de la ville & dans tous les endroits les plus importans, ſes meilleurs troupes, & de bien aſsûrer tous les poſtes, il ſupportoit les menaces & toutes les paroles hautaines & fieres des Thébains qui le défioient en l'appellant par ſon nom, & qui le preſſoient de ſe préſenter pour défendre ſon pays, lui qui avoit ſeul cauſé tous les maux en allumant cette guerre.

Mais ce qui affligeoit encore davantage Agéſilas, c'étoient les mouvemens tumultueux & les troubles qui s'excitoient dans la ville, les plaintes & les allées & venues des vieillards qui étoient au deſeſpoir de voir ce qu'ils voyoient; & des femmes qui ne pouvoient demeurer en repos & qui ne devenoient entierement forcenées en entendant les cris menaçans des ennemis, & en voyant les embraſemens qu'ils excitoient aux environs & qui éclairoient juſques dans leurs portes. A cela ſe joignoit encore la douleur de voir ternir ſa réputation, en ce qu'ayant reçu une ville très-grande & très-puiſſante, il voyoit toute la gloire & toute la dignité de cette ville diminuer & dépérir entre ſes mains; & il avoit encore un ſecret dépit de voir démentir la vanterie dont il avoit ſouvent uſé lui-même, *que jamais femme de Sparte n'avoit vu la fumée d'un camp ennemi.* Auſſi dit-on à ce propos qu'un Athénien, diſputant

diſputant un jour contre Antalcidas ſur la valeur des deux peuples, & donnant la préférence à ſon pays, lui dit : *Nous vous avons pluſieurs fois chaſſé des bords de Céphiſe. Il eſt vrai*, lui répondit Antalcidas, *mais nous ne vous avons jamais chaſſé des bords de l'Eurotas.* Un autre Spartiate, mais des plus obſcurs, répondit de même à un habitant d'Argos. Celui-ci lui ayant dit : *Pluſieurs de vos Spartiates ſont enterrés dans les terres d'Argos*, il lui répondit vivement, *mais aucun de vos Argiens n'eſt enterré dans les terres de Sparte.*

On dit qu'Antalcidas étoit alors éphore & qu'il envoya ſecrettement ſes enfans à Cythere, [h] dans la crainte que Sparte ne fût priſe. Mais Agéſilas, voyant que les ennemis ſe mettoient en devoir de paſſer l'Eurotas & de pénétrer juſques dans la ville, abandonna tout le reſte ; & ſe contentant de défendre le milieu qui étoit une hauteur, il mit au-devant ſes troupes en bataille. Par bonheur l'Eurotas étoit alors fort gros & fort enflé par la fonte des neiges, & les Thébains trouvoient plus de peine & plus de difficulté à le paſſer, tant à cauſe de la trop grande froideur de ſes eaux, qu'à cauſe de leur rapidité. Comme Epaminondas paſſoit le premier à la tête de ſon infanterie, quelques Spartiates le montrerent à Agéſilas qui, après l'avoir regardé long-tems & l'avoir ſuivi des yeux, ne dit que ce ſeul mot, *ô l'entreprenant homme !* Toute l'ambition d'Epaminondas étoit de donner un combat dans la ville même & d'y ériger un trophée ; mais, n'ayant jamais pu attirer Agéſilas & le faire deſcendre de ſes hauteurs, il prit le parti de ſe retirer & fit encore le dégât dans la campagne.

Cepen-

[h] Iſle au bas de la Laconie, au-deſſus de Malée.

Cependant à Lacédémone environ deux cent mutins qui couvoient depuis long-tems un mauvais deſſein, & qui n'attendoient que l'occaſion de faire éclater leur perfidie, s'étant ligués, ſe ſaiſirent d'un quartier de la ville, appellé *Iſſorium*, où étoit le temple de Diane, & qui étoit un lieu fort d'aſſiette & difficile à forcer. Les Lacédémoniens vouloient les y aller attaquer à la chaude. Mais Agéſilas, qui craignoit que cela ne fît éclore quelque nouveauté dangereuſe, commanda à ſes troupes de ſe tenir en repos; & lui, en ſimple cappe, ſans armes & ſuivi d'un ſeul domeſtique, il alla à eux en criant: [i] *Vous avez entendu mon ordre autrement que je ne l'ai donné; car je ne vous ai pas commandé de vous retirer en cet endroit, ni tous enſemble, mais les uns là & les autres ici*, en leur montrant différens quartiers de la ville. Ces mutins, l'entendant parler de la ſorte, furent ravis; car ils ſe perſuaderent que leur deſſein étoit caché, & ſe ſéparant en deux bandes, ils allerent ſe placer dans les lieux qu'Agéſilas leur avoit marqués. En même tems Agéſilas, faiſant venir des troupes fit occuper le poſte d'Iſſorium & envoya prendre environ quinze de ces mutins qu'il fit mourir la nuit ſuivante.

Bientôt

[i] *Vous avez entendu mon ordre autrement que je ne l'ai donné.* Cette prudence d'Agéſilas étoit pleine d'audace, mais elle étoit preſque sûre du ſuccès. Des mutins ne ſont preſque jamais aſſez ameutés ni aſſez fermes pour exécuter leur deſſein, dans un moment qu'ils n'attendent point; & ſurpris d'un côté de la préſence de leur général, & ravis de l'autre d'être ignorés, ils obéiſſent & remettent à un autre tems ce qu'ils n'ont pas la force d'exécuter ſur l'heure, parce que cette heure n'eſt pas la leur. L'hiſtoire préſente des occaſions où cela a été imité avec ſuccès.

[i] *Les*

Bientôt après il découvrit une autre conjuration beaucoup plus grande & un complot de grand nombre de Spartiates qui s'aſſembloient toutes les nuits dans une certaine maiſon pour chercher les moyens de changer le gouvernement. Il étoit très-difficile de leur faire le procès dans un ſi grand trouble, & très-dangereux de négliger leur mauvais deſſein.

Agéſilas, après en avoir communiqué avec les éphores, [k] les fit mourir ſans aucune formalité de juſtice, ce qui juſques-là étoit ſans exemple à Sparte où l'on n'avoit jamais fait mourir perſonne ſans lui avoir fait ſon procès.

Un grand nombre de voiſins de Sparte, & quantité d'Ilotes qu'on avoit enrôlés, deſertoient tous les jours & paſſoient aux ennemis, ce qui abattoit extrêmement le courage des autres. Agéſilas, pour empêcher ce découragement, ordonna à ſes domeſtiques d'aller tous les matins avant le point du jour à toutes les paillaſſes, d'y prendre les armes de ces deſerteurs, & de les cacher afin qu'on en ignorât le nombre.

On ne ſait pas bien préciſément en quel tems les Thébains quitterent la Laconie; les uns diſent qu'ils ſe retirerent quand l'hiver fut venu, & que les Arcadiens, preſſés par la mauvaiſe façon, eurent commencé à décamper & à défiler

[k] *Les fit mourir ſans aucune formalité de juſtice.*) On a beaucoup diſputé ſur ce casci, pour ſavoir ſi l'on peut juſtement faire mourir des conjurés ſans aucune formalité de juſtice. Le ſalut de l'état eſt la premiere regle & la loi ſouveraine. Dans les crimes qui le regardent, il eſt néceſſaire quelquefois de ſe diſpenſer de ces longues formalités, lorſque le tems preſſe, & qu'il eſt dangereux de différer.

ler en desordre. Les autres asſûrent qu'ils y demeurerent encore trois mois, & qu'ils acheverent de fourrager & de ruiner tout le pays. Théopompe écrit que les gouverneurs des Béotiens ayant déja donné l'ordre du départ, il arriva dans leur camp un Spartiate, nommé Phryxus, qui leur apportoit de la part d'Agéſilas dix talens pour prix de leur retraite. De ſorte qu'en exécutant ce qu'ils avoient réſolu, ils reçurent encore de leurs ennemis dix talens pour les frais de leur marche. [l] Mais pour moi je ne comprends pas comment cette particularité auroit été ignorée de tous les autres hiſtoriens, & ſûe de Théopompe ſeul. Ce qu'il y a de certain, & dont tout le monde convient également, c'eſt qu'Agéſilas fut la ſeule cauſe du ſalut de Sparte; parce que renonçant à ſes deux paſſions les plus naturelles & les plus enracinées en lui, à ſon ambition & à ſon obſtination, il ne chercha que la ſûreté dans les affaires & ne travailla qu'à ſe maintenir. Véritablement il ne releva pas la puiſſance ni la gloire de ſa ville; [m] il arriva à Sparte ce

[l] *Mais pour moi je ne comprends pas comment cette particularité.*) Plutarque s'oppoſe à cette particularité, rapportée par Théopompe, par la ſeule raiſon qu'il n'y a que lui qui en parle; mais il y en a encore une autre plus forte à mon avis: c'eſt que cette particularité eſt ridicule en toutes manieres. Agéſilas auroit-il envoyé de l'argent aux Thébains pour le prix de leur retraite, lorſqu'ils avoient déja donné l'ordre pour leur départ, & qu'on voyoit qu'ils alloient ſe mettre en marche, & leur auroit-il envoyé dix talens? Le tems & le prix banniſſent toute vrai-ſemblance.

[m] *Il arriva à Sparte ce qui arrive à un corps bien ſain, qui toute ſa vie s'eſt accoûtumé à un régime très-exact & très-compaſſé, la moindre faute le perd.*) Ceci eſt tiré des livres d'Hippocrate, qui enſeigne qu'il eſt dan-

ce qui arrive à un corps bien ſain, qui toute ſa vie s'eſt accoutumé à un régime très-exact & très-compaſſé, la moindre faute le perd ; de même le plus petit changement ſuffit pour perdre & ruiner toute la félicité de cette ville. Et ce n'eſt point ſans raiſon, car ce gouvernement ayant toujours été bien conſtitué pour la paix, la vertu & la concorde, dès qu'ils voulurent y ajoûter de nouveaux états & des dominations acquiſes par la force, * dont leur légiſlateur Lycurgue étoit très-perſuadé qu'une ville qui veut vivre heureuſe n'a aucun beſoin, ils déchurent de leur premiere ſplendeur & ſe perdirent.

En ce tems-là Agéſilas avoit entierement renoncé à la guerre à cauſe de ſon grand âge. Mais ſon fils Archidamus, ayant reçu un grand ſecours que lui envoyoit le tyran de Sicile, ſe mit à la tête

dangereux pour les corps bien ſains de s'accoûtumer à un régime très-exact, & à ne boire par exemple que de l'eau la plus ſaine, parce que pour peu qu'on s'écarte de ce régime, qu'on ne peut pas toûjours obſerver, on en reçoit un préjudice conſidérable.

* *Dont leur légiſlateur Lycurgue étoit très-perſuadé qu'une ville, qui veut vivre heureuſe, n'a aucun beſoin.)* Plutarque nous a dit lui-même, dans la vie de Lycurgue, que ce légiſlateur *perſuadé que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu, regla & compoſa la ſienne, de maniere qu'elle pût être toûjours libre, toûjours ſuffiſante à elle-même, & toûjours dans les maximes de la vertu*, ce qui vaut mieux que toutes les forces ſuffiſantes pour la rendre maîtreſſe du monde entier : principe que Platon a prouvé d'une maniere très-forte & très-ſolide dans ſon *premier Alcibiade*, où il fait voir que les villes, pour être heureuſes, n'ont beſoin ni de murailles, ni de vaiſſeaux, ni d'arſenaux, ni de troupes, ni de grandeur, & qu'elles n'ont beſoin que d'une ſeule choſe, c'eſt-à-dire de vertu. Tome I. page 354. de ma ſeconde édition.

* Dans

tête des troupes, défit les Arcadiens dans une bataille qui fut appellée *la bataille ſans larmes*, car il ne perdit pas un ſeul homme & tua beaucoup de monde aux ennemis.

Cette victoire fit voir, plus que toute autre choſe, la grande foibleſſe de Sparte; car auparavant les Spartiates regardoient comme une choſe ſi ordinaire & ſi sûre pour eux de vaincre leurs ennemis, que dans leurs plus glorieux ſuccès ils ne ſacrifioient aux dieux, pour leur rendre graces de leur victoire, qu'un ſimple coq. Ceux qui avoient combattu ne ſe vantoient point & ne ſe glorifioient point comme d'une choſe bien merveilleuſe; & ceux qui en apprenoient la nouvelle ne s'en réjouiſſoient point exceſſivement; car même après le gain de la bataille de Mantinée que Thucydide a décrite *, les éphores ne firent d'autre préſent à celui qui en apporta le premier la nouvelle, que de lui envoyer une portion de chair du repas public pour l'en remercier. Mais, quand on apprit la nouvelle de ce combat d'Archidamus & qu'on le vit revenir vainqueur, perſonne ne put ſe contenir ni demeurer dans la ville. Son pere ſortit le premier au-devant de lui, pleurant de joie & de tendreſſe; il étoit ſuivi des officiers & des magiſtrats; la foule des vieillards & des femmes deſcendit juſqu'aux bords de la riviere en tendant les mains au ciel & en remerciant les dieux, comme ſi ce jour-là Sparte eût lavé l'opprobre dont elle étoit couverte, & revu pour la premiere fois ſes anciens beaux jours. Car auparavant on dit que les maris mêmes n'oſoient regarder leurs femmes en face à cauſe de la honte qu'ils avoient de toutes les pertes

* Dans le cinquieme livre.

pertes qu'ils avoient faites. Et quand Epaminondas se mit à rebâtir la ville de Messene, & que ses anciens habitans y accouroient de tous côtés pour la repeupler, jamais ils n'oserent se présenter en bataille pour l'empêcher, quoiqu'ils en fussent très-fâchés, & qu'ils conservassent un très-grand ressentiment contre Agésilas, de ce qu'après avoir joui si long-tems d'un pays qui n'étoit pas de moindre étendue que toute la Laconie, & qui ne cédoit aux meilleurs endroits de la Grece ni en bonté ni en fertilité du terroir, ils l'avoient perdu sous son regne. Voilà pourquoi Agésilas refusa d'accepter la paix que lui offroient les Thébains, ne voulant par leur abandonner de parole ce qu'ils occupoient déja de fait. Mais en disputant ainsi contr'eux avec opiniâtreté, non-seulement il ne recouvra point ce qu'il vouloit ravoir, mais il pensa perdre Sparte par un stratagême qu'on employa contre lui. Car après que les Mantinéens [p] se furent séparés de l'alliance des Thébains, & qu'ils eurent envoyé demander du secours à Lacédémone, Epaminondas, averti qu'Agésilas s'étoit mis en marche avec des troupes, & qu'il s'avançoit vers Mantinée, partit une nuit de Tégée [q] à l'insu des Mantinéens avec son armée, & marcha droit à Sparte par un chemin différent de celui que tenoit Agésilas; de sorte que peu s'en fallut qu'il ne prît d'emblée la ville qui étoit vuide & sans défense. Mais un certain Euthynus de Thespies, comme l'écrit Callisthene, ou comme l'assûre Xenophon [r], un certain Crétois ayant informé

[p] Mantinée, ville d'Arcadie.
[q] Tégée, ville d'Arcadie.
[r] Dans son septieme livre.

formé en diligence Agéſilas de ce qui ſe paſſoit, Agéſilas envoya ſur l'heure un cavalier avertir la ville, & il y arriva lui-même bientôt après.

Il y étoit à peine arrivé, que l'on vit les Thébains paſſer l'Eurotas & marcher contre la ville. Agéſilas fit face par-tout & ſe défendit avec beaucoup plus de valeur qu'on n'en devoit attendre de ſon âge. Il vit bien que ce n'étoit pas ici, comme la premiere fois, le tems de ſe ménager & de ſe précautionner ſeulement, mais qu'il falloir payer d'audace & combattre en deſeſpéré; moyens dont il ne s'étoit jamais ſervi & auxquels il n'avoit jamais mis ſa confiance, mais qu'il employa alors fort utilement pour repouſſer ce danger; car par ce deſeſpoir & par cette audace il arracha ſa ville des mains d'Epaminondas. Il éleva un trophée de ſa victoire, & fit voir aux enfans & aux femmes [s] les Lacédémoniens qui payoient à leur patrie un très-beau & très-digne ſalaire de leur éducation; & à la tête de tous ces braves ſon fils Archidamus, qui faiſoit des merveilles de ſa perſonne, & qui, pouſſé par ſon courage & ſoutenu par la grande agilité de ſon corps, prenant de petites rues détournées, ſe portoit très-promptement dans tous les endroits où le danger étoit le plus grand, & ſe préſentant par-tout avec une poignée de gens, arrêtoit par-tout l'ennemi & lui faiſoit tête. Dans

[s] *Les Lacédémoniens, qui payoient à leur patrie un tres-beau & très-digne ſalaire de leur éducation.*) Plutarque entre ici dans les vûes de Platon, qui enſeigne que la valeur n'eſt pas le fruit de la nature ſeule, & qu'elle eſt l'effet de l'éducation. Il n'y a jamais eu d'éducation plus propre à former de braves gens, que celle de Sparte. Plutarque fait voir auſſi par ce paſſage, que la valeur doit être reſervée pour le ſervice de la patrie, comme une dette qu'on eſt obligé de lui payer.

Dans cette mêlée, Iſadas, fils de Phœbidas, fut un ſpectacle très-beau & très-admirable non-ſeulement pour ſes citoyens, mais encore pour les ennemis. Il étoit très-beau de viſage, parfaitement bien fait, d'une taille avantageuſe, & dans l'âge qui eſt juſtement la fleur de la jeuneſſe, lorſque les hommes paſſent de l'enfance à l'âge de puberté. Il étoit ſans armes, ſans habits, tout nud, le corps tout reluiſant d'huile, & tenoit d'une main une pique & de l'autre une épée. En cet état il s'élance impétueuſement hors de ſa maiſon, & fendant la preſſe des Spartiates qui combattoient, il ſe jette ſur les ennemis, porte par-tout des coups mortels & renverſe à ſes pieds tout ce qui s'oppoſe à ſa furie. Il ne reçut pourtant aucune bleſſure, ſoit que Dieu prît plaiſir à le préſerver à cauſe de ſa grande valeur, ſoit qu'il eût paru aux ennemis quelque être plus grand que l'homme. On dit qu'après le combat les éphores lui décernerent une couronne pour honorer ſes exploits, mais qu'enſuite ils le condamnerent à une amende de mille drachmes [t], pour avoir oſé s'expoſer ſans armes à un ſi grand danger.

Quelques jours après il y eut une ſeconde bataille devant la ville de Mantinée, où Epaminondas, après avoir renverſé les premiers rangs des Lacédémoniens, comme il s'opiniâtroit à les pourſuivre, [u] un Spartiate, nommé Anticratès,

[t] Cinq cent livres.

[u] *Un Spartiate, nommé Anticratès, tournant viſage tout-à-coup, le perça de ſa pique.*) Diodore de Sicile attribue cet exploit au fils de Xénophon, à Grillus, qui ne jouit pas long-tems de ſa victoire, car il fut tué ſur le champ; mais le rapport de Plutarque paroît mieux fondé.

tès, tournant visage tout-à-coup & l'attendant de pied-ferme, le perça de sa pique, selon Dioscoride, & selon d'autres, de son épée, ce qui paroît plus fondé ; car encore aujourd'hui à Sparte les descendans de cet Anticratès sont appellés *Machairionides*, comme ayant véritablement tué Epaminondas avec l'épée. Cette action parut si grande & si merveilleuse à cause de la frayeur qu'on avoit d'Epaminondas, qu'on lui décerna à lui de grands honneurs & de grandes récompenses, & à toute sa race, à perpétuité, un affranchissement de tous impôts & de toutes charges publiques ; immunité dont jouit encore de notre tems * Callicratès, un de ses descendans.

Après cette bataille & la mort d'Epaminondas, les Grecs ayant fait la paix avec les Lacédémoniens, Agésilas voulut exclure du traité les Messéniens, & les empêcher de jurer avec les autres cette paix, parce qu'ils n'avoient point de ville. Mais tous les autres vouloient les y comprendre & recevoir leur serment. C'est pourquoi les Lacédémoniens se séparerent des autres Grecs, & furent les seuls qui voulurent continuer la guerre, dans l'espérance qu'ils recouvreroient bientôt tout le pays de la Messene. Cela fit regarder Agésilas comme un homme violent, opiniâtre & insatiable de guerres, en ce que rejettant cette paix générale, & la faisant comme crouler par ses menées, il se précipitoit encore, faute d'argent, dans la nécessité de tourmenter ses amis & ses citoyens, d'emprunter de grosses sommes & de faire de grosses impositions

* Près de cinq cent ans après sa concession.

positions & de grandes taxes ; [y] au lieu qu'il devoit bien plûtôt mettre fin à tous ces maux, puisque le tems en étoit venu & qu'il en trouvoit une occasion favorable. Cela valoit bien mieux qu'après avoir perdu une si grande puissance qui étoit devenue si formidable, & après s'etre vu dépouiller de tant de villes & de l'empire de la terre & de la mer, de regimber & de se débattre pour se remettre en possession des richesses de Messene & des revenus de tout son pays.

[z] Mais ce qui le décria encore davantage, ce fut de s'être livré à Tachos, général des Egyptiens; car on regardoit comme une indignité affreuse, qu'un homme qui passoit pour le plus grand

[y] *Au lieu qu'il devoit bien plûtôt mettre fin à tous ces maux.*) Ce jugement de Plutarque mérite l'attention des princes & des états. Il vaut infiniment mieux profiter d'une occasion favorable de faire la paix, que de replonger les peuples dans des malheurs inévitables pour recouvrer un pays, riche à la vérité, mais dont toutes les richesses ne sauroient les dédommager des maux qu'ils auront soufferts par la continuation de la guerre.

[z] *Mais ce qui le décria encore davantage, ce fut de s'être livrés à Tachos, général des Egyptiens.*) Mais cette action d'Agésilas n'est point du-tout blâmable de la maniere dont Xénophon, auteur contemporain, la raçonte. Il dit qu'Agésilas, voyant que Tachos, roi d'Egypte, avec de grandes forces se préparoit à faire la guerre au roi de Perse, vit avec plaisir que ce prince le demandoit pour général de ses troupes. Car par ce moyen il espéroit qu'il marqueroit au roi Tachos sa reconnoissance pour tous les services qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, qu'il feroit rendre la liberté aux villes Grecques d'Asie, & qu'il se vengeroit des anciennes injures que le roi de Perse avoit faites aux Lacédémoniens, & de celle qu'il venoit de leur faire tout fraîchement en les forçant d'abandonner Messene, quoiqu'il se dît leur allié. On peut voir la suite dans cet historien, pag. 524. 525.

grand perſonnage de la Grece, & qui avoit rempli la terre du bruit de ſon nom, prêtât ſon corps à un Barbare qui s'étoit même révolté contre le roi ſon maître, & qu'à l'appétit de quelque argent il lui eût ſoumis ſa gloire & ſa réputation, en faiſant ſous lui la fonction d'officier mercenaire, & de capitaine d'étrangers ſoudoyés. Si à l'âge de quatre-vingt ans qu'il avoit alors, & le corps tout rompu de bleſſures, il ſe fût encore chargé d'une belle & glorieuſe expédition pour la liberté de la Grece, cette ambition n'auroit pourtant pas été entierement irrépréhenſible dans un âge ſi avancé; [a] car tout ce qui eſt beau il faut que ce ſoit le tems & la ſaiſon propre qui le produiſent; ou plûtôt les belles choſes ne different des laides que par la médiocrité, la vertu conſiſtant toujours dans un certain milieu éloigné des deux extrémités contraires. Mais Agéſilas ne faiſoit pas toutes ces réflexions, il ne regardoit comme indigne aucun ſervice que l'on rendît au public; il regardoit plûtôt comme indigne de lui de vivre inutile, ſans action & ſans mouvement dans ſa ville, & d'y attendre tranquillement la mort. C'eſt pourquoi ayant aſſemblé beaucoup de troupes mercenaires avec l'argent que Tachos lui avoit envoyé, & équippé pluſieurs vaiſſeaux, il s'embarqua, ayant avec lui, comme auparavant, trente Spartiates qui compoſoient ſon conſeil.

Dès

[a] *Car tout ce qui eſt beau, il faut que ce ſoit le tems & la ſaiſon propre qui le produiſent.*). Cela eſt vrai en certain ſens, mais non pas en tout. Car je ne crois pas que jamais l'âge puiſſe diſpenſer un homme d'état, un général d'armée, de profiter d'une occaſion de rendre un grand ſervice à ſon pays, quand ſes forces répondent à un deſſein ſi juſte & ſi louable.

Dès qu'il fut abordé en Egypte, les principaux capitaines du roi & les premiers officiers de sa maison se rendirent à son vaisseau pour le recevoir & pour lui faire la cour. Les autres Egyptiens n'eurent pas moins d'empressement à cause de la grande attente qu'avoient excitée le nom & la réputation d'Agésilas. Ils accouroient tous en foule sur le rivage pour le voir; mais lorsqu'ils ne virent aucun éclat, aucune magnificence ni sur sa personne ni dans son équipage, & qu'ils virent seulement un vieillard couché sans façon sur l'herbe près de la mer, & un vieillard d'une chetive mine, petit de corps, sans aucune apparence & vêtu d'une méchante robe d'une étoffe fort grossiere, il leur prit une envie demesurée de rire & de le mocquer; & ils disoient entr'eux que c'étoit là véritablement ce qu'enseignoit la fable, *qu'une montagne fut un jour en travail, & qu'après de grandes tranchées elle accoucha d'une souris.*

Mais ils furent encore bien plus surpris de sa grossiereté & de son impolitesse, quand on lui apporta les présens & les rafraichissemens qu'on présente d'ordinaire aux étrangers qu'on veut honorer, & qu'ils virent qu'il ne prit que les farines, les veaux & les oisons, qu'il refusa les confitures, les pâtisseries & les parfums; & que, comme on le pressoit & qu'on le conjuroit de les recevoir, [b] il leur dit *de les porter aux Ilotes ses esclaves.* Théophraste écrit que, de tout ce qu'il

[b] *Il leur dit de les porter aux Ilotes ses esclaves.*) Ces Egyptiens étoient trop énervés par le luxe & par la molleſſe pour ſentir la force de ce mot. Il ſeroit à ſouhaiter que des peuples plus aguerris que les Egyptiens, la ſentiſſent aujourd'hui, & qu'ils en vouluſſent profiter.

qu'il vit en Egypte, rien ne lui fit tant de plaiſir que la plante appellée *papyrus* qui eſt ſi propre à faire des couronnes, à cauſe de la fineſſe & de la ſoupleſſe de ſon écorce dont on fait des bandelettes; & que, quand il partit d'Egypte, il en demanda au roi & en emporta avec lui.

Quand il fut arrivé auprès du roi Tachos, & qu'il eut joint ſes troupes à celles d'Egypte, il fut fort étonné de voir qu'on ne le nomma pas général de toute cette armée, comme il s'y étoit attendu, mais ſeulement des troupes étrangeres; que Chabrias l'Athénien fut fait général des troupes de mer, & que Tachos ſe déclara généraliſſime. Voilà le premier ſujet de déplaiſir qu'eut Agéſilas. Ce déplaiſir augmenta infiniment quand il ſe vit obligé de ſupporter la vanité inſenſée & la folle arrogance de cet Egyptien, & qu'il voulut marcher avec lui contre la Phénicie, cédant & pliant ſous ce joug contre ſa dignité & contre ſon naturel. Mais bientôt il trouva une occaſion de ſe relever; car Nectanebos, propre neveu [a] de Tachos, & qui commandoit une grande partie de l'armée, ſe révolta contre lui & fut déclaré roi par les Egyptiens.

D'abord il envoya des ambaſſadeurs à Agéſilas pour le prier de venir à ſon ſecours; il fit les mêmes ſemonces à Chabrias, & leur promit à tous deux de grandes récompenſes. Tachos, en ayant été averti, eut recours aux prieres, & les conjura de ne pas l'abandonner. Chabrias fléchi tâchoit encore de retenir Agéſilas & de le porter à demeurer ferme dans le parti de Tachos, en le conſolant ſur tous ſes griefs, & en lui faiſant des remontrances. Mais Agéſilas lui répondit:

[a] Selon Diodore, Nectanébos étoit fils de Tachos.

dit : *Seigneur Chabrias, comme vous êtes venu ici de votre propre mouvement, vous êtes libre, & vous pouvez prendre le parti qu'il vous plaira ; mais moi, j'ai été donné par ma patrie aux Egyptiens pour leur général. Je commettrois donc une action très-mauvaise & très-injuste si j'allois faire la guerre à ceux au service desquels j'ai été envoyé, à moins que ma patrie ne me donne des ordres contraires.* En même tems il envoya de ses officiers à Sparte avec des instructions pour accuser Tachos & pour défendre & justifier Nectanebos. Ces deux rois y envoient aussi de leur côté des ambassadeurs pour briguer la faveur & l'appui des Spartiates ; l'un comme leur ancien ami & allié, & l'autre comme un homme déja plein d'affection pour leur ville, & qui par reconnoissance leur seroit encore à l'avenir plus affectionné.

Les Lacédémoniens, après avoir entendu les raisons de part & d'autre, répondirent publiquement aux ambassadeurs Egyptiens, *qu'Agésilas pourvoiroit à tout.* Et en particulier ils lui écrivirent *de faire tout ce qu'il trouveroit de plus utile & de plus expédient pour Sparte.* Agésilas n'eut pas plutôt reçu cet ordre, que, prenant ces soldats soudoyés qu'il avoit amenés de Grece, il quitta Tachos & entra au service de Nectanebos, couvrant cette action si étrange & si horrible du voile de l'utilité publique. Mais que l'on ôte ce voile trompeur, le nom le plus juste & le seul véritable que l'on puisse donner à cette démarche, c'est celui de trahison. Il est vrai que les Lacédémoniens faisant consister la plus grande partie du beau & de l'honnête dans ce qui est utile à leur pays, ils n'apprennent & ne connoissent d'autre justice que ce qui leur paroît pouvoir servir à aug-

augmenter la grandeur de Sparte & à étendre ſa domination.

Le roi Tachos, ſe voyant donc abandonné par ces troupes étrangeres, prit la fuite ; mais en même tems il s'éleva de la ville de Mendes un autre prince qui, s'étant révolté contre Nectanebos, ſe fit déclarer roi ; & ayant aſſemblé une armée de cent mille hommes, il marcha contre lui. Nectanebos, pour raſsûrer Agéſilas, lui diſoit que véritablement les ennemis étoient en très-grand nombre, mais que c'étoient des troupes ramaſſées, & la plûpart gens de métiers qui, n'ayant aucune connoiſſance de l'art de la guerre, étoient très-mépriſables & ne méritoient pas ſeulement d'être comptés. *Mais ce n'eſt pas leur nombre que je crains*, lui répondit Agéſilas, *je crains leur peu d'expérience & leur ignorance, comme celle qu'on ne peut tromper ; car les tromperies à la guerre ne réuſſiſſent que contre ceux qui, en ſoupçonnant quelque choſe & en imaginant quelqu'autre pour ſe défendre ou ſe précautionner, tombent dans le piége qu'ils n'attendoient point. Mais celui qui ne ſoupçonne rien, qui n'imagine rien, ne donne point de priſe à celui qui cherche à le ſurprendre, comme à la lutte celui qui ne fait aucun mouvement ne donne nul moyen à ſon adverſaire d'employer aucun des tours qu'il a appris.*

Peu de tems après le Mendéſien envoya des gens à Agéſilas pour tâcher de le gagner. Nectanebos entra d'abord dans quelque ſoupçon & dans quelque crainte ; & comme Agéſilas lui conſeilla d'en venir promptement à une bataille & de ne pas traîner la guerre en longueur contre des troupes ſans diſcipline & qui ne ſavoient ce que c'étoit que de combattre, maisqu i par leur

grand

grand nombre pouvoient les envelopper, les environner de tranchées, couper leurs vivres & leurs convois, & les prévenir en toutes choſes, cela augmenta encore ſes frayeurs & ſes défiances; il ſe retira dans une ville fermée de bonnes murailles, & qui avoit une grande enceinte. Agéſilas fut irrité de ce qu'on ſe défioit de lui, & le ſupportoit avec beaucoup d'impatience; mais ayant également honte de changer encore de parti & de s'en retourner ſans rien faire, il le ſuivit & s'enferma avec lui dans cette grande ville.

Les ennemis les y ſuivirent & commencerent d'abord leurs tranchées pour les enfermer. L'Egyptien, craignant le ſuccès du ſiége, changea d'avis & vouloit combattre, à quoi tous les autres Grecs étoient diſpoſés, d'autant plus qu'il y avoit peu de bled dans la place. Mais Agéſilas, bien loin d'y conſentir, s'y oppoſa de toutes ſes forces, ce qui le rendit encore plus ſuſpect aux Egyptiens qui l'appelloient publiquement traître au roi. Il ſupportoit alors plus doucement ces reproches & ces calomnies en attendant l'occaſion d'exécuter un ſtratagême qu'il avoit imaginé & que voici.

Les ennemis, comme je viens de le dire, avoient commencé d'ouvrir une tranchée fort profonde autour de la place pour l'envelopper & l'enfermer. Quand cette tranchée eut été conduite tout-autour, que les deux bouts furent prêts de ſe joindre, & qu'il n'y eut plus qu'un petit eſpace entre deux, Agéſilas, en attendant que la nuit fût venue, ordonne à ſes Grecs de prendre les armes; & allant trouver le roi Nectanebois, il lui dit : *Seigneur, voici l'occaſion favorable pour vous ſauver; je n'ai pas voulu vous la*

découvrir

découvrir avant qu'elle fût arrivée, de peur de la perdre en la divulguant. Mais puiſque les ennemis ont travaillé de leurs propres mains à nous retrancher & à nous couvrir contr'eux en ouvrant entr'eux & nous cette large tranchée dont la partie qui eſt déja faite nous garantira & nous mettra à couvert de leur multitude; & le peu qui reſte encore à faire nous donnera le moyen de combattre contr'eux à nombre égal & avec un égal avantage; allons, prenez la réſolution de vous montrer homme de cœur, ſuivez-nous & ſauvez-vous de viteſſe avec votre armée; les ennemis n'auront pas l'audace de nous attendre de front, & nos flancs ſont aſſez aſſûrés par leur tranchée. Alors Nectanebos, admirant le grand ſens & la grande capacité d'Agéſilas, & s'abandonnant a ſa conduite, ſe mit au milieu de ſes Grecs, & donnant tête baiſſée contre les ennemis, il renverſa tout ce qui oſa s'oppoſer à ſon paſſage.

Agéſilas, ayant ainſi gagné la confiance de Nectanebos, l'ayant diſpoſé à le croire, abuſa encore les ennemis par un ſtratagême tout pareil, comme un lutteur qui emploie ſouvent contre ſon ennemi le même tour de lutte. Car tantôt faiſant ſemblant de fuir & les attirant après lui, & tantôt faiſant face & les tournant, il les pouſſa enfin dans un lieu étroit, comme une eſpece de chauſſée qui avoit des deux côtés deux foſſés pleins d'eau. Quand il les vit bien engagés, il occupa toute la largeur de la chauſſée avec ſon infanterie, dont il rendit par ce moyen le front égal à celui des ennemis qui pouvoient combattre, & qui n'avoient point d'eſpace pour caracoler à droit & à gauche, & pour les envelopper. C'eſt pourquoi ils ne firent pas une longue réſiſtance, & commencerent bientôt à plier. Il y en eut un grand nombre de tués, les autres échappe-

rent

rent par la fuite & ſe diſperſerent çà & là.

Dès ce moment les affaires de Nectanebos changerent de face, & il ſe trouva en pleine & aſsûrée poſſeſſion de ſes états, ce qui lui donna une affection ſinguliere pour Agéſilas. Il lui faiſoit toutes ſortes de careſſes, & le conjuroit de demeurer encore avec lui & d'y paſſer l'hiver. Mais il ſe hâta de partir à cauſe de la guerre qui étoit dans ſon pays, ſachant bien que ſa ville avoit beſoin d'argent & qu'elle ſoudoyoit des troupes étrangeres. Nectanebos le renvoya donc très-honorablement, & avec beaucoup de généroſité & de magnificence; car il le combla d'honneurs & de préſens, & lui donna deux cent trente talens pour la guerre que ſon pays avoit à ſoutenir. Mais Agéſilas, accueilli d'une violente tempête qu'excita l'approche de l'hiver, fut obligé de regagner la terre avec ſes vaiſſeaux; & ayant été pouſſé par les vents dans un lieu deſert, appellé le port de Ménélas, au-deſſus de la Lybie, il y mourut âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont il en avoit régné quarante-un à Sparte; & de ces quarante-un il en avoit paſſé plus de trente dans la réputation du plus grand & du plus puiſſant de tous les Grecs, & été regardé comme le chef & le roi de preſque toute la Grece, juſqu'à la bataille de Leuctres. Comme c'eſt la coutume des Lacédémoniens, que tous ceux de leur pays qui meurent dans une terre étrangere, ils les enſeveliſſent & les enterrent dans le lieu même où ils ſont morts, mais pour les corps de leurs rois, ils les emportent toujours à Sparte; les Spartiates, qui ſe trouverent auprès d'Agéſilas, [d] n'ayant point de miel, firent fondre ſur ſon

[d] *N'ayant point de miel.*) C'étoit la maniere dont les Spar-

ſon corps de la cire dont ils le couvrirent tout entier & l'emporterent en cet état à Lacédémone. Son fils Archidamus lui ſuccéda au throne [e] qui demeura dans ſa maiſon juſqu'à Agis qui fut le cinquieme roi de cette famille de pere en fils depuis Agéſilas, & que Pélopidas fit mourir, parce qu'il tâchoit de rétablir l'ancien gouvernement de Lacédémone.

Spartiates embaumoient les corps ; ils les couvroient tout entiers de miel, comme cela paroît par quelques paſſages de Xénophon.

[e] *Qui demeura dans ſa maiſon juſqu'à Agis, qui fut le cinquieme roi de cette famille de pere en fils.*) Voici cette généalogie.

AGESILAS.
|
ARCHIDAMUS.
|
AGIS II. & EUDAMIDAS.

Agis étant mort ſans enfans, ſon frere Eudamidas ſuccéda au throne, & eut un fils nommé Archidamus IV.

ARCHIDAMUS IV.
|
EUDAMIDAS II.
|
AGIS III.

Fin de la vie d'Agéſilas.

POMPE'E

POMPÉE.

LE peuple Romain paroît avoir eu pour Pompée dès le commencement les mêmes ſentimens que Prométhée a pour Hercule [a] dans la piece d'Eſchyle, lorſqu'après avoir été délié par lui, il dit, *le fils m'eſt auſſi cher que le pere m'eſt odieux*; car jamais les Romains n'ont eu pour aucun autre capitaine une haine ſi violente ni ſi âpre que celle qu'ils eurent pour Strabon, pere de Pompée. Il eſt vrai qu'ils redouterent ſa puiſſance dans les armes & ſon grand courage pendant qu'il fut vivant, car c'étoit un grand homme de guerre; mais après qu'il fut mort frappé de la foudre, comme on le portoit ſur le bûcher, ils arracherent ſon corps de ſon lit & lui firent toutes ſortes d'outrages.

Au contraire, jamais perſonne n'a éprouvé de ces mêmes Romains une bienveillance ſi forte, qui ait commencé de meilleure heure, qui ait plus duré pendant ſa proſpérité, & qui ait perſévéré plus conſtante & plus ferme dans ſon adverſité, que Pompée. La ſeule cauſe de l'averſion

[a] *Dans la piece d'Eſchyle, lorſqu'après avoir été délié par lui.*) Eſchyle avoit fait deux tragédies; l'une, Προμηθεὺς Δεσμώτης, *Prométhée lié*; & l'autre, Προμηθεὺς Λυόμενος, *Prométhée délié*. Cette derniere eſt perdue, il ne nous en reſte que quelques fragmens. C'eſt de la derniere que Plutarque a tiré ce vers où Prométhée dit à Hercule, *qu'il lui eſt auſſi agréable, que ſon pere Jupiter lui eſt odieux*. Car Jupiter l'avoit fait attacher aux roches du Caucaſe, & Hercule venoit de le délier.

ſion qu'on eut pour le pere, ce fut ſon avarice inſatiable ; & il y eut pluſieurs cauſes de l'amour qu'on eut pour le fils, [b] ſa tempérance dans ſa maniere de vivre, ſon application à tous les exercices de la guerre, ſon éloquence pleine de perſuaſion, la fermeté & la conſtance de ſes mœurs, ſa bonne foi & la fidélité dans ſes paroles, la facilité de ſon abord ouvert à tout le monde, & le gracieux accueil qu'on en recevoit. Car il n'y avoit point d'homme plus réſervé que lui à demander des ſervices, ni plus prompt à en rendre à ceux qui lui en demandoient. Quand il donnoit c'étoit ſans arrogance, & quand il recevoit c'étoit avec dignité.

Dès ſes premieres années la douceur de ſon viſage ne lui aida pas peu à gagner d'abord les bonnes graces de tous ceux qui l'approchoient ; car il prévenoit en ſa faveur avant qu'il eût parlé, l'agrément qui y étoit répandu étant accompagné d'une certaine gravité douce & humaine ; & dans ſa jeuneſſe, à-travers cette fleur, on voyoit éclater un air de dignité & de majeſté qui

[b] *Sa tempérance dans ſa maniere de vivre.*) Velleïus Paterculus a fait de lui un portrait qui eſt admirable. *Forma excellens*, dit-il, *non ea qua flos commendatur ætatis, ſed ex dignitate conſtante, quæ in illam conveniens amplitudinem, fortunam quoque ejus, ad ultimum vitæ comitata eſt diem. Innocentia eximius, ſanctitate præcipuus, eloquentia medius, potentiæ quæ honoris cauſſa ad eum deferretur, non ut ab eo occuparetur, cupidiſſimus ; dux bello peritiſſimus, civis in toga, niſi ubi vereretur ne quem haberet parem, modeſtiſſimus. Amicitiarum tenax, in offenſis exorabilis, in reconcilianda gratia fideliſſimus, &c.* Et il ajoute, qu'il auroit été exempt de tous les vices, s'il n'avoit eu celui de ne pouvoir ſouffrir un égal.

[c] *Et*

qui marquoit la nobleſſe de ſes mœurs & qui lui attiroit le reſpect de tout le monde. Il avoit les cheveux un peu relevés [c] & beaucoup de feu dans les yeux, ce qui produiſoit cette reſſemblance qu'on lui trouvoit avec Alexandre le grand, & que l'on diſoit encore plus grande qu'elle ne paroiſſoit dans les ſtatues qui reſtent de ce dernier; de ſorte que, pendant que les uns lui donnoient ſérieuſement ce nom dont il n'étoit pas fâché, les autres ne le nommoient ainſi qu'en ſe mocquant & par raillerie. Et l'on rapporte qu'un jour [d] Philippe, homme conſulaire, plaidant pour lui, dit [e] *qu'il ne faiſoit rien de bien étonnant ni de bien extraordinaire, ſi étant Philippe il aimoit Alexandre.*

[f] La courtiſane Flore, étant déja vieille, prenoit

[c] *Et beaucoup de feu dans les yeux.*) L'expreſſion Grecque eſt remarquable. καὶ τῶν περὶ τὰ ὄμματα ῥυθμῶν ὑγρότης, mot à mot, & *humiditas quædam motuum circa oculos.* C'eſt pour dire qu'il avoit le regard fin, & beaucoup de grace & de feu dans les yeux.

[d] *Philippe, homme conſulaire, plaidant pour lui.*) C'eſt L. Martius Philippus, un des grands orateurs de ſon tems. Il fut beau-pere d'Auguſte, dont il avoit épouſé la mere Atia. Horace en parle dans l'épître ſept du livre premier.

[e] *Qu'il ne faiſoit rien de bien étonnant ni de bien extraordinaire, ſi étant Philippe, il aimoit Alexandre.*) Malgré la grande réputation de Philippe, je prendrai la liberté de dire, que ce jeu de mots ſur les noms de Philippe & d'Alexandre me paroît aſſez froid.

[f] *La courtiſane Flore étant déja vieille.*) Le texte ajoute, ἐπιτηδῶς, *vrai-ſemblablement, comme on peut penſer.* Mais ce mot ne m'a pas paru néceſſaire, ſur-tout Plutarque ne marquant point le tems où Flore tenoit ce diſcours. D'ailleurs, *déja vieille*, dit tout, car ἐπιτηδῶς eſt un terme qui a des ſignifications différentes, ſelon les endroits où il eſt placé; quelquefois il ſe prend pour *beaucoup, valde*, & quelquefois pour *honnêtement, aſſez*, ſatis.

noit encore plaiſir à ſe ſouvenir du commerce qu'elle avoit eu avec Pompée ; & elle diſoit que, quand elle couchoit avec lui, elle ne pouvoit jamais le quitter ſans le mordre. Elle racontoit qu'un des plus intimes amis de Pompée, nommé Géminius, étant devenu paſſionnément amoureux d'elle, la pourſuivoit continuellement & l'importunoit ſans ceſſe pour obtenir ſes faveurs ; qu'enfin elle lui dit franchement qu'elle ne pouvoit les lui accorder à cauſe de Pompée ; que Géminius s'adreſſa à Pompée lui-même, le conjurant de l'aider dans ſa paſſion ; que Pompée voulut bien lui faire ce plaiſir, mais que depuis ce moment-là il n'eut plus aucun commerce avec elle & ne voulut plus la voir quoiqu'il parût toujours l'aimer. Elle ajoutoit qu'elle ne ſupporta pas cette privation comme les courtiſanes font d'ordinaire, mais qu'elle fut long-tems malade de douleur & de regret. Cette Flore étoit pourtant alors ſi célebre pour ſa beauté & ſa bonne grace, que Cécilius Métellus, voulant orner le temple de Caſtor & de Pollux des plus belles ſtatues & des plus beaux tableaux, y plaça le portrait de Flore au naturel à cauſe de ſon excellente beauté.

Mais la ſageſſe de Pompée parut encore avec plus d'éclat dans le traitement qu'il fit à la femme de Démétrius, ſon affranchi, qui avoit beaucoup de crédit auprès de lui, & qui après ſa mort laiſſa quatre mille talens de bien. Il traita cette femme avec plus de dureté & de groſſiereté que ne portoit ſon naturel doux & poli, parce qu'il craignoit ſa beauté qui étoit ſi grande qu'elle triomphoit des cœurs les plus inſenſibles, & qu'il étoit en garde contre elle, ne voulant pas qu'il fût dit qu'il lui étoit ſoumis. Mais quoi-

qu'il

qu'il ſe précautionnât & qu'il prît ainſi ſes meſures de loin pour s'empêcher de tomber dans ſes piéges, il ne put pourtant éviter ſur cela les reproches de ſes ennemis qui le calomnierent beaucoup ſur ſes amours avec des femmes mariées, & qui l'accuſerent de leur avoir abandonné au pillage le bien public pour prix de leurs débauches, & d'avoir fermé les yeux à toute cette diſſipation.

Pour ce qui eſt de la facilité & de la ſimplicité dont il étoit pour ſa bouche, on rapporte de lui un mot bien digne d'être conſervé. Dans une grande maladie qu'il eut & qui étoit accompagnée d'un grand dégoût, ſon médecin, pour le ragoûter, lui ordonna de manger une grive ; ceux qui en allerent chercher n'en trouverent pas une ſeule à vendre, car la ſaiſon en étoit paſſée ; mais quelqu'un leur dit qu'ils en trouveroient chez Lucullus qui en nourriſſoit toute l'année. Cela étant rapporté à Pompée : *Eh quoi*, dit-il, *eſt-ce que ſi Lucullus n'étoit friand Pompée ne ſauroit vivre* ? Il ne voulut pas qu'on allât chez lui ; & ſe mocquant de l'ordonnance du médecin, il mangea de la viande la plus commune & la plus aiſée à trouver ; mais cela n'arriva que long-tems après.

Pour revenir à ſes commencemens, pendant qu'il étoit encore tout jeune & qu'il ſervoit ſous ſon pere [6] qui faiſoit la guerre à Cinna, il avoit un ami & un compagnon d'armes, appellé Lucius Térentius, avec lequel il partageoit ſa tente. Ce Térentius, gagné par l'argent de Cinna, s'étoit chargé d'aſſaſſiner la nuit Pompée, tandis que les autres conjurés mettroient le feu à la tente

[6] L'an de Rome 666, l'an 85. avant l'ere chrétienne.

tente du général. Pompée, ayant eu avis de cette conjuration pendant ſon ſouper, ne s'étonna point, mais but encore plus gaiement & fit plus de careſſes que jamais a Térentius. Le ſouper fini, chacun ſe retira pour ſe coucher; mais Pompée ſe déroba tout doucement de ſa tente, alla mettre une bonne garde autour du quartier de ſon pere & ſe tint en repos. Térentius, lorſqu'il crut que l'heure étoit venue d'exécuter ſon deſſein, ſe leva l'épée à la main; & s'approchant de la paillaſſe, où il croyoit que Pompée étoit couché, il donna pluſieurs coups dans les couvertures.

En même tems voilà une grande émeute dans le camp par la haine qu'on a pour le général. Tous les ſoldats courent pour aller ſe rendre à l'ennemi; ils plient leurs tentes & prennent leurs armes. Le général ne ſort point de ſa tente n'oſant s'expoſer à ce tumulte. Mais Pompée ſe jette au milieu de ces troupes mutinées, les conjure en pleurant de ne pas faire cet outrage à leur capitaine; & ne pouvant rien gagner, il ſe jette enfin le viſage contre terre au-travers de la porte du camp, & leur commande de paſſer ſur ſon corps s'ils ont tant d'envie de ſe retirer. A ces mots, ſaiſis de honte, ils s'en retournent tous; & changeant de volonté ils ſe reconcilient avec leur capitaine, excepté environ huit cent qui perſiſterent dans leur révolte & allerent joindre Cinna.

Après la mort de Strabon, Pompée, comme ſon héritier, eut à ſoutenir pour lui un grand procès pour crime de péculat; & après bien des recherches il trouva qu'un certain Alexandre, un des affranchis de ſon pere, avoit détourné la plus grande partie des deniers publics, & il le déféra

déféra à ſes juges. Et pour lui [h] il fut accuſé en ſon nom d'avoir eu des filets de chaſſe & quelques livres qui avoient été pris à Aſculum, & il étoit vrai que ſon pere les lui avoit donnés à la priſe de cette place ; mais il les avoit perdus depuis, lorſque Cinna étant retourné à Rome, ſes ſatellites entrerent dans ſa maiſon & la pillerent.

Avant le jugement de ce procès, Pompée eut à ſoutenir de grands combats & à faire de grandes plaidoiries pour répondre à ſon accuſateur. Dans toutes ſes actions il fit paroître une vivacité, une force & une ſolidité d'éloquence, & en même tems une fermeté ſi fort au-deſſus de ſon âge, qu'il en acquit beaucoup de réputation & de crédit, juſques-là qu'Antiſtius, qui étoit préteur & qui préſidoit à ce jugement, conçut beaucoup d'eſtime & d'affection pour lui, réſolut de lui offrir ſa fille en mariage, & en fit faire la propoſition par ſes amis. Pompée l'accepta avec beaucoup de joie ; le mariage fut conclu très-ſecrettement, mais il ne laiſſa pas d'éclater à cauſe du grand empreſſement qu'Antiſtius témoigna à ſervir Pompée ; & à la fin, lorſqu'il prononça la ſentence par laquelle Strabon étoit abſous à pur & à plein, tout le peuple ſe mit à crier tout d'une voix, comme de concert, [i] *à Talaſſius*,

[h] *Il fut accuſé en ſon nom d'avoir eu des filets de chaſſe & quelques livres.*) Qui croiroit que le fils du général eût eu à répondre à une accuſation, pour avoir retenu ſi peu de choſe du butin d'une ville priſe ? Mais ce peu de choſe fait voir juſqu'à quel point les Romains vouloient que leurs généraux mêmes portaſſent le deſintéreſſement & la fidélité à l'égard du butin fait ſur les ennemis.

[i] *A Talaſſius, à Talaſſius.*) C'étoit pour dire que cette ſentence, ſi favorable au pere de Pompée, étoit le prix

Talaſſius, *à Talaſſius*, qui eſt le mot que l'on crie de toute ancienneté à Rome à toutes les noces; & voici l'origine de cette coutume.

Lorſque les Romains des plus nobles maiſons ravirent les filles des Sabins, qui étoient venues à Rome pour voir les jeux que Romulus célébroit, il y eut quelques pâtres & quelques bouviers qui enleverent une fille d'une beauté & d'une taille au-deſſus de toutes les autres; & de peur que quelqu'un des nobles ne la leur ôtat, ils alloient criant, *à Talaſſius*. C'étoit le nom d'un homme des plus connus & des plus diſtingués; de ſorte que ceux qui l'entendirent ſe mirent à battre des mains & à crier eux-mêmes, *à Talaſſius*, pour marquer leur ſatisfaction par leurs applaudiſſemens & par leurs louanges. Comme ce mariage fut fort heureux pour Talaſſius, depuis ce tems-là on répete cette acclamation par maniere de jeu en faveur de tous ceux qui ſe marient. Et voilà ce qui me paroît de plus vraiſemblable de tout ce qui a été dit ſur ce cri nuptial, *à Talaſſius*.

Quelques jours après la ſentence rendue, Pompée épouſa Antiſtia & ſe rendit enſuite au camp auprès de Cinna, où il fut d'abord en butte à la calomnie; c'eſt pourquoi, croyant avoir tout à craindre d'un général comme celui-là, il ſe déroba ſecrettement. Comme on ne le vit plus paroître, il ſe répandit auſſi-tôt un bruit dans l'armée que Cinna l'avoit fait tuer; & ſur le moment ceux qui haïſſoient Cinna & qui ne pouvoient le ſupporter, allerent pour ſe jetter ſur lui.

prix du mariage de Pompée avec Antiſtia. Sur ce cri, *à Talaſſius*, on peut voir ce que Plutarque en a écrit dans la vie de Romulus.

lui. Il prit la fuite, & ayant été atteint par un capitaine, il ſe jetta d'abord à ſes genoux & lui préſenta ſon anneau qui lui ſervoit de cachet & qui étoit d'un fort grand prix. Le capitaine lui répondit avec inſolence : *Mais je ne viens pas pour ſceller un contrat, je viens pour punir un tyran injuſte & impie*, & le tua.

Cinna étant mort de cette maniere, Carbon, tyran encore plus violent & plus emporté, lui ſuccéda & prit le maniement des affaires. Bientôt après [h] Sylla revint en Italie, deſiré de la plûpart des Romains qui, à cauſe des maux qu'ils ſouffroient, regardoient comme un grand bien de changer de maître. L'excès de ces calamités avoit réduit Rome à ce point, que, deſeſpérant de recouvrer jamais ſa liberté, elle ne cherchoit qu'une plus douce ſervitude.

Pompée étoit alors dans cette contrée de l'Italie, qu'on appelle *Picenum* [i], parce qu'il y avoit des terres, & plus encore parce qu'il ſe plaiſoit dans ce pays-là à cauſe de l'affection que toutes ſes villes avoient pour ſa famille de pere en fils. Voyant donc que les plus conſidérables citoyens & les plus gens de bien de Rome quittoient tous leurs maiſons, & que de tous côtés ils ſe retiroient dans le camp de Sylla, comme dans un port de ſalut, il ne trouva pas digne de lui d'y aller les mains vuides, & comme un fugitif qui avoit beſoin de ſecours ; mais il voulut commencer par obliger Sylla & lui rendre le premier un grand ſervice en arrivant honorablement dans ſon camp à la tête d'une armée. Pour cet effet il commença à tâter les Piceniens & à les ſolliciter

[h] L'année ſuivante.
[i] C'eſt la Marche d'Ancone.

citer de prendre les armes & de le ſuivre. Les Piceniens prêterent volontiers l'oreille à ſes diſcours & refuſerent d'écouter les émiſſaires de Carbon ; ſur quoi un de ces émiſſaires, nommé Vindius, leur ayant dit : *Oh que cela eſt beau ! Pompée, ſorti fraîchement de l'école eſt devenu tout-d'un-coup votre orateur & votre capitaine*, ils entrerent dans une ſi furieuſe colere qu'ils ſe jetterent ſur lui & le tuerent ſur le champ.

Peu de jours après, Pompée, qui n'avoit que vingt-trois ans [m], ſans attendre que perſonne lui donnât le pouvoir de commander une armée, mais s'attribuant de lui-même cette autorité, fit dreſſer un tribunal au milieu de la place d'Auximum, grande & puiſſante ville des Piceniens ; & là il fit commandement aux Ventidiens qui étoient deux freres, les premiers & les plus conſidérables du pays, & qui tenoient le parti de Carbon, de ſortir inceſſamment de la ville, & ſe mit à lever des gens de guerre & à établir des capitaines, des ſergens de bandes & des centurions, & à régler & ordonner tous les différens états de la milice. Il en fit autant dans toutes les autres villes qu'il parcourut. Tous les partiſans de Carbon ſe retiroient devant lui & lui cédoient la place, & les autres ſe rangeoient ſous ſes enſeignes avec un très-grand plaiſir ; de ſorte qu'en très-peu de tems il eut formé trois légions entieres & aſſemblé les vivres, les bagages, les bêtes de ſomme & les chariots néceſſaires pour voiturer tout cet attirail.

En cet équipage il ſe mit en chemin pour aller joindre Sylla ; & bien loin de hâter ſa marche, de chercher à la cacher, il s'arrêtoit partout

[m] Il étoit né l'an de Rome 647.

[n] C'eſt

tout ſur ſa route pour endommager les ennemis & pour exciter toutes les villes où il paſſoit à ſe révolter contre Carbon. Enfin trois des capitaines du parti contraire, Carinnas, Cœlius & Brutus, marcherent en même tems contre lui, non pour l'attaquer de front & tous enſemble, mais pour l'envelopper en l'attaquant par trois différens endroits avec trois armées, dans l'eſpérance qu'ils l'enleveroient facilement.

Pompée ne s'étonna point; mais raſſemblant toutes ſes forces il alla d'abord tomber ſur l'armée de Brutus, à la tête de ſa cavalerie, qu'il fit donner la premiere. La cavalerie des ennemis qui étoit Gauloiſe ſoutint le premier choc; mais Pompée s'attachant à celui qui la commandoit & qui paroiſſoit le plus brave & le plus fort de la troupe, il le prévint ſi heureuſement qu'il le perça de ſa lance & le jetta à bas de ſon cheval. Tous les autres tournent bride & ſe renverſent ſur l'infanterie qu'ils mettent en ſi grand deſordre que tout prend la fuite. Cela jetta la diſſenſion parmi ces trois généraux qui, ne pouvant s'accorder, ſe retirerent chacun de leur côté comme ils purent. En même tems les villes venoient ſe rendre à Pompée, voyant que la terreur avoit diſperſé tous ſes ennemis.

La même année le conſul Scipion [n] vint auſſi pour lui donner bataille. Mais, quand les deux armées furent en préſence, avant que l'infanterie des deux côtés en fût venue à lancer le javelot, les ſoldats de Scipion ayant ſalué ceux de Pompée, paſſerent de leur côté, & Scipion abandonné fut contraint de prendre la fuite. Enfin

[n] C'eſt L. Cornélius Scipio Aſiaticus, qui étoit conſul avec C. Norbanus.

fin Carbon ayant envoyé contre lui quelques compagnies de gens de cheval près de la riviere d'Arlis, Pompée les reçut courageuſement, les renverſa, & les pourſuivant l'épée dans les reins, il les pouſſa dans des lieux difficiles où la cavalerie ne pouvoit ſe remuer. Cette cavalerie, voyant donc qu'il n'y avoit aucune eſpérance de ſe ſauver, ſe rendit avec ſes armes & ſes chevaux.

Sylla n'avoit encore rien appris de tous ces heureux combats; mais au premier bruit qui s'en répandit & aux premieres nouvelles qu'il en eut, craignant pour Pompée qu'il voyoit engagé au milieu de tant d'ennemis & de généraux ſi redoutables, il ſe hâta de marcher à lui pour le ſecourir. Quand Pompée ſut qu'il approchoit, il commanda à tous les capitaines de faire prendre les armes à leurs ſoldats & de les mettre en bataille, afin que leur général en arrivant trouvât l'armée très-belle & en très-bon état. Car il eſpéroit de lui de grands honneurs, & il en reçut de plus grands encore. En effet, lorſque Sylla le vit qui s'avançoit au-devant de lui, & qu'il apperçut ſon armée en ſi bel ordre, toute compoſée de très-beaux hommes, & dont la bonne mine étoit encore relevée par la fierté que leur donnoient tant de glorieux ſuccès, ravi il deſcendit de cheval; & Pompée l'ayant approché & ſalué du titre d'IMPERATOR, il le ſalua du même titre, au grand étonnement de tout le monde qui ne s'attendoit pas que Sylla communiqueroit à un ſi jeune homme, & qui n'étoit pas encore de l'ordre du ſénat, ce grand titre pour lequel il faiſoit la guerre aux Scipions & aux Marius.

La maniere dont il vécut avec lui dans la ſuite,

te, & les traitemens qu'il lui fit, répondirent à ce premier accueil & à ces premieres careſſes; car, lorſque Pompée arrivoit aux lieux où il étoit, il ſe levoit au-devant de lui & ôtoit de deſſus ſa tête le pan de ſa robe dont il ſe couvroit, ce qu'il ne faiſoit pas facilement pour aucun autre, quoiqu'il eût autour de lui beaucoup d'officiers auſſi conſidérables par leur valeur, que diſtingués par leur nobleſſe.

Pompée ne s'enorgueillit point de tous ces honneurs; au contraire, Sylla ayant voulu l'envoyer en Gaule pour y commander à la place de Métellus qui y étoit, & qui paroiſſoit n'y avoir fait aucun exploit digne des grandes forces qu'il avoit à ſes ordres, * il lui répondit : *Qu'il n'étoit ni honnête ni juſte qu'il allât ôter le commandement de l'armée à un capitaine plus vieux que lui & d'une plus grande réputation; mais que, ſi Métellus le vouloit & qu'il le priât d'aller lui aider à conduire cette guerre, il iroit très-volontiers.* Métellus ayant agréé ſa propoſition & lui ayant écrit de venir, il entra dans la Gaule où il fit en ſon particulier des actions admirables de valeur & de conduite; & par ſa préſence il ranima & réchauffa la valeur & l'audace de Métellus, que l'âge avoit preſque éteintes, comme on dit que le fer embraſé & fondu, verſé ſur celui qui eſt froid & dur, l'amollit & le fond plus promptement que le feu même. Mais comme, lorſqu'un athlete eſt parvenu

* *Il lui répondit qu'il n'étoit ni honnête ni juſte qu'il allât ôter le commandement de l'armée à un capitaine plus vieux que lui & d'une plus grande réputation.*) Voilà la réponſe d'un grand perſonnage. Je ne ſai ſi on trouveroit beaucoup d'officiers qui, dans une occaſion ſemblable, auroient une pareille modération.

parvenu à primer dans les jeux & les assemblées, & qu'il a vaincu dans tous les grands combats de la Grece, on ne fait plus aucun cas des victoires qu'il a remportées dans son enfance, & on ne les met pas en ligne de compte, j'ai fait de même des grands faits d'armes que Pompée exécuta alors, quelque grands & admirables qu'ils soient par eux-mêmes, parce qu'ils sont enterrés & ensevelis sous le nombre & la grandeur des derniers; & j'ai évité d'y toucher, de peur que, si je m'arrêtois à décrire en détail ses premieres actions, je ne fusse obligé de passer légérement sur les autres qui sont très-grandes, & sur tous les accidens de sa vie, qui marquent le mieux les mœurs de ce personnage & qui font le mieux connoître son naturel.

Après donc que Sylla se fut rendu maître de l'Italie & qu'il eut été déclaré dictateur, il récompensa tous les autres capitaines & généraux, en les comblant de richesses, en les avançant aux plus grands honneurs & aux premieres dignités, & en leur accordant à tous libéralement & avec joie tout ce qu'ils lui demandoient. Mais pour Pompée, comme il admiroit particulierement sa vertu & ses grandes qualités, & qu'il le croyoit un grand appui & un puissant secours pour ses desseins & pour la sûreté de ses affaires, il résolut, à quelque prix que ce fût, d'en faire son allié. Sa femme Métella entre dans ses vues, & tous deux ensemble ils persuadent à Pompée de répudier sa femme Antistia & d'épouser Emilie, petite fille de Sylla, née du mariage de sa fille Métella avec Scaurus, qui vivoit actuellement avec son mari & qui étoit grosse. Cette

Ce fut l'an de Rome 675. 80. ans avant l'ere chrét.

Cette noce fut très-tyrannique & plus convenable aux tems malheureux de Sylla, que ſéante aux mœurs & à la vie de Pompée. Car quel ſpectacle plus horrible que de voir Emilie traînée enceinte de la maiſon de ſon premier mari, vivant encore, dans celle du ſecond, & Antiſtia chaſſée honteuſement & impitoyablement, comme privée d'un pere qui venoit d'être tué, même pour ce mari qui la répudioit d'une maniere ſi indigne? Car Antiſtius fut tué dans le ſénat, parce qu'on crut qu'il tenoit le parti de Sylla à cauſe de Pompée ſon gendre. Sa mere ne pouvant ſupporter un ſi grand affront ſe fit mourir elle-même, & cette mort fut comme un épiſode de la tragédie de ces malheureuſes noces, auſſi-bien que celle d'Emilie qui mourut bientôt après chez Pompée en travail d'enfant.

Environ dans ce tems-là [f] on reçut nouvelles à Rome que Perpenna s'étoit emparé de la Sicile, qu'il s'y fortifioit & qu'il vouloit faire de cette iſle la retraite & l'aſyle de tous ceux qui reſtoient du parti oppoſé à Sylla; que Carbon croiſoit tout-autour avec une puiſſante flotte; que Domitius étoit paſſé en Afrique, & que tous les plus illuſtres perſonnages qui avoient pu échapper aux proſcriptions, chaſſés de Rome & fugitifs, s'étoient jettés de ce côté-là. Pompée fut envoyé contr'eux avec une groſſe armée.

A ſon arrivée Perpenna abandonna la Sicile, & d'abord Pompée ſoulagea les villes qui avoient été extrêmement foulées, & il les traita toutes avec beaucoup d'humanité, excepté les Mamertins qui habitoient la ville de Meſſine & qui refuſoient

[f] La même année.

fuſoient de comparoître devant ſon tribunal & de reconnoître ſa juriſdiction, alléguant que c'étoit un de leurs anciens privileges qui leur avoit été accordé par les Romains ; à quoi il leur répondit : *Ne ceſſerez-vous point de nous alléguer vos loix & vos privileges, à nous qui avons l'épée au côté?* Il parut auſſi qu'il inſulta trop inhumainement aux malheurs de Carbon ; car ſi c'étoit une néceſſité, comme ce l'étoit peut-être, de le faire mourir, il falloit le faire dès qu'il l'eut pris, & toute la haine de l'action ſeroit tombée ſur celui qui en avoit donné l'ordre ; au lieu qu'il fit amener devant lui, chargé de chaînes, un des Romains les plus illuſtres, qui avoit eu trois fois les honneurs du conſulat ; & qu'aſſis ſur ſon tribunal il le jugea lui-même malgré la douleur & le dépit qui éclatoient ſur le viſage de tous les aſſiſtans, & ordonna enſuite qu'on l'emmenât pour l'exécuter. Quand on l'eut conduit & qu'il vit l'épée dégaînée pour lui trancher la tête, on dit qu'il demanda un moment & un lieu retiré, parce qu'il fut ſurpris d'un flux de ventre qui le preſſoit.

[r] Caïus Oppius, ami de Céſar, écrit que Pompée traita auſſi fort inhumainement Quintus Valérius ; car ayant ſu qu'il étoit homme de lettres

[r] *Caius Oppius, ami de Céſar.*) C'eſt celui qui a écrit la guerre d'Eſpagne. Il avoit fait auſſi d'autres ouvrages, entr'autres des vies des Hommes illuſtres ; car on cite de lui la vie de Caſſius, celle du premier Scipion l'Africain, & celle de Marius. Suétone le compte parmi les principaux amis de Céſar ; & pour marquer combien il étoit porté pour lui, il dit, qu'il avoit compoſé un traité pour prouver *non eſſe Cæſaris filium quem Cleopatra dicat :* « Que Céſarion n'étoit pas » fils de Céſar, comme Cléo» patre l'aſſûroit.

[s] *Mais*

lettres & que peu de gens pouvoient lui être comparés pour la profondeur & l'étendue du ſavoir, quand il fut amené en ſa préſence, il le tira en particulier, ſe promena long-tems avec lui ; & après qu'il l'eut bien queſtionné & qu'il eut appris tout ce qu'il vouloit ſavoir, il commanda à ſes ſatellites de l'emmener & de le faire mourir. [a] Mais tout ce qu'Oppius écrit des amis ou des ennemis de Céſar, il faut le recevoir avec grande défiance & ne le croire qu'avec beaucoup de circonſpection. Il eſt certain que Pompée fut forcé de punir tous ceux des ennemis de Sylla qui ſe trouverent les plus apparens & les plus connus, & qui furent pris au vu & au ſu de tout le monde. Mais tous ceux qui purent ſe cacher, il fit ſemblant de ne les pas voir & n'en fit aucune recherche ; il y en eut même qu'il renvoya ou qu'il laiſſa échapper. Mais ayant réſolu de châtier la ville des Himéréens, qui avoit embraſſé le parti de ſes ennemis, Sthénis, un des orateurs d'Himéra, lui demanda la permiſſion de parler & lui dit, *qu'il feroit un choſe très-injuſte ſi laiſſant le coupable il faiſoit périr les innocens.* Pompée lui demanda qui étoit ce coupable dont il vouloit parler : *C'eſt moi*, lui répondit Sthénis, *moi qui, ayant gagné mes amis par la perſuaſion & employé contre mes ennemis la force, les ai portés à faire ce qu'ils ont fait.* Pompée, ravi de la franche liberté, de l'audace & de la magnanimité de cet homme,

[a] *Mais tout ce qu'Oppius écrit des amis ou des ennemis de Céſar, il faut le recevoir avec grande défiance.*) Ce jugement que Plutarque fait d'Oppius eſt remarquable. Cet hiſtorien étoit ſi porté pour Céſar, qu'il n'étoit pas croyable ſur ce qu'il diſoit des amis & des ennemis de ce grand homme.

homme, lui pardonna ſon crime à lui le premier, & le remit enſuite en ſa faveur à tous les autres. Ayant été informé que ſes ſoldats commettoient beaucoup de deſordres dans leur marche, * il ſcella leurs épées de ſon cachet, & tous ceux qui ne conſerverent pas ce cachet entier furent punis.

Pendant qu'il exécutoit toutes ces choſes en Sicile, & qu'il y faiſoit ces réglemens, il reçut un decret du ſénat & des lettres de Sylla, qui lui ordonnoient de paſſer en Afrique pour faire la guerre avec toutes ſes forces à Domitius qui avoit aſſemblé une armée beaucoup plus puiſſante que celle qu'avoit Marius lorſqu'il paſſa d'Afrique en Italie & qu'il ſe rendit maître des affaires des Romains, devenu de fugitif tyran inſupportable. Pompée, ayant donc préparé très-promptement tout ce qui étoit néceſſaire pour cette guerre, & ſes équipages, laiſſa en Sicile Memmius, mari de ſa ſœur, pour y commander, & partit avec ſix-vingt vaiſſeaux de guerre & quatre-vingt vaiſſeaux de charge qui portoient ſes proviſions de bouche, ſes armes, ſon argent, ſes machines & tous ſes bagages. Dès que la flotte fut abordée, partie à Utique & partie à Carthage, ſept mille des ennemis vinrent ſe rendre à lui, & il avoit alors ſix légions entieres.

On raconte qu'il lui arriva là une aventure fort riſible. Quelques uns de ſes ſoldats trouverent,

* *Il ſcella leurs épées de ſon cachet.* Voilà un expédient dont on ne s'étoit pas aviſé avant Pompée, & que perſonne n'a imité après lui. Au-moins je ne me ſouviens pas d'en avoir vû aucun exemple. Il étoit bon du tems des Romains, mais il ſeroit inutile aujourdhui.

rent, dit-on, un tréſor qu'ils partagerent, & ils eurent chacun une groſſe ſomme. Le bruit s'en étant répandu, tous les autres ſoldats crurent que ce lieu-là étoit plein de richeſſes que les Carthaginois y avoient autrefois enterrées dans le tems de leurs malheurs. Il ne fut pas au pouvoir de Pompée de ſe ſervir de ſes ſoldats pendant pluſieurs jours, ils étoient tous occupés à chercher des tréſors; de ſorte que lui même en ſe promenant ne faiſoit que rire & ſe mocquer de voir tous ces milliers d'hommes travailler ſans relâche à fouiller ces champs & les renverſer de fond en comble, juſqu'à ce qu'enfin laſſés de ce travail inutile, ils lui dirent, *qu'il les menât où il voudroit, qu'ils avoient aſſez porté la peine de leur ſottiſe.*

Domitius vint à ſa rencontre & ſe mit en bataille devant lui; mais, comme il étoit ſéparé des ennemis par une grande fondriere très-eſcarpée & très-difficile à paſſer, & que dès le matin il tomba une groſſe pluie accompagnée d'un vent fort violent, il crut que pour ce jour-là il ſeroit impoſſible de combattre, & ordonna qu'on pliât bagage & qu'on ſe retirât. Mais Pompée au contraire, tirant de ce tems-là une occaſion favorable pour lui, le ſuivit vivement & paſſa la fondriere. Les ſoldats de Domitius, dans le deſordre & dans la confuſion où ils ſe trouvoient, n'étant ni tous enſemble ni bien rangés, ſoutinrent pourtant ce choc, quoique le vent leur pouſsât la pluie contre le viſage. Cet orage ne laiſſoit pas d'incommoder auſſi beaucoup les Romains qui ne pouvoient ni ſe bien voir ni s'entre-reconnoitre; de ſorte que Pompée lui-même penſa être tué, parce qu'il ne répondoit pas aſſez promptement à un ſoldat qui,

ne le reconnoiſſant point, lui demandoit le mot. Enfin Pompée renverſa les ennemis avec grand meurtre, car il ne s'en ſauva que trois mille de vingt mille qu'ils étoient. Ses ſoldats le ſaluerent du titre d'IMPERATOR ; mais il leur dit qu'il n'accepteroit pas cet honneur tandis que le camp des ennemis ſeroit debout, & que, s'ils vouloient l'honorer de ce titre, il falloit auparavant abattre ces retranchemens.

En même tems voilà tous ſes ſoldats qui ſe jettent en foule ſur cette clôture. Pompée combattoit la tête nue ſans caſque, de peur d'un accident pareil à celui qu'il venoit d'éviter. Le camp des ennemis eſt forcé & pris, & Domitius lui même y eſt tué. D'abord la plûpart des villes ouvrent leurs portes, & celles qui voulurent ſe défendre furent priſes d'aſſaut. Il fit auſſi priſonnier le roi Iarbas qui avoit embraſſé le parti de Domitius, & il donna ſon royaume à Hiempſal. Mais voulant encore mieux profiter de ſa fortune & de la valeur & de la bonne volonté de ſes troupes, il entra dans la Numidie où il avança pluſieurs journées, domptant & aſſujettiſſant tout ce qui étoit ſur ſon paſſage, & rendant encore la puiſſance des Romains terrible & redoutable à ces Barbares qui commençoient à la mépriſer. Il diſoit même qu'il ne falloit pas laiſſer les bêtes ſauvages répandues dans ces vaſtes deſerts de l'Afrique, ſans leur faire éprouver la force & la fortune des Romains. Pour cet effet il paſſa quelques jours à la chaſſe des lions & des éléphans ; & il ne fut en tout que quarante jours à défaire les ennemis, à reconquérir l'Afrique & à régler tout ce qui regardoit les rois du pays, quoiqu'il n'eût alors que vingt-quatre ans.

Quand

Quand il fut de retour à Utique, il reçut des lettres de Sylla qui lui ordonnoit de congédier ſon armée & d'attendre là avec une ſeule légion le capitaine qu'on lui envoyoit pour lui ſuccéder. Ces lettres le piquerent ſenſiblement, & il ſupportoit cet affront avec grande impatience ſans en rien témoigner; mais ſes troupes firent hautement éclater leur indignation, juſques-là que Pompée les priant de ſe retirer & de s'embarquer pour l'Italie, elles ſe mirent à dire des injures à Sylla & à proteſter qu'ils ne l'abandonneroient jamais & qu'ils ne ſouffriroient point qu'il ſe fiât à un tyran.

D'abord Pompée tâcha de les adoucir & de les ramener, mais ne pouvant y réuſſir, il deſcendit de ſon tribunal & ſe retira dans ſa tente fondant en larmes. Ses ſoldats allerent incontinent le reprendre & le reporterent ſur ſon tribunal où ils paſſerent la plus grande partie du jour, eux à le preſſer de reſter & de ne pas quitter le commandement, & lui à les conjurer d'obéir & de ne pas exciter de révolte. Enfin, voyant qu'ils ne ceſſoient de le ſupplier & de crier contre lui, " il leur dit d'un ton ferme, *que, s'ils penſoient le forcer, il ſe tueroit lui-même*; & avec cette menace il eut encore beaucoup de peine à les appaiſer.

La premiere nouvelle que Sylla reçut fut que Pompée s'étoit révolté contre lui, ſur quoi il dit à

" *Il leur dit d'un ton ferme, que s'ils penſoient le forcer, il ſe tueroit lui-même.*) Il n'y a point d'exemple d'une plus grande fidélité & d'une obéiſſance plus entiere. Tout autre que Pompée & à ſon âge, auroit pû ſe laiſſer tenter par une choſe auſſi flatteuſe, ſurtout voyant Sylla déja vieux; car il mourut deux ans après.

à ſes amis qui étoient préſens, *c'eſt donc ma deſtinée d'avoir ſur mes vieux jours à combattre contre des enfans ;* ce qu'il diſoit à cauſe de Marius qui encore tout jeune lui avoit donné beaucoup d'affaires & l'avoit réduit à courir de très grands dangers. Mais ayant été informé de la vérité & averti d'ailleurs que tout le peuple recevoit Pompée avec de grands honneurs, & alloit au devant de lui pour l'accompagner avec toutes les marques de la plus grande bienveillance, il ſe piqua d'enchérir ſur tous les autres ; & allant à ſa rencontre, il l'embraſſa avec tous les témoignages d'une véritable affection, le ſalua tout haut du ſurnom de *Grand*, & voulut que tous ceux qui l'accompagnoient le ſaluaſſent de même. D'autres diſent que ce ſurnom lui avoit déja été donné en Afrique par toute l'armée, mais qu'il ne fut reçu généralement & n'eut force & vigueur que quand il fut autoriſé par Sylla. Il eſt certain que pour lui il fut le dernier à le prendre, & qu'il ne le prit que long-tems après, lorſqu'il fut envoyé proconſul en Eſpagne contre Sertorius. Car ce fut alors ſeulement qu'il commença à mettre à la tête de toutes ſes lettres & de toutes ſes ordonnances, *Pompée le Grand*, ce titre ne pouvant plus animer contre lui l'envie, parce qu'on y étoit accoutumé.

Et ſur cela il eſt juſte de louer & d'admirer les anciens Romains qui n'honoroient pas de ces grands ſurnoms & de ces titres magnifiques les vertus guerrieres ſeulement, mais auſſi les vertus civiles & politiques ; car il y eut deux hommes que le peuple honora de ce grand ſurnom de *Maximus*, c'eſt à-dire, *très-grand.* * L'un fut Valé-

* *L'un fut Valérius.*) C'eſt M. Valérius, frere de M. Valérius

Valérius, pour avoir rétabli l'union & la concorde entre le ſénat & lui ; [y] & l'autre Fabius Rullus, [z] pour avoir chaſſé du ſénat quelques fils d'affranchis, qui par leurs grandes richeſſes s'étoient fait élire ſénateurs.

Dès que Pompée fut arrivé à Rome, il demanda le triomphe ; [a] mais Sylla s'y oppoſa, alléguant que la loi n'accordoit cet honneur qu'à celui qui étoit préteur ou conſul. Voilà pourquoi le premier Scipion, après avoir défait les Carthaginois en Eſpagne dans pluſieurs batailles plus glorieuſes, ne demanda pourtant pas les honneurs du triomphe, parce qu'il n'étoit ni conſul ni préteur. Il ajouta que, ſi Pompée qui n'avoit pas encore de barbe, & qui, à cauſe de ſa jeuneſſe, n'étoit pas encore reçu dans le ſénat, entroit

lérius Publicola, qui étoit dictateur. Cela arriva l'an de Rome 260. quatre cent douze ans avant ces exploits de Pompée en Afrique.

[y] *Et l'autre Fabius Rullus, pour avoir chaſſé du ſénat.*) Dans la vie de Fabius, il a écrit que ce furent les grands exploits de ce Fabius Rullus qui lui firent donner le ſurnom de *grand*, & ici il dit qu'il l'eut pour avoir chaſſé du ſénat quelques fils d'affranchis. Mais ce fut une autre raiſon qui porta le peuple à lui faire cet honneur. Voyez la vie de Fabius.

[z] *Pour avoir chaſſé du ſénat quelques fils d'affranchis qui par leurs grandes richeſſes s'étoient fait élire ſénateurs.*) C'étoit une bonne & belle action à Fabius Rullus d'avoir chaſſé du ſénat ces fils d'affranchis. Mais elle ne ſuffiſoit pas pour faire donner ce glorieux ſurnom de *très-grand*.

[a] *Mais Sylla s'y oppoſa, alléguant que la loi n'accordoit cet honneur qu'à celui qui étoit préteur ou conſul.*) C'eſt-là ce que Tite Live dit en termes exprès, liv. xxxj. en parlant de L. Cornélius Lentulus. *L. Cornelio Lentulo triumphus negatus eſt: Res triumpho dignas eſſe cenſebat ſenatus, ſed exemplum à majoribus non accepiſſe, ut qui neque dictator, neque conſul, neque prætor rem geſſiſſet triumpharet*, comme Xylander & Cruſérius l'ont remarqué.

troit triomphant dans la ville, cela rendroit ſa puiſſance odieuſe & ſuſpecte, & attireroit ſur Pompée une envie furieuſe pour un honneur ſi prématuré & ſi exceſſif. Voilà les raiſons dont Sylla ſe ſervoit contre Pompée, témoignant ouvertement qu'il ne ſouffriroit jamais qu'il triomphât, qu'il s'y oppoſeroit de toutes ſes forces, & qu'il réprimeroit cette ambition ſi déplacée, s'il s'y opiniâtroit.

Mais Pompée ne s'étonna ni de ſes raiſons ni de ſes menaces; il le pria ſeulement de conſidérer que *beaucoup plus de gens adorent le ſoleil levant que le ſoleil couchant*, pour faire entendre que ſa puiſſance ne faiſoit que croître & augmenter tous les jours, au lieu que celle de Sylla alloit toujours diminuant & dépériſſant.

Sylla n'entendit pas bien ce qu'il avoit dit; mais voyant au viſage & aux geſtes de ceux qui l'avoient entendu, qu'ils étoient dans l'admiration, il demanda ce que c'étoit que Pompée avoit dit; & l'ayant entendu, étonné de la grande audace de ce jeune homme, il s'écria par deux fois, *qu'il triomphe, qu'il triomphe.* Et comme la plûpart en étoient irrités & indignés par une noire jalouſie, Pompée, pour leur faire plus de dépit, réſolut de triompher ſur un char trainé par quatre éléphans; car il en avoit amené pluſieurs d'Afrique qu'il avoit pris ſur les rois vaincus. Mais la porte s'étant trouvé trop étroite, il y renonça & entra ſur un char traîné par quatre chevaux.

Ses ſoldats, qui n'avoient pas obtenu tout ce qu'ils avoient eſpéré, voulurent lui faire de la peine & troubler ſon triomphe; mais il dit qu'il ne s'en ſoucioit pas, & qu'il y renonceroit plûtôt que de s'abaiſſer à les flatter. Sur quoi Ser-

vilius,

vilius [b], un des plus conſidérables perſonnages de Rome, & un de ceux qui s'étoient le plus oppoſés à ſon triomphe, dit publiquement : *Je reconnois à cette heure que Pompée eſt véritablement grand & digne du triomphe.*

Il étoit évident que s'il eût voulu alors, il eût été facilement admis dans l'ordre des ſénateurs ; mais il ne témoigna nul empreſſement pour cela par un raffinement d'ambition ; car on dit qu'il cherchoit la gloire dans ce qu'il y avoit de plus extrordinaire & de plus inoui. Il n'auroit été ni bien extraordinaire ni bien ſurprenant que Pompée eût été ſénateur avant l'âge, mais il étoit fort étrange & par conſéquent fort glorieux qu'il triomphât avant que d'être ſénateur. Ce triomphe même ne lui ſervit pas peu à gagner de plus en plus l'affection du peuple ; car tous les Romains furent ravis de voir qu'après un ſi grand honneur il ne dédaignoit pas de comparoître avec les autres chevaliers aux revues, & de ſubir l'inſpection des cenſeurs.

Sylla au contraire étoit très-fâché & avoit un ſecret dépit de voir ce haut degré de gloire & de puiſſance où il s'élevoit ; mais la honte l'empêchant de s'y oppoſer, il ſe tint en repos, juſqu'à ce que par force & malgré lui [c] Pompée eut fait parvenir un Lépidus au conſulat, en l'aidant de ſes brigues & en lui procurant la faveur du peuple par ſon grand crédit. Alors il ne put plus

[b] C'eſt P. Servilius Vatia Iſauricus, qui fut conſul deux ans après.

[c] *Pompée eut fait parvenir un Lépidus au conſulat.*) M. Emilius Lépidus, qu'il fit nommer conſul avec Q. Lutatius Catulus, pour l'an de Rome 675. Ce Lépidus étoit un eſprit très-ſéditieux & le plus méchant de tous les hommes, comme Sylla va le dire à Pompée, & comme la ſuite le fit bientôt voir.

plus ſe contenir ; & le voyant paſſer comme il s'en retournoit de l'élection au-travers de la place, ſuivi d'une foule de gens qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, il lui adreſſa la parole & lui dit : *Jeune homme, je vois que tu es tout fier de ta victoire ; c'eſt auſſi un grand & bel exploit d'avoir fait que Lépidus, le plus méchant de tous les hommes, par le ſupport que tu lui as donné auprès du peuple, ait été nommé conſul avant Catulus qui eſt le plus honnête homme & le plus homme de bien de Rome. Je t'avertis qu'il n'eſt plus tems pour toi de dormir ni de repoſer, mais de bien penſer à tes affaires, car tu t'es attiré un adverſaire beaucoup plus fort que toi.*

Mais en quoi Sylla témoigna principalement la mauvaiſe volonté qu'il avoit pour Pompée, ce fut dans ſon teſtament ; car il y fit des legs à tous ſes amis, il y nomma des tuteurs pour ſon fils, & il ne dit pas un ſeul mot de Pompée ; ce que celui-ci ſupporta pourtant avec beaucoup de douceur & de patience, juſques-là que Lépidus & quelques autres ayant voulu empêcher qu'il ne fût enterré dans le champ de Mars, & que ſon convoi ne ſe fit publiquement avec les cérémonies accoutumées, il accourut au ſecours du défunt & procura à ſes funérailles la gloire & la ſûreté.

Incontinent après la mort de Sylla on vit l'effet de ſes prédictions ; car Lépidus voulut s'emparer de toute ſa puiſſance, non point en cachette & par des détours, mais en prenant ouvertement les armes & en rallumant les reſtes des anciennes factions de Marius, que Sylla n'avoit pu entierement éteindre, & dont il ſe fortifia. Catulus, ſon collegue au conſulat, qui avoit pour lui la meilleure & la plus ſaine partie du ſénat &

du peuple, étoit véritablement dans une grande eſtime pour ſa ſageſſe & pour ſa juſtice, & paſſoit pour le plus grand des Romains ; mais il paroiſſoit plus propre au gouvernement civil, qu'à être à la tête des armées & à conduire des guerres ; & les affaires demandoient Pompée. C'eſt pourquoi celui-ci ne délibéra pas long-tems quel parti il devoit ſuivre ; abandonnant Lépidus, il ſe jetta du côté des gens de bien, & fut d'abord nommé général de l'armée qu'on envoyoit contre Lépidus, qui avoit déja ſubjugué une grande partie de l'Italie & qui tenoit toute la Gaule endeçà des Alpes avec l'armée de Brutus.

Dès que Pompée ſe fut mis en campagne, il vainquit facilement tout ce qui ſe préſenta, mais il fut long-tems devant Mutine que Brutus défendoit. Cependant Lépidus ſe coula ſecrettement vers Rome ; & campé devant ſes murailles, il demandoit un ſecond conſulat, en effrayant ceux qui étoient dans la ville, avec une troupe de gens qu'il avoit ramaſſés de tous côtés. Mais cette frayeur fut bientôt diſſipée par des lettres qu'on reçut de Pompée qui mandoit qu'il avoit terminé cette guerre ſans combat. Car Brutus, ſoit qu'il eût trahi ſon armée, ou que ſon armée l'eût trahi, ſe rendit à Pompée qui lui donna une eſcorte de cavalerie pour le mener à une petite ville près du Po, & qui le lendemain envoya Géminius, avec ordre de le tuer, ce qu'il fit ; action dont Pompée fut très-blâmé. Car d'abord après ce changement ſi peu attendu, il écrivit au ſénat que Brutus ſe rendoit volontairement à lui, & le ſurlendemain il écrivit d'autres lettres pour charger Brutus, qu'il avoit fait tuer. Ce Brutus étoit pere de celui qui avec Caſſius tua

Céſar

Céſar ; [d] mais ce fils fut bien différent du pere ; car il ſut faire la guerre avec plus de courage & mourir plus généreuſement, comme nous l'avons écrit dans ſa vie. Lépidus donc, forcé d'abandonner l'Italie, ſe retira dans l'iſle de Sardaigne où il mourut d'une maladie cauſée par la douleur, non de voir la ruine de ſes affaires & de ſa fortune, mais d'avoir appris par une lettre qui tomba entre ſes mains, que ſa femme s'étoit deshonorée par un adultere.

Dans ce tems-là, Sertorius, qui étoit un autre capitaine que Lépidus, avoit occupé l'Eſpagne, & s'étoit rendu terrible aux Romains qu'il menaçoit de la derniere ruine ; car tous les reſtes des guerres civiles s'étoient retirés autour de lui comme autant de fluxions qui, ſe jettant toutes ſur une partie, forment une maladie très-dangereuſe. Il avoit déja défait pluſieurs capitaines qui n'étoient pas des plus habiles ni des plus expérimentés ; & il étoit alors aux priſes avec Métellus Pius [e], homme de grande réputation, grand capitaine & brave de ſa perſonne ; mais qui, à cauſe de ſon grand âge, paroiſſoit trop lent pour ſaiſir les momens favorables que la guerre préſente, & hors d'état de profiter des occaſions.

Sertorius, par ſa vivacité & par ſa vîteſſe, les

[d] *Mais ce fils fut bien différent du pere ; car il ſut faire la guerre avec plus de courage, & mourir plus généreuſement.*) Brutus le pere ſe défendit très-lâchement, & ſe rendit enfin à ſon ennemi pour ſauver ſa vie ; au lieu que Brutus le fils, après avoir ſoutenu la guerre avec beaucoup de courage, ſe tua lui-même pour ne pas tomber entre les mains de ſon ennemi.

[e] Q. Cæcilius Métellus Pius.

les lui raviſſoit toujours d'entre les mains, en ſe préſentant à tous momens devant lui avec la derniere audace, lorſqu'il s'y attendoit le moins, en l'attaquant plûtôt en capitaine de bandits, qu'en général d'armée, & en troublant par des embûches fréquentes, par des allarmes continuelles & par des courſes ſoudaines & imprévues, ce bon homme qui étoit, comme un athlete, accoutumé à des combats réglés, & qui ne ſavoit mener que des troupes peſamment armées, ni combattre que de pied ferme en bataille rangée & à jour aſſigné.

Dans cette conjoncture, Pompée, qui avoit encore toute ſon armée enſemble & à ſa diſpoſition, voulut en profiter, & ſe mit à faire ſes menées & ſes pratiques pour obtenir qu'on l'envoyât en Eſpagne au ſecours de Métellus. Catulus eut beau lui ordonner de licencier ſes troupes, il refuſa de lui obéir & ſe tint en armes autour de la ville, trouvant toujours de nouveaux prétextes pour demeurer armé, juſqu'à ce qu'on lui eut donné le commandement qu'il demandoit. Ce fut Philippe qui en ouvrit le premier l'avis; & l'on dit que ſur cette propoſition faite dans le ſénat, un des ſénateurs lui demanda, tout étonné, s'il penſoit bien ſérieuſement qu'il fallût envoyer Pompée en Eſpagne pour le conſul : *non-ſeulement pour le conſul*, repartit bruſquement Philippe, mais *pour les conſuls ;* voulant faire entendre par-là que les deux conſuls étoient gens de nulle valeur & incapables de conduire cette guerre.

Dès que Pompée fut envoyé en Eſpagne, voilà d'abord tous les eſprits qui, flattés par de nouvelles eſpérances, comme cela ne manque jamais à la vue d'un nouveau général de réputation,

tion, changent en ſa faveur; & il fait révolter tous les peuples qui n'étoient pas fort attachés aux intérêts de Sertorius.

Celui-ci, piqué des progrès de ce jeune homme, s'emporta contre lui à des paroles fieres & inſolentes, & dit *qu'il n'employeroit que les verges & la férule contre cet enfant, s'il ne craignoit cette vieille*, voulant parler de Métellus. Cependant la crainte qu'il avoit de Pompée l'obligea à ſe tenir mieux ſur ſes gardes & à faire la guerre avec plus de précaution. Car Métellus, ce qu'on n'auroit jamais cru, menoit une vie fort deſordonnée, s'étant abandonné à toutes ſortes de délices & de voluptés. Tout-d'un-coup il s'étoit fait en lui un changement épouvantable, ſa premiere ſimplicité & ſon ancienne frugalité ayant dégénéré ſubitement en un luxe prodigieux & en une dépenſe exceſſive. De ſorte que ces deſordres de Métellus attirerent à Pompée l'amour & la bienveillance de tout le monde, & augmenterent la bonne opinion qu'on avoit de lui. On voyoit que, quoiqu'il fût déja fort tempérant dans ſa maniere de vivre ordinaire qui n'avoit pas beſoin de beaucoup de préparatifs, il ne laiſſoit pas d'en retrancher tous les jours encore tout ce qui lui paroiſſoit ſuperflu; car naturellement il étoit d'une tempérance & d'une ſageſſe fort grande, & très-réglé dans tous ſes deſirs.

Cette guerre eut diverſes faces & éprouva bien des changemens; mais de tous les échecs qui arriverent à Pompée, aucun ne l'affligea ſi ſenſiblement que la priſe de la ville de [f] Lauron dont Sertorius ſe rendit maître à ſa vue. Pompée croyoit

[f] Ville de l'Eſpagne Tarraconoiſe.

[g] Riviere

croyoit le tenir enfermé; & ſur cela il lui étoit même échappé de dire quelques paroles de vanité, lorſque tout-d'un-coup il ſe trouva enveloppé lui-même; & n'oſant remuer de ſa place, il eut le déplaiſir de voir brûler la ville en ſa préſence ſans pouvoir la ſecourir Mais bientôt après il eut ſa revanche; car il défit en bataille rangée près de Valence, Hérennius & Perpenna, tous deux grands capitaines, qui s'étoient retirés auprès de Sertorius & qui lui ſervoient de lieutenans, & il leur tua dix mille hommes.

Enflé de ce ſuccès & ne formant plus que de grands projets, il ſe hâta de marcher à Sertorius, afin que Métellus ne pût avoir part à ſa victoire. Les deux armées en vinrent aux mains près de la riviere de Sucron[g], comme le jour étoit près de finir. Car l'un & l'autre ſe preſſoient également d'en venir à une bataille, de peur que Métellus ne ſurvînt; Pompée pour combattre ſeul, & Sertorius pour combattre contre un ſeul. L'avantage de ce combat demeura douteux entre les deux partis; car des deux côtés il y eut une aile victorieuſe. Mais des généraux Sertorius fut celui qui remporta le plus d'honneur. Car à la tête de l'aile qu'il commandoit il renverſa tout ce qui ſe trouva devant lui. Quant à Pompée, un cavalier démonté, homme d'une taille avantageuſe, s'étant attaché à lui, ils ſe chargerent tous deux avec furie, & ſe porterent de grands coups. Enfin leurs épées croiſées gliſſerent ſur leurs mains avec un ſuccès très-différent; l'épée du Barbare ne fit qu'effleurer la main de Pompée, & celle de Pompée abattit la main de ſon ennemi. En même tems Pompée ſe

g Riviere de l'Eſpagne Tarraconoiſe, Xucas.

ſe trouva enveloppé d'une foule de Barbares ; tout ce qu'il avoit autour de lui ayant pris la fuite. Mais il ſe ſauva de ce danger contre toute eſpérance, en abandonnant aux ennemis ſon cheval qui avoit un harnois d'or & qui étoit couvert d'ornemens de très-grand prix. Car, pendant que les Barbares partageoient ce riche butin & qu'ils ſe battoient entr'eux pour en avoir la meilleure part, il leur échappa.

Le lendemain dès la pointe du jour ils ſe remirent tous deux en bataille pour aſsûrer la victoire que l'un & l'autre prétendoient avoir remportée. Le combat étant déja engagé, Métellus arrive, ce qui oblige Sertorius à ſe retirer à la débandade ; car ſon armée étoit accoutumée à ſe diſſiper ainſi dans un moment & à ſe raſſembler de même ; de ſorte que Sertorius ſe trouvoit ſouvent ſeul, errant dans la campagne, & un moment après il reparoiſſoit avec cent cinquante mille combattans, comme un torrent qui, après avoir été à ſec, ſe retrouve groſſi tout-d'un-coup par les pluies ou par une fonte ſoudaine de neiges.

Après le combat ſi heureuſement fini par la retraite de Sertorius, Pompée va au-devant de Métellus. Quand il fut aſſez près de lui, il ordonna à ſes licteurs de baiſſer les faiſceaux, pour faire honneur à celui qui étoit ſupérieur en dignité, ce que Métellus ne voulut jamais permettre ; & dans tout le reſte il le traita avec toute ſorte de politeſſe & d'honnêteté, ne s'arrogeant aucune diſtinction, ni comme conſulaire ni comme ſon ancien. Le ſeul privilege qu'il conſerva, ce fut de donner le mot quand ils campoient enſemble, mais le plus ſouvent ils avoient des camps ſéparés ; car leur ennemi qui étoit vif & remuant

& qui ne ſe tenoit pas long-tems en même place, mais qui en un moment ſe faiſoit voir en différens lieux, & qui les attiroit inceſſamment d'une affaire dans une autre, les obligeoit de ſe ſéparer & de diviſer leurs forces. Enfin en leur coupant les vivres, en fourrageant toute la campagne & en ſe rendant maître de la mer, il les chaſſa tous deux de leurs gouvernemens & les força à ſe retirer dans d'autres provinces pour y trouver des ſubſiſtances.

Cependant Pompée, qui avoit employé & conſumé pour cette guerre la plus grande partie de ſon bien, écrivit au ſénat de lui envoyer de l'argent pour payer ſes troupes, ſinon qu'il s'en retourneroit en Italie avec ſon armée. Lucullus, qui étoit alors conſul, quoiqu'il fût ennemi déclaré de Pompée, cependant parce qu'il briguoit le commandement de l'armée qu'on envoyoit contre Mithridate, il preſſa qu'on lui fit tenir cet argent, de crainte qu'en le refuſant il ne fournît un prétexte à Pompée de laiſſer-là Sertorius, & de tourner toute ſon ambition contre Mithridate, dont la défaite lui ſeroit plus glorieuſe & paroiſſoit moins difficile.

Sur ces entrefaites Sertorius eſt tué [h] en trahiſon par ſes officiers même, à la tête deſquels étoit Perpenna, qui après ſa mort voulut remplir ſa place & faire comme lui, parce qu'il avoit la même armée, les mêmes moyens, & le même équipage de guerre; [i] mais il n'avoit pas le

[h] Il ne fut tué que trois ans après le conſulat de Lucullus.

[i] *Mais il n'avoit pas le même entendement.*) Sans cet entendement, les mêmes moyens ne ſont plus les mêmes. Combien d'expériences, même de nos jours, ont prouvé cette vérité?

le même entendement pour les mettre en œuvre. D'abord donc Pompée ſe met en campagne ; & ayant été informé que Perpenna étoit fort embarraſſé & ne ſavoit où il en étoit, pour l'attirer au combat, il jetta devant lui une amorce de dix cohortes, auxquelles il ordonna de s'étendre dans la campagne, & de ſe diſperſer le plus qu'elles pourroient. Perpenna ne manqua pas d'aller ſur le champ charger ces troupes diſperſées, & de les pourſuivre ; & alors Pompée qui l'attendoit en bataille, s'étant montré tout-à-coup, l'attaqua, le mit en deſordre, & le défit entierement. La plûpart de ſes capitaines & officiers furent tués ſur la place ; Perpenna même fut pris & mené à Pompée, qui le fit mourir. Et en cela il ne faut pas l'accuſer d'avoir manqué de reconnoiſſance, & d'avoir oublié tous les grands ſervices qu'il avoit reçus de lui en Sicile, comme beaucoup de gens le lui reprochent ; mais au contraire, il faut le louer de n'avoir écouté en cette rencontre que ſa magnanimité, & d'avoir ſuivi un conſeil qui fut le ſalut de la république. Car Perpenna ayant en ſon pouvoir tous les papiers de Sertorius, faiſoit voir des lettres des premiers & des plus puiſſans de Rome, qui ne cherchant qu'à remuer dans l'état, & à changer la forme du gouvernement, appelloient Sertorius en Italie. Pompée craignant donc que ces lettres venant à être publiques, n'allumaſſent des guerres plus grandes encore que celles qu'on venoit d'éteindre ; fit mourir Perpenna ſur le champ, & brûla ces lettres ſans les lire. Cela étant exécuté, il fit encore quelque ſéjour en Eſpagne, juſqu'à ce qu'il eût achevé d'appaiſer les troubles, & de calmer & de diſſiper les émotions qui auroient pû rallumer

la guerre ; après quoi il ramena ſon armée en Italie, où il arriva juſtement comme la guerre des eſclaves étoit dans ſa plus grande force.

A l'approche de Pompée, Craſſus, à qui on avoit donné la conduite de cette guerre, ſe hâta de donner la bataille très-hazardeuſement, & avec plus d'ambition que de prudence. Ce qui lui réuſſit, car il tua douze mille trois cent de ces eſclaves ; mais malgré ſa prévoyance & ſa diligence, la fortune voulut que Pompée eût part à la gloire de ce grand ſuccès. Elle fit que cinq mille de ces eſclaves échappés du combat, tomberent entre ſes mains ; il les tailla tous en pieces ; & ſur le champ, pour prévenir Craſſus, il écrivit au ſénat, *que véritablement Craſſus avoit défait en bataille rangée les gladiateurs,* [k] *mais que lui, il avoit arraché juſqu'à la derniere racine de cette guerre.* ; ce que les Romains prenoient très-grand plaiſir à entendre & à dire eux-mêmes, à cauſe de l'amour & de la bienveillance qu'ils avoient pour lui, & qui étoit ſi grande, que même ſur tout ce qui s'étoit paſſé en Eſpagne, & ſur la défaite de Sertorius, il n'y avoit perſonne qui osât dire, fût-ce en jouant & en badinant, que tout autre que Pompée avoit mis la main à ce grand ouvrage.

Cependant malgré cette haute eſtime qu'on avoit pour lui, & cette grande attente qu'il avoit excitée

[k] *Mais que lui il avoit arraché juſqu'à la derniere racine de cette guerre.*) Je m'étonne que Pompée, après les grands exploits qu'il avoit exécutés, comptât pour beaucoup d'avoir défait cinq mille eſclaves déja battus & échappés de la bataille, où leur armée entiere avoit été taillée en pieces par Craſſus. Mais les ambitieux mettent tout en ligne de compte, & Pompée ne ſe trouva pas mal de cette petite vanité.

excitée de lui-même, on ne laiſſoit pas d'avoir quelque ſoupçon & quelque crainte qu'il ne refusât de licencier ſes troupes, & qu'il ne retînt ſon armée pour s'élever hautement par les armes à la ſouveraine puiſſance, [l] & pour uſurper une domination pareille à celle de Sylla. C'eſt pourquoi ceux qui par crainte alloient au-devant de lui ſur les chemins pour le ſaluer & pour le féliciter de ſon heureux retour, n'étoient pas en moins grand nombre que ceux qui y alloient par affection.

Mais après qu'il eut diſſipé ce ſoupçon, en déclarant que d'abord après ſon triomphe il congédieroit ſon armée, ſes envieux n'eurent d'autre prétexte pour le calomnier, que de dire qu'il étoit plus porté pour le peuple, que pour le ſénat, & qu'après que Sylla avoit abattu & ruiné toute l'autorité & la puiſſance des tribuns, il avoit réſolu de les relever & de les rétablir pour faire plaiſir au peuple, & pour gagner par-là ſa faveur. Et cela étoit vrai; car il n'y avoit rien que le peuple Romain aimât avec tant de fureur, ni

[l] *Et pour uſurper une domination pareille à celle de Sylla.*) On ne doutoit point que ce ne fût-là le but de Pompée; c'eſt pourquoi Cicéron écrivant à Atticus, dit, dans la ſeptieme épître du livre jx. *Mirandum enim in modum Cnæus noſter Syllani regni ſimilitudinem concupivit.* εἰδὼς σοι λέγω, *nihil ille unquam minus obſcure tulit.* « Notre Pompée a deſiré d'une maniere étonnante d'uſurper une domination pareille à celle de Sylla. Je vous le dis le ſachant fort bien, il n'y a rien dont il ſe ſoit moins caché ». Et dans l'épître dix du livre jx. *Hoc turpe Cnæus noſter biennio ante cogitavit, ita Syllaturit animus ejus, & proſcripturit.* » Il y a deux ans que notre » Pompée a penſé cette infamie, tant ſon ame eſt » enflammée du deſir d'imiter Sylla, & de faire des » proſcriptions.

ni qu'il desirât avec tant d'impatience que de voir rétablir l'autorité du tribunat. De sorte que Pompée regardoit comme une très-grande fortune pour lui d'avoir trouvé le tems favorable d'exécuter ce dessein, persuadé que jamais il ne trouveroit une autre grace si grande à faire aux Romains pour reconnoître l'affection dont ils lui donnoient tant de marques, si quelqu'autre le prévenoit à leur faire ce plaisir.

[m] Ce second triomphe lui ayant donc été accordé avec le consulat, ces deux grands honneurs ensemble ne le firent pas regarder comme plus grand, ni plus admirable; mais ce qu'on prit pour le plus grand indice de sa gloire & de sa grandeur, fut que Crassus, qui étoit le plus riche de tous ceux qui s'entremettoient du gouvernement, le plus éloquent & le plus grand personnage, & qui au prix de lui, mépriſoit Pompée & tous les plus grands de la république, n'osa pourtant jamais briguer le consulat, qu'après en avoir demandé la permission à Pompée, & imploré sa protection. Pompée en fut très-aise, car il y avoit long-tems qu'il cherchoit une occasion de lui faire plaisir, & d'avoir avec lui quelque liaison d'affaires & d'amitié; de sorte qu'il brigua en sa faveur avec beaucoup d'empressement, & sollicita très vivement le peuple de lui accorder cette grace, l'assurant qu'il ne lui auroit pas moins d'obligation de lui avoir donné

[m] *Ce second triomphe lui ayant donc été accordé avec le consulat.*) Il triompha sur la fin de l'an de Rome 682. & dans le même tems il fut designé consul pour l'année suivante. Honneur bien singulier, d'être fait consul avant que d'avoir eu aucune autre magistrature. Mais deux triomphes peuvent bien servir d'excuse à cette singularité.

donné Craſſus pour collegue, que du conſulat même dont il l'avoit honoré.

Cependant dès qu'ils eurent tous deux été nommés conſuls, [n] ils furent oppoſés l'un à l'autre, & brouillés entierement ſans pouvoir jamais s'accorder. Craſſus avoit plus d'autorité dans le ſénat, & Pompée plus de crédit parmi le peuple; car il lui avoit rendu le tribunat, [o] & il avoit ſouffert que le jugement des procès, tant civils que criminels, fût encore par une loi expreſſe, transféré aux chevaliers. De plus il ſe rendit lui-même un ſpectacle très-agréable aux Romains, quand il ſe préſenta publiquement devant les cenſeurs, pour demander l'exemption d'aller à la guerre. Car c'étoit anciennement la coûtume à Rome, lorſque les chevaliers avoient été à la guerre le tems porté par la loi, ils amenoient leur cheval à la place publique devant deux magiſtrats qu'on appelle cenſeurs; & après avoir déclaré tous les capitaines & généraux ſous leſquels ils avoient ſervi, & rendu compte de toutes leurs campagnes, ils obtenoient leur congé, & là ils recevoient ou l'honneur ou la honte que méritoient leurs bonnes ou leurs mauvaiſes actions.

Alors

[n] *Ils furent oppoſés l'un à l'autre, & brouillés entiérement, ſans pouvoir jamais s'accorder.*) Cela ne pouvoit être autrement, car ils avoient pris tous deux différens partis. Craſſus étoit porté pour les nobles & pour le ſénat, & Pompée pour le peuple.

[o] *Et il avoit ſouffert que le jugement des procès, tant civils que criminels, fût encore, par une loi expreſſe, transféré aux chevaliers.*) Ce fut L. Aurélius Cotta, qui étant préteur fit cette loi, & Plutarque dit *encore*, parce qus Caïus Gracchus avoit déja tranſporté ce droit aux chevaliers cinquante-trois ans auparavant.

Alors donc les cenſeurs Gellius & Lentulus étant aſſis ſur leur tribunal avec les ornemens de leur dignité, pour faire paſſer devant eux les chevaliers en revûe, [p] on vit de loin Pompée s'avancer vers la place, précédé par toutes les marques de ſa dignité de conſul, & menant lui-même ſon cheval par la bride. Quand il fut aſſez près pour pouvoir être apperçu des cenſeurs, il ordonna à ſes licteurs, qui portoient devant lui ſes faiſceaux, de s'ouvrir; & s'approchant du tribunal des cenſeurs, il préſenta ſon cheval. Tout le peuple étoit dans l'admiration & dans un profond ſilence; les cenſeurs eux-mêmes à cette vûe paroiſſoient ravis de joie, mais d'une joie mêlée de reſpect. Alors le plus ancien des cenſeurs l'interrogea tout haut en ces termes: *Pompée le Grand, je vous demande ſi vous avez fait toutes les campagnes portées par les ordonnances.* Et Pompée répondit auſſi à haute voix: *Oui, je les ai faites toutes,* [q] *& je ne les ai faites ſous d'autre général que ſous moi.* A cette parole le peuple ſe mit à crier de toute ſa force, & il étoit ſi tranſporté de joie, qu'il ne pouvoit calmer ſes cris ni ceſſer ſes applaudiſſemens. Mais les cenſeurs s'étant levés, le reconduiſirent juſques dans ſa maiſon,

[p] *On vit de loin Pompée s'avancer.*) Quel ſpectacle pour le peuple, de voir Pompée, qui avoit déja triomphé deux fois, & qui étoit alors conſul, venir ſubir en ſa préſence ce jugement des cenſeurs comme un ſimple chevalier!

[q] *Et je ne les ai faites ſous d'autre général que ſous moi.*) L'expreſſion dont Pompée ſe ſert ici, eſt très-ſinguliere; mais elle n'eſt pas plus ſinguliere que la choſe même: car a-t-on jamais vû avant Pompée un homme qui a commencé très-jeune à ſervir, & qui a ſervi pluſieurs campagnes, & qui n'a jamais ſervi que ſous lui?

maiſon, pour faire plaiſir à une foule innombrable de peuple qui le ſuivoit avec de grands battemens de mains.

Comme la fin du conſulat de Pompée approchoit, & que les différends qu'il avoit avec Craſſus ſon collegue augmentoient tous les jours, un certain Caïus Aurélius, qui étoit de l'ordre des chevaliers, mais qui avoit toûjours vécu éloigné des affaires, un jour en pleine aſſemblée monta ſur la tribune, & s'avançant, il dit devant tout le peuple, que Jupiter s'étoit apparu à lui la nuit pendant ſon ſommeil, & lui avoit ordonné de dire aux conſuls, *qu'ils ſe gardaſſent bien tous deux de ſortir de charge, avant que de s'être réconciliés & d'être devenu bons amis.* Quand il eut ainſi parlé, Pompée ſe tint debout ſans dire une ſeule parole, & ſans avancer; mais Craſſus, courant le ſaluer le premier & l'embraſſer, dit tout haut : *Mes citoyens, je croi ne commettre aucune baſſeſſe, ni rien d'indigne de moi, de faire le premier toutes les avances pour Pompée, à qui vous-mêmes vous avez daigné donner le ſurnom de Grand avant qu'il eût de la barbe, & décerné deux triomphes avant qu'il fût ſénateur.* Après s'être ainſi réconciliés, ils dépoſerent le conſulat.

Craſſus continua de vivre comme il avoit toûjours fait, mais Pompée commença à fuir la plaidoirie; il refuſoit beaucoup de cauſes, abandonnoit peu-à-peu les aſſemblées, & ne paroiſſoit que rarement en public, & il n'y paroiſſoit jamais que très-bien accompagné. Il n'étoit plus facile de le voir & de lui parler qu'au milieu d'une grande foule; car il prenoit plaiſir à ſe faire voir ainſi au milieu d'un peuple de courtiſans, perſuadé que cela lui donnoit un certain air

de

de grandeur & de majeſté, qui lui attiroit plus de reſpect; & que pour conſerver ſa dignité, il falloit ne ſe pas laiſſer fréquenter familierement par des gens de petite étoffe. [r] Car ceux qui ſe ſont rendu grands par l'épée, & qui ne peuvent ſe réduire à cette égalité populaire & civile qui regne dans les républiques, ſont fort ſujets à tomber dans le mépris quand ils reprennent la robe, les gens d'épée voulant être les premiers à la ville, comme ils l'ont été à l'armée, & les gens de robe, qui n'ont pas joué un grand rôle à l'armée, ne pouvant ſupporter de ne pas tenir au moins dans la ville le premier rang. Voilà pourquoi quand ces derniers tiennent dans les aſſemblées un homme célebre par ſes victoires & par ſes triomphes, qui veut faire le fier, ils cherchent à le ravaler & à l'humilier; au lieu que quand l'homme d'épée leur cede dans la ville le premier rang & le premier degré d'autorité & de puiſſance, ils ne portent point d'envie à la gloire qu'il s'eſt acquiſe par les armes, & lui rendent volontiers tout ce qui lui eſt dû. Et c'eſt ce que les affaires qui arriverent bien-tôt après, firent aſſez connoître.

La puiſſance des pirates commença à ſe former

[r] *Car ceux qui ſe ſont rendu grands par l'épée.*) Ce paſſage eſt aſſez difficile dans le texte. Je croi en avoir rendu le véritable ſens. Plutarque explique l'effet ordinaire de l'envie que les gens de robe avoient contre les gens d'épée qui s'étoient aggrandis par les armes, & qui fiers de leurs exploits vouloient conſerver dans la ville la même ſupériorité qu'ils avoient eûe dans les armées, ils cherchoient à les humilier. Et il arrivoit ſouvent que cela n'étoit pas bien difficile, car il y a des hommes qui ont été grands dans les armées, & qui deviennent bien petits dans les villes.

mer en Cilicie. [s] Son origine fut d'autant plus dangereuſe, qu'elle fut long-tems cachée. Le courage & l'audace de ces corſaires augmenterent conſidérablement pendant la guerre de Mithridate, par quelques ſervices qu'ils rendirent à ce prince. Enſuite les Romains étant engagés dans leurs guerres civiles, & livrant entre eux de ſanglans combats aux portes mêmes de Rome, la mer qui ſe trouva deſerte & ſans gardes, les attira peu-à peu, & leur fit naître l'envie de s'avancer plus qu'ils n'avoient encore fait; de ſorte qu'ils ne ſe contenterent plus d'enlever ſeulement ceux qui navigeoient, mais ils attaquoient les iſles & les villes maritimes. Ils avoient fait un ſi grand progrès, que déja les plus riches, les plus nobles, & ceux qui paſſoient pour plus ſenſés que les autres, montoient ſur des vaiſſeaux corſaires, & ſe joignoient à eux, comme ſi ce métier fût devenu honorable, & digne de remplir l'ambition d'un Romain.

Ils avoient en pluſieurs endroits des arſenaux, des ports, & des tours à donner les ſignaux, toutes bien fortifiées. Par-tout on voyoit leurs eſcadres, non-ſeulement remplies de bons rameurs, conduites par d habiles pilotes, & fournies de vaiſſeaux d'une vîteſſe & d'une légereté qui les rendoit propres à faire très-agilement toutes les manœuvres dans les occaſions, mais encore ſi magnifiquement ornées, qu'on étoit plus

[s] *Son origine fut d'autant plus dange euſe, qu'elle fut long-tems cachée.*) Les Romains ne commencerent à donner leur attention à cette guerre que l'an de Rome 674. neuf ans avant ce conſulat de Pompée, mais elle avoit fait déja de grands deſordres, auxquels les Romains, engagés dans leurs guerres civiles & étrangeres, n'avoient pû remédier. Voyez Florus, liv. iij. chap. 6.

[t] *Celuï*

plus affligé de leur magnificence, qu'effrayé de leur appareil. Les poupes de leurs galeres étoient toutes dorées, leurs tapis de la plus belle pourpre, & leurs rames argentées, comme s'ils eussent fait parade de leur brigandage. On ne voyoit sur toutes les côtes que des tables dressées, & des gens qui banquetoient & qui ivrognoient; tout y retentissoit du bruit des flûtes & des chansons; là c'étoient des officiers principaux faits prisonniers, & ici des villes captives qui comptoient leur rançon, & tout cela à la grande honte de la puissance Romaine. Leurs galeres montoient à plus de mille, & les villes qu'ils avoient prises, à quatre cent.

Leur audace sacrilége n'épargnoit pas même les temples, qui jusques-là avoient été inviolables & sacrés. Ils ruinerent & pillerent [t] celui d'Apollon Didyméen à Claros, celui des Cabires à Samothrace, [u] celui de Cérès dans la ville

[t] *Celui d'Apollon Didyméen à Claros.*) Dans le territoire de Milet il y avoit un lieu appellé Didymes, où Apollon avoit un temple & un oracle, & de-là ce dieu fut appellé *Apollon Didyméen.* Pausanias dit que ce temple est plus ancien que la Migration Ionique. Plutarque le met dans l'isle de Claros, & peut-être ce dieu y étoit-il adoré sous ce nom. Amiot a mal traduit, *celui de Castor & de Pollux.* Il a été trompé par le mot *Didymoi*, Gemini, *les Jumeaux*, comme on a appellé ces deux dieux.

[u] *Celui de Cérès dans la ville d'Hermione.*) Amiot & ceux qui ont cité ce passage de Plutarque, ont mal traduit *celui de la Terre.* Il n'y avoit point de temple de la Terre dans la ville d'Hermione, mais il y en avoit un de Cérès qui étoit très-célebre. *Chthonia* est ici Cerès, & en voici la preuve, tirée d'un passage de Pausanias dans ses Corinthiaques: *Les Argiens racontent que la fille de Colontas, appellée Chthonia, ayant été sauvée d'un embrasement par Cerès, & transportée à Hermione, y bâtit un temple à cette déesse*

ville d'Hermione, celui d'Eſculape à Epidaure, celui de Neptune, dans l'Iſthme, à Tenare & dans l'iſle de Calaurie, celui d'Apollon dans Actium, & dans l'iſle de Leucade, & celui de Junon à Samos, à Argos, & à * *Leucanie*. y Ils firent auſſi les ſacrifices barbares qu'on fait à Olympe, & ils pratiquerent certaines cérémonies très-myſtérieuſes & très-ſecretes, z entre leſquelles étoient celles du dieu Mithrès, que l'on a conſervées juſqu'à aujourd'hui, & dont ils ont apporté les premiers l'exemple. Et après avoir ainſi inſulté les Romains par mer avec le dernier mépris, ils eurent encore l'audace de deſcendre à terre, & d'infeſter les grands chemins, où ils commettoient mille pilleries & mille meurtres, & ruinoient & détruiſoient les maiſons de plaiſance. Ils enleverent deux préteurs, Sextilius & Bellinus, vétus de leurs grandes robes de pourpre, avec leurs domeſtiques

ſe qui fut appellée Chthonia, & ſa fête eut le même nom. Et ils en diſent toute la cérémonie. Et dans les Laconiques il écrit: *On dit que les Lacédémoniens honorent Cérès ſous le nom de Chthonia, dont Orphée leur enſeigna le culte. Mais, à mon avis, les Lacédémoniens ont pris ce culte de la ville d'Hermione, où Cérès a un temple ſous ce nom.*

* Il n'y a point de ville appellée *Leucanie*. Il faut lire *Lucanium*, ville de la Lucanie.

y *Ils firent auſſi les ſacrifices barbares qu'on fait à Olympe.*) Ce n'eſt pas au mont Olympe, comme on a mal traduit, mais dans la ville d'Olympe, qui étoit une ville de la Pamphylie près de Phaſélis, & une des retraites de ces corſaires. Je ne ſai point quels ſacrifices on y faiſoit.

z *Entre leſquelles étoient celles du dieu Mithrès.*) Hérodote écrit que les Perſes adoroient la déeſſe Vénus ſous le nom de *Mithrès*. Mais l'opinion la plus commune eſt que Mithrès n'étoit autre que le ſoleil; car en perſan *Mithri*, *Mithir* ou *Mithra* ſignifie *Seigneur*.

* *Ils*

ques & les licteurs, qui portoient les faiſceaux devant eux, & les emmenerent tous priſonniers. [a] Ils prirent auſſi la fille d'Antonius, qui avoit eu les honneurs du triomphe, comme elle alloit à ſa maiſon de campagne, & elle fut obligée de donner une groſſe ſomme pour ſa rançon.

Leur inſolence monta à un tel point, que joignant la mocquerie à l'injure, quand quelqu'un avoit été pris, & qu'il ſe mettoit à crier qu'il étoit citoyen Romain, & qu'il diſoit ſon nom; alors faiſant ſemblant d'être étonnés & ſaiſis de crainte, ils frappoient leurs cuiſſes, & tomboient à ſes genoux, le priant de leur pardonner. Le pauvre priſonnier les voyant humiliés devant lui & ſupplians, croyoit que cela ſe faiſoit tout de bon, d'autant plus même que les uns venoient lui mettre des ſouliers, les autres l'affubloient d'une grande robe, afin qu'il ne pût plus être méconnu; & après l'avoir ainſi joué aſſez longtems, & s'en être divertis, enfin le conduiſant au milieu de la mer, ils tiroient une échelle, & lui ordonnoient de deſcendre, & de s'en retourner paix & aiſe dans ſa maiſon. Et celui qui refuſoit d'obéir, ils le pouſſoient eux-mêmes dans la

[a] *Ils prirent auſſi la fille d'Antonius, qui avoit eu les honneurs du triomphe, comme elle alloit à ſa maiſon de campagne.*) La fille de l'orateur M. Antonius, qui fut envoyé proconſul en Cilicie l'an de Rome 551. & qui fut conſul trois ans après avec L. Poſthumius Albinus. C'étoit l'aïeul de Marc-Antoine le Triumvir. Sa maiſon étoit à Miſene, comme cela paroît par un endroit de Cicéron, *pro lege Manilia.* An *ignoratis ex Miſeno ejus ipſius libros, quo cum prædonibus antea ibi bellum geſſerat, à prædonibus eſſe ſublatos?* « Ignorez-vous que ſes » livres ont été enlevés par » les corſaires de ſa maiſon » de Miſene, où il avoit fait » la guerre contre eux?

la mer, & le noyoient de cette maniere. Toute la mer Méditerranée étoit infeſtée par ces brigands, de ſorte qu'il n'y avoit plus aucune ſorte de commerce, les marchands n'oſant plus aller ni venir.

Ce fut-là principalement ce qui obligea enfin les Romains qui manquoient déja de vivres, & qui craignoient une grande famine, d'envoyer Pompée donner la chaſſe à ces pirates, & leur enlever l'empire de la mer. [b] Gabinius, un des intimes amis de Pompée, fut celui qui en dreſſa le decret, par lequel il ne lui attribua pas ſeulement le commandement des troupes de mer, mais lui donna en termes formels une autorité monarchique, & une puiſſance ſouveraine ſur tous les hommes, affranchie de toute obligation de rendre compte à qui que ce fût. Car ce decret lui donnoit un empire abſolu ſur toute la mer, juſqu'aux colonnes d'Hercule, & ſur toutes les côtes juſqu'à quatre cent ſtades de la mer.

Dans

[b] *Gabinius, un des plus intimes amis de Pompée, fut celui qui en dreſſa le decret.*) Ce Gabinius étoit tribun du peuple. C'étoit l'an de Rome 686. l'an 65. av. l'ere chrétienne. Pompée avoit alors trente huit ans. Cicéron marque bien le caractere de ce Gabinius dans ſa ſeconde oraiſon après ſon retour, où il en fait un portrait horrible, qu'il finit par ces mots : *Qui niſi in aram tribunatus confugiſſet, neque vim prætoris, nec multitudinem creditorum, nec bonorum proſcriptionem effugere potuiſſet. Quo in magiſtratu niſi rogationem de piratico bello tuliſſet, profecto egeſtate & improbitate coactus, piraticam ipſe feciſſet.* « Que s'il » n'eût eu recours à ſon tri- » bunat comme à un autel » inviolable, jamais il ne ſe » fût dérobé à l'autorité du » préteur, ni à la foule de » ſes créanciers, & n'auroit » évité la proſcription de ſes » biens ; & ſi dans cette » charge il n'eût propoſé la » loi de la guerre contre les » pirates, ſa miſere & ſa » méchanceté l'auroient por- » té à être pirate lui-même.

[c] Les

Dans cet eſpace ſe trouvoient non-ſeulement la plus grande partie des terres de la domination des Romains, mais encore les nations barbares les plus conſidérables, & les rois les plus puiſſans. Outre cela il lui étoit permis par ce decret de choiſir dans le ſénat quinze lieutenans pour ſe ſoulager, en leur donnant telle portion de ſon autorité qu'il jugeroit à propos, de prendre chez les thréſoriers & les receveurs tout l'argent dont il auroit beſoin, & de former une flotte de deux cent galeres, avec le pouvoir abſolu de lever autant de gens de guerre, de matelots, & de rameurs qu'il voudroit.

Ce decret ayant été lû publiquement, le peuple l'approuva, & le ratifia avec une merveilleuſe affection; mais les plus gens de bien, & les plus puiſſans du ſénat, trouvant que cette puiſſance infinie & preſque ſans bornes étoit véritablement au-deſſus de l'envie, mais pourtant ſuſpecte & digne d'inſpirer quelque crainte, s'oppoſerent à ce decret. Il n'y eut que Céſar ſeul qui y donna ſon conſentement, non pour obliger Pompée, mais pour s'inſinuer par-là dès le commencement dans les bonnes graces du peuple, & pour ſe l'acquérir. Mais tous les autres s'éleverent hautement contre Pompée, & le reprirent aigrement. Et l'un des conſuls [c] ayant oſé lui dire, *qu'en imitant l'ambition de Romulus, il auroit auſſi ſa fin malheureuſe*, il fut en danger d'être déchiré par le peuple.

Catulus s'étant levé pour parler contre ce decret, le peuple qui l'honoroit & le reſpectoit, lui prêta une paiſible audience. Après qu'il eut dit

[c] Les conſuls de cette année-là étoient L. Calpurnius Piſo, & Man. Acilius Glabrio.

[d] En

dit beaucoup de choſes à l'honneur de Pompée ſans aucune marque d'envie, il voulut leur conſeiller de l'épargner, & de ne pas l'expoſer à tant de périls & à tant de guerres les unes après les autres : *Car*, leur dit-il, *ſi vous veniez à le perdre, quel autre capitaine trouveriez-vous ?* Alors ils ſe mirent à crier tout d'une voix, *Vous-même.* Catulus voyant donc qu'il ne pouvoit venir à bout de diſſuader le peuple, ſe retira.

Roſcius ſe leva après lui pour combattre auſſi ce decret, & perſonne ne daigna l'entendre ; mais ſans ſe rebuter, il fit ſigne par ſes doigts que Pompée ne devoit pas être nommé ſeul, & qu'il falloit le mettre ſeulement en ſecond. Le peuple, irrité de cette audace, jetta tout enſemble un cri ſi haut & ſi fort, qu'un corbeau qui voloit par hazard au-deſſus de l'aſſemblée, [a] en fut étourdi, & tomba au milieu de la place ; d'où l'on peut conjecturer que les oiſeaux qui tombent à terre tout-d'un-coup dans ces occaſions, n'y tombent pas, parce que l'air en ſe fendant & ſe ſéparant par cette violente agitation laiſſe un grand vuide, mais parce qu'ils ſont frappés du coup de ce cri comme d'un trait, lorſque partant avec effort & véhémence il excite dans l'air une agitation violente & un furieux ébranlement.

Le peuple ſe ſépara ce jour-là ſans rien réſoudre. Mais le jour qu'on devoit donner les ſuffrages, Pompée ſe déroba ſecretement, & ſe retira à la campagne. Et dès qu'il eut appris que le decret

[a] *En fut étourdi.*) Il y a dans le grec τυφλωθῆναι, *ou fut aveuglé*, ce qui ne ſignifie ici qu'*étourdi*, & cet uſage eſt remarquable. Plutarque a déja parlé de cette chûte d'oiſeaux par la violence de l'air dans la vie de Flaminius.

cret étoit passé, il rentra dans la ville de nuit, pour éviter l'envie qu'auroit excitée contre lui le concours du peuple qui lui seroit venu au-devant pour l'accompagner.

Le lendemain matin il sortit pour faire les sacrifices, après lesquels ayant convoqué l'assemblée, il parla si bien qu'elle lui accorda presque le double de ce qui lui avoit été donné par le premier decret; car il eut le pouvoir d'équiper cinq cent galeres, & de lever six-vingt mille hommes de pied, & cinq mille chevaux. Et on choisit dans le sénat vingt-quatre des principaux personnages qui avoient tous commandé des armées, & on les lui donna pour ses lieutenans. On lui donna aussi deux questeurs. Et comme le prix des denrées vint à diminuer tout-d'un-coup, le peuple ravi, ne manqua pas de dire que c'étoit le seul nom de Pompée qui terminoit cette guerre.

Cependant Pompée divisa toute la mer Méditerranée en treize départemens, à chacun desquels il assigna une escadre de vaisseaux avec un commandant. Ainsi ayant étendu par-tout ses forces, & embrassé tout ce grand espace de mers, il enveloppa comme dans des filets toutes les différentes escadres de ces corsaires, il leur donna la chasse, & les ayant pris il les emmena dans ses ports. Tous leurs vaisseaux, qui l'ayant prévenu, s'étoient séparés des autres, ou qui purent échapper de cette chasse générale, se retirerent de tous côtés dans la Cilicie, comme les abeilles dans leur ruche. Il se prépara à aller lui-même contre eux avec soixante de ses meilleurs vaisseaux; mais il ne voulut point partir, qu'auparavant il n'eût purgé de ces brigands la mer de Toscane, celle d'Afrique, celle de Sar-

daigne

daigne & de Corſe, & celle de Sicile, à quoi il n'employa que quarante jours ; il eſt vrai qu'il ſe donna des peines infinies ſans aucun relâche, & qu'il fut admirablement ſecondé par ſes lieutenans. Mais comme à Rome le conſul Piſon, tranſporté de colere & d'envie, faiſoit tous ſes efforts pour ruiner tout ſon appareil de guerre, & avoit déja caſſé tous ſes rameurs, il envoya de tous côtés la flotte à Brunduſe, où il lui marqua le rendez-vous, & ſe rendit à Rome par la Toſcane.

Dès que le peuple ſut qu'il arrivoit, il ſortit de la ville, & alla en foule ſur le chemin au-devant de lui, comme il avoit fait peu de jours auparavant pour l'accompagner & le conduire quand il étoit parti. Ce qui cauſoit cette grande joie & cette allégreſſe du peuple, c'étoit ce changement ſi prompt & ſi ineſpéré, qui faiſoit que les vivres arrivoient de tous côtés en abondance, tellement que Piſon fut en très-grand danger d'être dépoſé de ſon conſulat. Gabinius en avoit déja le decret tout dreſſé ; mais Pompée l'empêcha de le propoſer ; & après avoir dépêché toutes les affaires avec beaucoup de douceur & de politeſſe, & pourvu à tout ce dont il avoit beſoin, il ſe rendit promptement à Brunduſe où il s'embarqua ; & parce que le tems le preſſoit, pour faire plus de diligence, il paſſa toutes les villes de ſa route ſans y entrer. Athenes fut la ſeule où il voulut s'arrêter. Etant donc deſcendu de ſon vaiſſeau, il entra dans la ville, fit un ſacrifice aux dieux ; & après avoir reçu très-gracieuſement le peuple qui venoit le ſaluer, il en ſortit pour ſe rembarquer. [e] En ſortant

[e] *En ſortant il remarqua quelques inſcriptions qu'on avoit*

tant il remarqua quelques inſcriptions qu'on avoit faites en ſon honneur, & qui n'étoient chacune que d'un ſeul vers. Il y en avoit une au-dedans de la porte qui diſoit : *f Plus vous vous reconnoiſſez homme, plus vous reſſemblez à Dieu.* Et l'autre en-dehors qui portoit : *Nous vous attendions, nous vous avons rendu nos hommages ; nous vous voyons, nous vous reconduiſons avec la derniere vénération.*

De tous les pirates qui reſtoient & qui couroient encore la mer, il y en eut quelques-uns qui eurent recours aux prieres ; & comme il les reçut humainement, & qu'il les traita avec beaucoup de douceur, après qu'il les eut en ſon pouvoir eux & leurs vaiſſeaux, il y en eut pluſieurs qui dans l'eſpérance d'un traitement ſemblable chercherent à éviter ſes lieutenans & vinrent ſe rendre à lui avec leurs enfans & leurs femmes. Pompée leur pardonna à tous, & par leur moyen il ſuivit à la piſte tous les autres, qui ſe ſentant coupables de crimes irrémiſſibles, ſe tenoient cachés, & il en prit une partie. Les plus opiniâtres & les plus puiſſans ayant mis en ſûreté leurs familles, leurs richeſſes, & toute la tourbe inutile dans des châteaux & des fortereſſes du mont Taurus, s'embarquerent ſur leurs vaiſſeaux devant le fort de Coracéſie [g], à l'entrée de la Cilicie.

avoit faites en ſon honneur.) Il ne les remarqua qu'en ſortant, parce qu'elles n'avoient été faites qu'après ſon entrée dans la ville, & pendant le ſéjour qu'il y avoit fait.

f Plus vous vous reconnoiſſez homme, plus vous reſſemblez à Dieu.) Il y a dans le grec, *plus vous êtes Dieu.*) C'eſt un beau mot, c'eſt à peu près dans le même ſens qu'Horace dit depuis au peuple Romain, & par lui à Auguſte, *Diis te minorem quod geris, imperas.*

g Le premier château de la Cilicie, ſur un roc fort eſcarpé.

h Il

licie. Là ils attendirent Pompée qui alloit à eux ; & ayant été défaits dans une grande bataille, ils ſe retirerent dans le fort. Pompée les y aſſiégea, bien-tôt ils envoyerent prier qu'on les reçût à merci, ſe rendirent, & rendirent les villes & les iſles dont ils s'étoient emparés, & qu'ils avoient ſi bien fortifiées, qu'elles étoient non-ſeulement difficiles à prendre de force, mais encore très-mal-aiſées à approcher. Ainſi cette guerre fut heureuſement terminée, tous ces pirates chaſſés de la mer, & tous leurs brigandages ceſſés dans l'eſpace de trois mois au plus. Il prit un nombre infini de vaiſſeaux, & entre autres quatre-vingt-dix galeres armées d'éperons d'airain, & ſes priſonniers montoient à vingt mille.

Il ne voulut pas les faire mourir, parce qu'il leur avoit donné ſa parole ; mais auſſi il ne crut pas qu'il fût ſagement fait de congédier un ſi grand nombre d'hommes aguerris & preſſés de la pauvreté, & de leur laiſſer la liberté de s'écarter, ou de ſe raſſembler, s'il leur en prenoit envie. Faiſant donc réflexion en lui-même que l'homme n'eſt point naturellement un animal indomptable ni farouche ; que quand il le devient, c'eſt par le vice où il tombe contre ſon naturel ; qu'il s'adoucit par le changement de vie & de lieux ; & que les bêtes, même les plus féroces, venant à être nourries & élevées dans une vie plus douce, s'apprivoiſent peu-à-peu, & dépouillent toute leur férocité, [a] il réſolut d'éloigner

[a] *Il réſolut d'éloigner ces corſaires de la mer.*) Florus loue avec raiſon cette prudence de Pompée : *Idque proſpectum ſingulari conſilio ducis, qui maritimum genus à conſpectu longe removit maris, & mediterraneis agris quaſi obligavit*, liv. iij. ch. vj. C'eſt une choſe ſûre, & que

gner ces corſaires de la mer, de les tranſporter dans les terres, & de leur faire goûter une vie plus douce & plus innocente, en les accoûtumant à vivre dans les villes & à cultiver leurs champs. Il en plaça donc une partie dans les petites villes de la Cilicie, qui étoient à demi deſertes, & qui les reçurent volontiers, parce qu'il leur donna des terres à proportion pour les nourrir. Il releva & répara la ville de Soli[i], que Tigrane, roi d'Arménie, avoit depuis peu détruite & dépeuplée, & il y établit pluſieurs habitans; & à tous ceux qui reſtoient & qui étoient le plus grand nombre, il leur donna la ville de Dyme dans l'Achaïe, qui manquoit d'hommes, & qui jouïſſoit d'un grand & bon terroir.

Ses envieux blâmerent & décrierent fort cette conduite; mais ce qu'il fit contre Métellus au ſujet de l'iſle de Crete, ſes meilleurs amis mêmes ne pouvoient ni l'approuver, ni l'excuſer. Ce Métellus, proche parent de celui qui avoit commandé en Eſpagne conjointement avec Pompée dans la guerre contre Sertorius, fut envoyé commander en Crete quelque tems avant que Pompée fût nommé pour aller contre les corſaires; car après la Cilicie, Crete étoit la ſeconde pépiniere de ces brigands; & en ayant ſurpris un grand nombre, il les exterminoit & ne leur faiſoit aucun quartier. Ceux qui reſtoient ſe voyant aſſiégés & fort preſſés, envoyerent des hérauts à Pompée pour le prier de venir dans leur

que l'expérience a ſouvent prouvée, que le changement de vie & d'habitation produit le changement de mœurs.

[i] Ville de la Cilicie, à l'embouchure du fleuve Lacmus. Elle fut appellée *Pompéiopolis*.

[k] *Car*,

leur isle, qui étoit une dépendance naturelle de sa charge, puisqu'elle étoit renfermée dans l'étendue de la mer où il commandoit. Pompée reçut favorablement leurs prieres, & écrivit sur le champ à Métellus pour lui défendre de continuer la guerre ; en même tems il envoya ordre aux villes de ne lui pas obéir, & dépêcha un de ses lieutenans, nommé Lucius Octavius, pour aller prendre sa place.

Octavius arrivé à Crete entra dans les villes que Métellus assiégeoit, & combattit pour les corsaires. Cela rendit Pompée non seulement odieux, mais ridicule, de prêter ainsi son nom à des scélérats & à des impies, & de se laisser si fort aveugler par l'envie & par la jalousie dont il étoit animé contre Métellus, que de leur donner son attache, & de leur communiquer son autorité & sa réputation, comme une sauve-garde, pour les empêcher d'être punis comme ils le méritoient. [k] Car, ajoûtoient-ils, Achille même dans Homere ne fait pas l'action d'un homme, mais d'un jeune enfant étourdi & follement avide de gloire, lorsqu'il fait signe à ses troupes pour leur défendre de tirer sur Hector, *de peur*, dit-il, *que quelqu'un ne le blesse le premier, & ne terniſſe par-là ſa victoire.* Mais ce que Pompée fit en cette occasion,

[k] *Car, ajoûtoient-ils, Achille même dans Homere ne fait pas l'action d'un homme, mais d'un jeune enfant étourdi & follement avide de gloire*) Plutarque nous apprend ici le jugement que les sages Romains portoient de cette action d'Achille qui, poursuivant Hector, fait signe à ses troupes de ne pas tirer sur lui, afin que rien ne terniſſe sa victoire, & qu'il ait seul la gloire de le tuer. Cette action paroît fort brillante, cependant elle a été blâmée, & avec raison. On peut voir-là les remarques dans la nouvelle traduction.

caſion, eſt plus horrible encore ; car il combattit pour ſauver les ennemis communs du genre-humain, afin de priver des honneurs du triomphe un préteur, qui avoit eſſuyé de grands travaux pour les détruire. Métellus ne ſe rebuta pourtant point pour toutes les défenſes de Pompée, & pour tous les efforts d'Octavius ; mais pourſuivant ardemment ſon entrepriſe, il prit d'aſſaut ces corſaires, les fit tous mourir ; & après avoir fort maltraité de paroles Octavius au milieu du camp, & lui avoir reproché ſon infamie, il le renvoya.

Quand on eut à Rome la nouvelle que cette guerre des pirates étoit finie, & que Pompée n'ayant plus rien à faire, amuſoit ſon loiſir à viſiter les villes, un des tribuns, nommé Manilius, dreſſa un decret qui portoit, *que Pompée prenant le commandement de toutes les forces & de toutes les provinces qui étoient ſous la charge de Lucullus, & y ajoutant la Bithynie, où commandoit Glabrion, iroit faire la guerre aux rois Mithridate & Tigrane ; bien entendu qu'il retiendroit toutes les forces maritimes, & qu'il commanderoit toujours ſur la mer aux mêmes conditions & prérogatives qu'on lui avoit accordées pour la guerre contre les pirates ;* ce qui n'étoit rien moins qu'aſſujettir à un ſeul homme tout l'empire Romain. Car toutes les provinces qui ne lui étoient pas accordées par le premier decret, la Phrygie, la Lycaonie, la Galatie, la Cappadoce, la Cilicie, la haute Colchide, & l'Arménie ; elles lui étoient toutes attribuées par ce ſecond decret qui lui donnoit toutes les armées & toutes les forces avec leſquelles Lucullus avoit défait les deux rois, Mithridate & Tigrane.

La conſidération de Lucullus, qu'on privoit

de la gloire de ſes grands exploits, & à qui on donnoit un ſucceſſeur pour ſuccéder bien plus aux honneurs de ſon triomphe, qu'au commandement de ſes armées, n'étoit pourtant pas ce qui occupoit le plus les nobles & les ſénateurs; ils étoient bien perſuadés qu'on lui faiſoit un très-grand tort, & qu'on ne lui témoignoit pas la reconnoiſſance que méritoient ſes ſervices; mais ce qui leur faiſoit le plus de peine, & qu'ils ne pouvoient ſupporter, c'étoit ce haut degré de puiſſance où on élevoit Pompée, qu'ils regardoient comme une tyrannie déja formée. C'eſt pourquoi ils s'exhortoient les uns les autres en particulier, & s'encourageoient à s'oppoſer à ce decret, & à ne pas abandonner leur liberté mourante. Mais le jour étant venu, où ce decret devoit être propoſé, toutes ces belles réſolutions s'évanouïrent; ils eurent ſi grand'peur du peuple, qu'ils perdirent entierement courage, & n'oſerent pas dire une ſeule parole contre le decret. Catulus fut le ſeul, qui, après l'avoir combattu de toute ſa force, voyant qu'il ne ramenoit aucun du peuple, ſe mit à crier pluſieurs fois de la tribune, en adreſſant la parole aux ſénateurs, [1] *qu'ils cherchaſſent donc quelque montagne, comme leurs ancêtres, ou quelque roche pour s'y retirer & pour conſerver leur liberté, qui leur alloit être ravie.* Malgré tous ſes efforts & tous ſes cris, le decret fut autoriſé par les ſuffrages de toutes les tribus, comme ils parlent, & Pompée abſent

[1] *Qu'ils cherchaſſent donc quelque montagne, comme leurs ancêtres.*) Il a égard à ce qu'avoit fait le peuple Romain quatre cent vingt-ſept ans auparavant, lorſque pour s'empêcher d'aller à la guerre, où on vouloit le mener malgré lui, il ſe retira en armes ſur le mont ſacré.

ſent fut déclaré maître abſolu de preſque tout ce que Sylla avoit uſurpé par les armes en faiſant une cruelle guerre à ſa patrie.

Quand il reçut les lettres qui lui apprenoient cette nouvelle, & qu'il ſut tout ce que le peuple avoit ordonné en ſa faveur ; comme ſes amis qui étoient préſens s'en réjouïſſoient & l'en félicitoient, on dit que tout-d'un-coup il fronça les ſourcils, frappa ſa cuiſſe, & s'écria, comme ſurchargé & fâché de ce nouveau commandement : *O dieux, que de travaux ſans fin ! N'aurois-je pas été plus heureux d'être un homme inconnu & ſans gloire ? Ne ceſſerai-je donc jamais de faire la guerre, & d'avoir le harnois ſur le dos ? Ne pourrai je jamais me dérober à l'envie qui me perſécute, & vivre doucement à la campagne, avec ma femme & mes enfans ?*

Tous ceux qui l'entendirent, ſes amis même les plus familiers, ne pouvoient ſupporter cette diſſimulation ; car il n'y en avoit pas un ſeul qui ne connût que ſon ambition naturelle & ſa paſſion de commander, rallumées encore par le différend qu'il avoit avec Lucullus, lui faiſoient trouver une ſatisfaction plus parfaite & plus délicate dans la nouvelle charge dont on l'honoroit. Auſſi bien-tôt ſes actions le démaſquerent & découvrirent ſes véritables ſentimens. Car faiſant afficher par-tout des placards, & envoyant par-tout ſes mandemens, il rappelloit à lui tous les gens de guerre, & ordonnoit à tous les princes & rois qui étoient dans l'étendue de ſa commiſſion, de ſe rendre inceſſamment auprès de lui ; & dans ſa marche il ne laiſſa rien de tout ce que Lucullus avoit ordonné. Il déchargea les uns des peines auxquelles Lucullus les avoit condamnés ; il ôta aux autres les récom-

penſes qu'il leur avoit accordées ; enfin en toutes choſes, par une contention opiniâtre & pleine de jalouſie, il n'eut en vûe que de faire voir aux partiſans de Lucullus, qu'ils ſuivoient & admiroient un homme qui n'avoit nulle autorité ni le moindre pouvoir.

Lucullus en ayant porté ſes plaintes, leurs amis communs furent d'avis qu'ils devoient avoir enſemble une conférence. Ils s'aboucherent donc dans la Galatie. Comme c'étoient deux grands généraux, qui avoient fait de belles actions & remporté de grandes victoires, leurs licteurs marchoient devant avec les faiſceaux entortillés de branches de laurier, & ſe rencontrerent les premiers ; mais Lucullus venoit de lieux frais tout couverts d'arbres & de verdure, & Pompée avoit traverſé des pays arides & ſecs où l'on ne trouvoit pas un ſeul arbre, ni le moindre ombrage. Les licteurs de Lucullus voyant donc que les lauriers des licteurs de Pompée étoient entierement ſecs & flétris, leur en donnerent des leurs qui venoient d'être cueillis tout fraîchement, & dont ils ornerent & couronnerent leurs faiſceaux ; ce qui fut pris pour un préſage que Pompée emporteroit le prix, qui étoit dû aux victoires & à la gloire de Lucullus. Lucullus avoit ſur Pompée l'avantage d'avoir été conſul avant lui, & d'être ſon ancien. Mais Pompée avoit de ſon côté deux triomphes, qui relevoient extrêmement ſa dignité.

Leur entrevue ſe paſſa d'abord avec toute la politeſſe poſſible, & avec toutes les marques reciproques d'eſtime & d'amitié. Ils exalterent beaucoup les exploits l'un de l'autre, & ſe témoignerent la ſatisfaction qu'ils avoient de leurs grands ſuccès. Mais dans la converſation qui

ſuivit ce premier abord, il n'y eut plus ni modeſtie, ni honnêteté, ni politeſſe, ils en vinrent aux injures; Pompée reprocha à Lucullus ſon avarice, & Lucullus reprocha à Pompée ſon ambition; de ſorte que leurs amis eurent beaucoup de peine à les faire retirer. Lucullus de ſon côté diſtribua à ſes amis les terres de la Galatie, comme des terres qu'il avoit conquiſes, & fit d'autres préſens à qui il voulut, & Pompée, qui s'étoit campé aſſez près de lui, défendoit par ſes mandemens qu'on lui obéît dans la moindre choſe, & lui débaucha tous ſes ſoldats, excepté ſeize cent, dont il ne ſe mit pas fort en peine, trouvant qu'il n'en pourroit tirer aucun ſervice, à cauſe de leur arrogance & de leur mutinerie, & que d'ailleurs ils n'étoient pas même fort portés pour Lucullus. De plus, il décrioit ouvertement ſa conduite, & ravaloit tous ſes exploits; diſant que Lucullus n'avoit combattu que contre la pompe & la vaine repréſentation de ces deux rois, & qu'il lui avoit laiſſé à combattre leur véritable puiſſance, & leur puiſſance inſtruite & aguerrie par leurs mauvais ſuccès, Mithridate ayant eu enfin recours aux épées & aux boucliers, & ayant appris à ſe ſervir de ſa cavalerie.

Lucullus de ſon côté, pour repouſſer ces injures, diſoit, *que Pompée alloit toujours combattant contre un fantôme & contre une ombre de guerre,* [m] *accoutumé qu'il étoit à ſe jetter ſur les corps morts qu'il*

[m] *Accoutumé qu'il étoit à ſe jetter ſur les corps morts qu'il n'avoit pas tués, comme un oiſeau lâche & timide.)* Voilà une ſatyre des plus fortes, & d'autant plus amere, qu'elle eſt fondée ſur des accuſations qui lui donnent quelque couleur.

qu'il n'avoit pas tués, comme un oiseau lâche & timide, & à déchirer & dissiper des restes de guerres, comme des cadavres déja tout rongés. Que c'étoit par ces beaux moyens qu'il s'étoit arrogé la défaite de Sertorius, celle de Lépidus, & celle de Spartacus, qui étoient uniquement dues à Métellus, à Catulus & à Crassus. Et qu'ainsi il ne s'étonnoit point s'il venoit encore s'attribuer la gloire d'avoir terminé les guerres d'Arménie & de Pont, qu'on pouvoit compter comme finies, lui qui, à quelque prix que ce fût, avoit trouvé le moyen de s'ingérer dans le triomphe de la guerre des esclaves fugitifs.

Peu de jours après, Lucullus partit pour Rome, & Pompée ayant distribué sa flotte en différens endroits pour garder toute la mer qui est entre la Phénicie & le Bosphore, marcha par terre contre Mithridate, qui avoit encore ensemble trente mille hommes de pied & deux mille chevaux, mais qui n'osoit pourtant en venir à une bataille. Ce prince étoit campé sur une montagne très-forte, & où il ne pouvoit être forcé, mais il l'abandonna à son approche, comme manquant d'eau. Pompée s'en saisit d'abord, * & conjecturant par la nature des plantes & par les

* *Et conjecturant par la nature des plantes & par les crevasses qui paroissoient en plusieurs endroits.*) Car, outre qu'il y a des plantes qui ne viennent que dans les lieux où il y a de l'eau, la fraîcheur & la verdure des arbres en général est un indice sûr de quelque humidité qui les entretient ; & les *crevasses*, car c'est ainsi, à mon avis, qu'il faut expliquer συγκλιάσεις, ne se forment que par l'humidité, qui faisant élever la terre, la détrempe, & cette terre ainsi élevée & détrempée, s'affaisse ensuite par la sécheresse de l'air extérieur. Au reste Pompée pouvoit fort bien avoir fait cette conjecture de lui-même, mais il pouvoit aussi fort bien avoir lu dans l'histoire, ou entendu raconter ce qui étoit arrivé à Paul Emile

les crevaſſes qui paroiſſoient en pluſieurs endroits qu'il devoit y avoir beaucoup de ſources, il ordonna que l'on creusât par-tout des puits, & dans un moment tout le camp eut de l'eau en abondance ; de ſorte que Pompée ne pouvoit aſſez s'étonner que Mithridate eût ignoré cela ſi long-tems.

Bien-tôt après il le ſuivit, campa autour de lui & l'enferma dans ſon camp avec de bonnes murailles qu'il éleva tout-autour. Mais ce prince, après avoir été aſſiégé quarante-cinq jours, ſe ſauva une nuit ſans être apperçu avec l'élite de ſon armée, ayant fait tuer auparavant toutes les perſonnes inutiles & tous les malades. Pompée ſe mit incontinent à ſes trouſſes, l'atteignit près de l'Euphrate, campa près de lui ; & craignant que pour lui échapper il ne ſe hâtât de paſſer ce fleuve, il ſortit de ſes retranchemens, & fit marcher ſon armée en bataille ſur le minuit, qui étoit juſtement le tems où l'on dit que Mithridate eut pendant ſon ſommeil une viſion qui l'avertiſſoit de ce qui lui devoit arriver. *Il lui ſembla que navigeant ſur la mer de Pont avec un vent favorable, il voyoit déja le Boſphore, & qu'il s'en réjouiſſoit avec ceux qui étoient dans ſon vaiſſeau, comme un homme qui voyoit ſon ſalut aſſuré, & qui ſe croyoit dans le port. Mais un moment après, deſtitué de tout ſecours, il ſe vit le jouet des vents & des flots ſur une petite planche du débris de ſon naufrage.* Comme il étoit dans la violente agitation que lui cauſoit ce ſonge, ſes amis arriverent dans ſa tente, & le réveillerent, en lui diſant que Pompée venoit à lui. C'étoit donc une néceſſité indiſpenſable

mile quatre vingt ans auparavant, lorſqu'il faiſoit la guerre en Macédoine contre Perſée. Voyez ſa Vie.

penſable de combattre pour défendre ſon camp. Ses lieutenans font promptement prendre les armes à leurs troupes & les rangent en bataille.

Pompée, averti que les ennemis étoient en état de le recevoir, balançoit à expoſer ſes gens à un ſi grand danger pendant les ténebres, & étoit d'avis qu'il valoit mieux les envelopper pour les empêcher de s'enfuir, & le lendemain à la pointe du jour les attaquer, d'autant plus que ſes troupes étoient beaucoup meilleures. Mais tout ce qu'il y avoit de plus vieux officiers & chefs de bandes, firent tant par leurs prieres & par leurs remontrances, qu'ils le déterminerent à combattre ſans attendre le jour; car la nuit n'étoit pas fort obſcure, & la Lune, qui étoit fort baſſe, donnoit aſſez de lumiere pour diſtinguer les objets & s'entre-reconnoître. Et ce fut-là ce qui trompa le plus les troupes du roi. Car les Romains en les attaquant avoient la Lune derriere leur dos; & comme elle panchoit vers ſon coucher, elle jettoit les ombres des corps ſi loin devant eux, qu'elles donnoient ſur les ennemis, qui ne pouvant pas bien diſcerner l'intervalle qui les ſéparoit des troupes de Pompée, & croyant que ces ombres étoient les hommes mêmes qui étoient près d'eux, lançoient contre elles leurs traits & leurs javelots, & ne bleſſoient perſonne.

Les Romains s'étant apperçus de leur mépriſe, coururent les charger avec de grands cris; & comme ces Barbares n'oſerent les attendre, & que ſaiſis de frayeur ils ſe mirent d'abord en fuite, les Romains en firent un grand carnage. Il y eut plus de dix mille hommes tués ſur la place, & tout le camp fut pris. Mithridate dès le commencement du combat avec huit cent chevaux

s'ouvrit un chemin l'épée à la main au-travers de l'armée Romaine, & paſſa outre. Mais ces huit cent chevaux ſe débanderent & ſe diſſiperent bien tôt, & il ſe trouva ſeul avec trois de ſes gens, du nombre deſquels étoit Hypſicratia ſa concubine, femme d'un courage mâle, & d'une audace guerriere; de ſorte que le roi l'aploit *Hypſicratès*. Ce jour-là elle montoit un cheval de Perſe, & avoit l'habit d'un homme d'armes de la même nation. Elle ſuivit toujours le roi, réſiſtant à toutes les fatigues de ſes longues courſes, & ne ſe laſſant jamais de le ſervir, & de panſer elle-même ſon cheval, * juſqu'à ce qu'ils arriverent à une fortereſſe appellée Inora, où étoient l'or & l'argent du roi, & ſes plus précieux meubles. Là Mithridate prenant les robes les plus magnifiques, les diſtribua à ceux qui ſe raſſemblerent autour de lui, & fit préſent à chacun de ſes amis d'un poiſon mortel, afin qu'aucun d'eux ne tombât vif, s'il ne vouloit, au pouvoir de ſes ennemis. De-là il continua ſa route pour aller trouver le roi Tigrane en Arménie. Mais Tigrane refuſant de le recevoir, & ayant mis même ſa tête à prix (car il fit publier qu'il donneroit cent talens à celui qui le tueroit) il alla paſſer l'Euphrate au lieu où ce fleuve

* *Juſqu'à ce qu'ils arrivent à une fortereſſe appellée Inora.*) Entre la grande & la petite Arménie. Strabon, livre xij. écrit que Mithridate voulut ſi fort s'aſſûrer de ces lieux, qu'il y fit bâtir ſoixante & quinze châteaux, pour y mettre en ſûreté toutes ſes richeſſes, & il en nomme les principaux, *Hydara*, *Baſgoedarica*, *Sinoria*, qu'il place ſur les frontieres de la grande Arménie, ce qui lui fit même donner ce nom. C'eſt donc avec beaucoup de raiſon que le P. Lubin a cru qu'ici, au lieu d'*Inora*, il falloit lire *Sinoria*.

fleuve prend ſa ſource, & ſe ſauva par la Colchide.

Cependant Pompée entra dans l'Arménie appellé par le jeune Tigrane, qui avoit déja quitté le parti de ſon pere, & qui alla au-devant de lui juſqu'au fleuve de l'Araxe, qui prend ſa ſource dans les mêmes lieux que l'Euphrate, & tournant ſon cours vers le Levant, va ſe jetter dans la mer Caſpienne. Ces deux princes s'étant joints, marcherent long-tems enſemble recevant les villes qui ſe rendoient à eux. Le vieux Tigrane, qui venoit d'être défait par Lucullus, ayant été informé que Pompée étoit d'un naturel doux & humain, reçut garniſon Romaine dans ſa capitale, & prenant avec lui ſes amis & ſes parens, il ſe mit en marche pour aller ſe mettre à la merci de Pompée.

Quand il fut arrivé à cheval près de la clôture du camp, deux huiſſiers de Pompée ſortirent au-devant de lui, & lui ordonnerent de deſcendre, & d'entrer à pied, lui diſant que jamais encore on n'avoit vu d'étranger paſſer à cheval dans un camp Romain. Tigrane obéit, & ôtant même ſon épée il la donna à ces huiſſiers; & enfin quand il fut aſſez près de Pompée, prenant ſon diadême il voulut le mettre à ſes pieds, & ſe proſternant honteuſement à terre lui embraſſer les genoux. Mais Pompée courut à lui pour l'en empêcher; & le prenant par la main il le mena dans ſa tente, le fit aſſeoir près de lui à ſa droite, & ſon fils le jeune Tigrane à ſa gauche; & lui adreſſant la parole: *Tigrane*, lui dit-il, *quant aux autres grandes pertes que vous avez faites, vous devez vous en prendre à Lucullus, car c'eſt lui qui vous a dépouillé de la Syrie, de la Phénicie, de la Cilicie, de la Galatie, & de la Sophene.*

Mais

Mais pour tout ce que vous avez conſervé juſqu'à mon tems, je vous le laiſſe, à condition que vous payerez aux Romains ſix mille talens pour les tours que vous leur avez faits. Et je donne à votre fils le royaume de la Sophene.

Tigrane en fut très-content, & ayant ſur l'heure même été ſalué roi par les Romains, il en eut tant de joie qu'il promit de donner à chaque ſoldat une demi mine [p], dix mines [q] à chaque centurion, & un talent [r] à chaque tribun. Mais ſon fils en fut très-mal ſatisfait; & Pompée l'ayant prié à ſouper, il dit tout haut, *qu'il n'avoit que faire de Pompée, qui ne ſavoit lui faire que des honneurs trop chérement vendus, & qu'il trouveroit quelque autre Romain qui lui en feroit à meilleur marché de plus conſidérables.*

Ce mot piqua Pompée, qui le fit charger de chaînes, voulant le garder pour ſon triomphe. Mais peu de tems après Phraate, roi des Parthes, envoya lui redemander ce jeune prince, qui étoit ſon gendre, & lui repréſenter qu'il devoit terminer ſes conquêtes à l'Euphrate. Pompée fit réponſe, *que le jeune Tigrane touchoit de plus près à ſon pere qu'à ſon beau-pere; & que pour ſes conquêtes il leur donneroit les bornes que la raiſon & la juſtice leur preſcriroient.* Après quoi laiſſant Afranius pour la garde de l'Arménie, il dreſſa ſon chemin au-travers des nations qui habitent autour du mont Caucaſe, par où il falloit néceſſairement paſſer pour ſuivre Mithridate.

Les plus conſidérables de ces nations ſont les Albaniens & les Ibériens. Les Ibériens s'étendent

[p] Vingt-cinq livres.
[q] Cinq cent livres.
[r] Mille écus.

dent juſqu'aux montagnes Moſchiques & au royaume de Pont ; & les Albaniens ſont plus à l'orient & touchent à la mer Caſpienne. Ces derniers donnerent paſſage ſur leurs terres à Pompée dès la premiere demande qu'il leur en fit. Mais l'hiver ayant ſurpris ſon armée dans leur pays, & la fête des Saturnales, que les Romains chomment fort religieuſement, étant échue dans ce tems-là, ces Barbares s'aſſemblerent au nombre de quarante mille hommes, réſolus de les attaquer. [s] Pour cet effet ils paſſent la riviere du Cyrnus, qui, prenant ſa ſource dans les montagnes d'Ibérie & recevant dans ſon ſein l'Araxe qui deſcend de l'Arménie, va ſe jetter dans la mer Caſpienne par douze embouchures. [t] D'autres diſent que le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe, mais qu'il coule ſeul, & va ſe jetter dans la même mer aſſez près des embouchures de l'autre.

Pompée, quoiqu'il pût facilement s'oppoſer au

[s] *Pour cet effet ils paſſent la riviere du Cyrnus.*) Le fleuve que Plutarque appelle ici Cyrnus, eſt appellé Cyrus par Strabon & par Pline, qu'il vaut mieux ſuivre. Strabon l'a parfaitement décrit dans ſon neuvieme livre. *Au levant*, dit il, *vers la mer Caſpienne entre l'Albanie & l'Arménie, coulent le Cyrus & l'Araxe. Celui-ci par l'Arménie, & le Cyrus par l'Albanie & l'Iberie.* Et enſuite, *entre l'Albanie & la Colchide eſt une grande plaine arroſée de pluſieurs fleuves, dont le plus grand eſt le Cyrus. Il étoit anciennement appellé Corus. On prétend que Cyrus changea ſon nom, & lui donna le ſien.* Dans nos cartes il eſt fort bien marqué *Cyrus*, & non pas *Cyrnus*.

[t] *D'autres diſent que le Cyrnus ne reçoit pas l'Araxe.*) C'eſt le ſentiment de Strabon, qui marque les deux différentes embouchures de ces deux fleuves. Et c'eſt celui que nos géographes modernes ont ſuivi dans leurs cartes.

au paſſage de ces Barbares, les laiſſa paſſer tranquillement ſans les inquiéter; & quand ils furent paſſés il les attaqua, les mit en fuite, & en tua la plus grande partie. Leur roi eut recours aux prieres, & envoya des ambaſſadeurs lui crier merci. Pompée lui pardonna ſon injuſtice, lui accorda la paix, & marcha contre les Ibériens, qui étoient en moins grand nombre, mais beaucoup plus aguerris, & qui ſouhaitoient avec beaucoup d'ardeur de rendre à Mithridate quelque ſervice ſignalé, & de repouſſer Pompée. Ces Ibériens ne furent jamais aſſujettis ni aux Medes, ni aux Perſes; ils avoient même évité de reconnoître l'empire des Macédoniens, Alexandre ayant été obligé de quitter trop promptement l'Hyrcanie. Cependant malgré leur valeur, & la fierté que leur donnoit leur indépendance, Pompée les défit dans un grand combat, où il leur tua neuf mille hommes, & fit plus de dix mille priſonniers.

De-là il ſe jetta dans la Colchide. Servilius vint le joindre à l'embouchure du Phaſe, avec les vaiſſeaux qu'on lui avoit donnés pour la garde du Pont-Euxin. Mais de pourſuivre Mithridate, qui s'étoit allé cacher au fond du Boſphore Cimmérien, & des Palus Méotides, c'étoit une entrepriſe qui avoit de grandes difficultés. Il lui vint même ſur ce moment des nouvelles que les Albaniens s'étoient encore révoltés, & avoient repris les armes. La colere & le deſir de vengeance le porterent à retourner contre eux. Il repaſſa donc le Cyrnus avec de grandes peines & d'extrêmes dangers: car les Barbares avoient fortifié la rive qui étoit de leur côté avec des paliſſades & des troncs d'arbres; & le fleuve

paſſé,

passé, [u] il avoit encore à traverser un grand pays aride, où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau, & à faire un chemin très-long & très-pénible. Il fit remplir d'eau dix mille outres, & avec cette provision il continua sa route pour aller chercher les ennemis qu'il trouva en bataille * sur le bord du fleuve de l'Abas, [y] au nombre de soixante mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, mais mal armés, car ils n'étoient couverts la plûpart que de peaux de bêtes.

Toute cette armée étoit commandée par le frere du roi, qui s'appelloit Cosis. Ce prince, dès qu'on en fut venu aux mains, s'attacha à Pompée, & courant sur lui, il lui lança son javelot, qui donna justement au défaut de la cuirasse; mais Pompée l'ayant joint, lui appuya sa javeline avec tant de roideur qu'il le perça d'outre-en-outre, & le jetta mort aux pieds de son cheval. On dit que les Amazones combattirent à

[u] *Il avoit encore à traverser un grand pays aride, où l'on ne trouvoit pas une goutte d'eau.*) C'est ce que Strabon n'a pas oublié de marquer. *Pour aller de l'Iberie dans l'Albanie*, dit-il, liv. xj. *il faut passer par la Cambysene, qui est un pays sans eau, & très-difficile jusqu'au fleuve d'Alazonius.*

* *Sur le bord du fleuve de l'Abas.*) C'est un fleuve qui coule des montagnes d'Albanie, & se jette dans la mer Caspienne; c'est le même que Ptolemée appelle *Albanus*: & nos cartes le marquent sous ce nom.

[y] *Au nombre de soixante mille hommes de pied, & de douze mille chevaux, mais mal armés.*) Strabon, en parlant des forces des peuples de l'Albanie, dit qu'ils peuvent mettre sur pied plus de troupes que les Ibériens, car ils arment jusqu'à soixante mille hommes de pied, & douze mille chevaux, & il fait entendre que ces troupes sont mal disciplinées. Ils se servent de dards & de fleches, ils ont des cuirasses & des boucliers, & des casques faits de peaux de bêtes.

[z] Car

à cette bataille pour les Barbares, étant deſcendues des montagnes qui ſont près du fleuve du Thermodon : car après le combat les Romains dépouillant les morts, trouverent des boucliers & des brodequins tels que les portoient les Amazones ; mais on ne trouva pas un ſeul corps de femme. Elles habitent la partie du Caucaſe qui aboutit à la mer d'Hyrcanie, & elles ne ſont pas limitrophes des Albaniens, [z] car elles en ſont ſéparées par les Geles & les Leges, avec leſquels elles vont paſſer deux mois toutes les années ſur les bords du Thermodon ; après quoi elles ſe retirent dans leur pays, où elles vivent à part ſans la compagnie d'aucun homme.

[a] Après le combat, Pompée voulut paſſer en Hyrcanie, & pénétrer juſqu'à la mer Caſpienne ; [b] mais il trouva une ſi grande quantité de ſerpens venimeux, dont la moindre piquûre étoit mortelle, qu'il fut obligé de s'en retourner, quoiqu'il n'en fût plus qu'à trois journées. Il ſe retira

[z] *Car elles en ſont ſéparées par les Geles & les Leges.*) Plutarque a pris ceci de Théophane de Mitylene qui avoit ſuivi Pompée à cette expédition, & qui avoit fait une relation de tout ce qui s'y étoit paſſé. C'eſt dans cette relation qu'il diſoit que les Amazones étoient ſéparées des Albaniens par les Geles & les Leges, peuples Scythiques. Strabon, livre xj.

[a] *Après le combat, Pompée voulut paſſer en Hyrcanie, & pénétrer juſqu'à la mer Caſpienne.*) Mais pour pénétrer juſqu'à cette mer, il n'avoit que faire de paſſer en Hyrcanie, car étant en Albanie, il étoit très-voiſin de la mer Caſpienne. Il y a ici quelque choſe de défectueux. Plutarque doit avoir voulu dire que Pompée voulut paſſer en Hyrcanie, & pénétrer juſqu'à l'autre bout de cette mer.

[b] *Mais il trouva une ſi grande quantité de ſerpens venimeux.*) Strabon marque que ce pays-là produit quantité de bêtes venimeuſes dont la piquûre eſt mortelle, & des ſcorpions.

[c] *Des*

retira dans la petite Arménie, où il reçut des ambaſſadeurs [c] des rois des Elymiens & des Medes, & il leur écrivit très-gracieuſement. Le roi des Parthes étant entré dans la Gordyene, où il ruinoit les ſujets du roi Tigrane, il envoya contre lui Afranius qui le chaſſa, & qui le pourſuivit juſqu'à l'Arbélitide [d].

De toutes les concubines de Mithridate, qui furent priſes & qu'on lui amena, il n'en vit aucune, & il les renvoya toutes à leurs parens ou à leurs maris, car elles étoient la plûpart filles ou femmes des premiers capitaines des Satrapes & principaux ſeigneurs de la cour. Il y en avoit une, nommée Stratonice; c'étoit la plus conſidérable, celle qui avoit le plus de crédit auprès du prince, & à qui il avoit confié la garde de la forteresſe, où il avoit mis la plus grande partie de ſon or & de ſon argent; elle étoit fille d'un certain muſicien fort pauvre & fort vieux. Un ſoir elle chanta à table avec tant de grace qu'elle charma le roi, qui en devint ſi paſſionnément amoureux, qu'il voulut l'avoir la nuit même, dont le pere ſortit très-mécontent, parce que le prince ne lui avoit fait aucune honnêteté, ni dit la moindre parole gracieuſe. Mais le

[c] *Des rois des Elymiens.*) Les Elymiens ou Elyméens étoient des peuples d'une province de l'Aſſyrie & voiſins des Medes. Strabon marque trois provinces des Elyméens, la Gabiane, la Meſſabatique, & la Corbiane. Il dit que le plat pays ne nourrit que des laboureurs, & que les montagnes portent de bons ſoldats, dont la plûpart ſont archers, & en ſi grand nombre que leur roi ſe confiant en ſes forces refuſe d'obéir au roi des Parthes, & dédaigne de ſuivre l'exemple de ſes voiſins. Strabon, livre xvj.

[d] C'eſt le pays dont Arbelles étoit la capitale.

[e] Et

le lendemain matin, lorſqu'à ſon réveil il vit chez lui des tables couvertes de vaiſſelle d'or & d'argent, une foule de domeſtiques pour le ſervir, des eunuques & des favoris du roi, qui lui apportoient des habits magnifiques, [e] & devant ſa porte un cheval richement harnaché, tel que ceux qu'on donnoit aux amis du prince; alors croyant que c'étoit un jeu & une mocquerie, il voulut ſortir de ſa maiſon & prendre la fuite; mais ſes domeſtiques ſe mettant au-devant l'en empêcherent, & lui dirent que c'étoit la maiſon d'un homme fort riche qui venoit de mourir, que le roi lui avoit donnée, & que ce qu'il voyoit-là, n'étoit qu'une petite montre & un léger échantillon des grands biens & des grandes richeſſes que lui apportoit cette ſucceſſion. A ces mots ſe laiſſant perſuader, quoiqu'à peine, il ſe revêtit de la robe de pourpre, monta à cheval, & traverſa la ville en criant, *tous ces biens ſont à moi, tous ces biens ſont à moi;* & à ceux qui rioient & qui ſe mocquoient de lui, il leur diſoit *qu'il ne falloit pas être ſurpris de toutes les extravagances qu'il faiſoit; mais que ce qui devoit ſurprendre, c'étoit que dans l'excès de ſa joie, qui le rendoit fou, il ne jettât pas des pierres à tous les paſſans.* [f] Voilà de quelle famille & de quel ſang

[e] *Et devant ſa porte un cheval richement harnaché, tel que ceux qu'on donnoit aux amis du prince.*) C'étoit la coutume de ces princes d'Orient de donner à leurs amis, qu'ils vouloient honorer, un cheval de leur écurie, harnaché comme ceux qu'ils montoient eux-mêmes. C'eſt ainſi qu'Aſſuérus honora Mardochée. Eſther, vj. 8. 10. & 11.

[f] *Voilà de quelle famille & de quel ſang étoit iſſue Stratonice.*) Plutarque dans cette expreſſion ſérieuſe & magnifique, Ταύτης μὲν οὖν καὶ αἵματος ἦν Στρατονίκη, emprunte les termes mêmes dont Homere ſe ſert en faiſant parler ſes héros, Ταύτης

ſang étoit iſſue Stratonice. Elle remit à Pompée le fort où étoient toutes les richeſſes de Mithridate, & lui fit de grands préſens. Pompée ne prit que ce qui pouvoit ſervir à décorer les temples & à orner ſon triomphe, & lui donna tout le reſte, voulant qu'elle le gardât pour elle. Le roi des Ibériens lui envoya un lit, une table, & un throne, tous d'or maſſif, le priant de les recevoir pour gages de ſon amitié. Pompée les remit entre les mains des thréſoriers pour le thréſor public.

Dans un autre château, appellé *Cainon*, il trouva quelques papiers ſecrets de Mithridate, qu'il parcourut avec un très grand plaiſir, parce qu'il y trouvoit des marques & des témoignages ſenſibles des mœurs & du naturel de ce roi; [a] car c'étoient des mémoires par leſquels il paroiſſoit qu'il avoit empoiſonné beaucoup de gens, entre autres ſon propre fils Ariarathes, & Alcée de Sardis, parce qu'il avoit remporté ſur lui le prix de la courſe des chevaux. Il y avoit auſſi pluſieurs explications de ſonges que lui ou ſes femmes avoient faits. Il y trouva encore des lettres laſcives que Monime lui écrivoit, & qu'il écrivoit à Monime. Théophane ajoute qu'il y trouva de plus un diſcours de Rutilius, par lequel il excitoit Mithridate à faire

Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὔχομαι εἶναι.

Et cela eſt plaiſamment appliqué à cette vile courtiſane, qui avoit un pere ſi infame.

[a] *Car c'étoient des mémoires par leſquels il paroiſſoit qu'il avoit empoiſonné beaucoup de gens.*) C'étoit la coutume de ces princes d'Orient de tenir des regiſtres exacts de tout ce qui ſe paſſoit à la cour. Nous en voyons des preuves par l'hiſtoire d'Eſther.

[b] *Et*

faire mourir tous les Romains qui étoient en Asie. Mais la plûpart croyent avec raison que c'est une malice noire [h] & une calomnie de ce Théophane, qui haïssoit Rutilius, peut-être parce qu'il ne lui ressembloit en rien. Il est aussi très-vrai-semblable que Théophane avoit inventé ce mensonge pour faire sa cour à Pompée, dont Rutilius avoit fort noirci le pere dans ses histoires, en le peignant comme le plus méchant de tous les hommes.

De la petite Arménie, Pompée marcha vers la ville d'Amisus dans la Galatie. Là par une juste punition des dieux son ambition lui fit commettre des actions qui lui attirerent le blâme de tout le monde. Il avoit déchiré la réputation de Lucullus sur ce que la guerre étant encore allumée il avoit disposé des provinces, fait des présens, décerné des honneurs, & fait tout ce que les vainqueurs n'ont accoutumé de faire qu'après la guerre entierement terminée & finie; & lui, il tombe dans le même inconvénient; car lors que Mithridate étoit encore très-puissant dans le Bosphore, & qu'il y avoit assemblé

[h] *Et une calomnie de ce Théophane qui haïssoit Rutilius, peut-être parce qu'il ne lui ressembloit en rien.*) C'est Pub. Rutilius Rufus qui avoit été consul l'an de Rome 649. Cicéron lui donne ce grand éloge, *neque in urbe alter eo sanctior vel integrior.* C'est pourquoi Plutarque dit ici que Théophane le haïssoit, parce qu'il ne lui ressembloit en rien. Rutilius étoit un grand historien, il avoit écrit en grec l'histoire Romaine, & Appien s'en est beaucoup aidé. Il fut exilé en Asie; & Sylla l'ayant rappellé, il ne voulut pas revenir: sur quoi Séneque dit fort bien, *Æquiore animo passus est se patriæ eripi, quam sibi exilium.* Il y a bien de l'apparence qu'un homme de cette vertu n'avoit rien écrit de Strabon, pere de Pompée, qui ne fût exactement vrai.

assemblé des forces capables de lui tenir tête ; cependant comme si tout eût été fini, & qu'il n'eût eu plus rien à craindre, il disposa des gouvernemens, & fit de grandes largesses. Plusieurs princes, seigneurs, & capitaines, & entre autres douze rois Barbares s'étant rendus auprès de lui, ce fut pour faire plaisir à ces princes qu'en écrivant au roi des Parthes, il ne le traita pas comme les autres dans la suscription de ses lettres de roi des rois.

Pendant qu'il étoit dans la Galatie il se sentit enflammé d'un violent desir de recouvrer la Syrie, & passant par l'Arabie, de pénétrer jusqu'à la mer Rouge, pour avoir l'honneur d'avoir poussé de tous côtés ses conquêtes jusqu'à l'Océan, qui environne la terre ; car en Afrique il étoit le premier qui eût porté ses victoires jusques sur les bords de la grande mer ; & en Espagne il avoit étendu les bornes de l'empire Romain jusqu'à la mer Atlantique ; & depuis peu encore en poursuivant les Albaniens, il s'en étoit bien peu fallu qu'il n'eût arboré ses enseignes victorieuses sur le rivage de la mer d'Hyrcanie. Il se mit donc en marche pour faire faire à son armée le tour de la mer Rouge, d'autant plus même qu'il voyoit que Mithridate étoit difficile à relancer à main armée, & plus dangereux en fuyant qu'en combattant ; c'est pourquoi il dit *qu'il laisseroit à ses trousses un ennemi plus redoutable que les Romains* ; c'étoit la famine. En effet il laissa plusieurs vaisseaux pour croiser sur le Pont-Euxin, & pour empêcher les marchands de porter aucunes provisions dans le Bosphore, & ordonna la peine de mort contre tous ceux qui seroient pris.

Comme il marchoit avec la meilleure partie de

de ſon armée, [i] il trouva ſur ſon chemin les corps de ceux qui, ſous la conduite de Triarius, ayant malheureuſement combattu contre Mithridate, & ayant été tués, n'avoient pas reçu la ſépulture. Il les enterra tous honorablement & magnifiquement. Et il ſemble que ce devoir de piété négligé par Lucullus, ne fut pas une des moindres cauſes de la haine qui s'éleva contre lui.

Après que Pompée eut ſubjugué par ſon lieutenant Afranius les Arabes qui habitent autour du mont Amanus, il deſcendit dans la Syrie, dont il fit une province du peuple Romain, parce qu'elle n'avoit point de roi légitime. [k] Il ſoumit la Judée, où il prit le roi Ariſtobule priſonnier. Il fonda là quelques villes & en affranchit d'autres, en puniſſant les tyrans qui les avoit aſſujetties. Mais ſa plus grande occupation étoit de rendre la juſtice & de terminer les différends des villes & des rois. Et s'il ne pouvoit aller lui-même, il envoyoit ſes amis avec ſes pouvoirs, comme il fit pour les Arméniens & les Parthes, qui

[i] *Il trouva ſur ſon chemin les corps de ceux qui, ſous la conduite de Triarius, ayant malheureuſement combattu.*) Cette grande défaite de Triarius par Mithridate étoit arrivée trois ans avant que Pompée paſsât en Syrie. Triarius perdit 15 vingt-trois tribuns, cent cinquante centurions, & ſon camp fut pris.

[k] *Il ſoumit la Judée, où il prit le roi Ariſtobule priſonnier.*) Plutarque paſſe ceci legerement, & il ne dit pas un mot du temple de Jéruſalem qui fut forcé, & où l'on tua plus de 12000 Juifs. Pompée entra dans le temple, & eut la modération de ne toucher à aucune des choſes qui ſervoient au culte ordinaire, ni à ſes tréſors. Il auroit pu parler auſſi de la vigne d'or qu'Ariſtobule envoya à Pompée, qui étoit eſtimée cinq cens talens, cinq cent mille écus. Strabon écrit qu'il l'avoit vûe à Rome dans le temple de Jupiter Capitolin, où elle fut conſacrée.

qui étant en différend pour quelque pays qu'ils prétendoient chacun leur appartenir, & s'en étant remis à ſa déciſion, il leur envoya trois arbitres pour juges. Car ſi la réputation de ſa puiſſance étoit grande, celle de ſa vertu, de ſa bonté, & de ſa juſtice, ne l'étoit pas moins. C'étoit par-là qu'il couvroit la plus grande partie des fautes que commettoient ſes amis & ceux qu'il honoroit de ſa confiance; car ne pouvant les empêcher de les commettre, ni ſe réſoudre à les punir, il recevoit avec tant de douceur & d'humanité ceux qui venoient lui porter leurs plaintes, qu'ils ſortoient d'auprès de lui très-ſatisfaits, & qu'ils ſupportoient patiemment l'avarice & les duretés de ſes miniſtres.

Celui de ſes domeſtiques qui avoit le plus de crédit auprès de lui, c'étoit ſon affranchi Démétrius, jeune homme qui ne manquoit ni d'eſprit, ni de ſens, mais qui abuſoit inſolemment de ſa fortune. On raconte à ce propos qu'un jour Caton le philoſophe étant encore jeune, mais déja d'une grande réputation & d'un courage fort élevé, alla à Antioche pour voir la ville pendant que Pompée n'y étoit point. Il marchoit à pied ſelon ſa coutume, & tous ceux qui l'accompagnoient étoient à cheval. Quand il fut près de la ville il apperçut devant la porte une foule de gens vêtus de robes blanches, & ſur le chemin il vit d'un côté de jeunes gens, & de l'autre des enfans tous bien rangés en haie. Cette vûe le fâcha; car il penſoit que toute cette pompe ſe faiſoit à ſon intention, & que tous ces gens étoient ſortis pour le recevoir & lui faire leur cour, ce qu'il ne vouloit en aucune maniere. Il ordonna donc à ceux qui le ſuivoient de deſcendre de cheval & de marcher à pied avec lui.

Dès

Dès qu'ils furent assez près, le héraut qui regloit toute la cérémonie, & qui avoit placé tous ses gens, vint au-devant d'eux une verge à la main & une couronne sur la tête ; & leur demanda, *où ils avoient laissé Démétrius, & à quelle heure il arriveroit.* Voilà les amis de Caton à rire à gorge déployée ; mais Caton s'écria *O la malheureuse ville !* & passa outre sans dire un seul mot de plus. Il est vrai que Pompée lui-même étoit cause qu'on haïssoit beaucoup moins son affranchi ; car on voyoit que ce misérable se mocquoit de lui & l'insultoit avec insolence, & qu'il ne se fâchoit point. Jusques-là qu'il arrivoit très-souvent que Pompée ayant prié plusieurs personnes à souper, pendant qu'il attendoit sa compagnie pour la recevoir, Démétrius étoit déja assis à table [l] la tête orgueilleusement couverte de son bonnet enfoncé jusqu'au-dessous des oreilles. Avant qu'il fût arrivé en Italie, il avoit déja acquis les plus belles maisons de plaisance qui fussent autour de Rome, & les plus beaux parcs pour les exercices de la jeunesse. Il avoit aussi des jardins magnifiques, qu'on appelloit les jardins de Démétrius. Cependant Pompée lui même jusqu'à son troisieme triomphe, n'habitoit qu'une maison simple & modeste. Mais depuis ce tems-là ayant bâti à Rome ce théatre si célebre & si magnifique, qu'on appelle *le théatre de Pompée ;* il bâtit tout auprès comme une espece d'appentis, une maison plus honorable que la premiere, mais qui n'avoit rien de trop marqué, ni

[l] *La tête orgueilleusement couverte de son bonnet enfoncé jusqu'au dessous des oreilles.*) C'est ce que signifie ici ἰμάτιον, *un bonnet*, & non les pans de la robe. On ait que le bonnet étoit la marque des affranchis.

ni qui pût lui attirer l'envie. Car même celui qui en devint le maître après Pompée, la premiere fois qu'il y entra, fut tout étonné, & demanda, *où étoit donc la ſalle à manger de Pompée ;* c'eſt ainſi qu'on le rapporte.

Le roi des Arabes, qui habitent aux environs de la forteresſe appellée *Petra*, n'avoit pas fait juſques-là grand compte de la puiſſance des Romains ; mais il commença à la craindre furieuſement à l'approche de Pompée. C'eſt pourquoi il lui écrivit des lettres fort humbles, qu'il étoit prêt à ſe ſoumettre, & à faire tout ce qu'il ordonneroit. Pompée voulant s'aſſurer davantage de ſes ſentimens, mena ſon armée contre la forteresſe de Petra, & cette expédition fut blâmée de beaucoup de gens ; car on s'imaginoit qu'elle n'étoit entrepriſe que pour éviter de pourſuivre Mithridate, contre lequel on prétendoit qu'il devoit tourner toutes ſes forces, comme contre l'ancien ennemi des Romains, & un ennemi qui rallumoit la guerre, & qui ſelon les nouvelles qu'on avoit du Boſphore, ſe préparoit à traverſer la Scythie & la Péonie [m], & à mener une puiſſante armée dans le cœur de l'Italie. Mais Pompée, perſuadé qu'il étoit beaucoup plus aiſé de ruiner les forces de ce prince quand il prendroit le parti de faire la guerre, qu'il ne l'étoit de le prendre au corps quand il prendroit celui de fuir, ne voulut pas s'amuſer inutilement à le pourſuivre, & chercha à faire entre deux quelques expéditions pour couler le tems, & ne pas demeurer cependant ſans rien faire.

La fortune le tira de cet embarras ; car n'ayant pas encore beaucoup de chemin à faire pour arriver

[m] Péonie, partie de la Macédoine.

river à Petra, & étant déja campé pour ce jour-là, comme il s'exerçoit hors de ſon camp à manier un cheval, on découvrit de loin des couriers qui venoient du côté du Pont, & qui apportoient de bonnes nouvelles, comme on le connut d'abord aux pointes de leurs javelines, qui ſelon la coutume étoient environnées de laurier. Les ſoldats les ayant apperçus, accoururent autour de Pompée, qui avant que de parler aux couriers vouloit achever ſon exercice; mais ils ſe mirent à crier, & à le prier de lire ſes lettres. Il deſcendit donc de cheval, & prenant ſes dépêches il entra dans le camp.

Il n'y avoit point encore de tribunal dreſſé, & les ſoldats n'avoient pas la patience d'en élever un; ce qu'ils font en coupant des mottes de terre fort épaiſſes & couvertes de gazon qu'ils entaſſent les unes ſur les autres; mais par le grand empreſſement & la grande envie qu'ils avoient de ſavoir ces nouvelles, ils porterent les bâts des bêtes de ſomme, & les entaſſant ils en compoſerent un tribunal, ſur lequel Pompée étant monté, il leur apprit que *Mithridate étoit mort; qu'il s'étoit tué lui-même, ſur ce que ſon fils Pharnace s'étoit révolté contre lui; que ce fils s'étoit emparé de tout ce que poſſédoit le pere, & qu'il lui écrivoit lui-même qu'il en avoit pris poſſeſſion pour lui & pour les Romains.*

A cette nouvelle toute l'armée s'abandonnant à la joie, comme on peut penſer, ſe mit à faire des ſacrifices & à célébrer des feſtins, comme ſi un nombre infini d'ennemis étoient morts dans la perſonne ſeule de Mithridate.

Pompée donc ayant mis à ſes exploits & à ſes campagnes une fin ſi heureuſe & ſi peu attendue, partit ſur l'heure même de l'Arabie, & traverſant

verſant rapidement les provinces qui la ſéparoient de la Galatie, il arriva à la ville d'Amiſus, où il trouva beaucoup de magnifiques préſens que Pharnace lui avoit envoyés, * & pluſieurs corps morts des princes du ſang royal, parmi leſquels étoit celui de Mithridate, qu'on ne pouvoit pas bien reconnoître à ſon viſage, parce que ſes ſerviteurs qui l'avoient embaumé, avoient oubiié de faire écouler la cervelle, dont la corruption l'avoit défiguré. Ceux qui furent curieux de voir ce ſpectacle, ne laiſſerent pas de le reconnoître à certaines cicatrices qu'il avoit au viſage. Mais Pompée ne voulut pas le voir; & pour détourner de-deſſus lui la vengeance des dieux, il l'envoya à Sinope. Il admira ſeulement la magnificence de ſon habit, & la grandeur & la richeſſe de ſes armes. Car un certain Publius ayant volé le fourreau de ſon épée, qui avoit couté quatre cent talens, il le vendit à Ariarathes. Et un certain Caïus, qui avoit été nourri dès ſon enfance avec Mithridate, ayant pris ſon diademe, qui étoit d'un ouvrage exquis, il le donna depuis ſecretement à Fauſtus, fils de Sylla, qui le lui demanda avec de grandes inſtances. Pompée ne ſut rien alors de ces deux vols. Mais Pharnace les ayant découverts enſuite, fit punir les voleurs.

Pompée, après avoir réglé & aſsûré toutes les affaires de ces provinces, partit pour s'en retourner à petites journées en célébrant ſur ſa route

* *Et pluſieurs corps morts des princes du ſang royal, parmi leſquels étoit celui de Mithridate.*) Pharnace avoit envoyé tous ces corps morts à Pompée, pour le raſſûrer davantage, & pour lui faire voir qu'il n'avoit plus rien à craindre de la maiſon de Mithridate.

route des fêtes & des réjouiſſances. Etant arrivé à Mitylene, il affranchit la ville à cauſe de Théophane qui l'avoit ſuivi & qui en étoit, & il aſſiſta au combat des poëtes qui tous les ans diſputoient le prix de la poéſie en récitant leurs ouvrages, & qui en cette occaſion n'avoient pris que ſes exploits pour le ſujet de leurs compoſitions. Il fut ſi charmé de leur théatre, qu'il en prit le plan pour en faire à Rome un tout pareil, mais plus grand & plus ſuperbe. En paſſant à Rhodes il entendit les déclamations des ſophiſtes, & leur fit préſent à chacun d'un talent. Poſidonius a laiſſé par écrit le diſcours qu'il prononça en ſa préſence * contre Hermagoras le rhéteur, pour réfuter ſon opinion ſur l'invention en général. A Athenes il exerça ſa libéralité envers les philoſophes avec la même magnificence, & donna de plus à la ville cinquante talens pour la faire réparer.

Il ſe flattoit qu'il arriveroit en Italie le plus glorieux de tous les hommes, & que dans ſa maiſon on l'attendoit avec autant d'impatience qu'il en avoit d'y arriver; mais le démon qui a ſoin de corrompre les plus grands biens & les plus

* *Contre Hermagoras le rhéteur, pour réfuter ſon opinion ſur l'invention en général.*) Cet Hermagoras avoit écrit du fond de la rhétorique, & il avoit voulu réduire l'*invention* à quelques chefs généraux; ce que Poſidonius n'approuvoit point, non plus que Cicéron, qui dans ſon premier livre *de inventione rhetorica*, écrit, *nam Hermagoras quidem, nec quid dicat attendere, nec quid polliceatur intelligere videtur, qui oratoris materiam in cauſam & in quæſtionem dividat.* Ce Poſidonius étoit d'Apamée, il fut maître de Cicéron. Il ne faut pas le confondre avec Poſidonius d'Alexandrie qui avoit été diſciple de Zénon, & qui étoit mort long-tems auparavant.

* Car

plus éclatantes faveurs de la Fortune, & qui ne manque jamais d'y mêler une portion de maux ſuffiſante pour les gâter, lui préparoit depuis long-tems un retour très-deſagréable & très-triſte. [p] Car ſa femme Mucia avoit toujours vécu dans le deſordre depuis ſon départ. Pendant qu'il fut éloigné il mépriſa tous les rapports qu'on lui en fit; mais à ſon retour, comme il fut ſur le point d'entrer en Italie, ayant réfléchi plus mûrement ſur tout ce qu'on lui avoit mandé, il lui envoya la lettre de divorce, ſans expliquer, ni alors, ni depuis, les raiſons pour leſquelles il la répudioit; mais la véritable cauſe en eſt aſſez expliquée dans les lettres de Ciceron.

Il ſe répandoit alors à Rome des bruits fort divers ſur l'arrivée de Pompée; & il s'y émut d'abord un grand tumulte ſur ce qu'on croyoit qu'il meneroit tout droit ſon armée dans la ville, & qu'il s'en ſerviroit pour l'aſſujettir & pour ſe rendre maître de l'empire. Craſſus, prenant ſes enfans & tout ce qu'il avoit de plus précieux, en ſortit à la dérobée, ſoit qu'il eût peur véritablement, ou plûtôt, comme il y a plus d'apparence, qu'il voulût par ſa fuite donner plus de vraiſemblance à la calomnie, & rendre Pompée plus

[p] *Car ſa femme Mucia avoit toujours vécu dans le deſordre.*) Cette Mucia, femme de Pompée, étoit ſœur de Q. Métellus Celer & de Q. Métellus Népos. Céſar l'avoit débauchée. C'eſt pourquoi quand Pompée eut épouſé la fille de ce corrupteur de ſa femme, on lui reprocha, *qu'après en avoir eu trois enfans, il l'avoit chaſſée, & que l'ambition de dominer l'avoit porté à épouſer la fille de celui qu'il appelloit en ſoupirant ſon Egyſthe.* Il falloit que la débauche de Mucia fût bien publique, puiſque Cicéron, écrivant à Atticus, dit: *Divortium Mucia vehementer probatur.* Lib. j. épiſt. 12.

[q] *Afin*

plus ſuſpect & plus odieux. Mais Pompée n'eut pas plûtôt mis le pied en Italie, qu'appellant tous ſes ſoldats à une aſſemblée, il leur fit une harangue convenable au tems; & après les avoir remerciés de leurs ſervices, il les congédia & leur ordonna de ſe diſperſer dans les villes & de s'en retourner chacun chez eux, pourvû qu'ils ſe reſſouvinſſent de ſe rendre tous auprès de lui pour le jour de ſon triomphe.

Son armée s'étant ainſi ſéparée, dès que cette nouvelle fut répandue par-tout, il arriva une choſe merveilleuſe; car toutes les villes par où il paſſoit, voyant le grand Pompée marcher ſans armes, & accompagné ſeulement d'un petit nombre de ſes amis & de ſes domeſtiques, comme s'il revenoit d'un ſimple voyage de plaiſir, ſortoient au-devant de lui, par la grande affection qu'elles lui portoient, & l'accompagnoient juſqu'à Rome avec de ſi grandes forces, que, s'il avoit voulu remuer & exciter des nouveautés, il n'auroit pas eu beſoin des troupes qu'il avoit congédiées.

Comme la loi ne lui permettoit pas d'entrer dans la ville avant ſon triomphe, il envoya au ſénat pour le prier de remettre l'élection des conſuls, & d'avoir pour l'amour de lui cette complaiſance, [q] afin que le jour de cette élection il pût être à Rome & ſolliciter pour Piſon. Mais Caton s'étant oppoſé à ſa requête, il n'obtint pas cette faveur. Pompée, étonné de ſa liberté & de

[q] *Afin que le jour de cette élection il pût être à Rome, & ſolliciter pour Piſon.*) On lui refuſa cette faveur. Ainſi il ne put être à Rome ſur la fin de cette année-là, qui étoit l'an de Rome 691. Il n'y entra qu'au commencement de l'année ſuivante.

de la roideur avec laquelle il ſe portoit ouvertement à tout ce qui étoit juſte, deſira paſſionnément de gagner & d'acquérir cet homme à quelque prix que ce fût. Et comme Caton avoit deux nieces, il réſolut d'épouſer l'une & de faire épouſer l'autre à ſon fils. Mais Caton, qui regardoit ſa pourſuite comme un moyen qu'il avoit imaginé pour le corrompre & pour l'attirer dans ſes intérêts en faveur de cette alliance, le refuſa. Sa ſœur & ſa femme ſupportoient avec peine qu'il refusât le grand Pompée pour ſon allié.

[r] Dars ce même tems Pompée, voulant faire nommer conſul Afranius, répandit quelque argent dans les tribus pour gagner les ſuffrages, & cet argent fut diſtribué dans les jardins mêmes de Pompée. Cela fut ſu tout auſſi-tôt dans la ville; & Pompée fut fort décrié & fort blâmé de ce qu'une charge qu'il avoit obtenue comme la plus grande récompenſe de ſes hauts faits, il la rendoit vénale, afin que l'argent la donnât à ceux qui ne pouvoient y parvenir par leur vertu. Alors Caton ne manqua pas de dire à ſa femme & à ſa ſœur : *Voilà des reproches que nous aurions partagés avec Pompée le Grand, ſi nous avions accepté ſon alliance.* Et elles avouerent qu'il avoit beaucoup mieux raiſonné qu'elles, & mieux connu ce qui étoit honnête & décent.

Son triomphe fut ſi grand & ſi pompeux, que, quoiqu'il fût partagé en deux jours, ce tems

[r] *Dans ce même tems, Pompée voulant faire nommer conſul Afranius.*) L'année même du conſulat de Piſon, qui fut l'année de ſon triomphe, il vouloit aſſurer le conſulat à Afranius pour l'année ſuivante, qui étoit l'an de Rome 693. Et en effet il fut le collegue de Métellus Celer.

tems ne ſuffit pas pour étaler toute ſa magnificence ; il y eut une ſi grande quantité de choſes qu'on avoit préparées qui ne purent paſſer en revue, qu'il y en auroit eu ſuffiſamment pour embellir & orner un autre triomphe. A la tête de toute la pompe on portoit les titres des nations vaincues. On liſoit dans des écriteaux ſéparés, le Pont, l'Arménie, la Cappadoce, la Paphlagogonie, la Médie, la Colchide, les Ibériens, les Albaniens, la Syrie, la Cilicie, la Meſopotamie, la Phénicie, la Paleſtine, la Judée, l'Arabie, les Pirates défaits ſur terre & ſur mer. On voyoit que dans tous ces pays il avoit forcé mille fortereſſes, pris près de neuf cent villes, enlevé aux Pirates huit cent galeres, & qu'il avoit repeuplé trente-neuf villes abandonnées par leurs habitans. Outre cela on liſoit dans ces écriteaux qu'avant lui les revenus publics ne montoient par an qu'à cinq mille myriades, ou cinquante millions de drachmes ; [s] & que du revenu de ſes conquêtes les Romains en tiroient huit mille cinq cent myriades, ou quatre-vingt-un millions cinq cent mille drachmes ; & qu'il avoit porté au tréſor public, tant en argent monnoyé qu'en meubles d'or & d'argent, vingt mille talens, ſans compter ce qu'il avoit donné aux ſoldats dont celui qui avoit reçu le moins avoit reçu quinze cent drachmes. Les priſonniers qui furent menés parmi

[s] *Et que du revenu de ſes conquêtes, les Romains en tiroient huit mille cinq cent myriades.*) Ce paſſage eſt conſidérable. On voit par-là que le revenu de la république n'étoit, avant Pompée, que de vingt-cinq millions de livres, & que celui de ſes conquêtes ſeules monta à quarante millions ſept cent cinquante mille livres. La république eut donc plus de ſoixante-cinq millions & demi de revenu.

parmi la pompe de ce triomphe, outre les capitaines des Pirates, furent le fils de Tigrane, roi d'Arménie, avec ſa femme & ſa fille; la reine Zozime, femme de Tigrane même; Ariſtobule, roi des Juifs; la ſœur de Mithridate, avec cinq de ſes enfans; pluſieurs femmes de la Scythie; les ôtages des Ibériens, des Albaniens & ceux du roi de Commagene. On portoit auſſi quantité de trophées, autant qu'il avoit gagné de batailles ſous ſes auſpices, ou par ſes lieutenans.

Mais ce qui relevoit le plus ſa réputation & ſa gloire, & ce qui n'étoit jamais arrivé à aucun autre Romain, c'eſt que dans ce troiſieme triomphe il triomphoit de la troiſieme partie du monde entier, après avoir déja triomphé des deux autres. Avant lui il y avoit eu d'autres Romains qui avoient triomphé trois fois; mais lui, après avoir triomphé la premiere fois de l'Afrique, & la ſeconde fois de l'Europe, dans ce troiſieme triomphe il triomphoit de l'Aſie, & ainſi il achevoit en quelque façon de triompher de la terre entiere. Il étoit pourtant encore fort jeune; car ceux qui le comparent à Alexandre, & qui, à quelque prix que ce ſoit, veulent le faire reſſembler à ce roi de Macédoine, prétendent qu'il n'avoit pas encore trente-quatre ans; * mais dans la

* *Mais dans la vérité il en avoit quarante-cinq accomplis, & il entroit ce jour-là même dans ſa quarante-ſixieme année.*) J'ai corrigé ici le texte, qui eſt manifeſtement corrompu. *Il touchoit à ſa quarantieme année*: cela eſt faux: il faut lire, *il touchoit à ſa quarante-ſixieme année*: car il étoit né au commencement d'Août de l'an de Rome 647. la treizieme année de l'olympiade clxviij. 104. ans avant l'ere chrétienne; & il fit ce troiſieme triomphe au commencement d'Août l'an de Rome 692. la quatrieme année de l'olympiade clxxjx. 59. ans avant

la vérité il en avoit quarante-cinq accomplis, & il entroit ce jour-là même dans ſa quarante-ſixieme année. Et il auroit été bienheureux s'il eût terminé là ſa vie, & qu'il n'eût vécu qu'autant que lui dura la fortune d'Alexandre. Car tout le tems qu'il vécut de plus ne lui apporta que des proſpérités qui lui attirerent l'envie & la haine de ſes citoyens, ou des adverſités inſupportables & ſans remede. Car, en employant pour les autres contre toute ſorte de juſtice l'autorité qu'il avoit acquiſe par ſes grandes qualités, il diminua autant ſa réputation & ſa gloire qu'il augmenta la puiſſance de ceux qu'il ſervoit, & ſans qu'il s'en apperçût, il ſe trouva enfin que ſa force & ſa grandeur furent les ſeules cauſes de ſa ruine. Comme il arrive aux places de guerre que les endroits & les quartiers les plus forts, quand une fois ils ont reçu les ennemis, leur prêtent leurs propres forces, & leur aident à ruiner tous les autres endroits & à s'en rendre les maîtres, de même Céſar, aggrandi & fortifié par la puiſſance de Pompée, ſe ſervit contre lui des forces & des armes qu'il lui avoit données contre ſes citoyens ; & cela arriva de cette maniere.

Lucullus, à ſon retour d'Aſie où Pompée l'avoit traité d'une maniere ſi indigne, fut très-honorablement reçu du ſénat, qui lui donna encore de plus grandes marques de ſon affection & de ſon eſtime, après que Pompée fut arrivé. Car il n'oublia rien pour réveiller ſon ambition & pour le porter à ſe mêler du gouvernement. Mais le courage de Lucullus étoit déja preſque émouſſé

&

avant l'ere chrét. d'où il s'enſuit manifeſtement qu'il avoit quarante-cinq ans accomplis, & qu'il entroit dans ſa quarante-ſixieme année.

& amorti, & toute la vigueur & l'activité qu'il avoit auparavant pour les affaires étoient preſque éteintes ; car il s'étoit entierement livré à l'oiſiveté, & abandonné aux délices & au plaiſir de jouir de ſes richeſſes. Cependant d'abord après le retour de Pompée il ſe ranima, s'éleva contre lui & s'y attacha ſi fortement pour faire revivre ſes ordonnances que Pompée avoit caſſées, qu'il prenoit déia le deſſus & l'emportoit de beaucoup dans le ſénat par l'aide & par le ſupport que lui donnoit Caton.

Pompée, voyant donc qu'il ne pouvoit tenir contre lui & qu'il étoit repouſſé par-tout, fut forcé d'avoir recours aux tribuns du peuple & à s'accoſter des jeunes gens ſéditieux & hardis, dont le plus ſcélérat, le plus audacieux & le plus téméraire étoit Clodius qui ſe ſaiſiſſant de lui le jettoit à la tête du peuple, & le trainant partout après lui dans les aſſemblées contre ſa dignité, le proſtituoit, en s'en ſervant à tout propos à lui faire approuver & confirmer tout ce qu'il propoſoit pour flatter le peuple & pour s'inſinuer dans ſes bonnes graces. Il fit plus encore ; comme s'il ne l'avoit pas deshonoré, mais plûtôt qu'il lui eût rendu de grands ſervices, il eut l'inſolence de lui demander pour ſalaire d'abandonner Ciceron ſon meilleur ami, & celui qui dans ſon miniſtere avoit toujours paru pour lui & l'avoit ſoutenu & protégé en toutes rencontres ; & ce ſalaire il l'obtint. Car, lorſque Ciceron, appellé en juſtice, ſe vit en grand danger, & qu'il eut beſoin de ſecours, non-ſeulement Pompée n'eut pas l'honnêteté de le voir, mais encore il fit fermer la porte de ſa cour à ceux qui venoient de ſa part, & ſortit par la porte de derriere. C'eſt pourquoi Ciceron, craignant l'iſſue

de

de ce jugement, ſortit ſecrettement de Rome & alla volontairement en exil.

" Quelque tems auparavant, Céſar, de retour de ſa préture d'Eſpagne, entreprit une affaire qui lui acquit d'abord une merveilleuſe faveur du peuple, & dans la ſuite une très-grande puiſſance, mais qui nuiſit extrêmement à Pompée, & fit un très grand tort à la ville. Il briguoit alors ſon premier conſulat; & voyant que Craſſus & Pompée étoient fort brouillés, & qu'en s'attachant à l'un, il auroit immanquablement l'autre pour ennemi, il prit le parti de les reconcilier; action qui paroiſſoit d'abord très-belle & entrepriſe pour le bien public, mais qui étoit faite à mauvaiſe intention & très-inſidieuſement, avec grande fineſſe & grande habileté. Car cette puiſſance qui, partagée en deux, maintenoit Rome dans l'équilibre, comme un vaiſſeau qu'une charge également diſtribuée empêche de pencher plus d'un côté que d'autre, venant à être réunie & à ne porter que ſur un ſeul endroit, fit un poids ſi fort, que rien ne put le contre-balancer, & qui entraînant tout renverſa la république de fond en comble. C'eſt pourquoi Caton répondit fort bien à ceux qui diſoient que les différends ſurvenus dans la ſuite entre Pompée & Céſar avoient ruiné

" *Quelque tems auparavant Céſar de retour de ſa préture d'Eſpagne.*) C'eſt ainſi que cet endroit doit être traduit; ſi on traduiſoit *dans ce même tems là*, le lecteur ſeroit trompé: car il croiroit que ce qu'il va lire eſt poſtérieur à l'exil volontaire de Cicéron, & à ce qu'il vient de dire de l'ingratitude de Pompée, ce qui n'eſt pas. Céſar revint de ſa préture d'Eſpagne l'an de Rome 693. il fut conſul l'année ſuivante 694. & Cicéron ſortit de Rome l'an 695. ſous le conſulat de Calpurnius Piſo & d'Aulus Gabinius.

né la ville : *Vous vous trompez infiniment*, leur dit-il, *d'accuſer ce qui vient d'arriver en dernier lieu ; ce n'eſt nullement l'inimitié & la diſcorde de Céſar & de Pompée, qui ont été la premiere & la plus grande cauſe de nos malheurs, c'eſt leur amitié & leur concorde.* En effet ce fut par elle que Céſar obtint le conſulat ; & l'ayant obtenu il ſe mit d'abord à careſſer & à flatter la populace, les pauvres & les indigens, & à propoſer des loix pour l'envoi des colonies & pour le partage des terres, ravalant ainſi la dignité de ſa charge, & faiſant en quelque façon de ſon conſulat une charge de tribun. Et comme ſon collegue Bibulus s'oppoſoit à lui de toute ſa force, & que Caton ſe préparoit à ſoutenir Bibulus, Céſar, prenant Pompée, l'amena ſur la tribune ; & là devant toute l'aſſemblée du peuple, lui demanda tout haut, *s'il n'approuvoit pas ſes loix.* Pompée ayant répondu, *qu'il les approuvoit*, Céſar reprit : *Si quelqu'un donc entreprend de s'y oppoſer & d'empêcher qu'elles ne ſoient autoriſées, ne viendrez-vous pas vous ranger auprès du peuple pour l'appuyer & le ſoutenir ? Oui ſans doute j'y viendrai*, répondit Pompée ; *& contre ceux qui menacent de l'épée, j'y viendrai avec l'épée & le bouclier.*

Il parut à tout le monde que jamais juſqu'à ce jour Pompée n'avoit rien fait ni rien dit de ſi fort ni de ſi violent. Auſſi ſes amis, pour l'excuſer, prirent le parti de dire que c'étoit une parole qui lui étoit échappée ſur le champ & ſans réflexion. Cependant par toutes les choſes qu'il fit dans la ſuite, on connut évidemment qu'il s'étoit livré à Céſar pour obéir aveuglément à toutes ſes volontés. Car bientôt après, contre l'attente de tout le monde, il épouſa ſa fille Julie qui étoit fiancée à Cæpion, & dont les noces

étoient

étoient ſur le point d'être célébrées. Et pour adoucir le reſſentiment de Cæpion, il lui donna ſa fille qui avoit été promiſe à Fauſtus, fils de Sylla; & Céſar épouſa Calpurnie, fille de Piſon.

Alors Pompée, rempliſſant la ville de troupes, ſe rendit à force ouverte maitre de toutes les affaires; car le conſul Bibulus s'étant rendu à la place accompagné de Lucullus & de Caton, les ſoldats de Pompée ſe jetterent ſur lui, briſerent ſes faiſceaux; & quelqu'un d'eux eut l'inſolence de jetter ſur lui un panier de fumier dont il le couvrit depuis la tête juſqu'aux pieds; & deux tribuns du peuple qui l'accompagnoient furent bleſſés.

Par ce moyen ceux qui réſiſtoient à Céſar & à Pompée, ayant été chaſſés de la place, ils firent autoriſer par le peuple la loi de la diſtribution des terres; & le peuple leurré par cet appât ſe rendit traitable & facile pour tout ce qu'ils voulurent, ſans s'ingérer d'y former aucune oppoſition, & donnant, ſans mot dire, ſon ſuffrage à tout ce qu'il leur plut de propoſer. Toutes les ordonnances de Pompée, que Lucullus attaquoit, furent donc confirmées; on donna à Céſar le gouvernement des deux Gaules en-deçà & en-delà des Alpes & de tout le pays de l'Illyrie, pour cinq ans, avec quatre légions entieres; on déſigna conſuls pour l'année ſuivante Piſon, beau-pere de Céſar, & Gabinius, le plus outré de tous les flatteurs de Pompée.

Ces choſes s'étant paſſées de cette maniere, * Bibulus ſe renferma dans ſa maiſon, & paſſa les

* *Bibulus ſe renferma dans ſa maiſon, & paſſa ces huit derniers mois de ſon conſulat ſans en ſortir.*) Sur cela les plaiſans

les huit derniers mois de ſon conſulat ſans en ſortir pour faire les fonctions de ſa charge, & ſe contentoit d'envoyer afficher des placards remplis d'invectives & d'accuſations contre Céſar & Pompée. D'un autre côté, Caton, comme s'il eût été ſaiſi de l'eſprit prophétique & divinement inſpiré, annonçoit en plein ſénat les maux qui devoient arriver à la ville & à Pompée lui-même. Pour Lucullus, renonçant à toutes les affaires, il ſe tenoit en repos, comme n'étant plus propre au gouvernement à cauſe de ſon grand âge; & ce fut alors que Pompée lui dit ce mot ſi remarquable, *qu'il etoit plus hors de ſaiſon pour un vieillard de vivre dans le luxe & dans les délices, que de ſe mêler du gouvernement.* Mais malgré cette belle ſentence il ſe laiſſa lui-même bientôt amollir par l'amour qu'il avoit pour ſa jeune femme; car il faiſoit tout pour lui plaire, il ne pouvoit la quitter, paſſoit la plûpart du tems avec elle dans ſes maiſons de campagne & dans ſes jardins, & ne penſoit plus aux affaires publiques; de ſorte que Clodius, qui étoit alors tribun du peuple, vint à l'en mépriſer & à entreprendre des choſes très-inſolentes & très-ſéditieuſes. Car après qu'il eut chaſſé Ciceron, qu'il eut comme exilé Caton en Cypre, ſous prétexte d'une commiſſion qu'il lui donna, d'aller commander dans cette iſle confiſquée au peuple Romain, que Céſar fut parti pour les Gaules, & qu'il vit que le peuple étoit entierement à ſa dévotion, parce

plaiſans de Rome, pour marquer quelque évenement de cette année-là, au lieu de dire *ſous le conſulat de Céſar & de Bibulus*, diſoient ſous le conſulat de Jule & de Céſar, faiſant deux conſuls d'un ſeul homme, en ſéparant ſon nom & ſon ſurnom.

ce que, dans tout ce qui dépendoit de ſa charge, il ne cherchoit qu'à lui plaire & à le flatter, il entreprit d'abord de caſſer & d'annuller quelques-unes des ordonnances de Pompée ; & ayant enlevé le jeune Tigrane ſon priſonnier, il le tint avec lui & ſuſcita des procès à tous ſes amis, pour éprouver par là juſqu'où pourroient aller le crédit & la puiſſance de Pompée.

Enfin un jour que Pompée aſſiſtoit au jugement d'un de ces procès, [y] Clodius, ayant autour de lui une troupe de gens pleins d'audace & d'inſolence, monta ſur un lieu élevé d'où il pouvoit être vu de tout le monde, & fit à haute voix cet interrogatoire : *Qui eſt le ſouverain de cette ville ſi intempérant? qui eſt l'homme qui cherche un homme? qui eſt celui qui ſe grate la tête du bout du doigt?* [z] Et à chacune de ces queſtions ſes ſatellites, comme un chœur qui répond, ne manquoient pas de répondre tout haut à chaque fois qu'il ſecouoit ſa robe, *c'eſt Pompée.*

Cela cauſoit un grand déplaiſir à Pompée qui n'étoit pas accoutumé à entendre ces invectives atroces, & qui étoit très-novice à ces ſortes de combats. Mais ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de ſentir que le ſénat prenoit plaiſir à le voir outragé & baffoué avec cette infamie, & qu'il regardoit ce traitement ſi indigne comme une punition

y Clodius ayant autour de lui une troupe de gens pleins d'audace & d'inſolence, monta ſur un lieu élevé.) Ce que Plutarque dit ici ſe paſſa ſous le conſulat de Philippus & de Marcellinus l'an de Rome 697. comme cela paroît par le rapport de Dion, liv. xxxjx. c'eſt-à-dire deux ans après ce qu'il va raconter du domeſtique de Clodius ſurpris avec un poignard. Plutarque ne ſuit pas bien ici l'ordre des tems.

z Voyez les remarques ſur la vie de Caton d'Utique.

a Mais

tion très-juſte de ce qu'il avoit abandonné Ciceron. Mais après que dans cette aſſemblée on en fut venu aux mains, qu'il y eut eu des gens bleſſés de part & d'autre, & qu'un domeſtique de Clodius, s'étant gliſſé dans la foule, eut été ſurpris un poignard à la main près de lui, alors ſe ſervant de ce prétexte, & craignant d'ailleurs l'impudence de Clodius & ſes calomnies, il ne parut pas une ſeule fois à la place pendant tout le tems que dura ſon tribunat; mais ſe renfermant dans ſa maiſon, il cherchoit avec ſes amis les moyens d'appaiſer la colere du ſénat & des gens de bien, qui étoit allumée contre lui.

Culléon lui conſeilloit de répudier ſa femme Julie & de ſe réunir avec le ſénat, en renonçant à l'amitié & à l'alliance de Céſar, & il ne voulut pas l'entendre. [a] Mais il écouta & ſuivit l'avis de ceux qui lui conſeillerent de rappeller Ciceron qui étoit l'ennemi juré de Clodius, & très-aimé du ſénat. Il mena donc lui-même le frere de Ciceron ſur la place pour demander ce rappel au peuple. Il y eut beaucoup de coups donnés & quelques gens tués de part & d'autre; mais enfin Pompée l'emporta ſur Clodius, & Ciceron, rappellé par un decret du peuple, ne fut pas plûtôt

[a] *Mais il écouta & ſuivit l'avis de ceux qui lui conſeillerent de rappeller Cicéron, qui étoit l'ennemi juré de Clodius.*) Voilà un changement bien ſingulier: Pompée avoit chaſſé Cicéron pour l'amour de Clodius, & il le rappelle aujourd'hui contre ce même Clodius. Sur quoi Dion fait cette réflexion très-ſage & très-vraie; *L'eſprit de l'homme eſt ſi muable, qu'il arrive très-ſouvent que ceux de qui on attendoit beaucoup de bien, ou beaucoup de mal, entrent tout-d'un-coup dans des diſpoſitions toutes contraires, & qu'on en reçoit tout autre choſe que ce que l'on en avoit attendu.* Mais alors, ſi on y prend bien garde, ce n'eſt pas l'eſprit qui change, ce ſont les intérêts.

plûtôt arrivé à Rome, qu'il remit Pompée dans les bonnes graces du ſénat; & appuyant la loi qu'on avoit propoſée pour donner à Pompée la commiſſion de faire venir des bleds, [b] il la fit paſſer; & [c] par ce moyen il le rendit encore une fois maître de tout l'empire, tant par mer que par terre. Car par cette loi tous les ports, tous les marchés, toutes les expoſitions des denrées, en un mot tout le commerce des marchands qui trafiquoient par mer, & tout celui des laboureurs qui cultivoient la terre, dépendoient de lui.

Clodius crioit hautement: *Que ce decret n'avoit pas été donné à cauſe de la diſette des bleds, mais que la diſette des bleds avoit été trouvée pour faire donner ce decret, afin que, par cette nouvelle commiſſion, Pompée pût ranimer & remettre ſur pied ſa puiſſance qui étoit bien languiſſante & dans une eſpece de pamoiſon.* D'autres diſent que ce fut une ruſe du conſul [d] Spinther qui voulut comme renfermer Pompée dans un plus grand emploi, afin que, pendant qu'il l'exerceroit, [e] il pût lui de ſon côté

[b] *Il la fit paſſer.*) Cette loi contenoit un autre article qui méritoit d'être compté, c'eſt qu'elle accordoit à Pompée toute l'autorité de proconſul pour cinq ans au-dedans & au-dehors de l'Italie. Dion, liv. xxxjx.

[c] *Par ce moyen il le rendit encore une fois maître de tout l'empire.*) Il dit *encore une fois*, parce que Cicéron l'avoit déja rendu une fois maître de l'empire, en contribuant à faire autoriſer la loi *Manilia*; ou, ſimplement, comme Dion l'explique, *encore une fois*, c'eſt-à-dire comme il l'avoit déja été dans la guerre contre les pirates.

[d] Spinther, qui fut conſul avec Q. Cæcilius Métellus Népos, l'an de Rome 696.

[e] *Il pût lui de ſon côté être envoyé au ſecours du roi Ptolemée, pour le rétablir dans ſes états.*) Le roi Ptolemée Auletes, fils de Ptolemée La-

té être envoyé au ſecours du roi Ptolemée, pour le rétablir dans ſes états.

Cependant [f] le tribun Canidius propoſa par un autre decret d'envoyer Pompée ſans troupes, avec deux licteurs ſeulement qui porteroient devant lui les faiſceaux, pour moyenner la paix entre le roi & le peuple d'Alexandrie. Il paroiſſoit que Pompée n'étoit pas fâché de ce decret; mais le ſénat le rejetta honnêtement, ſous prétexte qu'il craignoit pour la perſonne de Pompée qui ſeroit trop expoſé. Malgré cela on trouvoit tous les jours des billets qu'on ſemoit dans la place & devant la porte du lieu où ſe tenoit le ſénat, & qui portoient que Ptolemée lui-même demandoit qu'on lui donnât pour général Pompée, au lieu de Spinther. Timagene ajoute que Ptolemée quitta l'Egypte & vint à Rome ſans aucune néceſſité, porté à cela par Théophane qui ménageoit à Pompée des occaſions de s'enrichir, & un nouveau prétexte de commander encore une armée. Mais la malignité de Théophane

Lathurus, mortellement haï de ſes ſujets, s'étoit ſauvé d'Egypte & étoit allé à Rome demander que le conſul Spinther, à qui on avoit décerné la Cilicie, vînt le rétablir dans ſon royaume. Dion a fort bien détaillé toute cette hiſtoire, l. xxxjx.

f Le tribun Canidius propoſa, par un autre decret, d'envoyer Pompée ſans troupes avec deux licteurs ſeulement.) Il fit ce decret à l'inſtigation de Caton & en vertu d'un prétendu oracle des Sibylles, qui fut produit & ſemé dans le public, traduit en latin, qui diſoit: *Si le roi d'Egypte, ayant beſoin de ſecours, vient à vous, ne lui refuſez pas votre amitié, mais ne le ſecourez d'aucunes troupes. Si vous faites autrement, vous aurez de grands travaux à ſoutenir, & vous vous jetterez dans de grands dangers.* Voilà un oracle bien clair & bien formel. Qui doutera qu'il ne fût ſuppoſé?

phane n'a pu rendre ce conte ſi vraiſemblable, que le naturel de Pompée l'a fait tenir pour incroyable & pour abſolument faux, parce que Pompée n'avoit en lui aucune ſorte de méchanceté, & que ſon ambition n'avoit rien de bas ni d'indigne.

Pompée, ayant donc eu l'intendance des bleds, envoya d'abord par-tout ſes lieutenans & ſes amis, & il alla en perſonne en Sicile, en Sardaigne & en Afrique, où il en amaſſa quantité. Dans le moment qu'il alloit s'embarquer, il s'éleva un vent ſi impétueux, que ſes pilotes faiſoient difficulté de partir. Mais ſe jettant le premier dans ſon vaiſſeau, il commanda qu'on levât les ancres, & cria, [g] *il eſt néceſſaire que j'aille, mais il n'eſt pas néceſſaire que je vive.* La Fortune favoriſa cette audace & cette bonne volonté; il arriva heureuſement, remplit de bled tous les marchés de Rome, & couvrit la mer de vaiſſeaux. De ſorte que le ſuperflu de cette abondance, ſe répandant par-tout aux environs, ſuffit à nourrir tous les peuples

[g] *Il eſt néceſſaire que j'aille, mais il n'eſt pas néceſſaire que je vive.*) J'ai vû des critiques malheureuſement difficiles & délicats, qui ont voulu condamner ce mot de Pompée, & y trouver une ſorte de contradiction, parce qu'il ne peut paſſer s'il ne vit. Mais, outre que ces mots que la paſſion dicte ne doivent pas être examinés à la rigueur & avec cette préciſion, il eſt certain que celui-ci eſt plein de force & de ſens. Entre deux néceſſités, l'une de conſerver notre vie, & l'autre d'aller où le devoir de notre charge ou des affaires preſſantes & indiſpenſables nous appellent, il ne faut pas balancer, il faut ſacrifier la premiere à l'autre, parce que ce n'eſt pas une néceſſité de vivre, mais que c'en eſt une de faire notre devoir. Ce mot doit être employé dans toutes les occaſions où nous ſommes appellés à faire quelque choſe de néceſſaire & d'honnête, mais qui eſt accompagné de quelque grand danger qui menace notre vie.

peuples voiſins, & fut comme un ruiſſeau qui, coulant d'une ſource féconde & intariſſable, porte par-tout le ſecours de ſes eaux.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient à Rome, les guerres des Gaules cimentoient la grandeur & l'élevation de Céſar; car, lorſqu'il paroiſſoit le plus loin de Rome, & attaché à combattre les Belges [h], les Sueves & les Bretons, c'étoit dans ce même tems-là que, ſans qu'on s'en apperçût, par ſa grande habileté & par ſes pratiques ſecrettes au milieu du peuple même, & dans les principales affaires du gouvernement, il minoit & ruinoit peu-à-peu la grande puiſſance de Pompée. En effet, faiſant de ſon armée comme ſon propre corps, il ne l'employoit pas proprement contre les Barbares; mais des combats qu'il donnoit contre ces Barbares, il s'en ſervoit comme d'autant de grandes chaſſes par le moyen deſquelles il l'exerçoit & l'endurciſſoit au travail & aux fatigues, pour la rendre par-là plus terrible & plus invincible dans les occaſions ſérieuſes qu'il lui préparoit.

D'un autre côté, tout l'or & l'argent, toutes les dépouilles & autres richeſſes qu'il gagnoit ſur ce grand nombre d'ennemis, il les envoyoit à Rome pour tâcher de gagner & de corrompre les plus puiſſans; & en faiſant de riches préſens à tous ceux qui étoient nommés édiles, préteurs & conſuls, & à leurs femmes, il acquéroit un grand nombre de partiſans. De ſorte qu'ayant repaſſé les Alpes ſans retourner à Rome, comme il hivernoit à Lucques, il s'y rendit une foule innombrable d'hommes & de femmes de toutes con-

[h] Les Pays-Bas, les peuples de la Suabe & ceux de la Grande-Bretagne.

[i] Que

conditions, qui accouroient à l'envi pour le voir ; & entr'autres deux cent ſénateurs, du nombre deſquels étoient Craſſus & Pompée même ; & que l'on voyoit tous les jours à la porte de Céſar juſqu'à ſix-vingt faiſceaux de proconſuls & de préteurs. Il renvoya tous ces gens-là comblés de riches préſens & remplis de grandes eſpérances, & il fit avec Pompée & Craſſus un traité ſecret par lequel il fut convenu qu'eux deux enſemble demanderoient une ſeconde fois le conſulat pour l'année ſuivante ; que Céſar les y ſerviroit en envoyant à Rome une grande partie de ſes gens de guerre pour donner leurs ſuffrages en leur faveur ; & que, dès qu'ils ſeroient élus, ils ſe feroient décerner le gouvernement des provinces & le commandement des armées, & feroient continuer Céſar pour cinq ans encore dans ceux qu'il avoit déja.

Ces ſecrettes pratiques ayant éclaté, & le bruit s'en étant répandu à Rome, les principaux en furent fort indignés, juſques-là que le conſul Marcellinus, s'étant levé, leur demanda à tous deux devant tout le peuple, *s'ils pourſuivroient le conſulat ;* & le peuple leur ayant commandé de répondre, Pompée prit le premier la parole & dit, [i] *que pour lui il le pourſuivroit peut-être, & que peut-être auſſi il ne le pourſuivroit pas.* Mais Craſſus, en plus fin politique, répondit, *qu'il feroit ce qu'il jugeroit le plus expédient & le plus utile pour la république.* Marcellinus s'attacha donc

à

[i] *Que pour lui il le pourſuivroit peut-être.*) Dion lui attribue une réponſe qui me paroît plus digne de lui. *Je n'ai beſoin*, dit-il, *d'aucune magiſtrature pour les gens de bien ; mais je demande le conſulat contre les méchans & les ſéditieux.*

[k] *Sous*

à Pompée & s'emporta contre lui avec tant de violence, que Pompée, tout en colere, lui reprocha, *qu'il étoit le plus injuſte & le plus ingrat de tous les hommes, de ne pas ſe ſouvenir que par ſon moyen, de muet il étoit devenu éloquent, & d'affamé ſi ſaoul qu'il étoit ſouvent obligé de rendre gorge.*

Cependant tous les autres s'étant déportés de briguer le conſulat, Lucius Domitius fut le ſeul à qui Caton perſuada de pouſſer ſa pointe, & qu'il encouragea à ne pas ſe rebuter ; *car*, lui dit-il, *dans ce combat ce n'eſt pas du conſulat qu'il s'agit, il s'agit de défendre contre deux tyrans la liberté publique.* C'eſt pourquoi Pompée & ſes adhérans, redoutant la roideur & la véhémence de Caton, & craignant que, comme il avoit déja le ſénat à ſa dévotion, il ne fit changer & n'entraînât la plus ſaine partie du peuple, prirent le parti d'empêcher que Domitius ne deſcendît à la place pour faire ſa brigue. Pour cet effet ils envoyerent des hommes armés qui, ſe jettant ſur lui comme il étoit en chemin, tuerent d'abord l'eſclave qui portoit un flambeau devant lui & mirent en fuite tous les autres. Caton ſe retira le dernier après avoir été bleſſé au coude du bras droit en défendant Domitius.

Etant donc parvenus au conſulat par ces voies ſi violentes, ils ne ſe gouvernerent pas dans la ſuite avec plus de modération ; car premierement lorſque le peuple étoit ſur le point d'élire Caton préteur, & qu'il alloit donner les ſuffrages, Pompée rompit l'aſſemblée, [k] ſous prétexte, diſoit-

[k] *Sous prétexte, diſoit-il, qu'il avoit obſervé au ciel quelques oiſeaux de mauvais augure.*) Toutes les fois que le peuple étoit aſſemblé pour donner ſes ſuffrages ſur quelque choſe, il ſuffiſoit que le conſul, ou un autre magiſtrat

disoit-il, qu'il avoit observé au ciel quelques oiseaux de mauvais augure. Et après avoir corrompu les tribuns par argent, ils firent nommer préteurs Antias [l] & Vatinius. Ensuite ils firent proposer par Trebonius, tribun du peuple, des decrets qui, comme on en étoit convenu, continuoient à César pour autres cinq ans les gouvernemens & le commandement qu'il avoit déja, donnoient à Crassus la Syrie & la conduite de la guerre contre les Parthes, & décernoient à Pompée toute l'Afrique, les deux Espagnes, avec quatre légions, dont il en prêta deux à César qui les lui demanda pour la guerre des Gaules.

Crassus, l'année de son second consulat finie, partit d'abord pour son gouvernement. Et Pompée, resté à Rome pour la dédicace de son théatre, & voulant honorer cette consécration, célébra des jeux gymniques & des jeux de musique, donna des combats de bêtes où il y eut plus de cinq cent lions de tués; & pour couronner la fête il la termina par le plus étonnant de tous les spectacles, [m] par un combat d'éléphans. Ces magnificences lui attirerent l'admiration & la

trat, dît qu'il avoit vû au ciel quelque oiseau de mauvais augure; l'assemblée étoit rompue sur le champ. Ainsi on avoit toujours un prétexte sûr pour empêcher tout ce qui déplaisoit. C'est pourquoi Clodius, pour prévenir un semblable inconvénient, avoit fait une loi, *qu'aucun magistrat n'observeroit les signes du ciel quand le peuple seroit assemblé.*

[l] Antias paroît un nom corrompu.

[m] *Par un combat d'éléphans.*) Dion ajoute, *contre des hommes armés*) Et il dit qu'il y eut dix-huit éléphans qui combattirent. Il raconte même que quelques-uns de ces éléphans étant blessés, semblerent demander quartier aux Romains, & se plaindre de l'injustice qu'on leur avoit faite. Car en les embarquant

la bienveillance du peuple ; mais en même tems il s'attira pour la ſeconde fois une envie auſſi forte de ce qu'abandonnant ſes gouvernemens & ſes armées à ſes lieutenans qu'il affectionnoit le plus, il alloit ſe promener par toute l'Italie dans les plus belles maiſons de plaiſance, & ſe divertir avec ſa femme, ſoit qu'il fût amoureux d'elle, ou que, charmé de l'amour qu'elle avoit pour lui, il ne pût ſe réſoudre à la quitter. Car on allegue auſſi cette derniere raiſon, & l'on ne parloit par-tout que de la grande paſſion que Julie avoit pour ſon mari, quoique Pompée ne fût plus en âge d'être fort aimé ; mais la cauſe du violent amour de cette jeune femme, c'étoit la grande ſageſſe de ſon mari qui n'avoit point de maîtreſſe & qui n'aimoit qu'elle, & les charmes de ſon entretien qui, malgré ſa gravité naturelle, n'avoit rien que d'agréable & d'inſinuant, & qui étoit ſur-tout très-propre à gagner les femmes, à moins qu'on ne veuille accuſer la courtiſane Flore d'avoir menti quand elle lui a rendu ce grand témoignage.

Cette grande paſſion de Julie pour Pompée parut ſur-tout avec éclat un jour que le peuple étoit aſſemblé pour l'élection des édiles. Car la diſpute s'étant échauffée on en vint aux mains ; il y eut beaucoup de gens tués autour de Pompée, & il fut tout couvert de ſang, de ſorte qu'il fut obligé de changer d'habit. Voilà donc une grande émeute & un grand concours de monde

barquant en Afrique, on leur avoit juré qu'on ne leur feroit aucun mal. Les Romains touchés de pitié les ſauvegent. Choſe aſſez ſinguliere, un ſerment prêté à des éléphans, & des élépl ans qui s'en contentent & qui s'embarquent ſur la foi de ce ſerment.

* Julie

monde dans ſa maiſon, quand ſes domeſtiques y porterent ſes habits pour en prendre d'autres; Julie qui étoit groſſe, ayant vu malheureuſement la robe de ſon mari toute enſanglantée, tomba en défaillance & elle ne revint qu'avec beaucoup de peine; mais le trouble & la frayeur où cette vue l'avoit jettée lui cauſerent une ſi grande émotion qu'elle ſe bleſſa. Cela fit que ceux même qui étoient le plus acharnés à condamner l'amitié que Pompée avoit pour Céſar, ne pouvoient blâmer l'amour qu'il avoit pour ſa femme. Elle devint groſſe une ſeconde fois & accoucha d'une fille, mais elle mourut en travail, & l'enfant ne ſurvécut pas long-tems à la mere. Mais comme Pompée ſe diſpoſoit à l'aller enterrer dans une de ſes terres près d'Albe, le peuple lui faiſant violence porta le corps dans le champ de Mars, plûtôt par la pitié & par la compaſſion qu'il avoit de cette jeune femme, que par aucune envie qu'il eût de faire plaiſir ni à Pompée ni à Céſar. Et encore dans tous les honneurs que le peuple rendoit à Julie, il paroiſſoit qu'il en faiſoit beaucoup plus pour l'amour de Céſar abſent, que pour l'amour de Pompée même préſent.

Dès que l'alliance dont Julie étoit le nœud, & qui couvroit bien plus leur furieuſe cupidité de dominer, qu'elle ne la refrénoit, fut éteinte par ſa mort, voilà Rome aſſaillie d'une violente tempête; toutes les affaires y furent d'abord dans une terrible agitation, & l'on ne parloit plus que de diviſion & de rupture; pour ſurcroît de malheur on apprit bientôt après la nouvelle que Craſſus avoit été défait & tué par les Parthes *.

Ainſi

* Julie & Craſſus moururent la même année, l'an de Rome

Ainſi le plus fort rempart, qui reſtoit encore contre la guerre civile, fut emporté; car, comme ils craignoient tous deux ce tiers, ils gardoient plus de meſures l'un avec l'autre, & ſuivoient en quelque ſorte un peu plus la juſtice & la raiſon. Mais la Fortune ayant emporté ce champion qui pouvoit entrer en lice avec celui des deux qui ſeroit demeuré vainqueur, alors on put fort bien appliquer ce mot du poëte comique : *Ils ſe préparent l'un contre l'autre, ils frottent tous deux leur corps d'huile & répandent la pouſſiere ſur leurs bras.* Tant il eſt vrai que la Fortune même la plus grande eſt peu de choſe contre la nature dont elle ne peut jamais remplir les cupidités, puiſqu'un commandement ſi étendu & une domination ſi vaſte n'étoient pas ſuffiſans pour aſſouvir l'ambition de deux hommes ſeuls. ° Bien qu'ils euſſent ſouvent entendu dire & qu'ils euſſent eux-mêmes lu que l'empire de l'univers avoit été partagé en trois lots par les dieux, & que chacun avoit été content de celui qui lui étoit échu

Rome 692. 52. ans avant l'ere chrétienne.

° *Bien qu'ils euſſent ſouvent entendu dire, & qu'ils euſſent eux-mêmes lu que l'empire de l'univers avoit été partagé en trois lots par les dieux.*) Plutarque rapporte ici une partie d'un paſſage du quinzieme livre de l'Iliade, où Neptune dit: *Nous ſommes trois freres, tous trois fils de Saturne & de Rhéa; Jupiter le premier, moi le ſecond, & Pluton le troiſieme. L'empire fut partagé; on en fit trois lots, qui ne furent point donnés par rapport à l'ordre de la naiſſance. Nous tirames au ſort, & la fortune décida de notre partage, &c.* Et il en fait une heureuſe application, pour faire voir l'avidité de l'homme; les trois plus puiſſans dieux partagent entre eux l'univers, & ils ſont contens, & deux hommes partagent l'empire Romain, c'eſt-à-dire la terre preſque entiere, & leur ambition n'eſt pas encore ſatisfaite.

échu par le ſort, ils ne croyoient pourtant pas que tout l'empire Romain leur pût ſuffire, quoiqu'ils ne fuſſent que deux à le partager. Cependant Pompée, dans une harangue qu'il fit alors au peuple, dit expreſſément, *que tous les commandemens qu'on lui avoit donnés, il les avoit eus plûtôt qu'il n'avoit eſpéré, & auſſi qu'il les avoit quittés plûtôt qu'on ne s'y étoit attendu.*

En effet, il avoit pour témoins de cette vérité toutes les armées qu'il avoit toujours congédiées d'abord après ſes expéditions. Mais alors, voyant que Céſar ne ſe diſpoſoit pas à licencier la ſienne, il chercha à ſe fortifier contre lui par les principales charges & par les premiers emplois de la ville, ſans remuer autrement & ſans introduire aucune nouveauté dans l'état; car il ne vouloit pas paroître ſe défier de lui, au contraire il faiſoit ſemblant de le mépriſer & de n'en faire aucun compte. Mais quand il vit que les charges ne ſe diſtribuoient pas comme il l'avoit penſé, les citoyens étant corrompus par argent, il trouva qu'il lui étoit plus expédient que l'anarchie régnât dans la ville, & il y travailla de tout ſon pouvoir.

D'abord il ſe répandit un bruit qu'il falloit élire un dictateur; & ce fut le tribun Lucilius qui oſa en parler le premier, & qui propoſa au peuple de nommer Pompée à cette charge. Caton l'entreprit vivement ſur cela, & le tribun fut ſur le point d'être dépoſé. Alors les amis de Pompée, de peur que cela ne lui fît tort, s'avancerent & firent leurs efforts pour l'excuſer, en diſant qu'il n'avoit jamais demandé cette charge & qu'il ne la vouloit point. Sur cela Caton ſe mit à louer hautement Pompée & à l'exhorter à faire en ſorte que tout ſe paſsât dans l'ordre

ſelon la coutume & les loix ; & Pompée, qui avoit honte de ne pas ſe rendre à un ſentiment ſi raiſonnable, y tint ſi bien la main, que Domitius Calvinus & Valérius Meſſala furent élus conſuls [p].

Mais bientôt après, les choſes étant retombées dans la même confuſion & la même anarchie, & la plûpart remettant en avant avec plus d'audace & d'inſolence le premier propos d'élire un dictateur, alors Caton, craignant d'être forcé, prit le parti de jetter à la tête de Pompée quelque charge conſidérable dont l'autorité fût limitée par les loix, pour l'éloigner par ce moyen de celle qui n'avoit point de bornes & qui étoit toute tyrannique. Bibulus, ennemi déclarée de Pompée, ouvrit le premier l'avis en plein ſénat de l'élire ſeul conſul ; *car par-là*, dit-il, *ou la ville ſortira du trouble & du deſordre où elle ſe trouve, ou, ſi elle doit tomber en ſervitude, elle ſera ſoumiſe à celui qui vaut le mieux.*

Cet avis ayant ſurpris tout le monde à cauſe de celui qui en étoit l'auteur, Caton ſe leva. D'apord chacun s'attendit qu'il alloit combattre le ſentiment de Bibulus, & il ſe fit tout-d'un-coup un grand ſilence. Caton, prenant la parole, dit, *que pour lui il n'auroit jamais ouvert cet avis, mais, puiſqu'il étoit ouvert par un autre, ſon opinion étoit qu'on le ſuivît ;* & il ajouta, *qu'il préféroit un magiſtrat quel qu'il fût, à l'anarchie, & qu'il étoit perſuadé qu'il n'y avoit perſonne plus capable que Pompée de gouverner dans de ſi grands deſordres & dans une ſi grande confuſion.* Le ſénat embraſſa cette opinion & ordonna que Pompée ſeroit élu conſul

[p] L'an 700. de Rome, cinquante-un ans avant l'ere chrétienne.

conſul tout ſeul, & que, s'il venoit à avoir beſoin d'un collegue, il pourroit choiſir lui-même celui qu'il voudroit, mais ſeulement après deux mois.

Pompée, ayant donc été ainſi élu & déclaré ſeul conſul par Sulpitius qui préſidoit à ſon tour en qualité de roi pendant l'interregne, alla d'abord embraſſer Caton, avec toutes les marques d'une véritable amitié, *confeſſant qu'il lui avoit toute l'obligation de l'honneur qu'il recevoit, & le conjurant de l'aſſiſter en particulier de ſes conſeils dans les fonctions de ſa charge.* Caton répondit, *que Pompée ne lui avoit aucune obligation; que ce qu'il avoit dit, il ne l'avoit nullement dit pour l'amour de lui, mais uniquement pour l'amour de la république; qu'il l'aideroit volontiers de ſes conſeils en particulier quand il l'en requerroit; & que, quand il ne l'en requerroit pas, il diroit toujours en pleine aſſemblée du peuple ce qui lui paroîtroit le plus expédient & le plus convenable.* Et voilà quel étoit Caton en tout & par-tout.

Pompée, étant entré dans la ville, épouſa Cornélie, [q] fille de Métellus Scipion, qui venoit tout récemment d'être laiſſée veuve par Publius, fils de Craſſus, à qui elle avoit été mariée fort jeune, & qui avoit été tué par les Parthes avec ſon pere. C'étoit une perſonne pleine de charmes, ſans compter ceux de ſa beauté; car elle étoit très-ſavante dans les belles-lettres; elle jouoit fort bien de la lyre; elle étoit habile en géométrie; elle liſoit utilement les préceptes des philoſophes; & ce qui eſt encore plus eſtimable,

[q] *Fille de Métellus Scipion.*) Ce Scipion étoit fils de Scipion, dit Naſica, mais il paſſa par adoption dans la famille des Métellus, & fut appellé Métellus Scipion.

ſoixante juges qu'il pria de le favoriſer. Mais l'accuſateur, voyant Scipion reconduit par tous ſes juges de la place juſques chez lui avec beaucoup d'honneur, ſe déporta de ſa pourſuite.

Cela fit donc encore mal parler de Pompée; mais on en parla encore plus mal, [r] lorſqu'après avoir défendu par une loi expreſſe les louanges que l'on donnoit aux accuſés en plaidant pour eux, [s] il ſe préſenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus le jour même qu'on le jugeoit. Caton, qui ſe trouvoit un des juges, ſe boucha les oreilles avec les deux mains, diſant, *qu'il ne lui étoit pas permis d'entendre des louanges qu'on donnoit contre la loi à un accuſé.* Cela donnna lieu de recuſer Caton; mais il n'empêcha pas que Plancus ne fût condamné unanimement par tous les ſuffrages, à la grande confuſion de Pompée ſon protecteur.

Peu de jours après, il arriva qu'Hypſéus, homme conſulaire, pourſuivi criminellement, obſerva ſi bien Pompée, que, ſe préſentant à lui comme il ſortoit du bain pour aller ſe mettre à table, il embraſſa ſes genoux & le ſupplia de le ſecourir; mais Pompée paſſa outre avec une fierté pleine de mépris, en lui diſant pour toute réponſe,

[r] *Lorſqu'après avoir défendu par une loi expreſſe les louanges que l'on donnoit aux accuſés.* Pompée ayant remarqué ſouvent que les louanges que l'on donnoit aux accuſés en plaidant pour eux, en déroboient pluſieurs à la juſtice, voulut réformer cet abus par une loi.

[s] *Il ſe préſenta lui-même pour faire l'éloge de Plancus.*) De T. Munatius Plancus Burſa, qui étoit accuſé par Cicéron, & qui fut condamné malgré la protection de Pompée, & les grands éloges qu'il lui avoit donnés de vive voix & par écrit. Cicéron fut ſi charmé de ce grand ſuccès, qu'il en témoigne ſa joie à Marius dans la ſeconde lettre du livre vij.

réponſe, *que tout ce qu'il avançoit par ſes importunités, c'étoit de faire gâter ſon ſouper.* Cette bizarrerie & cette inégalité de favoriſer les uns & de rebuter les autres, lui attirerent le blâme de tous les honnêtes gens. Mais dans tout le reſte il ſe comporta avec tant de ſageſſe, qu'il rétablit l'ordre par-tout, & qu'il choiſit pour ſon collegue ſon beau-pere pour les cinq derniers mois de ſon conſulat. Alors on lui continua pour autres quatre années ſes gouvernemens, avec la permiſſion de prendre dans le tréſor mille talens par an pour entretenir & ſoudoyer ſes troupes.

Les amis de Céſar, prenant pied ſur cela, prétendirent qu'on devoit auſſi avoir des égards pour lui qui faiſoit des guerres ſi difficiles, [t] & qui donnoit tant de combats pour la liberté de Rome, & qu'il étoit juſte ou qu'il obtînt un ſecond conſulat, ou qu'on lui continuât ſon gouvernement encore quelques années, pendant leſquelles

[t] *Et qui donnoit tant de combats pour la liberté de Rome.*) Ce paſſage eſt important. Il y a dans le texte ἀγωνιζομένῳ τοσούτους ἀγῶνας ὑπὲρ τῆς ἡγεμονίας. Et on a cru que ce mot ἡγεμονία ne pouvoit ſignifier ici que *la république.* Mais j'avoue que je ne l'ai jamais vû dans cette ſignification. Plutarque s'en eſt ſervi dans la vie de Céſar, pour dire le gouvernement de Céſar, c'eſt-à-dire ſon gouvernement des Gaules & de l'Illyrie. Il faudroit donc l'expliquer ici dans ce ſens-là. Mais comme ce n'eſt pas-là ce que les amis de Céſar doivent dire, je croi qu'il faut rétablir ici le mot du manuſcrit de la bibliotheque de S. Germain, où on lit, ἀγωνιζομένῳ τοσούτους ἀγῶνας ὑπὲρ ἐλευθερίας. *Il donnoit tant de combats pour la liberté de Rome.* En effet, Céſar vouloit faire croire qu'il ne prenoit les armes que pour remettre les Romains en liberté, car il demandoit que toute l'Italie mît bas les armes, qu'on délivrât Rome de la crainte où elle étoit, & qu'on laiſsât la république, comme auparavant, à la diſpoſition du ſenat & du peuple,

[u] *Mais*

quelles un ſucceſſeur ne viendroit pas lui enlever le fruit de ſes travaux ; & il commanderoit ſeul dans ſes conquêtes, & jouiroit en repos des honneurs mérités par ſes exploits.

Sur cela une grande diſpute s'étant émue, Pompée, comme pour détourner par amitié la haine & l'envie que cette demande pouvoit exciter contre Céſar, dit qu'il avoit des lettres de lui par leſquelles il demandoit un ſucceſſeur, & prioit qu'on le déchargeât du ſoin de cette guerre ; * mais que pour le conſulat il étoit bien juſte & raiſonnable de lui accorder la permiſſion de le demander, quoiqu'abſent. Caton s'oppoſa à cela de tout ſon pouvoir, voulant abſolument que Céſar, après avoir poſé les armes, revînt comme ſimple particulier, & qu'en cet état il demandât à ſes citoyens la récompenſe de ſes ſervices. Pompée ne conteſta pas davantage, mais ſe tut comme vaincu ; ce qui fit ſoupçonner qu'il n'avoit pas ſi bonne opinion des intentions de Céſar, & qu'il n'étoit pas ſi porté pour lui ; d'autant plus même qu'il lui envoya redemander les deux légions qu'il lui avoit prêtées, prétextant ſa demande ſur la guerre des Parthes dont il étoit chargé. Céſar, quoiqu'il comprît bien à quel deſſein & dans quelles vues on lui redemandoit ces troupes, ne laiſſa pas de les renvoyer, après leur avoir fait de riches préſens. Peu

* *Mais que pour le conſulat il étoit bien juſte & raiſonnable de lui accorder la permiſſion de le demander, quoique abſent.*) Il y avoit une loi qui défendoit aux abſens de demander le conſulat. Pompée fit ajouter à cette loi cette queue, *excepté à ceux à qui on le permettroit nommément.* Ce qui n'étoit autre choſe que détruire la loi & la rendre entierement inutile. Car ceux qui étoient puiſſans & qui avoient des troupes, ne manqueroient guere de ſe faire donner cette permiſſion.

Peu de tems après Pompée tomba malade à Naples d'une maladie très-dangereuſe, dont il guérit pourtant enfin. Les Napolitains, à la perſuaſion d'un des principaux habitans, nommé Praxagoras, offrirent des ſacrifices pour remercier les dieux de ſa guériſon. Leurs voiſins firent de même, & de proche en proche cet exemple gagna toute l'Italie; de ſorte qu'il n'y eut ville ni petite ni grande, où l'on ne célébrât des fêtes pendant pluſieurs jours. Il n'y avoit point de lieux aſſez grands pour recevoir l'affluence du peuple qui accouroit de tous côtés au-devant de lui. Tous les chemins, tous les bourgs, tous les ports, toutes les côtes, en un mot toute la campagne étoit pleine de gens qui faiſoient des ſacrifices & de grandes réjouiſſances pour marquer leur joie du retour de ſa ſanté. Il y en avoit même pluſieurs qui, couronnés de chapeaux de fleurs, alloient le recevoir avec des flambeaux & l'accompagnoient ainſi par tout le chemin; de maniere que ſon retour, avec ce grand cortege, faiſoit un des plus beaux & des plus magnifiques ſpectacles qu'on eût pu voir. Auſſi dit-on que ce ne fut pas une des moindres cauſes de la guerre civile. Car la joie exceſſive qu'il eut de tous ces honneurs lui remplit la tête d'une préſomption demeſurée qui renverſa tous les raiſonnemens qu'il auroit dû tirer des affaires préſentes, & qui, lui faiſant abandonner la prévoyance & la précaution dont il avoit toujours uſé juſques-là pour aſſûrer ſes grandes proſpérités & le ſuccès de ſes grandes actions, le jetta dans une audace ſans bornes & dans un mépris inſenſé de la grande puiſſance de Céſar; juſques-là qu'il diſoit publiquement, *qu'il n'avoit beſoin contre lui ni d'armes ni d'aucune diligence pénible & laborieuſe*,

laborieuſe, & qu'il le détruiroit beaucoup plus facilement qu'il ne l'avoit élevé.

A cela ſe joignit encore l'arrivée d'Appius qui lui ramena des Gaules les troupes qu'il avoit prêtées à Céſar, & qui dans tous ſes diſcours ravala extrêmement toutes les grandes actions qui s'étoient paſſées dans ce pays-là, & ſema partout des propos très-injurieux à Céſar, diſant hautement, *que Pompée ne connoiſſoit pas ſes propres forces ni la grandeur de ſa réputation, de chercher à ſe fortifier par d'autres troupes contre Céſar; qu'il le déferoit avec celles qu'il amenoit lui-même dès qu'il paroîtroit devant lui, tant les ſoldats avoient de haine pour Céſar & d'affection pour Pompée qu'ils mouroient d'impatience de revoir.*

Tous ces diſcours enflerent tellement Pompée, & le plongerent dans une ſi grande nonchalance, par l'exceſſive confiance qu'ils lui inſpirerent, qu'il ſe mocquoit ouvertement de ceux qui craignoient la guerre; & que, quand on lui diſoit que, ſi Céſar revenoit à Rome avec ſon armée, on ne voyoit pas avec quelles forces il pourroit s'oppoſer à lui, il répondoit en riant, & avec un viſage ouvert où la joie & l'aſſûrance paroiſſoient peintes, *qu'on ne ſe mit point en peine; car* ajoutoit-il, *en quelque endroit de l'Italie que je frappe du pied, il en ſortira des légions qui obéiront à mes ordres.*

Céſar au contraire s'appliquoit fortement à ſes affaires & redoubloit ſa vigilance & ſon attention; car il s'approchoit à grandes journées de l'Italie, & chemin faiſant il envoyoit tous les jours à Rome de ſes ſoldats pour aſſiſter aux élections, & par ſes largeſſes il gagnoit & corrompoit ſous main pluſieurs de ceux qui étoient dans les principales charges. De ce nombre furent le

conſul Æmilius Paulus *, qu'il fit changer pour quinze cent talens qu'il lui donna ; Curion, tribun du peuple, pour lequel il acquitta de grandes ſommes qu'il devoit ; & Marc-Antoine, qui, par la grande amitié qu'il avoit pour Curion, s'étoit engagé conjointement avec lui pour les mêmes ſommes.

On dit alors qu'un des capitaines que Céſar avoit envoyés à Rome, s'étant tenu long-tems à la porte du ſénat, & ayant ouï dire enfin que le conſeil refuſoit à Céſar la prolongation de ſon gouvernement, frappa de la main le pommeau de ſon épée, & dit tout haut, *mais celle-ci la lui donnera.*

Toutes les actions de Céſar, tous ſes grands préparatifs & toutes ſes vues ne tendoient qu'à cette unique fin. Cependant toutes les demandes & les inſtances que Curion faiſoit pour lui, paroiſſoient plus modérées & plus populaires ; car il demandoit de deux choſes l'une, ou que Pompée congédiât ſon armée, ou que Céſar retînt auſſi la ſienne : *Car, ayant mis bas les armes & étant devenu tous deux ſimples particuliers, ils en viendroient à des conditions juſtes & raiſonnables ; où demeurant armés, ils ſe contenteroient de ce qu'ils avoient & ſe tiendroient en repos, par la peur qu'ils auroient l'un de l'autre ; au lieu que, qui affoibliroit l'un ſans affoiblir l'autre, augmenteroit de moitié la puiſſance qu'il redoutoit.*

Sur cela le conſul Marcellus appella Céſar brigand, & dit qu'on devoit le déclarer ennemi de la patrie, s'il ne poſoit les armes. Mais Curion, appuyé par Antoine & par Piſon, vint à-bout de

* Il étoit conſul avec C. Claudius Métellus, l'an de Rome 701.

de faire paſſer la choſe par les ſuffrages du ſénat ; car il propoſa que tous ceux qui vouloient que Céſar ſeul mit bas les armes, & que Pompée retînt les ſiennes, paſſaſſent d'un côté ; en même tems la plûpart paſſerent. Enſuite il ordonna que ceux qui vouloient que l'un & l'autre les poſaſſent, & qu'aucun des deux ne demeurât armé, paſſaſſent encore d'un côté ; [y] il n'y en eut que vingt-deux qui demeurerent fideles à Pompée, tous les autres ſe rangerent du côté de Curion qui, fier de ſa victoire & tranſporté de la joie qui le poſſédoit, deſcendit incontinent à la place vers le peuple qui le reçut avec de grands cris & de grands battemens de mains, & avec quantité de bouquets & de chapeaux de fleurs qu'il jetta ſur ſa tête.

Pompée n'étoit pas préſent à cette délibération du ſénat ; car il eſt défendu à ceux qui reviennent à la tête des armées d'entrer dans la ville ; mais le conſul Marcellus, ſe levant de ſa place, dit, *qu'il ne demeureroit point aſſis à écouter tranquillement des diſputes, lorſqu'il avoit des avis certains que l'on voyoit déja ſur les ſommets des Alpes dix légions qui s'avançoient contr'eux, & qu'il alloit leur oppoſer un homme qui ſauroit leur tenir tête & défendre la patrie dans un ſi grand danger.*

Dès ce moment on changea de robe à Rome, comme dans un deuil public ; & Marcellus, traverſant la place ſuivi de tout le ſénat, ſortit de la

[y] *Il n'y en eut que vingt-deux qui demeurerent fideles à Pompée.*) Dion aſſure pourtant tout le contraire. Car il écrit qu'il ne ſe trouva perſonne qui voulût que Pompée poſât les armes, & qu'il n'y eut pour Céſar que deux hommes ſeuls ; un certain Marcus Cæcilius & Curion, celui qui avoit apporté des lettres de Céſar.

la ville pour aller trouver Pompée. Quand il fut arrivé en ſa préſence, il s'arrêta vis-à-vis de lui, & lui dit : *Pompée, je vous ordonne de ſecourir votre patrie, & pour cet effet de vous ſervir des troupes que vous avez déja, & d'en lever de nouvelles.* Lentulus, un de ceux qui étoient déſignés conſuls pour l'année ſuivante, lui dit la même choſe. Mais, ayant voulu commencer à enrôler des ſoldats, les uns n'obéiſſoient point à ſes mandemens, les autres ne venoient ſe préſenter qu'en petit nombre & avec très-mauvaiſe volonté ; & la plûpart, au lieu de donner leurs noms, crioient, *la paix, la paix.* Car Antoine avoit lu au peuple malgré le ſénat une lettre de Céſar, qui contenoit des propoſitions très propres à gagner la multitude. En effet, il propoſoit que Pompée & lui quittant leurs gouvernemens & congédiant leurs armées, vinſſent devant le peuple, & que là ils rendiſſent compte de leurs actions.

Lentulus [z], qui étoit déja entré en charge, n'aſſembloit point le ſénat ; car Ciceron, revenu depuis peu de jours de ſon gouvernement de la Cilicie, ménageoit un accommodement. Il propoſoit que Céſar, quittant les Gaules, congédieroit toute ſon armée, excepté deux légions qu'il retiendroit, & qu'avec ces deux légions & le gouvernement d'Illyrie il attendroit ſon ſecond conſulat. Cet expédient déplut extrêmement à Pompée : de ſorte que les amis de Céſar ſe laiſſerent perſuader qu'il devoit congédier encore une de ces deux légions. Mais Lentulus s'y oppoſant, & Caton criant que Pompée faiſoit une grande faute & qu'il ſe laiſſoit tromper, l'accommodement fut rompu. Dans

[z] Il étoit alors conſul avec C. Claudius Marcellus, l'an de Rome 704.

Dans le même tems on reçoit des nouvelles que Céſar s'étoit emparé d'Ariminum, bonne & grande ville d'Italie, & qu'il s'avançoit à grandes journées vers Rome avec toutes ſes forces. Mais cette derniere circonſtance étoit fauſſe ; car il ne menoit avec lui que trois cent chevaux & cinq mille hommes de pied, n'ayant pas voulu attendre le reſte de ſon armée qui étoit encore au-delà des monts ; parce qu'il aimoit mieux, avec ce peu de troupes, tomber à l'improviſte ſur des gens troublés & ſurpris, que, pour arriver plus fort, leur donner le tems de ſe remettre & ne les combattre que préparés. Car même étant arrivé ſur le bord du Rubicon qui faiſoit les bornes de ſon gouvernement, il s'arrêta & demeura long-tems plongé dans un profond ſilence, différant de paſſer, & penſant en lui-même à la grandeur & à la témérité de cette entrepriſe ; puis tout-d'un-coup, comme ceux qui ſe précipitent du haut d'un rocher dans un abîme d'une profondeur infinie, faiſant taire ſa raiſon & fermant les yeux au danger, il s'écria en langage grec, *le ſort en eſt jetté*, & paſſa avec ſon armée.

Dès que le bruit en fut porté à Rome, voilà toute la ville ſaiſie d'étonnement, de frayeur & de trouble ; jamais on n'avoit vu un pareil effroi. Tout le ſénat court d'abord vers Pompée, tous les magiſtrats ſortent auſſi en foule & ſe retirent auprès de lui. Là Tullus lui demande tout haut, *quelles forces & quelle armée il avoit pour les défendre.* Pompée eſt long-tems à répondre, & ne répond que d'un ton mal aſſûré ; *qu'il avoit toutes prêtes les deux légions que Céſar lui avoit renvoyées, & que des troupes qu'il avoit enrôlées depuis peu, il pourroit en aſſembler très-promptement juſqu'à trente*

mille

mille hommes. Sur cela Tullus ſe mit à crier, *Pompée, vous nous avez trompés*, & conſeilla ſur l'heure que ſans différer on envoyât des ambaſſadeurs à Céſar. Un certain Favonius, qui n'étoit pas d'ailleurs un méchant homme, mais qui, par une opiniâtreté obſtinée & par une bruſquerie inſolente & brutale, croyoit imiter la franchiſe & la liberté de Caton, dit à Pompée, *qu'il frappât donc la terre du pied pour en faire ſortir les légions qu'il leur avoit promiſes.*

Pompée ſupporta fort doucement cette raillerie très-importune; & Caton l'ayant fait reſſouvenir de tout ce qu'il lui avoit prédit de Céſar dès le commencement, il lui répondit : *Dans tout ce que vous m'en avez prédit, vous avez deviné plus véritablement & en plus grand prophete; & dans tout ce que j'ai fait, j'ai agi plus gracieuſement & plus en homme de bien.* En même tems Caton propoſa de nommer Pompée général, avec une autorité ſouveraine; ajoutant, *que ceux qui ont fait les plus grands maux ſont ceux qui ſavent auſſi le mieux y apporter les remedes.* Et tout auſſi-tôt il partit pour la Sicile dont le gouvernement lui étoit échu par le ſort, & tous les autres magiſtrats allerent de même aux gouvernemens qui leur étoient tombés en partage.

L'Italie étant donc ainſi preſque toute ſoulevée, on ne ſavoit quel parti prendre, ni à quoi ſe déterminer. Ceux qui étoient dehors, prenant la fuite, accouroient de tous côtés à Rome; & ceux qui étoient à Rome en ſortoient & l'abandonnoient, voyant que, dans une ſi furieuſe tempête & dans un ſi grand effroi, tout ce qui auroit pu rendre quelque ſervice y étoit foible; & au contraire tout ce qui pouvoit nuire & qu'on avoit le plus à craindre, y étoit fort & violent,

& difficile à réduire par ceux qui avoient le pouvoir de commander. Car il étoit impoſſible de calmer la frayeur qui s'étoit emparée de tous les eſprits, & on ne laiſſoit pas même à Pompée la liberté de ſe ſervir de ſon jugement pour remédier à un ſi grand deſordre; mais chacun, ſelon qu'il étoit agité de crainte, de triſteſſe ou de doute & d'incertitude, cherchoit à l'entraîner dans ſa même paſſion; de ſorte qu'il arrivoit ſouvent que dans le même jour il prenoit des réſolutions toutes contraires. D'ailleurs il n'avoit aucunes nouvelles certaines des ennemis; car les uns lui rapportoient une choſe, & les autres une autre toute oppoſée; & s'il refuſoit de les croire, ils ſe fâchoient tous également contre lui. Enfin après avoir déclaré qu'il ne voyoit dans la ville qu'un trouble & une confuſion ſans remede, après avoir ordonné aux ſénateurs de le ſuivre, & proteſté que tous ceux qui reſteroient dans Rome il les tiendroit pour partiſans de Céſar, il ſortit de la ville le ſoir ſur la brune. Les conſuls prirent auſſi la fuite ſans avoir fait les ſacrifices que l'on a accoutumé de faire avant que de partir pour quelque guerre que ce ſoit.

Dans cette affreuſe extrémité, Pompée ne laiſſoit pas de pouvoir ſe dire heureux & digne même d'envie, à cauſe de cette grande affection que tout le monde lui témoignoit; car bien que la plûpart blâmaſſent & déteſtaſſent cette guerre, il n'y en avoit pas un ſeul qui blâmât ni qui haît celui qui la conduiſoit; & ceux qui le ſuivoient pour l'amour de lui, ſans pouvoir ſe réſoudre à le quitter, étoient infiniment en plus grand nombre que ceux qui le ſuivoient pour l'amour de la liberté.

Peu de jours après Céſar arriva Rome; & s'étant

tant ſaiſi de la ville, il traita très-humainement tous ceux qui y étoient reſtés & calma leurs craintes. Mais Métellus, l'un des tribuns, ayant voulu l'empêcher de prendre de l'argent du tréſor public, il le menaça qu'il le tueroit ; & à cette terrible menace, il ajouta ce mot plus terrible encore, *qu'il lui étoit plus difficile de le dire que de le faire.* Ayant donc écarté Métellus par ce moyen & pris tout l'argent qui lui étoit néceſſaire, il ſe mit à pourſuivre Pompée, ſe hâtant de le chaſſer de l'Italie avant qu'il eût pu recevoir les forces qui lui venoient d'Eſpagne.

Mais Pompée, s'étant emparé de Brunduſe, & ayant ramaſſé quantité de galeres, fit embarquer ſur l'heure les conſuls & les envoya devant à Dyrrachium avec trente cohortes. En même tems il dépêcha en Syrie Scipion, ſon beau-pere, & ſon fils Cnéus, pour lui aſſembler des navires & des matelots. [a] Et après avoir bien bouché & barricadé toutes les portes, fait de lieu à autre des forts & des places d'armes, garni les murailles & les tours de ce qu'il avoit de plus léger & de plus diſpos dans ſes frondeurs & ſes gens de trait, & ordonné à tous les Brunduſiens de ſe tenir tranquillement dans leurs maiſons ſans en ſortir, [b] il creuſa devant toutes les rues

[a] *Et après avoir bien bouché & barricadé toutes les portes.*) Plutarque paſſe ici ſous ſilence tout ce qui ſe paſſa au ſiége de Brunduſe pendant neuf jours. Cela méritoit pourtant d'être rapporté comme Céſar l'écrit dans le premier livre de la guerre civile.

[b] *Il creuſa devant toutes les rues.*) Tout cet endroit eſt obſcur, & brouillé même dans le grec. Je l'ai éclairci par le texte même de Céſar, qui, dans ſe premier livre de la guerre civile, écrit : *Quo ſcilius impetum Cæſaris tardaret, ne ſub ipſa profectione milites oppidum irrumperent, portas obſtruit, vicos plateaſque*

rues de la ville de grandes traverſes qu'il remplit de pieux fort pointus, & qu'il couvrit de claies avec de la terre en les égalant par deſſus. Il ne réſerva que deux rues qui conduiſoient par dehors ſur le port, & il les palliſſada avec de groſſes pieces de bois fort pointues. Le troiſieme jour d'après, toutes ſes autres troupes [c] ſe trouverent embarquées ſans aucun trouble. Cela fait, il éleva tout d'un coup un ſignal à celles qui gardoient les murailles; elles accoururent à lui très-promptement, & les ayant recueillies dans ſes vaiſſeaux il traverſa la mer.

Céſar, voyant les murailles abandonnées, ſe douta d'abord que Pompée prenoit la fuite; c'eſt pourquoi faiſant promptement prendre les armes à ſes gens pour l'en empêcher, il eſcalada la ville, & peu s'en fallut qu'il ne tombât dans les piéges

que inædificat, foſſas tranſverſas viis præducit, atque ibi ſudes ſtipiteſque præacutos defigit, hæc levibus cratibus terraque inæquat. Additus autem atque itinera duo, quæ extra murum ad portum ferebant, maximis defixis trabibus, atque eis præacutis præſepit. « Pour retarder plus » facilement les efforts de » Céſar, & pour empêcher » que ſur le moment de ſa » retraite ſes ſoldats ne for- » cent la place, il ferme & » barricade les portes, fait » de lieu à autre des forts & » des places d'armes, creuſe » à la tête de toutes les rues » de grandes traverſes, qu'il » remplit de pieux fort poin- » tus, & qu'il couvre de » claies avec de la terre, en » les égalant par-deſſus. Il » ne ſe réſerva que deux por- » tes & deux rues qui con- » duiſoient au port, & il les » paliſſada avec de groſſes » pieces de bois fort poin- » tues ». On voit par-là que Pompée paliſſada les deux rues qu'il s'étoit réſervées. Et la raiſon le vouloit, afin qu'en cas d'attaque il pût faire ſa retraite avec plus de ſûreté.

[c] *Se trouverent embarquées ſans aucun trouble.*) Ils s'embarquerent ſur les mêmes vaiſſeaux qui avoient mené les conſuls à Dyrrachium, & que les conſuls avoient renvoyés.

[d] *Et*

piéges qu'on lui avoit tendus, en s'enferrant lui-même dans les pieux de ces traverſes; mais en ayant été averti aſſez tôt par les habitans, il n'eut garde de paſſer au-travers de la ville; & prenant un grand détour, il arriva au port où il trouva que toute la flotte étoit partie, excepté deux navires chargés de quelques ſoldats, qui, ayant échoué contre la digue qu'il avoit faite, furent pris par des chaloupes qu'il envoya.

La plûpart des gens comptent cet embarquement de Pompée parmi les meilleures ruſes de guerre dont il ſe ſoit jamais ſervi. Mais Céſar s'étonna comment, ayant une ville très-forte, & attendant l'armée qui lui venoit d'Eſpagne, & étant encore maître de la mer, il abandonnoit & livroit toute l'Italie; [d] & Ciceron même lui fait un grand reproche de ce qu'il aima mieux imiter

[d] *Et Cicéron même lui fait un grand reproche de ce qu'il aima mieux imiter la conduite de Thémiſtocle, que celle de Périclès.*) Le paſſage de Cicéron, que Plutarque a ici en vûe, eſt dans la lettre xj. du vij. livre à Atticus. Je l'ai rapporté ailleurs. Pompée y eſt fort blâmé d'avoir abandonné Brunduſe. Thémiſtocle avoit autrefois abandonné Athenes, & l'avoit confiée à ſes vaiſſeaux; mais cet exemple de Thémiſtocle ne fait rien pour Pompée, car Thémiſtocle ne pouvoit pas combattre ſeul par terre contre tant de milliers de Barbares, & le ſeul parti qu'il avoit à prendre, c'étoit de s'embarquer. Cette action de Pompée eſt de plus condamnée par l'exemple de Périclès, qui cinquante ans après, les Lacédémoniens & leurs alliés étant entrés en armes dans l'Attique, & s'étant avancés juſqu'aux portes d'Athenes, bien loin de ſortir de ſa ville, prit le parti de s'y défendre, & la ſituation de Pompée alors étoit plus ſemblable à celle de Périclès qu'à celle de Thémiſtocle. Elle eſt encore condamnée par l'exemple des Romains, qui, les Gaulois s'étant rendu maîtres de la ville, ſe retirerent dans le capitole, & s'y défendirent courageuſement. Voilà ce que Pompée devoit imiter.

[e] *Car*

ter la conduite de Thémiſtocle, que celle de Périclès, vû que les affaires qu'il avoit reſſembloient plûtôt à celles de ce dernier qu'à celles de l'autre. D'un autre côté, Céſar lui-même fit bien voir par des effets qu'il craignoit la longueur du tems. [e] Car ayant pris Numérius, ami de Pompée, il l'envoya à Brunduſe avec ordre de déclarer de ſa part à Pompée qu'il ne demandoit pas mieux que d'en venir à un accommodement, à des conditions juſtes & raiſonnables. Mais Numérius, au lieu de revenir, fit voile avec Pompée.

Céſar, s'étant donc ainſi rendu maître de toute l'Italie en ſoixante jours, ſans verſer une goutte de ſang, vouloit d'abord pourſuivre Pompée, mais il n'avoit pas des vaiſſeaux tout prêts; car Pompée les avoit tous pris pour lui en ôter les moyens. Renonçant donc à ce deſſein, il tire en diligence vers l'Eſpagne pour tâcher de gagner l'armée qui y étoit.

Pendant ce tems-là Pompée aſſemble de grandes forces tant de terre que de mer Il avoit une flotte invincible; car elle étoit compoſée de cinq cent vaiſſeaux de guerre & d'un plus grand nombre encore de flûtes légeres & de brigantins. Dans ſon armée de terre [f] il avoit une cavalerie qui

[e] *Car ayant pris Numérius ami de Pompée.*) C'eſt celui que Céſar appellé CN. Magius, qui étoit *præfectus fabrûm CN. Pompeii.* Xylander a cru qu'il pouvoit s'appeller *Numerius Magius*, & que le ſurnom Numérius étant écrit par une ſeule N. ceux qui n'avoient pas entendu ce que cette lettre ſignifioit, avoient écrit CN. c'eſt-à-dire *Cnéus.*

[f] *Il avoit une cavalerie, qui étoit la fleur des chevaliers de Rome & de toute l'Italie, au nombre de ſept mille.*) Mais Céſar dit lui-même que cette cavalerie d'élite étoit preſque toute compoſée d'é-

qui étoit la fleur des chevaliers de Rome & de toute l'Italie, au nombre de ſept mille, tous des plus nobles maiſons, de la premiere richeſſe & du courage le plus élevé, & une infanterie nombreuſe, mais ramaſſée de tous côtés, & qui demandoit beaucoup de ſoin pour être aguerrie & diſciplinée. Auſſi l'exerça-t-il continuellement pendant le ſéjour qu'il fit à Béroé où il ne demeuroit pas lui-même oiſif, mais faiſoit les mêmes exercices que ſes ſoldats, comme s'il avoit été à la fleur de ſon âge; ce qui ne contribuoit pas peu à raſſûrer & à encourager les troupes de voir le grand Pompée à l'âge de cinquante-huit ans [g] s'exercer encore à pied tout armé, monter enſuite à cheval, tirer l'épée facilement en courant à toute bride & la remettre avec la même aiſance dans le fourreau, & lancer le javelot, non-ſeulement avec plus d'adreſſe & plus de juſteſſe que les autres, mais avec plus de force, en le pouſſant à une diſtance dont les plus jeunes & les plus vigoureux pouvoient à peine approcher.

Il avoit avec lui pluſieurs rois & pluſieurs grands ſeigneurs du pays qui venoient lui faire leurs ſoumiſſions, & un ſi grand nombre de capitaines Romains qui avoient commandé des armées, qu'il en auroit pu faire un ſénat complet. [h] Labiénus, l'intime ami de Céſar, & qui l'avoit accom-

d'étrangers. Il y en avoit, dit-il, ſix cent de la Galatie, cinq cent de la Cappadoce, autant de la Thrace, deux cent de la Macédoine, cinq cent Gaulois ou Germains, huit cent qu'il avoit levés dans ſes terres, ou qui étoient de ſa ſuite, & ainſi des autres dont il nomme les pays.

[g] L'an de Rome 705. Pompée entroit dans ſa cinquante-huitieme année.

[h] *Labiénus, l'intime ami de Céſar, & qui l'avoit accompagné*

accompagné dans toutes ſes guerres des Gaules, alla ſe rendre à lui. Brutus même, le fils de celui qui avoit été tué par Géminius dans une petite bourgade près du Po, homme d'un grand courage, & qui jamais auparavant n'avoit daigné parler à Pompée, ni le ſaluer, le regardant comme le meurtrier de ſon pere, alla auſſi ſe ſoumettre à lui, comme à celui qui combattoit pour la liberté de Rome. Et Ciceron, quoiqu'il eût écrit tout autrement & donné des conſeils tout contraires, eut honte de ne pas être du nombre de ceux qui s'expoſoient généreuſement pour la patrie. Tidius Sextius, quoique dans une extrême vieilleſſe & boiteux d'une jambe, alla auſſi le trouver juſques dans la Macédoine. Tous ceux de la cour de Pompée le voyant arriver, ſe mirent à rire & à ſe mocquer; mais Pompée ſe levant de ſa place courut au-devant de lui, prenant pour une grande marque de la juſtice de ſa cauſe, que des gens d'un âge ſi avancé fiſſent plus que leurs forces ne pouvoient permettre, & préféraſſent d'être en danger avec lui, à être en ſûreté avec les autres.

Mais après que, dans un grand conſeil qui fut tenu ou eut arrêté ſur la propoſition de Caton, qu'on

compahné dans toutes ſes guerres des Gaules, alla ſe rendre à lui. Il paroît fort étonnant, dit Dion, que Labiénus eût pu quitter le parti de Céſar qui l'avoit comblé d'honneurs, & qui lui avoit donné le commandement de toutes les troupes qu'il avoit au-delà des Alpes pendant qu'il étoit à Rome. Et il en donne la raiſon. *Labiénus*, dit-il, *ſe voyant comblé d'honneurs & de richeſſes, s'oublia juſqu'à prendre des airs qui ne lui convenoient point. Céſar voyant qu'il vouloit s'égaler à lui, le traita plus froidement, ce que Labiénus ne put ſupporter, & alla ſe rendre à Pompée.*

qu'on n'ôteroit la vie à aucun citoyen Romain que dans le combat, & qu'on ne ſaccageroit ni ne pilleroit aucune ville ſoumiſe à l'empire, le parti de Pompée fut encore plus aimé & plus ſuivi. Car ceux qui ne ſe mêloient en aucune façon de cette guerre à cauſe de leur grand éloignement, ou qui n'y entroient point à cauſe de leur foibleſſe qui empêchoit de les rechercher, s'y intéreſſoient par leurs ſouhaits & combattoient par leurs diſcours pour la juſtice, perſuadés que celui qui ne ſouhaitoit pas que Pompée demeurât vainqueur, étoit ennemi des dieux & des hommes.

Ce n'eſt pas que Céſar ne ſe montrât très-doux & très-gracieux dans ſa victoire, car en Eſpagne ayant défait l'armée de Pompée & l'ayant tout priſe, il renvoya les capitaines & retint les ſoldats dans ſes troupes. Enſuite, ayant repaſſé les Alpes & traverſé toute l'Italie, il arriva à Brunduſe vers le ſolſtice d'hiver; & s'étant embarqué peu de jours après, [i] il alla prendre terre près d'Oricum parmi des bancs de ſable & des rochers, [k] d'où il dépêcha Vibullius Rufus, ami particulier

[i] *Il alla prendre terre près d'Oricum parmi des bancs de ſable & des rochers.*] C'eſt ainſi qu'il faut traduire cet endroit; car il eſt faux que Céſar eût pris terre à Oricum, puiſque ce poſte étoit occupé par une eſcadre de la flotte de Pompée. Il n'entra à Oricum que le ſoir, Torquatus, qui y commandoit pour Pompée, ayant obligé la garniſon à lui ouvrir les portes. Céſ. liv. iij.

[k] *D'où il dépêcha Vibullius Rufus.*) Il y a dans le texte, *d'où il dépêcha Vibius*, mais c'eſt une faute, il faut lire comme j'ai corrigé, *Vibullius*. C'eſt L. Vibullius Rufus. Voici comme en parle Céſar, liv. iij. *Nous avons dit que Vibullius Rufus, l'un des intendans des machines de Pompée, fut pris deux fois par Céſar, l'une à Corfinium, & l'autre en Eſpagne, & qu'il l'avoit déja renvoyé*

lier de Pompée, & l'un des intendans de ſes machines, qu'il avoit pris pour la ſeconde fois priſonnier en Eſpagne & qu'il menoit avec lui. Il le chargea d'aller trouver Pompée & de lui propoſer de ſa part qu'ils ſe trouvaſſent tous deux enſemble ; qu'ils convinſſent de congédier tous deux leurs armées en trois jours ; & qu'étant devenus amis & ayant confirmé leur amitié par les ſermens accoutumés, ils s'en retournaſſent en Italie.

[1] Pompée prit encore ces offres pour de nouvelles embûches qu'on lui dreſſoit, & deſcendit promptement vers la mer où il ſe ſaiſit de tous les poſtes & de tous les lieux forts d'aſſiete, & propres à loger une armée de terre, de tous les ports & de toutes les rades commodes pour les vaiſſeaux ; de ſorte que tous les vents étoient bons pour porter à Pompée des vivres, des troupes & de l'argent. Céſar au contraire étoit réduit ſi à l'étroit & par terre & par mer, qu'il étoit forcé de chercher à combattre : pour cet effet il attaquoit tous les jours Pompée dans ſes retranchemens, & le défioit de ſortir en pleine campagne.

Ces ſortes d'attaques & d'eſcarmouches lui réuſſiſ-

renvoyé une fois. Céſar crut donc qu'à cauſe de cette faveur il ſeroit très-propre à porter quelque parole d'accommodement, d'autant plus même qu'il avoit beaucoup de crédit auprès de ſon maître. Il le dépêche donc avec charge de lui dire de ſa part, &c.

[1] *Pompée prit encore ces offres pour de nouvelles embûches.*) Plutarque ne dit pas où Vibullius trouva Pompée. Et c'eſt ce que Céſar n'a pas oublié : car il dit qu'il le trouva dans la Candavie, comme il venoit de la Macédoine, pour mettre ſes troupes en quartier d'hiver à Dyrrachium & à Apollonie.

réuſſiſſoient ordinairement ; mais une fois il faillit à perdre toute ſon armée. Car Pompée combattit avec tant de courage & d'opiniâtreté, qu'il fit enfin tourner le dos à ſes troupes, après lui avoir tué deux mille hommes ſur la place ; & il l'auroit entierement défait s'il avoit pu, ou plûtôt s'il avoit oſé le pourſuivre & entrer dans ſon camp pêle-mêle avec les fuyards. Auſſi Céſar dit le ſoir à ſes amis : *Aujourd'hui nos ennemis remportoient une victoire complette, s'ils avoient eu un chef qui eût sû vaincre.*

Ce ſuccès enfla tellement le courage des troupes de Pompée, qu'elles ſe hâtoient d'en venir à une derniere déciſion par une bataille. Pompée écrivit même aux rois, aux capitaines & aux villes de ſon parti, comme s'il avoit déja tout vaincu ; mais en lui-même il redoutoit extrêmement l'iſſue de ce combat, perſuadé qu'il devoit plûtôt miner & ruiner, par la longueur du tems, par la diſette & par les fatigues, des hommes invincibles dans les armes, & accoutumés de longue main à vaincre toujours quand ils combattoient enſemble ; mais qui, à cauſe de leur vieilleſſe, ne pouvoit plus fournir à toutes les autres pénibles fonctions de la guerre, comme à faire de longues & fréquentes traites, à décamper tous les jours, à creuſer des tranchées & à bâtir des forts, & qui, pour mettre fin à tous ces travaux, ne demandoient qu'à en venir à une bataille. Avec toutes ces raiſons, Pompée ne laiſſa pas d'avoir d'abord beaucoup de peine à perſuader à ſes gens d'attendre, & de ſe tenir en repos. Il en vint pourtant à bout.

Mais après que Céſar, réduit par cet échec à une extrême diſette de vivres, eut levé ſon

camp

camp pour gagner la Theſſalie au-travers du pays des Athamanes [m], il n'y eut plus moyen de contenir la fierté & l'inſolence de ces ſoldats qui, croyant que Céſar prenoit la fuite, vouloient, les uns, qu'on le pourſuivît ſur l'heure, & les autres qu'on repaſsât en Italie ſans différer. Il y en eut même qui envoyerent devant de leurs amis ou de leurs domeſtiques à Rome, pour leur retenir des maiſons près de la place, comme devant briguer les premieres charges, dès qu'ils y ſeroient arrivés. Pluſieurs autres s'embarquerent d'eux-mêmes ſur le champ pour aller porter à Cornélie, que Pompée avoit fait retirer dans l'iſle de Leſbos, l'agréable nouvelle que la guerre étoit entierement finie.

Pompée ayant aſſemblé le conſeil pour décider du parti qu'on avoit à prendre, Afranius, qui parla le premier, fut d'avis qu'on devoit gagner promptement l'Italie, puiſqu'elle étoit le plus grand prix qu'on s'étoit propoſé dans cette guerre; & que ceux qui en ſeroient maîtres auroient à leur dévotion la Sicile, la Sardaigne, la Corſe, l'Eſpagne & la Gaule entiere. Et ce qui touchoit encore plus Pompée que tout le reſte, il ajouta que, puiſque ſa patrie lui tendoit les mains de ſi près, il n'étoit ni beau, ni honnête de l'abandonner aux indignités & aux outrages qu'elle ſouffroit, & de la laiſſer ainſi livrée à la triſte ſervitude où l'avoient réduite les eſclaves & les flatteurs des tyrans. Mais Pompée trouvoit qu'il n'étoit ni honorable pour ſa réputation de fuir Céſar pour la ſeconde fois & de s'en voir pourſuivi, lorſque la Fortune le mettoit en état de le pourſuivre lui-même, ni pieux ni

[m] Entre l'Epire & la Theſſalie.

ni juſte d'abandonner ſon beau-pere Scipion ; & tant de perſonnages conſulaires qui étoient dans la Grece & dans la Theſſalie, & qui ne manqueroient pas de tomber d'abord au pouvoir de Céſar, avec tous leurs tréſors & toutes les troupes qu'ils commandoient, qui étoient très-conſidérables. Il trouvoit d'ailleurs que c'étoit le mieux ſervir Rome & avoir d'elle le plus grand ſoin, que de combattre pour elle le plus loin qu'il étoit poſſible, afin que, ſans avoir aucune part aux maux de la guerre & ſans en entendre même le bruit, elle attendit tranquillement le vainqueur.

Cet avis ayant paſſé, il ſe mit aux trouſſes de Céſar dans la réſolution de n'en point venir à une bataille, mais de l'aſſiéger par-tout & de le ruiner par la diſette, en étant toujours ſur lui. Car, outre qu'il étoit perſuadé que c'étoit-là le meilleur parti, il lui étoit revenu quelque diſcours qui avoit été tenu parmi les chevaliers, *qu'après qu'ils ſe ſeroient défaits de Céſar, il falloit auſſi très-promptement ſe défaire de lui.* Et l'on prétend que cela fut cauſe que dans cette guerre Pompée ne ſe ſervit jamais de Caton en aucune choſe de conſéquence ; & qu'en marchant contre Céſar il le laiſſa ſur la côte pour avoir ſoin des bagages, dans la crainte que, dès que Céſar ſeroit ruiné & détruit, il le contraindroit auſſi lui-même de quitter ſa charge & toute ſon autorité.

Ainſi Pompée n'eut pas plûtôt commencé à ſe mettre aux trouſſes des ennemis, que l'on commença à crier contre lui & à l'accuſer de faire la guerre non à Céſar, mais au ſénat & à ſa patrie, afin de commander toujours ſeul, & de ne ceſſer jamais d'avoir autour de lui pour

ſes gardes & ſes ſatellites ceux qui ſe croyoient dignes de commander à tout l'univers. Auſſi [a] Domitius Ænobarbus, en l'appellant toujours *Agamemnon & roi des rois*, lui attiroit la haine & l'envie de tout le monde. Et Favonius ne le piquoit pas moins par ſes plaiſanteries, que les autres par leur trop grande liberté; car il alloit criant : *Mes amis, ne vous attendez pas pour cette année d'aller manger des figues de Tuſculum.* [b] Et Lucius Afranius, celui qui avoit perdu l'armée d'Eſpagne & qui étoit accuſé de trahiſon, voyant alors Pompée éviter le combat, dit, *qu'il étoit fort ſurpris comment ceux qui l'accuſoient n'avoient pas le courage de s'avancer & de combattre celui qu'ils appelloient marchand & trafiqueur de provinces & d'armées.*

Par ces diſcours & autres ſemblables ils forcerent enfin Pompée qui étoit jaloux de ſa réputation juſqu'à la petiteſſe, & à qui une mauvaiſe honte ôtoit la force de réſiſter à ſes amis; ils le forcerent, dis-je, à ſuivre leurs eſpérances & leurs mouvemens, & à renoncer aux réflexions & aux raiſonnemens les plus ſages; ce qui n'auroit pas été pardonnable même à un ſimple pilote de vaiſſeau, bien loin de l'être à un capitaine général de tant de nations & de tant d'armées ſi nombreuſes. Et lui qui même avoit accou-

[a] *Domitius Ænobarbus en l'appellant toujours Agamemnon & roi des rois.*) Comme nous voyons dans l'Iliade qu'Agamemnon eſt appellé *roi des rois*, parce qu'il étoit le général de tous les princes qui le ſuivirent au ſiege de Troie.

[b] *Et Lucius Afranius, celui qui avoit perdu l'armée d'Eſpagne, & qui étoit accuſé de trahiſon.*) *Actius Rufus accuſa même Afranius de trahiſon pour la perte de l'armée d'Eſpagne.* C'eſt ainſi qu'en parle Céſar, liv. iij.

accoutumé de louer les médecins qui n'accordoient rien aux appétits deſordonnés de leurs malades, il ſe laiſſa aller à complaire à la partie la plus mal-ſaine de ſon armée, de peur de leur paroître trop fâcheux & trop rude, où il s'agiſſoit de leur vie & de leur ſalut. Car comment pourroit-on croire bien ſains ces hommes dont les uns, en ſe promenant dans leur camp, briguoient déja les conſulats & les prétures; [p] & les autres, comme Spinther, Domitius & Scipion s'entre-battoient déja & faiſoient des menées & des cabales pour la charge de ſouverain pontife dont Céſar étoit revêtu, & cela comme s'ils n'avoient eu à combattre qu'un Tigrane roi d'Arménie, ou qu'un roi des Nabatéens [q], & qu'ils n'euſſent pas eu affaire à Céſar & à ſon armée, qui avoit forcé mille villes, dompté trois cent nations, gagné contre les Germains & les Gau-

[p] *Et les autres, comme Spinther, Domitius & Scipion, s'entrebattoient déja.*) Céſar a mis cette folie des officiers de Pompée dans tout ſon jour, liv. iij. Ils diſputoient déja des récompenſes & des ſacerdoces. Déja les uns déſignoient les conſuls pour les années ſuivantes, les autres demandoient la confiſcation de ceux qui ſuivoient le parti de Céſar. Et il y eut une grande conteſtation en plein conſeil, ſi l'on auroit égard à Hirtius dans la prochaine élection des préteurs, ſur ce qu'il étoit abſent; Pompée l'ayant dépêché vers les Parthes, les amis & les parens d'Hirtius s'empreſſant auprès de Pompée pour le porter à tenir la parole qu'il avoit donnée à Hirtius, & à ne pas donner lieu de croire qu'il avoit été abuſé par ſes promeſſes. Déja Domitius, Lentulus, & Scipion en étoient ſouvent venus aux groſſes paroles pour la charge de ſouverain pontife. Lentulus la prétendoit par le privilege de ſon âge, Domitius par ſon crédit & par ſa dignité, & Scipion par l'alliance de Pompée qui étoit ſon gendre.

[q] Nabatéens, peuples de l'Arabie.

[r] C'eſt-

Gaulois des batailles ſans nombre, fait un million de priſonniers & taillé en pieces un million d'hommes en bataille rangée. Malgré tout cela, criant toujours après lui & lui rompant continuellement la tête, ils ne furent pas plûtôt deſcendus dans la plaine de Pharſale, qu'ils l'obligerent à tenir un conſeil dans lequel Labiénus, qui commandoit la cavalerie, ſe levant le premier, jura, *qu'il ne ſe retireroit du combat qu'après avoir mis les ennemis en fuite.* Tous les autres firent après lui le même ſerment.

La nuit ſuivante Pompée fit ce ſonge : Il lui ſembla, *que, comme il entroit dans le théâtre, tout le peuple le reçut avec de grands battemens de mains, & que lui il ſe mit à orner de quantité de riches dépouilles la chapelle de Vénus appellée* [r] *Nicéphore.* [s] Cette viſion le raſsûroit bien d'un côté, mais elle le troubloit auſſi de l'autre ; car il craignoit que Céſar rapportant ſon origine à Vénus, ce ſonge ne ſignifiât que lui-même par ſes propres dépouilles, orneroit & releveroit la gloire & l'éclat du deſcendant de cette déeſſe. Il s'éleva même dans tout le camp certains tumultes & certains mouvemens qu'on appelle terreurs paniques, qui l'éveillerent en ſurſaut. Et comme on

[r] C'eſt-à-dire *la victorieuſe.*

[s] *Cette viſion le raſſuroit bien d'un côté, mais elle le troubloit auſſi de l'autre.*) Car quel plus heureux augure pour Pompée que d'orner de riches dépouilles la chapelle de Vénus victorieuſe ? N'étoit-ce pas un ſigne bien évident d'une grande victoire ? Voilà le bon côté ; mais voici le mauvais. Céſar deſcendoit de Vénus. Ainſi il avoit à craindre que ces riches dépouilles ne fuſſent les ſiennes propres, dont il orneroit le temple de cette déeſſe. Cette réflexion eſt bien ingénieuſe. Mais de quel raffinement n'eſt pas capable la ſuperſtition ?

on posoit les gardes du matin, tout d'un-coup sur le camp de César qui étoit fort tranquille, & où on n'entendoit pas le moindre bruit, on vit une grande lumiere, à laquelle un grand flambeau s'étant allumé alla fondre sur le camp de Pompée. César lui-même rapporte qu'il le vit de ses propres yeux en allant visiter ses gardes. [s] Et dès le grand matin César se préparant à remuer son camp avant la pointe du jour, & ses soldats pliant déja leurs tentes & envoyant devant leurs valets & leurs bêtes de somme, il arriva des coureurs qui rapporterent que dans le camp des ennemis on voyoit des armes que l'on portoit de tous côtés, & qu'on y entendoit un bruit & un desordre comme de gens qui se préparent au combat. Après ceux-là il en arriva encore d'autres qui asſûrerent que les premieres troupes de Pompée étoient déjà en bataille.

A cette nouvelle César s'écrie : *Voici le jour si desiré où nous combattrons non contre la faim & la nécessité, mais contre des hommes.* En même tems il

[s] *Et dès le grand matin César se préparant à remuer son camp avant la pointe du jour.*) Cet endroit ne seroit pas intelligible, si on n'avoit devant les yeux celui de César qui sert à l'expliquer. Pompée se contentoit de ranger ses troupes au pied de la montagne, pour voir si César auroit la hardiesse de l'attaquer dans son fort avec tant de desavantage. Mais César voyant qu'en aucune maniere il ne pouvoit attirer Pompée au combat, jugea qu'il lui seroit plus avantageux de changer de méthode, de remuer son camp, & de faire tous les jours des marches. Car en changeant ainsi de poste, il feroit mieux subsister son armée, il fatigueroit celle de son ennemi, & par-là même il pourroit se présenter quelque occasion favorable pour le combattre. Cette résolution prise, le signal du départ donné, & les tentes déja pliées, on rapporte à César que Pompée étoit sorti de ses retranchemens, &c.

il donne ordre qu'on expoſe devant ſa tente la cotte d'armes de pourpre qui eſt le ſignal de la bataille parmi les Romains. Les ſoldats ne l'ont pas plûtôt apperçue, que, laiſſant là leurs tentes, ils courent aux armes avec de grands cris & une extrême allégreſſe. Et les officiers, menant leurs troupes dans les lieux qui leur étoient aſſignés, les rangerent en bataille & les placerent chacun dans leur rang ſans aucun trouble, auſſi tranquillement & avec autant d'ordre que ſi ce n'eût été qu'un ſimple chœur de tragédie.

" Pompée ſe mit à ſon aîle droite qui étoit oppo-

" *Pompée ſe mit à ſon aîle droite, qui étoit oppoſée à Antoine.*) Tout cet ordre de bataille, tel que Plutarque le détaille ici, eſt contraire à ce que Céſar dit lui-même dans ſon troiſieme livre. Céſar s'étant approché du camp de Pompée, vit que ſon armée étoit rangée de cette ſorte: Pompée étoit à l'aîle gauche avec les deux légions que Céſar lui avoit renvoyées au commencement de leur diſſenſion. Scipion étoit au milieu avec les légions de Syrie. La légion de Cilicie & les cohortes d'Eſpagne, qu'Afranius avoit ramenées, étoient à l'aîle droite. Cette aîle droite avoit le flanc couvert d'un ruiſſeau de difficile accès. C'eſt pourquoi Pompée avoit rejetté toute ſa cavalerie, les archers & les frondeurs à ſon aîle gauche. Cela faiſoit en tout quarante-cinq ou quarante-ſix mille hommes en cent dix cohortes, qui n'étoient pas complettes. L'armée de Céſar étoit dans cet ordre; il n'avoit que vingt-deux mille hommes. Il plaça la dixieme légion à l'aîle droite, ſelon la coûtume, & à la gauche il mit la neuvieme; mais comme elle étoit fort affoiblie par les combats de Dyrrachium, il lui donna pour renfort la huitieme. Le reſte rempliſſoit l'eſpace entre les deux aîles. Antoine commandoit la gauche, Sylla la droite, & Domitius le corps de bataille. Et pour lui il ſe plaça à la droite vis-à-vis de Pompée. Appien conte encore la choſe différemment. Eſt-il poſſible que la bataille de Pharſale qui décida du ſort du monde entier, ait été ſi différemment écrite? ou plûtôt eſt-il poſſible que ce que Céſar en dit lui-même, ait été ſi contredit?

opposée à Antoine qui commandoit l'aîle gauche de Césaar. Il donna le corps de bataille à son beau-pere Scipion qui devoit avoir en tête Lucius Albinus, & plaça Lucius Domitius à l'aîle gauche qui étoit fortifiée par toute la cavalerie ; car le flanc de la droite étant couvert par un ruisseau dont les bords étoient fort escarpés, presque tous les chevaliers Romains avoient pris poste à cette aîle gauche, comme devant forcer par-là Césaar & tailler en pieces la dixieme légion qui passoit pour la plus brave & la plus aguerrie, & à la tête de laquelle Césaar avoit accoutumé de combattre. Mais Césaar, voyant cette aîle gauche des ennemis défendue par une si nombreuse cavalerie, & craignant l'éclat de leurs armes qui étinceloient comme le feu, fit venir du corps de réserve six cohortes qu'il plaça derriere cette dixieme légion, leur ordonnant de ne bouger & de se tenir en repos afin qu'ils ne fussent pas apperçus des ennemis ; & que, quand leur cavalerie s'ébranleroit pour donner, alors ils s'avançassent aux premiers rangs, & qu'ils se gardassent bien sur-tout de lancer leurs javelots de loin, comme ont accoutumé de faire les troupes les plus braves pour en venir plûtôt aux coups de main, mais que les portant droit à la visiere, ils tâchassent de donner dans les yeux & dans le visage des ennemis ; *car*, dit-il, *ces beaux danseurs si mignons & si fleuris, pour conserver leur beauté, n'auront pas le courage de soutenir l'éclat du fer de ces javelots qu'on fera briller si près de leurs yeux.*

Pendant que Césaar donnoit ses ordres, Pompée

dit ? Il me semble qu'il mérite plus d'en être cru que les autres.

* Césaar

pée à cheval conſidéroit l'ordonnance des deux batailles ; & voyant que les ennemis attendoient de pied ferme & ſans faire aucun mouvement, le ſignal de charger, & que la plus grande partie de ſes gens au contraire, au lieu de garder leurs rangs ſans impatience, branloient & s'agitoient, flottant çà & là dans un grand deſordre faute d'expérience de l'art de la guerre, il craignit qu'ils ne ſe rompiſſent dès le commencement du combat. C'eſt pourquoi il envoya ordre aux premiers rangs qu'ils demeuraſſent fermes dans leur poſte, & que bien ſerrés & s'appuyant les uns les autres, ils ſoutinſſent le choc de l'ennemi. * Céſar blâme fort cet ordre ; car par-là il

* *Céſar blâme fort cet ordre.*) C'eſt dans le troiſieme livre de la guerre civile. Je vais traduire le paſſage entier tel qu'il eſt, car M. d'Ablancourt n'en a pris que le ſens, & encore fort imparfaitement ; & tout ce que dit un grand homme, comme Céſar, doit être conſervé à la lettre. *Il n'y avoit entre les deux armées qu'autant d'eſpace qu'il en falloit pour charger. Mais Pompée avoit ordonné à ſes troupes de ſoutenir le choc de l'ennemi ſans branler, & de laiſſer l'armée de Céſar s'étendre & rompre ſes rangs par la courſe ; & l'on dit que ce fut par le conſeil de Triarius, afin que la premiere impétuoſité & la force de ces troupes fuſſent émouſſées & affoiblies par cette courſe, & que leurs rangs ſe rompiſſent en s'étendant, & qu'eux, fermes dans leur poſte, les attaquaſſent après qu'ils ſeroient ainſi diſperſés. D'ailleurs il eſpéroit que leurs javelots porteroient plus de coup quand ils les attendroient dans leur poſte ; que s'ils alloient eux-mêmes au-devant, & qu'il arriveroit même que les ſoldats de Céſar épuiſés par cette double carriere qu'ils auroient franchie ſeuls, perdroient haleine, & arriveroient tout recrus. Ce qui me paroît avoir été fait par Pompée ſans aucune ſorte de raiſon ; car il y a dans notre ame une impétuoſité & une certaine ardeur naturelle qui s'enflamme par l'impatience du combat ; & les généraux, au lieu de la diminuer, doivent l'augmenter. Et ce n'eſt pas*

il ralentit la vigueur & la force que l'impétuoſité de la courſe donne aux coups ; & en éteignant le mouvement qui remplit le plus d'un certain enthouſiaſme ou d'une fureur martiale l'ame des combattans, lorſque de roideur ils vont choquer l'ennemi, & augmente le plus leur courage en l'allumant toujours davantage par la courſe & par les cris, il réfroidit & glaca, pour ainſi dire, ſes troupes.

Céſar avoit environ vingt-deux mille hommes, & Pompée en avoit un peu plus du double. Dès que le ſignal fut donné de part & d'autre & que les trompettes eurent ſonné, chacun ne penſa qu'à ſon affaire particuliere. Mais un petit nombre de Romains les plus gens de bien, & quelques Grecs des plus ſages, qui ſe trouvoient hors du péril, voyant approcher le terrible moment de cette affreuſe mêlée, conſidéroient à quelle extrémité l'avarice inſatiable & l'ambition deſordonnée de deux hommes avoient réduit l'empire Romain. Car c'étoient mêmes armes, même ordonnance de bataille, mêmes enſeignes, même nombreuſe élite de citoyens d'une ſeule & même ville, enfin une ſeule & même puiſſance qui alloit ſe tourner contre elle-même, montrant par ce grand exemple combien la nature humaine, quand elle s'abandonne à ſa paſſion, eſt aveugle & forcenée. Car s'ils euſſent voulu ſe contenter de commander en repos & de jouir tranquillement de leurs grands exploits, la plus grande & la meilleure partie du monde

pas en vain que de toute ancienneté nos ancêtres ont fait ſonner les trompettes & jetter de grands cris avant le combat, perſuadés que par toutes ces choſes leurs troupes étoient animées, & les ennemis étonnés.

monde entier, & par terre & par mer, leur étoit ſoumiſe. Ou, s'ils euſſent voulu accorder quelque choſe à cet ardent deſir de trophées & de triomphes, & étancher leur ſoif de guerre & de batailles, ils avoient encore à dompter les Parthes & les Germains, la Scythie entiere leur offroit ſes vaſtes ſolitudes, & l'Inde tous ſes tréſors. Encore auroient-ils eu un prétexte honnête & plauſible pour couvrir leur inſatiable cupidité, le deſſein de polir & de civiliſer ces nations barbares. Car quelle cavalerie des Scythes, quels arcs des Parthes, quelles richeſſes des Indiens auroient pu réſiſter à ſoixante-dix mille Romains qui ſeroient entrés dans leur pays, & ſous la conduite de deux généraux comme Céſar & Pompée dont ces nations étrangeres avoient connu le nom avant que d'avoir même entendu parler de celui des Romains, ſi loin ces deux grands capitaines avoient porté leurs armes victorieuſes, & tant ils avoient dompté de différens peuples ſauvages, farouches & brutaux? Et alors ils étoient en bataille l'un contre l'autre, tout prêts à ſe charger, ſans avoir pitié au moins de

9 *Le deſſein de polir & de civiliſer ces nations barbares.*) Voilà un plaiſant motif pour aller porter la guerre juſqu'aux bouts du monde. Plutarque étoit dans ce principe, que la guerre pouvoit être entrepriſe à cette fin, & c'eſt même là le but qu'il donne à Alexandre: car dans ſon *traité de la fortune de ce prince*, il le repréſente comme un philoſophe, ou plûtôt comme un miſſionnaire qui parcourt toute la terre pour enſeigner aux nations les plus barbares à adorer les dieux de la Grece, & pour les polir & les civiliſer en les retirant de leur vie ſauvage & brutale. Par le même principe, on pourroit excuſer les barbaries, à jamais exécrables, commiſes contre les Mexiquains, & prêter des couleurs favorables à la cruauté des convertiſſeurs.

de leur propre gloire dont ils étoient ſi jaloux qu'ils immoloient leur patrie, & qu'ils alloient pourtant flétrir en perdant l'un ou l'autre le titre d'invincible qu'ils avoient conſervé juſqu'à ce jour. Car l'alliance qu'ils avoient contractée, les attraits de Julie & ces noces avoient été plûtôt des gages ſuſpects & des arrhes trompeuſes d'une ſociété contractée pour leur utilité particuliere, que le nœud d'une véritable amitié.

Quand donc la plaine de Pharſale fut toute couverte d'armes, d'hommes & de chevaux, & que de part & d'autre on eut ſonné la charge, le premier qui s'avança de l'armée de Céſar pour fondre ſur l'ennemi, ce fut Caïus Craſſianus qui [z] à la tête de ſix-vingt hommes voulut tenir la grande promeſſe qu'il avoit faite le jour même à ſon général. Car Céſar l'ayant rencontré le premier le matin en ſortant de ſon camp, & l'ayant arrêté & ſalué par ſon nom, il lui avoit demandé ce qu'il penſoit de la bataille, & il lui avoit répondu en lui tendant la main: *Vous la gagnerez glorieuſement, Céſar, & aujourd'hui vous me louerez ou mort ou vif.* Se ſouvenant donc de cette grande parole, il s'élança le premier, entraina avec lui pluſieurs ſoldats de la premiere compagnie, & ſe jetta tête baiſſée au milieu des ennemis. On en vint bientot aux épées & aux coups de main avec grand meurtre; & comme Craſſianus pouſſoit toujours en avant, renverſant tout

[z] *A la tête de ſix vingt hommes.*) C'eſt le ſens de ce mot, ἀνδρῶν ἑκατὸν εἴκοσι λοχαγῶν. Car Craſtinus n'étoit pas leur capitaine; c'étoit un vétéran volontaire, qui avoit commandé la premiere compagnie de la dixieme légion; & alors ſix vingt ſoldats de ceux qu'il avoit commandés autrefois, ſe joignirent volontairement à lui.

tout ce qui oſoit lui faire tête, un ſoldat de Pompée, l'attendant de pied ferme, lui porta un ſi grand coup d'épée dans la bouche, qu'il le perça d'outre en outre & que la pointe ſortit derriere la nuque du cou. Craſſianus étant tombé mort, le combat ſe ſoutint en cet endroit avec un égal avantage.

Pompée ne mena pas à la charge ſon aile droite aſſez promptement, mais jettant la vue de côté & d'autre, il attendoit ce que feroit ſa cavalerie, ce qui lui fit perdre un tems très-précieux. Déia cette cavalerie avoit étendu ſes eſcadrons pour envelopper Céſar & pour repouſſer juſques dans ſon bataillon la cavalerie ennemie qui étoit en petit nombre, lorſque Céſar levant le ſignal qu'il avoit promis, tout-d'un-coup ſa cavalerie s'entr'ouvrit, & les ſix cohortes, qu'il avoit placées derriere ſa dixieme légion, qui faiſoit trois mille hommes, s'ébranlerent pour aller au-devant de la cavalerie de Pompée & pour l'empêcher de les tourner; & l'ayant jointe très bruſquement, ils dreſſerent la pointe de leurs javelots, ſelon l'ordre qui leur avoit été donné, & viſerent droit au viſage. Cette jeune cavalerie, qui étoit novice à toutes ſortes de combats & encore moins faite à cette ſorte d'eſcrime à laquelle elle ne s'attendoit point, n'eut le courage ni de parer ni de ſoutenir les coups qu'on lui portoit ainſi aux yeux, mais détournant la tête ou ſe couvrant le viſage avec les mains, elle plia d'abord & prit honteuſement la fuite. Les gens de Céſar, lui voyant tourner le dos, ne daignerent pas prendre la peine de la pourſuivre, mais ſe jetterent ſur l'infanterie de cette aile qui, dénuée de ſa cavalerie, pouvoit être aiſément enveloppée. Ces cohortes la prennent

nent donc par les flancs pendant que la dixieme légion la choquoit de front; elle ne fit pas une longue réſiſtance & ſe mit à fuir à vauderoute, voyant qu'au lieu d'envelopper les ennemis, comme elle l'avoit eſpéré, elle ſe trouvoit elle-même enveloppée.

Cette aile ainſi rompue, Pompée, voyant une grande pouſſiere s'élever, conjectura tout auſſitôt ce qui étoit arrivé à ſa cavalerie. Il ſeroit difficile de dire ce qui lui paſſa dans l'eſprit en ce moment. Tout-d'un-coup il reſſembla à un homme étonné qui a perdu le ſens; car, ſans ſe ſouvenir qu'il étoit le grand Pompée, il quitta la partie, ſe retira à petits pas dans ſon camp, [a] repréſentant parfaitement ce qu'Homere dit dans ce paſſage: *Mais dans ce moment, Jupiter du haut des cieux verſe la terreur dans le cœur d'Ajax. Il s'arrête tout étonné; & rejettant ſon bouclier ſur ſes épaules & regardant tout-autour de lui, il ſe retire à pas lents non en fuyant, mais en tournant ſouvent la tête.* Tel Pompée entra dans ſa tente & s'aſſit ſans dire une ſeule parole, juſqu'à ce que les ennemis qui pourſuivoient les fuyards, étant arrivés à ſes retranchemens, il s'écria, *Quoi juſques dans mon camp?* & ſans proférer une ſeule parole de plus, il ſe leva, prit une robe convenable à l'état préſent de ſa fortune & ſe déroba ſecrettement. Toutes ſes autres légions prirent auſſi la fuite, & l'on fit grand meurtre des valets & de ceux qui avoient été laiſſés pour la garde du

[a] *Repréſentant parfaitement ce qu'Homere dit dans ce paſſage.*) C'eſt un paſſage du onzieme livre de l'Iliade, où Homere parle noblement de la fuite d'Ajax devant Hector. Plutarque l'applique heureuſement à Pompée qui ſe retire devant Céſar, & par-là il ennoblit en quelque façon ſa fuite.

[b] Céſar

du camp. Car de troupes réglées, Pollion, qui ſe trouva à cette bataille & qui étoit du parti de Céſar, aſsûre qu'il n'y fut tué que ſix mille [b] hommes.

[c] Quand le camp eut été forcé, on vit la folie & la vanité des troupes de Pompée, [d] car il n'y avoit pas une ſeule tente qui ne fût couronnée de branches de myrthe, ornée de gazons & de lits de fleurs, & remplie de tables dreſſées & de buffets couverts de vaiſſelle d'argent. On y voyoit par-tout des urnes remplies de vin & tout l'appareil & toutes les marques de gens qui ont fait un ſacrifice, & qui ſongent bien plus à célébrer une fête & à ſe réjouir, qu'à s'armer & à ſe préparer à une bataille, tant ils étoient ſéduits & corrompus par leurs vaines eſpérances, & remplis d'une folle témérité en entreprenant cette guerre.

Quand Pompée fut un peu éloigné du camp, il laiſſa ſon cheval, n'ayant que peu de ſes gens auprès de lui; & comme il vit que perſonne ne le

[b] Céſar en met quinze mille, & vingt-quatre mille priſonniers.

[c] *Quand le camp eut été forcé.*) Car, après la bataille gagnée, Céſar, pour ne pas donner le tems à Pompée de ſe raſſûrer, alla attaquer ſes retranchemens, & fit donner un grand aſſaut. Les cohortes laiſſées pour la garde du camp, ſe défendirent courageuſement, mais enfin le camp fut forcé.

[d] *Car il n'y avoit pas une ſeule tente qui ne fût couronnée de branches de myrthe.*) Voici comme Céſar en parle. *Le camp ayant été forcé, on vit en entrant les tables dreſſées avec de magnifiques buffets de vaiſſelle d'argent, les tentes accommodées de gazons tout frais, & quelques unes, comme celle de Lentulus, couvertes de lierre, avec pluſieurs autres choſes, qui marquoient un peu trop de luxe & de molleſſe, & une trop grande aſſurance de la victoire.*

le pourſuivoit, il marcha tout doucement, plongé dans les penſées qui devoient occuper un perſonnage, accoutumé pendant trente-quatre ans à tout vaincre & à tout forcer, qui dans ſa vieilleſſe commençoit à éprouver ce que c'étoit que la défaite & que la fuite. Il faiſoit en lui-même ces réflexions, comment il a pu ſe faire qu'en une heure de tems il eût perdu toute la gloire qu'il avoit acquiſe & augmentée par tant de guerres & tant de batailles; & que dépouillé de cette grande puiſſance qui, ſi peu de momens auparavant, lui fourniſſoit tant de milliers d'hommes de pied, tant de milliers de chevaux, & ces nombreuſes flottes dont il étoit appuyé & fortifié, il fût devenu ſi petit, & qu'il marchât ainſi en ſi chetif équipage, que ſes ennemis mêmes qui le pourſuivoient ne pouvoient le reconnoître.

Il paſſa à Lariſſe ſans s'y arrêter; & étant arrivé à Tempé, brûlant de ſoif, il ſe jetta à terre ſur le viſage, but dans la riviere; & s'étant relevé, il traverſa la vallée & arriva ſur le rivage de la mer. Là il paſſa la nuit dans une miſerable cabane de pêcheur; à la pointe du jour il ſe jetta dans un bateau de riviere, & parmi ceux qui le ſuivoient, il choiſit ceux qui étoient de condition libre pour les mener avec lui, & renvoya les eſclaves, leur ordonnant d'aller hardiment trouver Céſar & de n'avoir aucune crainte.

Comme il côtoyoit le rivage, il apperçut à la rade un grand vaiſſeau de charge qui étoit prêt à faire voile, & dont le patron étoit un Romain qui n'avoit jamais eu de commerce avec lui, & qui ne le connoiſſoit que de vue. Ce patron s'appelloit Péticius. La nuit précédente il avoit vu en ſonge Pompée, non tel qu'il l'avoit ſouvent vu autrefois, mais dans un état d'humiliation &

de baſſeſſe, & qui s'entretenoit avec lui. Et il racontoit ce ſonge à ceux qui étoient dans ſon vaiſſeau, comme il arrive d'ordinaire aux gens qui ont beaucoup de loiſir de s'entretenir de ces ſortes de choſes, ſur-tout quand elles ſont ſi conſidérables. Dans le moment qu'il achevoit d'en parler, tout-d'un-coup un des matelots cria qu'il voyoit un bateau de riviere qui s'éloignoit de la terre, faiſant force de rames pour s'approcher d'eux; & dans ce bateau quelques hommes qui faiſoient ſigne avec leurs habits, & qui tendoient les mains de leur côté; comme pour demander du ſecours.

A ces mots Péticius ſe leve & jette les yeux du côté de la barque; il reconnoît d'abord Pompée tel qu'il l'avoit vu en ſonge; & ſe frappant la tête de douleur, il commande à ſes matelots de deſcendre l'eſquif, tend la main à Pompée & lui fait ſigne d'approcher, conjecturant dès ce moment à ſon habit & à ſa figure l'échec qui lui étoit arrivé & ce grand changement de fortune. C'eſt pourquoi, ſans attendre qu'il le priât, ni même qu'il lui parlât, il le reçut dans ſon vaiſſeau, & avec lui tous ceux qu'il voulut, comme les deux Lentulus & Favonius, & continua ſa route.

Quelques momens après ils virent ſur le rivage le roi Déjotarus qui ſe tourmentoit à leur faire ſigne; ils approcherent de la terre & le recueillirent. L'heure de manger étant venue, le patron du vaiſſeau leur apprêta lui-même à ſouper de ce qu'il avoit; & Favonius, voyant que Pompée, faute de valets, commençoit à ſe deshabiller lui-même pour ſe baigner, courut à lui, le deshabilla, le baigna & le frotta d'huile, & depuis ce moment il continua d'avoir ſoin de lui

& de le ſervir comme les valets ſervent leurs maitres, juſqu'à lui laver les pieds & à lui préparer les repas ; de ſorte que quelqu'un, voyant avec quelle nobleſſe & quelle ſimplicité, ſans aucune affectation, il lui rendoit tous ces ſervices, s'écria, *oh que tout ſied bien aux généreux courages !*

Pompée paſſa en cet état près d'Amphipolis, où n'ayant été qu'une nuit à l'ancre, il cingla vers l'iſle de Leſbos pour y prendre ſa femme Cornélie & ſon fils qui étoient dans la ville de Mitylene. Quand il fut abordé & qu'il eut jetté l'ancre ſur le rivage il envoya à ſa femme un courier, non tel qu'elle l'attendoit ; car, ſur les nouvelles qu'on lui avoit annoncées, ou qu'on lui avoit écrites pour la féliciter, elle ſe flattoit que la guerre avoit été entierement finie par le combat de Dyrrachium, & qu'il ne reſtoit à Pompée d'autre affaire que de pourſuivre Céſar. Le courier, l'ayant trouvée dans cette confiance, n'eut pas la force de la ſaluer ; & lui ayant fait entendre la plûpart de ſes malheurs, & les plus grands, plus par ſes larmes que par ſes paroles, il la preſſa de ſe hâter ſi elle vouloit voir Pompée ſur un ſeul vaiſſeau & qui n'étoit pas même à lui.

A cette triſte nouvelle Cornélie ſe jetta à terre où elle demeura long-tems l'eſprit égaré, & ſans proférer une ſeule parole. Enfin étant revenue à elle à grand'peine, & penſant que ce n'étoit pas là le tems de s'amuſer à verſer des larmes & à pouſſer des regrets, elle ſe leva, traverſa rapidement la ville & courut au rivage. Pompée alla au-devant d'elle & la reçut entre ſes bras comme elle alloit tomber de foibleſſe. En ſe laiſſant aller ſur lui, elle lui dit d'une voix foible & le

viſage

visage baigné de larmes : *Mon cher mari, hélas, que l'état où je te vois est bien l'ouvrage de ma fortune & non de la tienne! Te voilà réduit à un seul pauvre petit vaisseau, & même à un vaisseau d'emprunt, toi qui, avant ton mariage avec Cornélie, as navigé sur cette mer avec cinq cent voiles! Pourquoi es-tu venu me voir? Et que ne m'as-tu abandonnée à mon malheureux destin, moi qui ne t'ai apporté que malheurs & que miseres? Que j'aurois été heureuse si je fusse morte avant que d'apprendre la mort de Publius Crassus, mon premier mari, que les Parthes m'ont tué! ou que j'aurois été sage, si après sa mort je l'avois suivi dans le tombeau, comme j'en avois le dessein! Je n'ai donc conservé ma vie que pour faire le malheur du grand Pompée!*

On assûre que Cornélie dit à Pompée ces mêmes paroles, & que Pompée lui répondit : *Cornélie, tu n'as connu jusqu'ici que la bonne fortune, & c'est cela même qui t'a trompée, parce qu'elle a été avec moi plus long-tems qu'elle n'a accoutumé d'être avec ses favoris. Mais il faut supporter ses revers puisque nous sommes nés hommes, & la tenter encore; car il ne faut pas desespérer que de la bassesse où je suis réduit, je ne puisse encore m'élever à ma grandeur passée, comme de ma grandeur passée je suis tombé dans la bassesse où tu me vois.*

Cornélie fit venir de la ville tout ce qu'elle avoit de plus précieux, & tous ses domestiques. Les Mityléniens vinrent saluer Pompée & le prier de vouloir entrer dans leur ville ; mais il les refusa & leur dit qu'ils devoient obéir au vainqueur & se rassûrer, *car*, ajoûta-t-il, *César est bon & clément.* Et se tournant en même tems vers Cratippe le philosophe qui étoit aussi descendu de la ville pour le voir, il se plaignit un peu de la Providence & voulut former quelques

doutes ſur elle. Cratippe faiſoit ſemblant par complaiſance de céder à ſes raiſons, & tâchoit tout doucement de le porter à avoir de meilleures eſpérances, pour ne pas lui paroître trop dur & trop importun en lui réſiſtant ſi mal-à-propos; car, à tout ce que Pompée objectoit contre la Providence, Cratippe pouvoit fort bien répondre & démontrer qu'à cauſe du grand deſordre qui régnoit dans toutes les parties de l'empire, les affaires avoient beſoin de tomber entre les mains d'un monarque qui les gouvernât. Et pour le mieux convaincre, il pouvoit lui faire cette queſtion qui paroît ſans réplique : *Pompée, comment croyez-vous, & quelle ſi grande preuve nous donnez-vous que, ſi vous aviez remporté la victoire, vous auriez mieux uſé de votre fortune que Céſar?* Mais il faut laiſſer-là toutes ces ſortes de diſputes, comme tout ce qui appartient aux dieux.

Pompée, ayant embarqué ſa femme & ſes amis, fit voile ſans s'arrêter en nul endroit que dans les ports où la néceſſité le forçoit de relâcher pour faire de l'eau ou pour avoir des vivres. La premiere ville où il s'arrêta fut [e] Attalie dans la Pamphylie. Là il fut joint par quelques galeres de Cilicie, & il aſſembla quelques troupes. Environ ſoixante ſénateurs ſe rendirent auprès de lui; & ayant reçu des nouvelles que ſa flotte étoit encore entiere, & que Caton, après avoir recueilli beaucoup de ſoldats de ſa défaite, étoit paſſé en Afrique, il ſe plaignit amerement de ſon ſort à ſes amis. Sur-tout il ſe blâma fort lui-même de s'être laiſſé forcer à combattre avec ſon armée de terre, ſans faire aucun uſage de ſes forces

[e] Ville maritime de la Pamphylie.

forces maritimes dans leſquelles il étoit ſans contredit le plus fort, & de ne s'être pas approché de ſa flotte, afin que, s'il eût reçu un échec par terre, il eût eu au moins ſur la mer une autre armée toute prête & capable de faire encore tête à l'ennemi. Et il faut avouer que jamais ni Pompée ne fit une ſi grande faute que d'avoir donné la bataille ſi loin du ſecours de ſes forces de mer, ni Céſar n'imagina une ruſe ſi profonde que de l'avoir ainſi éloigné de ſa flotte.

Cependant Pompée, forcé d'entreprendre & de tenter quelque choſe avec le peu de moyens qui lui reſtoient, envoyoit dans pluſieurs villes & alloit lui-même en d'autres demander de l'argent & travailler à équiper des vaiſſeaux. Mais connoiſſant la vivacité & la diligence de ſon ennemi, & craignant que par ſon arrivée ſoudaine il n'interrompît & n'interceptât même tous ſes préparatifs, il examinoit en lui-même quel aſyle & quelle retraite ſûre il pourroit avoir dans l'état où il ſe trouvoit.

Après avoir tenu ſur cela un conſeil, on trouva qu'il n'y avoit ni province ni gouvernement dans l'empire où ils puſſent être en ſûreté. Et pour ce qui eſt des royaumes étrangers, il propoſa lui-même celui des Parthes, & dit que celui-là lui paroiſſoit le plus propre pour le préſent à les recevoir & à les protéger, foibles comme ils étoient, & enſuite à les appuyer & à les renvoyer avec des forces ſuffiſantes pour les rétablir. Preſque tous les autres qui étoient de ce conſeil jettoient les yeux ſur l'Afrique & ſur le roi Juba.

Mais Théophane de Leſbos dit qu'il trouvoit très-inſenſé, premierement de laiſſer là l'Egypte qui n'étoit qu'à trois journées de navigation,

[f] & ſon roi Ptolemée qui ne venoit véritablement que d'entrer dans l'âge de puberté, mais qui étoit engagé à Pompée par toutes les obligations que ſon pere lui avoit des grands ſervices qu'il en avoit reçus, pour aller ſe jetter entre les mains des Parthes, la plus infidelle de toutes les nations. En ſecond lieu il repréſenta à Pompée qu'il avoit très-grand tort, de peur d'être le ſecond après un Romain qui étoit même ſon beau-pere, de refuſer d'être après lui le premier de tous les autres hommes, & de ne vouloir pas éprouver ſa modération [g] pour aller rendre maître de la perſonne un Arſace qui n'avoit pu ſe rendre maitre de celle de Craſſus vivant. Et enfin que rien n'étoit plus mal penſé que de mener une jeune femme de la maiſon de Scipion parmi des Barbares qui ne meſuroient leur pouvoir qu'à la licence de commettre toutes ſortes d'inſolences & d'infamies. Car, quand même elle ne ſouffriroit rien de leur brutalité, cependant le ſeul ſoupçon qu'elle auroit pu en ſouffrir, parce qu'elle auroit été avec des gens capables de tout entreprendre & qui en avoient le pouvoir, étoit une affreuſe indignité. On prétend que cette derniere conſidération fut la ſeule qui rompit le voyage

f Et ſon roi Ptolemée, qui ne venoit que d'entrer dans l'âge de puberté.) C'eſt Ptolemée, ſurnommé Dionyſius, fils de Ptolemée Auletes, qui étoit mort l'année d'auparavant, c'eſt-à-dire l'an de Rome 704. & cette bataille de Pharſale fut donnée l'an ſept cent cinq, & après laquelle Pompée ſe retira en Egypte, Ptolemée étoit dans ſa quatorzieme année.

g Pour aller rendre maître de ſa perſonne un Arſace.) Mais alors il n'y avoit point de prince de ce nom ſur le throne des Parthes, & jamais Craſſus n'eut à combattre contre Arſace. Apparemment Théophane met ici un *Arſace* pour un *des deſcendans d'Arſace*.

[h] Céſar

voyage de l'Euphrate, s'il eſt vrai que ce fut le raiſonnement de Pompée, & non pas plûtôt ſa mauvaiſe fortune, qui lui fit prendre cet autre chemin.

Quand l'avis de s'enfuir en Egypte l'eut emporté, il fit voile de l'iſle de Cypre ſur une galere de Seleucie avec ſa femme; tous les autres de ſa ſuite étoient les uns ſur des vaiſſeaux longs, & les autres ſur des vaiſſeaux marchands, & il traverſa ainſi la mer heureuſement ſans aucun danger. Ayant appris que le roi Ptolemée étoit avec ſon armée à Peluſe où il faiſoit la guerre à ſa ſœur Cléopatre, il prit cette route, & envoya devant un de ſes amis pour apprendre au roi ſon arrivée & pour le prier de le recevoir.

Ptolemée étoit fort jeune; mais celui qui gouvernoit toutes ſes affaires, nommé Pothin [a], aſſembla ſur l'heure un conſeil des principaux de la cour, & des plus habiles miniſtres, qui tous n'avoient qu'autant de crédit & d'autorité qu'il vouloit bien leur en communiquer, & leur commanda au nom de ſon maitre de dire chacun leur avis. C'étoit déja une choſe bien étrange & bien indigne de voir décider de la fortune du grand Pompée, un Pothin, valet-de-chambre du roi, un Théodote de Chio qui étoit aux gages du prince pour lui enſeigner la rhétorique, & un Achillas Egyptien. Car, parmi tous ces valets-de chambre du roi & ceux qui l'avoient élevé, ces trois perſonnages étoient les principaux conſeillers dont il ſuivoit les avis en toutes choſes. Cependant Pompée attendoit à l'ancre aſſez loin de la côte le réſultat de ce beau conſeil, lui qui regardoit comme indigne de ſa grandeur d'avoir l'obligation de ſon ſalut à Céſar ſon beau-pere.

[a] Céſar l'appelle Photin.

Les avis furent directement opposés, les uns voulant qu'on reçût Pompée, & les autres qu'on le renvoyât. Mais Théodote, déployant toute son éloquence & voulant montrer toute son habileté dans son art, dit : *Que ni l'un ni l'autre de ces deux partis n'étoient sûrs ; car s'ils recevoient Pompée, ils auroient Céſar pour ennemi, & Pompée pour maître ; & s'ils le renvoyoient, ils avoient à craindre que Pompée ne ſe vengeât un jour de ce qu'ils l'avoient chaſſé, & Céſar de ce qu'ils ne l'avoient pas retenu ; & qu'ainſi le meilleur & le plus sûr étoit de le recevoir pour le faire mourir, parce que par ce moyen ils feroient plaiſir à Céſar & n'auroient point à craindre le reſſentiment de Pompée ; car*, ajoûta-t-il en ſouriant, *un mort ne mord point.*

Cet avis ayant paſſé, Achillas fut chargé de l'exécution ; il prit donc avec lui un certain Septimius qui avoit été autrefois chef de bandes ſous Pompée, & un certain Salvius qui avoit été auſſi ſous lui capitaine de cent hommes, & trois ou quatre ſatellites ſes valets ; & montant ſur une barque, il ſe fit mener au vaiſſeau de Pompée, où les principaux perſonnages de ſa ſuite s'étoient rendus des autres vaiſſeaux pour voir ce qui arriveroit.

Quand ils virent cette maniere de réception qui n'avoit rien de royal ni de magnifique, ni qui répondît aux grandes eſpérances que Théophane avoit voulu leur donner, & qu'ils n'apperçurent que ſix ou ſept hommes qui venoient à eux dans un chétif bateau de pêcheur, ils commencerent à avoir pour ſuſpect ce peu de compte qu'on faiſoit d'eux, & à craindre les ſuites ; c'eſt pourquoi ils conſeilloient à Pompée de s'élargir & de gagner la haute mer pendant qu'ils étoient encore hors de la portée du trait.

Cepen-

Cependant la barque s'étant approchée, Septimius fut le premier qui ſe leva ; & ſaluant Pompée, il l'appella en langage Romain *imperator*. Achillas le ſalua en langage grec & l'invita à paſſer dans ſa barque, parce que le long de la côte il y avoit beaucoup de vaſe, & que la mer y étant pleine de bancs de ſable n'avoit pas aſſez d'eau pour ſa galere. En même tems on voyoit pluſieurs vaiſſeaux du roi qu'on armoit en diligence, & tout le rivage couvert de ſoldats ; de ſorte que, quand Pompée auroit voulu changer d'avis, il n'y avoit plus moyen de prendre la fuite ; & d'ailleurs témoigner de la défiance, c'étoit donner à ſes meurtriers un prétexte pour excuſer leur injuſtice.

Embraſſant donc Cornélie qui déja par avance pleuroit ſa mort, il ordonna à deux capitaines de ſa ſuite, à un de ſes affranchis, nommé Philippe, & à un eſclave qu'on appelloit Scynes, de paſſer dans la barque avant lui ; & comme Achillas lui tendoit la main de-deſſus la barque pour lui aider à paſſer, il ſe retourna du côté de ſa femme & de ſon fils, & leur dit ces vers de Sophocle : *Tout homme qui entre à la cour d'un tyran devient ſon eſclave, quoiqu'il ſoit entré libre.* Voilà les dernieres paroles qu'il dit à ſa femme & à ſon fils, & il paſſa ainſi dans la barque.

Il y avoit aſſez loin de ſa galere juſqu'au rivage : voyant donc que dans ce trajet aucun de ceux qui étoient avec lui ne lui faiſoit honnêteté & ne lui adreſſoit pas même la parole, il jetta la vue ſur Septimius ; & ſe remettant ſon viſage : *Mon ami*, lui dit-il, *ne te reconnois-je point pour un homme qui as fait autrefois la guerre avec moi ?* Septimius lui fit ſigne de la tête ſeulement que cela étoit vrai, ſans lui dire une ſeule parole,

& ſans lui faire la moindre civilité. Il ſe fait encore un grand ſilence ; & Pompée prenant un papier où il avoit écrit une harangue greque qu'il devoit faire à Ptolemée en l'abordant, il ſe met à la relire.

Comme ils approchoient de la terre, Cornélie pleine d'inquiétude regardoit avec ſes amis de-deſſus la galere ce qui arriveroit, & elle reprenoit quelque courage en voyant pluſieurs ſeigneurs de la cour ſe préſenter à la deſcente de Pompée comme pour le recevoir & lui faire honneur. Dans ce moment, comme Pompée prenoit la main de ſon affranchi Philippe, pour ſe lever plus facilement, Septimius lui donne par-derriere un grand coup d'épée au-travers du corps. Salvius & Achillas tirent en même tems leurs épées & le frappent à coups redoublés. Pompée prend ſa robe avec ſes deux mains & s'en couvre le viſage, ſans proférer une ſeule parole indigne de lui & ſans faire le moindre mouvement ; mais jettant ſeulement un ſimple ſoupir, il ſouffre avec magnanimité tous les coups dont on le perce. [i] Il avoit cinquante neuf ans accomplis, car il fut tué juſtement le lendemain du jour de ſa naiſſance.

Ceux qui étoient dans la galere de Cornélie & dans les deux autres navires voyant ce meurtre, jetterent des cris qui firent retentir toute la côte :

[i] *Il avoit cinquante-neuf ans accomplis.*) Plutarque ſe trompe, il n'en avoit que cinquante-huit & c'eſt ainſi que l'écrit Dion ce qui ſe juſtifie même par l'année de ſa naiſſance, car il étoit né l'an de Rome 647. 104. ans avant l'ere chrétienne ; & il fut tué l'an de Rome 705. 46. ans ans avant l'ere chrétienne. Cela fait juſtement cinquante-huit ans accomplis, puiſqu'il fut tué le lendemain de ſon jour natal.

côte ; & levant promptement les ancres, ils prirent la fuite, aidés par un vent frais qui leur ſouffla en pouppe dès qu'ils eurent gagné la haute mer ; ce qui fit que les Egyptiens qui appareilloient pour les pourſuivre, renoncerent à ce deſſein.

Les meurtriers ayant coupé la tête de Pompée, jetterent hors de la barque le corps tout nud, & le laiſſerent-là en ſpectacle à tous ceux qui eurent la curioſité de le voir. Philippe demeura toujours auprès de lui, juſqu'à ce qu'ils fuſſent raſſaſiés de cette vûe. Quand il n'y eut plus perſonne, il le lava dans l'eau de la mer ; & l'ayant enſeveli avec ſa propre chemiſe, parce qu'il n'avoit aucun autre linge, il jetta les yeux par-tout ſur la côte, & apperçut quelques vieux reſtes d'un petit bateau de pêcheur, qui quoique peu conſidérables, ſuffiſoient pourtant pour compoſer dans la néceſſité le bucher d'un pauvre corps tout nud & qui n'étoit pas même entier.

Pendant qu'il ramaſſoit toutes ces pieces, & qu'il les aſſembloit, un Romain déja vieux, & qui dans ſa jeuneſſe avoit fait ſes premieres campagnes ſous Pompée, s'étant approché, lui demanda : *qui es tu, mon ami, toi qui te prépares à faire les funérailles du grand Pompée?* Philippe lui ayant répondu qu'il étoit ſon affranchi : *ha*, lui repartit le Romain, *tu n'auras pas ſeul cet honneur ; je te prie de me recevoir pour compagnon, & de m'aſſocier à cette œuvre, comme à une rencontre pieuſe & ſainte, afin que je n'aye pas ſujet de me plaindre en tout de ma mauvaiſe fortune, qui m'a confiné depuis tant d'années dans ces pays étrangers ; puiſqu'après tous les malheurs qui m'y ſont arrivés, j'ai enfin la conſolation de toucher de mes mains & d'enterrer le corps du plus grand capitaine que les*

Romains ayent jamais eu. Voilà comment les funérailles de Pompée furent faites.

Le lendemain Lucius Lentulus, qui ne ſavoit rien de tout ce qui s'étoit paſſé, arrivant de Cypre, & côtoyant le rivage, vit de loin le feu du bucher, & tout auprès Philippe, qu'il ne reconnut pas d'abord. A cette vûe il dit en lui-même : *qui eſt celui qui eſt venu ſe repoſer ici de ſes travaux, & y finir ſa deſtinée ?* Et un moment après, jettant un profond ſoupir : *hélas*, dit-il, *peut-être eſt-ce toi, grand Pompée !* Et bien-tôt après il deſcendit à terre, où il fut pris & tué. Telle fut la fin de Pompée le Grand.

Céſar ne tarda pas à arriver en Egypte, qu'il trouva toute étonnée & pleine de trouble. A ſon arrivée on lui préſenta la tête de Pompée, mais il détourna la vûe pour ne la pas voir, & regarda avec horreur celui qui la lui préſentoit, comme un ſcélérat, maudit des dieux & des hommes. On lui remit entre les mains ſon cachet, dont la gravûre étoit un lion armé d'une épée, & en le recevant il ſe mit à pleurer. Il fit mourir Achillas & Pothin. Le roi ayant été défait dans un combat qui fut donné près du Nil, diſparut de maniere qu'on n'en eut jamais depuis aucunes nouvelles. Théodote le Sophiſte échappa à la vengeance de Céſar ; car s'étant enfui d'Egypte, il fut long-tems errant dans la derniere miſere, & l'horreur de tout le monde. Mais quelque tems après Brutus ayant tué Céſar, & étant devenu le maître en Aſie, y trouva par hazard ce malheureux, lui fit ſouffrir tous les tourmens imaginables, & le fit enfin mourir. Les cendres de Pompée furent portées à Cornélie, qui les dépoſa dans le tombeau qu'il avoit à ſa terre d'Albe.

Fin de la vie de Pompée.

COMPARAISON

D'AGESILAS ET DE POMPE'E.

APRE'S avoir écrit les vies de ces deux grands hommes, oppoſons-les l'une à l'autre, & parcourons briévement les différences qui s'y rencontrent, & qui ſont telles : [a] premierement, Pompée s'éleva à une grande puiſſance & à une grande réputation par des voies très-juſtes, s'étant excité & pouſſé de lui-même, & ayant rendu pluſieurs grands & ſignalés ſervices à Sylla, pour lui aider à délivrer l'Italie de tous ſes tyrans ; au lieu qu'Agéſilas parvint à la royauté par une conduite qui ne peut être excuſée ni devant les dieux ni devant les hommes, ayant déclaré bâtard le jeune Léotychidas, que ſon frere avoit reconnu pour ſon fils légitime, [b] & ayant tourné en plaiſanterie l'oracle ſur le roi boiteux.

En

[a] *Premierement, Pompée s'éleva à une grande puiſſance par des voies très-juſtes.*) Epictete diſoit fort bien à un homme qui ſe vantoit d'être préteur en Grece, *Je vous demande ſeulement par quelles voies vous avez obtenu votre charge.*

[b] *Et ayant tourné en plaiſanterie l'oracle ſur le roi boiteux.*) Agéſilas étoit boiteux, & ſon frere aîné paſſoit pour bâtard. Il y avoit un oracle formel qui défendoit aux Spartiates de prendre un roi boiteux, & qui, s'ils deſobéiſſoient, les menaçoit de grandes guerres & de grands malheurs. Agéſilas, appuyé de Lyſandre, pour ſe maintenir ſur le throne & pour en exclure ſon frere, ſoutenoit que cet oracle ne devoit pas être expliqué à la lettre, Dieu ſe mettant fort peu en peine qu'un roi fût boiteux, mais qu'il devoit être pris figurément, & expliqué de la bâtardiſe. Et c'eſt cette explication que Plutarque traite de plaiſanterie. Par-là on voit

En ſecond lieu, Pompée continua toujours d'honorer Sylla pendant ſa vie, & après ſa mort il s'oppoſa à Lépidus & à ſon parti, & malgré eux il l'enterra honorablement & magnifiquement, & donna à ſon fils Fauſtus Sylla ſa fille en mariage; au lieu qu'Agéſilas ſur le moindre petit prétexte qu'il put trouver, rompit avec Lyſandre & le traita avec la derniere indignité. Cependant les ſervices que Sylla avoit reçus de Pompée n'étoient pas moins grands que ceux que Pompée avoit reçus de lui. Et au contraire c'étoit Lyſandre qui avoit fait Agéſilas roi de Sparte, & capitaine général de toute la Grece.

En troiſieme lieu, toutes les fautes qu'ils firent l'un & l'autre en violant la juſtice dans le gouvernement, Pompée les fit en faveur des alliances qu'il avoit contractées; car dans la plûpart il eut en vûe de ſervir Céſar & Scipion, qui étoient ſes beau-peres; [c] & quand Agéſilas ſauva la vie à Sphodrias, qui avoit mérité la mort par tout ce qu'il avoit fait contre les Athéniens, ce fut pour ſervir la violente paſſion de ſon fils.

[d] Et

voit qu'il croyoit qu'on devoit le prendre dans le ſens littéral. En effet on pouvoit fort bien croire que c'étoit le ſens le plus naturel de l'oracle; car ſes menaces furent accomplies. Sparte fut tourmentée par de grands orages de guerre, & eut à ſoutenir des travaux infinis. Mais dans les remarques ſur la vie d'Agéſilas, on a vu que cet oracle pouvoit avoir un autre ſens, que l'événement juſtifioit de même.

[c] *Et quand Agéſilas ſauva la vie à Sphodrias, qui avoit mérité la mort par tout ce qu'il avoit fait contre les Athéniens.*) Sphodrias avoit entrepris de ſurprendre le Pirée en pleine paix, & d'ôter aux Athéniens l'empire de la mer. Il fut cité en juſtice. Mais Archidamus, fils d'Agéſilas, étant éperdument amoureux de Cléonyme, fils de Sphodrias, obligea ſon pere à le protéger, de maniere qu'il fut abſous.

[d] Et

[d] Et s'il soutint si hautement & avec tant de zele Phoibidas dans l'horrible action qu'il avoit commise en violant le traité de paix fait avec les Thébains, il parut manifestement qu'il ne le fit qu'en faveur du crime même. En un mot tous les maux que Pompée fit aux Romains par ignorance, ou par une mauvaise honte, pour n'oser rien refuser à ses amis, Agésilas les fit aux Lacédémoniens par une obstinée opiniâtreté & par un excès de colere, qui le porterent à allumer la guerre contre les Béotiens.

Que s'il faut imputer à une certaine fortune les fautes de l'un & de l'autre, il est certain que les Romains ne pouvoient pas prévoir celles de Pompée, ni se précautionner contre elles; [e] au lieu que les Lacédémoniens savoient fort bien tous les maux dont les menaçoit ce regne boiteux, & cependant Agésilas les empêcha de les éviter, comme ils pouvoient fort bien le faire. Car quand même Léotychidas auroit été mille fois plus étranger & plus bâtard qu'il n'étoit, cela empêchoit-il que la famille des Eurytionides n'eût pû donner à Sparte un roi légitime, & ferme sur ses deux pieds, si Lysandre pour l'amour d'Agésilas n'eût jetté une grande obscurité dans le sens de l'oracle?

Pour ce qui est de l'invention qu'Agésilas donna

d Et s'il soutint si hautement & avec tant de zele Phoibidas dans l'horrible action qu'il avoit commise en violant le traité de paix.) Ce Phoibidas s'étoit emparé en pleine paix de la citadelle de Thebes. Agésilas le protégea & l'empêcha d'être puni.

e Au lieu que les Lacédémoniens savoient fort bien tous les maux dont les menaçoit ce regne boiteux.) Ceci marque encore que Plutarque étoit persuadé que l'oracle du regne boiteux devoit être pris au pied de la lettre.

donna à ſa patrie, lorſqu'après la perte de la bataille de Leuctres elle ne ſavoit quelle punition elle devoit ordonner contre les fuyards, en leur conſeillant de laiſſer dormir les loix pour ce jour-là, il faut avouer qu'il n'y a jamais eu de ruſe de politique qui lui ſoit comparable, & que nous n'avons rien de Pompée qu'on puiſſe lui oppoſer. Au contraire il ne crut pas devoir obſerver les loix qu'il avoit faites lui-même & il les viola, pour montrer à ſes amis toute l'étendue de ſon pouvoir. Au lieu qu'Agéſilas, réduit à la néceſſité de violer les loix pour ſauver ſes citoyens, trouva un tempérament qui ſauva en même tems & les loix & les coupables.

Je compte auſſi parmi les actions qui montrent la grande habileté d'Agéſilas dans la politique, l'action incomparable qu'il fit, lors qu'ayant reçu la lettre des éphores, il abandonna ſur l'heure même l'Aſie, & renonça à toutes les grandes conquêtes qu'il avoit faites. *f* Car il

f Car il ne fit pas comme Pompee.) Mais de ce côté-là Pompée le diſpute à Agéſilas. Je ſuis ſurpris que Plutarque n'ait pas trouvé dans la vie de Pompée quelque action du même genre qui pût être comparée à celle d'Agéſilas. Il me ſemble qu'il y en a une toute pareille qui pourroit fort bien entrer en comparaiſon. C'eſt ce qu'il fit en Afrique lorſqu'il reçut les lettres de Sylla, qui lui ordonnoit de congédier ſon armée, & d'attendre le ſucceſſeur qu'on lui envoyoit. Après les grands exploits qu'il venoit de faire, malgré la grande victoire qu'il venoit de remporter ſur Domitius, & qui fut ſuivie de la priſe de pluſieurs villes & de celle du roi Jarbas même, dont il donna le royaume à Hiempſal, & ce qui eſt encore plus fort, malgré le refus que faiſoient ſes troupes de l'abandonner, il obéit, menaçant qu'il ſe tueroit lui-même, ſi l'on s'opiniâtroit à le retenir. Voilà une obéiſſance auſſi parfaite aux ordres de Sylla, que celle d'Agéſilas à ceux des éphores.

g On

il ne fit pas comme Pompée, qui en travaillant à ſa propre grandeur, fut utile à ſon pays; mais au contraire uniquement attentif à la grandeur de ſa patrie, il renonça pour elle à une ſi grande puiſſance & à une ſi grande gloire, que jamais perſonne, ni avant lui ni après lui, n'en eut de pareille, ſi on excepte Alexandre le Grand.

Que s'il faut prendre ce ſujet par un autre endroit, qui eſt celui de leurs expéditions & de leurs exploits de guerre, je ſuis perſuadé que ni quant au nombre des trophées que Pompée a érigés, ni quant à la grandeur des armées qu'il a conduites, ni à la quantité des batailles rangées qu'il a gagnées, Xénophon lui-même n'oſeroit mettre en comparaiſon les victoires d'Agéſilas, quoiqu'à cauſe des autres grandes vertus & des belles qualités de cet hiſtorien, [g] on lui ait accordé comme un privilege ſpécial, de dire & d'écrire tout ce qu'il a voulu de ce roi de Lacédémone.

Je ſuis perſuadé encore qu'il y a une grande différence entre ces deux perſonnages du côté de la bonté & de la généroſité pour leurs ennemis. Car Agéſilas voulant aſſervir Thebes & détruire & exterminer Meſſene, dont celle-ci étoit

[g] *On lui ait accordé comme un privilege ſpécial, de dire & d'écrire tout ce qu'il a voulu de ce roi de Lacédémone.*) Plutarque dit cela à cauſe du traité que Xénophon a fait, qui eſt l'éloge du roi Agéſilas, où il veut le faire paſſer pour le plus grand de tous les hommes, dans la guerre même. C'eſt un bel éloge de cet hiſtorien, mais en même tems il eſt taxé fort poliment d'avoir un peu exagéré le mérite d'Agéſilas ſur le fait de la guerre; ce qui doit faire voir aux hiſtoriens & aux panégyriſtes que la poſtérité n'eſt pas la dupe des éloges qu'ils donnent à leurs héros, & qu'elle n'admet que ceux qui ſont fondés ſur des actions qui les juſtifient.

étoit une des principales villes de ſon pays, & l'autre la métropole de la Béotie, peu s'en fallut qu'il ne perdit Sparte. Au moins perdit-il la ſupériorité & le commandement qu'elle avoit ſur le reſte de la Grece; & Pompée au contraire après avoir défait les pirates, accorda des villes à ceux qui voulurent changer de vie & de profeſſion; & ayant en ſa puiſſance Tigrane, roi d'Arménie, & pouvant le mener captif derriere ſon char à ſon triomphe, [h] il aima mieux en faire l'allié du peuple Romain, & dit en cette occaſion ce beau mot, *qu'il préféroit à la gloire d'un jour, la gloire de tous les ſiecles.*

Que s'il faut adjuger le prix de la vertu guerriere du général qui a fait les plus grands & les plus importans exploits d'armes & donné les conſeils les plus profonds, les plus glorieux & les plus ſolides, il eſt certain que le Lacédémonien laiſſe ici le Romain bien loin derriere lui. Premierement il ne livra ni n'abandonna ſa ville, quoiqu'il ſe vit attaqué par une armée de ſoixante-dix mille combattans, & qu'il n'eût avec lui qu'une poignée de troupes, & de troupes même qui venoient d'être battues à la journée de Leuctres. Et Pompée n'eut pas plûtôt appris que Céſar avec cinq mille trois cent hommes ſeulement avoit pris une petite ville d'Italie, qu'il s'enfuit de Rome ſaiſi de frayeur, ne pouvant ſe laver du reproche, ou d'avoir honteuſement cedé

[h] *Il aima mieux en faire l'allié du peuple Romain.*) Il lui laiſſa tout ce qu'il poſſédoit, & donna à ſon fils, au jeune Tigrane, le royaume de Sophene. Mais s'il ne mena pas Tigrane le pere après ſon char à ſon entrée triomphale, il y mena Tigrane le fils avec la femme & la fille, & il y mena la reine Zoſime, femme de Tigrane le pere.

cedé à ce petit nombre, ou de l'avoir fauſſement crû beaucoup plus grand. Et dans ſa fuite il emmena avec lui ſa femme & ſes enfans, abandonnant les femmes & les enfans des autres ſans ſecours & ſans défenſe ; au lieu qu'il devoit ou vaincre en combattant pour ſa patrie, ou recevoir les conditions du vainqueur, qui étoit ſon citoyen & ſon allié. Qu'arriva t-il auſſi de cette lâche deſertion ? Il en arriva que celui à qui il trouvoit inſupportable de prolonger le tems de ſon gouvernement, & de lui faire accorder le conſulat, ſe vit par la priſe de Rome en état & en droit de dire à Métellus qu'il le tenoit ſon priſonnier de guerre, & lui, & tous les autres qui étoient avec lui.

Ce qui eſt donc le principal dans un général d'armée, de ſavoir forcer ſes ennemis à combattre quand il eſt le plus fort, & s'empêcher d'y être forcé quand il eſt le plus foible ; c'eſt ce qu'Agéſilas ſut parfaitement pratiquer, & par-là il ſe maintint toujours invincible. Céſar de même ſut fort bien s'empêcher de ſe commettre contre Pompée avec des forces inférieures aux ſiennes, de peur d'un échec qu'il voyoit infaillible ; mais quand il l'eut éloigné de ſa flotte, alors ſe ſentant le plus fort, il ſut le forcer à combattre avec ſon armée de terre, & à mettre toute ſa fortune au hazard d'une bataille où il fut défait, & qui dans le moment même mit Céſar en poſſeſſion de ſon argent, de ſes vivres, & de la mer ; dont il pouvoit demeurer maître ſans aucun riſque s'il avoit sû éviter le combat.

Tout ce qu'on allegue pour juſtifier cette action, c'eſt cela même qui l'aggrave & qui forme un très-grand reproche contre un général de cette réputation. Car qu'un jeune général ſans

expé-

expérience, troublé par les murmures & par les criailleries d'une armée qui l'accuſe de molleſſe & de lâcheté, ſe laiſſe entraîner à quitter le parti le plus sûr & le conſeil le plus ſage, cela peut fort bien arriver, & eſt même pardonnable ; mais que Pompée le Grand, dont les Romains appelloient le camp *leur patrie*, & la tente *leur ſénat*, & qui regardoient comme traîtres & deſerteurs ceux qui étoient reſtés dans Rome, tant les préteurs que les conſuls ; ce Pompée à qui jamais ils n'avoient donné de ſupérieur pour le commander, & qui avoit fait toutes ſes campagnes & toutes ſes expéditions ſous lui-même avec une ſouveraine autorité, & en qualité de généraliſſime, & avoit toujours réuſſi ; qui eſt-ce qui peut ſouffrir que par les brocards d'un Favonius & d'un Domitius, & de peur d'être appellé Agamemnon, il ſe laiſſe forcer à mettre au hazard d'une bataille l'empire & la liberté ? car s'il ne regardoit qu'à la honte & à l'infamie préſente, il devoit dès le commencement combattre pour les murailles de Rome, ou, après s'être tant vanté que par ſa fuite il avoit imité la ruſe de Thémiſtocle, il ne devoit pas après cela dans la Theſſalie regarder comme ſi honteux ou ſi infame le refus ou le ſimple retardement du combat. Car la plaine de Pharſale n'étoit pas un théatre ni un ſtade que les dieux leur euſſent ouvert afin qu'il y vînt combattre au cri d'un héraut, ou qu'il quittât la couronne à un autre ; mais il avoit pluſieurs autres plaines, pluſieurs milliers de villes & la terre entiere, dont l'empire qu'il avoit ſur la mer lui donnoit le choix, s'il avoit voulu imiter Fabius Maximus, & Marius & Lucullus, & Agéſilas lui-même. Ce dernier n'eut pas à Sparte de moindres murmures à

ſouffrir quand les Thébains l'appelloient au combat pour la défenſe de ſon pays qu'ils ravageoient à ſa vûe, ni de moindres reproches & de moindres calomnies à ſoûtenir en Egypte par la folie du roi, ſur ce qu'il lui conſeilloit de prendre patience, & de ſe tenir en repos. Auſſi en ſuivant toujours les conſeils les meilleurs & les plus ſages, comme il l'avoit réſolu dès le commencement, ſans ſe laiſſer jamais ébranler, non-ſeulement il ſauva les Egyptiens malgré eux, & conſerva ſeul Sparte debout & en ſon entier au milieu de tous ces mouvemens, & pour ainſi dire de toutes ces ſecouſſes & de tous ces tremblemens dont elle étoit agitée, mais encore il éleva dans ſa ville un trophée de la défaite des Thébains, en donnant à ſes citoyens le moyen de vaincre une ſeconde fois, parce qu'il ne ſe laiſſa pas forcer par eux à ſe perdre & à les perdre tous avec lui. C'eſt pourquoi Agéſilas dans la ſuite fut loué de tous ceux qu'il avoit ſauvés par la violence qu'il leur avoit faite ; & Pompée au contraire fut blâmé de ceux dont il n'avoit fait que ſuivre les conſeils, & qui l'avoient porté à commettre les fautes qui le perdirent. Il eſt vrai qu'on dit qu'il fut trompé par ſon beau-pere Scipion, qui voulant ſauver les grandes richeſſes qu'il avoit apportées d'Aſie & ſe les approprier, & qui les ayant cachées, le preſſa de donner la bataille, comme n'y ayant plus d'argent s'il la différoit. Mais quand cela ſeroit vrai, un général comme lui ne devoit pas tomber dans cet inconvénient, ni après s'être laiſſé ſi facilement ſurprendre, ſe hâter de hazarder ainſi ſa fortune, & de mettre le tout pour le tout. A ces traits nous pouvons ſuffiſamment connoître l'un & l'autre de ces caracteres.

Quant à leur voyage en Egypte, l'un y alla par néceſſité pour ſe ſauver, & l'autre y alla volontairement, ſans néceſſité & avec peu d'honneur, ſeulement pour amaſſer de l'argent, afin d'avoir de quoi faire la guerre aux Grecs de ce qu'il auroit gagné à ſervir les Barbares. Et enfin les reproches que nous faiſons aux Egyptiens au ſujet de Pompée, les Egyptiens les font à Agéſilas, pour le vilain tour qu'il leur joua; car ſi Pompée fut trompé pour s'être fié aux Egyptiens, les Egyptiens furent trompés pour s'être fiés à Agéſilas, qui changea de parti, & qui prit les armes contre ceux au ſecours deſquels il étoit venu.

Fin de la compar. d'Agéſilas & de Pompée.

TABLE
DES MATIERES
DU TOME HUITIEME.

A

Achizzas, valet-de-chambre de Ptolémée, roi d'Egypte, & un de ſes miniſtres, 337
Chargé de recevoir Pompée, & de le tuer, 339
Achille, action d'Achille traitée de puérile, 240
Adéus, ſecrétaire d'Agéſilas, 127
Adverſité, change ſouvent les mœurs, 19
Sert à faire paroître la grandeur d'ame, 70
Afranius envoyé par Pompée contre le roi des Parthes, 256
Défait les Arabes du mont Amanus, 261
Avis qu'il donnoit à Pompée, 315
Ce qui empêcha Pompée de le ſuivre, 315. 316
Mot qu'il dit à Pompée, 317
Agamemnon ſacrifie Iphigénie, 113
Sa folie reconnue par Agéſilas, 113
Pour quel prix il diſpenſa un lâche d'aller à la guerre, 119
Agéſilas, ſa naiſſance, 101
Son éducation, 101
D'où venoit qu'il ſavoit ſi bien s'ajuſter avec ſes ſujets, 102
Eut Lyſandre pour amant, 102
Son caractere, 102
Il étoit boiteux, & railloit le premier de ce défaut, 103
Il ne voulut jamais permettre qu'on fît de lui aucun portrait ni aucune ſtatue, 103
Sa taille & ſon air, 103
On veut l'exclure du throne parce qu'il étoit boiteux, 105
Il eſt déclaré roi, 107
Il partage aux parens de Léotychidas tous les biens de ſa ſucceſſion, 107
Par quelle voie il parvient à une grande autorité, 108
Sa déférence pour les ſénateurs & les éphores, 109
Il viola ſouvent la juſtice en

en faveur de ſes amis, 109
Son principe ſur cela, 109
Condamné à l'amende par les éphores, & pourquoi, 109
Demandé par les Grecs d'Aſie pour général contre le roi de Perſe, 111
Il demande trente capitaines pour compoſer ſon conſeil, 112
Songe qu'il eut en Aulide, 112
Plus ſage qu'Agamemnon, en quoi, 113
Mauvais augure qu'il tire d'une action des Béotiens, 113
Bleſſé des honneurs qu'on rendoit à Lyſandre, 113. 114
Parti qu'il prit pour diminuer l'autorité de Lyſandre, 115
Emploi très-bas qu'il lui donne, 115
Il l'envoye ſon lieutenant dans l'Helleſpont, 116
Blâmé par Plutarque de ce qu'il fit à Lyſandre, 117
Comment il ſe vengea de la perfidie de Tiſapherne, 118
Il exempte les riches d'aller à la guerre, à quelle condition, 118
En cela il imite Agamemnon, 119
Il fait dépouiller les priſonniers, & pourquoi, 119
Mot qu'il dit à ſes ſoldats, 119
Sa prudence contre Tiſapherne, 119
Il mêle des pelotons de gens de pied avec ſes eſcadrons, 120
Réponſe qu'il fait aux propoſitions de Tithrauſte, 121
Les Spartiates lui donnent le commandement de l'armée de mer, 121
Il aimoit mieux tirer toute ſa grandeur de ſa vertu, que de ſa puiſſance, 122
Grande faute qu'il fit, 122
Il fait alliance avec le roi Cotys, 122
Il lui fait épouſer la fille de Spithridate, 122
Amoureux de Mégabate, fils de Spithridate, 122
Refuſe le baiſer de Mégabate, & ce qu'il dit ſur cela, 124
Conférence qu'il a avec Pharnabaze, & ce qui s'y paſſa, 125. 126
Préſent qu'il reçoit du fils de Pharnabaze, & celui qu'il lui fait, 126
Services qu'il lui rendit, 127. 128
Il n'étoit plus eſclave de la juſtice quand il s'agiſſoit de ſes amis, 128
Billet qu'il écrivit à Hidriée en faveur de Nicias, 128
Mot qu'il dit ſur un jeune garçon qu'il aimoit, & qu'il étoit obligé d'abandonner, 128
Dans ſes voyages il logeoit toujours dans des temples, 129
Il couchoit auſſi durement que le moindre ſoldat, & étoit fait à toutes les rigueurs des ſaiſons, 129

Grande

Grande ſoumiſſion des ſatrapes pour lui, 129
Il penſe à aller attaquer le roi de Perſe dans ſes états, 130
Il eſt rappellé par les éphores, 131
Son obéiſſance à cet ordre la plus glorieuſe de ſes actions, 131
Bon mot de lui, 132
Comment il paſſoit ſur les terres des Barbares, 133
Réponſe qu'il fit aux Tralles qui lui faiſoient une demande impertinente, 133
Il marche contre eux, & les bat, 134
Mot très-fier qu'il dit ſur une réponſe du roi de Macédoine, 134
Ses ambaſſadeurs retenus priſonniers à Lariſſe, beau mot qu'il dit en cette occaſion, 134
Beau ſentiment d'Agéſilas, 134
A la tête de cinq cent chevaux, il met les Theſſaliens en fuite, 135
Ce qu'il dit ſur l'ordre que lui apportoit Diphridas, 135
Il voit le ſoleil s'éclipſer, & reçoit la nouvelle de la défaite de ſon beau-frere Piſandre, 136
Il répand un bruit tout contraire, 136
Faute que l'ardeur de ſon courage lui fit commettre, 137
Il eſt bleſſé de pluſieurs coups, 138
Malgré le ſang qu'il perdoit, il ne ſe retira qu'après avoir fait emporter ſes morts, 139
Son reſpect pour les dieux, 139
Il dreſſe un trophée de ſa victoire, 139
Il ſe fait porter à Delphes, ce qu'il y fait, 139
Combien il étoit attaché aux mœurs ſimples de ſon pays, 139
Il laiſſe à ſa maiſon les portes qu'il y avoit trouvées, quoiqu'elles euſſent plus de ſept cent ans, 140
Sa femme & ſes enfans, 140
Moyens étranges dont il ſe ſervoit pour gagner ſes ennemis, 142
Il fait déclarer ſon frere Téleutias général de la flotte, 143
Il aſſiege Corinthe occupée par les Argiens, 143
Il fait célébrer des jeux Iſthmiques par les Corinthiens, 143
Milieu qu'il vouloit qu'on gardât dans le goût pour les jeux publics, 144
Il n'avoit nul goût pour les amuſemens ordinaires des hommes, 144
Comment il rabaiſſa la ſotte vanité d'un comédien, 145
Comment il reprima la folie d'un medecin qui ſe donnoit le nom de Jupiter, 145
Il marque un grand mépris aux ambaſſadeurs de Thebes, 145. 146

Com-

Comment puni de ſon orgueil, 146
Comment il reprime à ſon tour l'arrogance de ces ambaſſadeurs, 146. 147
Il ravage l'Acarnanie, & bat ſes troupes, 147
Pourquoi il voulut donner aux ennemis le tems de ſemer, 148
Sa politique quand il obligea les Grecs à ſe ſoumettre aux conditions de la paix d'Antalcidas, 148
Il ſoutient Phœbidas qui avoit fait une action très-injuſte, 149. 150
Belle réponſe qu'il fait au roi de Perſe, 150
Il déclare la guerre aux Thébains, & en charge le roi Cléombrotus, 151
Sa complaiſance & ſa tendreſſe pour ſes enfans, 154
Alloit à cheval ſur un bâton avec eux, & ce qu'il dit ſur cela, 155
Il ne profite point du privilége de l'âge, & marche contre les Thébains, 155
Il s'attire la haine de tous les alliés de Sparte, 156
Comment il rabat leur préſomption, 157
Tombe malade à Mégare, & eſt ſaigné du pied, 157
Son débat avec Epaminondas en plein conſeil, 158. 159
Il rompt avec les Thébains, leur déclare la guerre, 159
Il la fait entreprendre de ſa propre autorité malgré les alliés, & malgré les ſignes fâcheux qui arrivérent, 160
Grande idée que les Spartiates avoient de lui, 163. 164
Sage expédient qu'il trouva pour ſauver à Sparte ſes loix & ſes citoyens, 164. 165
Comment il ranime le courage de ſes troupes deshonorées & abattues, 165
Ne voulut pas que les Lacédémoniens fortifiaſſent de la ville pour s'oppoſer à la fureur des Thébains, 166
Ce qu'il eut à ſupporter dans cette occaſion, 166
Ce qu'il dit d'Epaminondas en lui voyant paſſer l'Eurotas, 167
Sa grande prudence pour diſperſer des mutins qui s'étoient emparés d'un bon poſte, 168
Il découvre une autre grande conjuration dans Sparte, & ce qu'il fit, 169
Ce qu'il fit pour empêcher qu'on ne ſût le nombre des déſerteurs, 169
Comment il fut la cauſe du ſalut de Sparte, 170
Il marche au ſecours des Mantinéens, & pourquoi il retourne à Sparte, 173
Par ſa valeur, il arrache ſa ville des mains d'Epaminondas, 174
Blâmé d'avoir voulu continuer la guerre pour recouvrer Meſſene, 176
Décrié pour s'être livré à Tachos, général des Egyptiens, 177
Son ambition déplacée, 178

Il

Il regardoit comme indigne de lui de vivre inutile, 178
Il s'embarque pour l'Egypte, 178
Effet que ſa premiere vûe produiſit ſur les Egyptiens, 179
Ce qu'il dit à ceux qui lui préſentoient des confitures & des parfums, 179
Il admire ſur-tout la plante appellée Papyrus, 180
Sujet de déplaiſir qu'il eut auprès de Tachos, 180
Réponſe qu'il fait à Chabrias, qui veut le retenir dans le parti de Tachos, 181
Il envoye à Sparte demander des ordres, 181
Il quitte le parti de Tachos & entre au ſervice de Nectanébos, 181
Il lui devient ſuſpect, 183
Stratagême qu'il imagina, 183
Diſcours plein de ſens qu'il tient à Nectanébos, 184
Il regagne ſa confiance, 184
Stratagême dont il uſa, 184
Il part pour s'en retourner à Sparte, comblé d'honneurs & de préſens, 185
Battu par la tempête, il eſt obligé de relâcher au port de Ménélas, où il meurt, 185
Son corps, comment embaumé par les Lacédémoniens, & emporté à Lacédémone, 185
Le roi ne demeure dans ſa maiſon juſqu'à Agis III, ſon cinquieme deſcendant, 186
Sa conduite pour parvenir à la royauté ne peut être excuſée, 343
Ses avantages ſur Pompée, 345. & ſ.
Les grandes choſes qu'il fit par la patience, 351
Ageſipolis, roi de Sparte, ſon caractere, 148
Sa mort, 151
Agis, fils aîné d'Archidamus, 101
Ne vouloit pas reconnoître Léotychidas pour ſon fils, & enfin il le reconnoît à la mort, 104
Alcée de Sardis remporta ſur Mithridate le prix de la courſe des chevaux, 259
Alexandre, affranchi de Strabon, pere de Pompée, vol qu'il fit, 192
Alexandre le Grand, moyen dont il ſe ſert pour convaincre de menſonge Eumenes, 56
Ses exploits, pourquoi doivent être une ſource de larmes pour les Grecs, 131
Mot de lui ſur la bataille qu'Antipater donna à Agis, 131
Ambitieux, ne gardent jamais de meſure dans leur politique, 117
Ambition demeſurée de Pompée & de Céſar, 290
Amour des garçons, quel, & comment appellé à Sparte, 142
Anarchie, il n'y a point de domination qui ne lui ſoit préj

préférable, 292
Annius (*Caïus*) envoyé par Sylla contre Sertorius, 12
Antalcidas envoyé à Tiribaze pour la paix, 148
Paix honteuſe qu'il fit, 148
Mot qu'il dit à Agéſilas bleſſé, 155
Belle réponſe qu'il fit à la vanterie d'un Athénien, 167
Il envoye ſes enfans à Cythere, 167
Antée, ſa taille monſtrueuſe & ſon tombeau, 16. 17
Anticratès, Spartiate, tue Epaminondas dans le combat, 175. 176
Ses deſcendans comment appellés, 176
Affranchis de tous impôts, 176
Antigene, un des commendans des Argyraſpides, 78
Son envie contre Eumenes, 79
Conſpire contre lui, 90
Antigonus, chargé d'aller établir Eumenes, ſatrape dans la Cappadoce, refuſe d'obéir, ſon caractere, 58
Cherche les moyens de faire tuer Eumenes, 70
Il fait jetter des billets dans ſon camp pour porter ſes ſoldats à le tuer, 70
Il gagne contre lui une grande bataille, 71
Il admire ſon audace & ſa fermeté, 71
Mot qu'il dit ſur ce qu'il ne voulut pas prendre ſes bagages comme il le pouvoit, 72
Il l'aſſiege dans Nora, & lui envoye propoſer une entrevûe, 73
Il empêche les Macédoniens d'approcher de lui, le prend entre ſes bras, & le ramene dans ſon fort, 74
Il tâche de le gagner & de l'avoir pour ami, 77
Il lui envoye offrir la paix avec la formule du ſerment qu'il exigeoit de lui, 77
Peu content de la formule du ſerment qu'Eumenes avoit ſignée, envoye ordre à ſes troupes de le raſſiéger, 78
Battu par Eumenes au paſſage de Paſitigre, 82
Grand avantage qu'il eſpéroit tirer de la maladie d'Eumenes, 84
Deſabuſé, & ce qu'il dit ſur la litiere d'Eumenes, 84
Trompé par Eumenes, il le trompe à ſon tour, 86
Il marche pour ſurprendre ſes troupes dans leurs quartiers qui étoient fort éloignés, 86
Sa marche découverte à cauſe des feux qu'il fut obligé de faire, 87
Trompé par les feux d'Eumenes, il s'en retourne, 88
Ayant connu le ſtratagême d'Eumenes, il tourne bride, & va pour le combattre, 89
Défait d'un côté, pendant que

que ſa cavalerie eſt victorieuſe de l'autre, 91
Sa préſence d'eſprit, 92
Il enleve les bagages de l'armée d'Eumenes, 92
N'a pas le courage de voir Eumenes qu'on lui a livré, 95
Il ordonne qu'on lui ôte ſes fers les plus peſans, 95
Il ordonne qu'on ne lui donne plus à manger, 96
Il le fait achever & rend ſon corps à ſes amis, 96
Il fait lui-même la punition des Argyraſpides, 96. 97
Antiſtia, femme de Pompée, qui la répudie, 200. 201
Antiſtius, préteur, offre ſa fille Antiſtia à Pompée, & le mariage eſt conclu, 193. 194
Tué dans le ſénat, & pourquoi, 201
Antonius (*Marcus*), ſa fille priſe par les pirates, 231
Apama, fille d'Artabaze, & ſœur de Barſine, mariée à Ptolomée, 54
Apolia, fille d'Agéſilas, 141
Apollodore de Cicile, ami de Cléopatre, 80
Apollon Didyméen, 229
Apologue de deux chevaux, l'un foible & l'autre fort, 30. 31
Du lion amoureux, 85. *n.*
Appius, ſes flatteries outrées pour Pompée, 299
Archidamus, roi de Sparte, fils de Xeuxidamus, ſes enfans, 101
Condamné à l'amende pour avoir épouſé une femme trop petite, 103
Archidamus, fils d'Agéſilas, amoureux de Cléonyme, 153
Intercede auprès de ſon pere pour Sphodrias, 154
Défait les Arcadiens, 172
Ses exploits à la bataille contre Epaminondas, 174
Archias, ſa trahiſon, 151
Mis à mort par les Thébains, 151
Argiens prétendoient avoir ſeuls le droit de célébrer les jeux Iſthmiques, 143
Argyraſpides, jamais battus, 91
L'infame réſolution qu'ils prennent, 92
Leurs diſcours inſolens contre Eumenes, 93. 94
Punis par Antigonus même, 96. 97
Ariarathes, roi de Cappadoce & de Paphlagonie, 58
Fait priſonnier, 59
Aſcalis, fils d'Iphtha, chaſſé du throne des Mauruſiens, 16
Athletes n'étoient plus reçus aux jeux Olympiques après un certain âge, 128
Attis, deux hommes de ce nom dévorés par un ſanglier, 2
Aufidius, un des conjurés contre Sertorius, 49
Son malheureux ſort, 52
Aurélius (*Caïus*), chevalier, comment obligea Pompée & Craſſus à ſe réconcilier, 226

B

Barſine, fille d'Artabaze, aimée par Alexandre qui en eut un fils, 54
Barſine, ſœur de la premiere, mariée à Eumenes, 54
Bataille de Chéronée, 137
Bataille ſans larmes, quelle, 172
Bataille de Leuctres, quel jour donnée, 161
Bataille de Pharſale, reflexions que des hommes ſages faiſoient ſur elle, 324
Bellinus, préteur, pris par les pirates, 230
Béotiens, ſeuls en droit de faire faire par leurs ſacrificateurs les ſacrifices en Aulide, 113
Inſulte qu'ils font à Agéſilas, leur raiſon, 113
Bibûlus, conſul, ſe renferme dans ſa maiſon pour les huit derniers mois de ſon conſulat, 277. 278
Biche de Sertorius, 20
Borgne, les plus grands capitaines ont été borgnes, 2
Brutus, lieutenant de Carbon, 197
Brutus défend Mutine contre Pompée, ſe rend, & Pompée le fait tuer, 213
Combien diffé ent de ſon fils qui tua Céſar, 214

C

Cabires, leur temple à Sathrace, 229
Cæcias, quel vent, 33
Cæpion épouſe la fille de Pompée qui étoit promiſe au fils de Sylla, 277
Caïus vole le diadême de Mithridate, & le donne à Fauſtus, fils de Sylla, 266
Callicrate, deſcendant d'Anticrate, 175
Callipidis, excellent acteur pour le tragique, ſa vanité, 145
Calpurnius Lanarius tue Salinator en trahiſon, 12
Camp, jamais étranger n'a paſſé à cheval dans un camp Romain, 290
Canathre, quelle eſpece de coche, 140
Canidius, decret qu'il propoſe en faveur de Pompée, 282
Rejetté par le ſénat, pourquoi, 282
Carbon, ſuccede à Cinna, 195
Mis à mort par l'ordre de Pompée, 202
Carinnas, lieutenant de Carbon, 197
Caton d'Utique, plaiſante aventure qui lui arriva, 264
Beau mot de lui, 265
Refuſe l'alliance de Pompée, & pourquoi, 270
Beau mot qu'il dit à ſa femme pour juſtifier ſon refus, 270
Autre mot de lui ſur l'amitié de Céſar & de Pompée, 2

pée, 276
Il prédit les malheurs qui doivent arriver à la ville & à Pompée, 278
Perſuade à Domitius de pouſſer ſa brigue pour le conſulat, & mot qu'il dit ſur cela, 286
Elude la propoſition d'élire Pompée, dictateur, & appuie l'avis de Bibulus de le nommer ſeul conſul, 291
Généreuſe réponſe qu'il fit à Pompée, 293
Ce qui le fit recuſer dans le jugement de Plancus, 295
Propoſe d'élire Pompée général, ſa maxime, 304
Catulus, conſul avec Lépidus, ſon caractere, 212
Témoignage bien honorable que les Romains lui rendent, 234
Le ſeul qui oſa s'oppoſer au decret de Manilius, mot remarquable qu'il dit aux ſénateurs, 232
Cavalerie Theſſalienne, la plus eſtimée, 135
Cérès, ſon temple à Hermione, 229
Céſar réconcilie Craſſus & Pompée, ſes vûes en cela, 275
Ravale la dignité de conſul pour aller à ſes fins, 276
Epouſe Calpurnie, fille de Piſon, 277
Sa grande politique, 284
Il fait de ſon armée comme de ſon propre corps, 284
Ses combats comme des chaſſes pour s'exercer, 284
Cour nombreuſe qu'il avoit à Luques, 284
Son attention & ſa vigilance, & les largeſſes qu'il faiſoit pour gagner les principaux, 299
Appellé brigand par Marcellus, 300
Sa lettre lûe au peuple malgré le ſénat, 302
Il s'empare d'Ariminum & marche vers Rome, 303
Mot qu'il dit ſur le bord du Rubicon, 305
Mot terrible qu'il dit à Métellus, 306
Il ſe rend maître de l'Italie en ſoixante jours ſans verſer une goutte de ſang, 309
Se rend maître de l'armée de Pompée en Eſpagne, ce qu'il fait, 312.
Il envoye faire des propoſitions à Pompée, 312. 313
Sommaire de ſes exploits, 318. 319
Mot de lui ſur l'avis qu'il eut que Pompée ſe mettoit en bataille, 320
Son ordre de bataille, 322
Uſage qu'il fait de ſix cohortes qu'il tire du corps de reſerve, & l'ordre qu'il leur donne, 322
Mot de lui ſur les chevaliers de Pompée, 322
Il pleure en recevant le cachet de Pompée, 342
Il fait mourir Achillas & Pothin, 342
Cicéron rappellé de ſon exil, remet Pompée dans les bonnes graces du ſénat, 280 281
Propoſition qu'il faiſoit pour

pour moyenner un accommodement entre Céſar & Pompée, 302
Cinna accuſé à faux d'avoir fait tuer Pompée, & tué par un officier, 194
Mot que lui dit cet officier, 195
Cléombrotus regne à la place d'Agéſipolis, 150
Tué à la bataille de Leuctres, 160
Cléon d'Halicarnaſſe avoit fait un diſcours pour Lyſandre, 141
Cléonyme, fils de Sphodrias, 152
Sa valeur héroïque, & ſa mort, 160
Cléora, femme d'Agéſilas, 140
Clodius s'éleve contre Pompée, 278. 279
Son inſolence & ſon audace contre lui, 279
Un de ſes domeſtiques ſurpris avec un poignard près de Pompée, 280
Envoye Caton en Cypre, & pourquoi, 278
Cœlius, lieutenant de Carbon, 197
Commandemens ne doivent être donnés ni à la faveur ni à l'alliance, 122
Complaiſance mutuelle combien dangereuſe dans les états, 110
Conſulat confié à un ſeul, devoit être regardé comme une calamité publique, 294
Continuation, choſe invincible, 31
Contrariété, comment principe d'union, 116
Cornélie, fille de Métellus Scipion, veuve du jeune Craſſus, femme de Pompée, ſes grandes qualités & ſes perfections, 293
Sa ſurpriſe quand elle reçut le courier que Pompée lui envoye, 332
Elle va ſur le rivage, & ce qu'elle dit à ſon mari, 333
Elle le voit tuer, 340
Coſis, frere du roi des Albaniens, tué par Pompée, 256
Couriers ſur des chameaux, 87
Coutume des chevaliers Romains quand ils demandoient l'exemption de retourner à la guerre, 224. 225
Des couriers qui portoient de bonnes nouvelles, 265
Craſſianus ou *Craſtinus*, mot qu'il dit à Céſar, 326
Sa valeur & ſa mort, 327
Cratere & *Antipater* paſſent en Aſie pour ruiner la puiſſance de Perdiccas, 61
Cratere, ſa grande réputation & ſon courage, 62
Marche avec Néoptoleme contre Eumenes, 63
Mot de bataille de Cratere, 65
Sa valeur héroïque & ſa mort, 66
Cratippe, maniere douce dont il tâche de ramener Pompée, 239
Crete, ſeconde pepiniere de pirates, 239
Cri du peuple, qui fait tomber

ber mort un corbeau, & la cauſe de ce violent effet de l'air, 234
Culléon, conſeil qu'il donnoit à Pompée, 280
Curion, tribun du peuple, Céſar acquitte de grandes ſommes qu'il devoit, demandes qu'il fait pour Céſar, 300
Cyniſca, ſœur d'Agéſilas, va combattre ſur un char aux jeux Olympiques, 141

D

Délibérer, il n'eſt pas permis de délibérer ſur ce que l'on a promis, 9
Démaratus, de Corinthe, mot de lui, 131
Démétrius, affranchi de Pompée, ſes grands biens, 190
Son grand crédit, 262
Son inſolence, 263
Démétrius, fils d'Antigonus, vouloit ſauver Eumenes, 96
Démon malfaiſant, ſon occupation, 267
Démoſtrate le Phéacien, mot de lui, 132
Dévouemens en uſage parmi pluſieurs peuples, 28
Diodorus, fils de Sophax, ſes exploits, 17
Diopithes, devin, dit qu'il étoit défendu qu'un boiteux fût roi de Sparte, & l'oracle qu'il produiſit, 105. 106
Diphridas, ordre qu'il porte à Agéſilas, 135
Domitius battu par le queſteur de Sertorius, 22
Domitius qui avoit aſſemblé en Afrique une groſſe armée, ſe met en bataille devant Pompée & ſe retire, 205
Il eſt battu & tué, 206
Don le plus royal parmi les Macédoniens, 70

E

Elémens, leur diſtorde, combien utile, 110
Elyſées, champs Elyſées où placés, 14. 15. 16
Emilie, ſeconde femme de Pompée meurt en couche, 201
Empire de l'univers partagé en trois lots par les dieux, 290
Ennemis, il y a de la gloire & un plaiſir infini à tromper ſes ennemis par des ruſes de guerre, 118
Epaminondas, député de Thebes à Sparte, s'oppoſe ſeul à Agéſilas, 159
Leur débat en plein conſeil, 159
Entre dans la Laconie avec une formidable armée, 165
Il ſe retire, 167
Fait rebâtir la ville de Meſſene, 173
Marche contre Sparte pour la ſurprendre, 173
Tué à la ſeconde bataille de Mantinée, 174
Ephores, pourquoi établis à Sparte,

Sparte, 107
Action remarquable des éphores, 175
Eſope connu chez les Egyptiens, 179
Eſpagnols, leur averſion pour tous les gouverneurs que les Romains leur envoyoient, 12
N'étoient pas encore diſciplinés du tems de Métellus, 26
Leur coutume de ſe dévouer à mourir avec leur prince ou leur général, 28
Comment ils appelloient ce dévouement, 28
Eſpion, les officiers les plus conſidérables s'offroient pour eſpions, 5
Etymocles, intime ami d'Agéſilas, 154
Eudamus commandoit les éléphans d'Eumenes, 90
Evenemens, deux opinions ſur leur nombre, 1
Eumenes, ſa naiſſance, ſon éducation, 53
Plaît à Philippe, qui l'emmene, 53
Il eſt fait premier ſecrétaire d'Alexandre, 54
Alexandre lui donne le commandement d'un corps de troupes, 54
Et enſuite le gouvernement de Perdiccas, 54
Alexandre lui fait épouſer Barſine, fille d'Artabaze, 54
Souvent en diſgrace à cauſe de ſes brouilleries avec Epheſtion, 55
Plaintes qu'il va faire à Alexandre, 55
Il refuſe de prêter à Alexandre trois cent talens, ſon excuſe, 56
Convaincu de menſonge, 56
Autre querelle qu'il a avec Epheſtion, 56
Son caractere, 57
Ce qu'il fit pour regagner les bonnes graces d'Alexandre, 57
Après la mort d'Alexandre il travaille efficacement à adoucir les gens de guerre, 57
Il eſt fait ſatrape de la Cappadoce & de la Paphlagonie, 58
Brouillé avec Hécatée, tyran de Cardia, 58
Il ſe retire auprès de Perdiccas, ſon équipage & ſes tréſors, 59
Il eſt mené & établi en Cappadoce par Perdiccas, 59
Il ſuit Perdiccas, mais Perdiccas le renvoye de la Cilicie, 60
Il aſſemble un corps de cavalerie capable de tenir tête à la phalange Macédonienne, 61
Déclaré généraliſſime de l'armée de la Cappadoce & de l'Arménie, 61
Il défait Néoptoleme avec ſa cavalerie, & oblige la phalange Macédonienne à ſe rendre à lui, 61
Réponſe qu'il fait aux ambaſſadeurs que Cratere & Antipater lui avoient envoyés pour le forcer à quitter le parti de Perdiccas, 2

cas, 62
Son chef-d'œuvre qui marque un grand capitaine, 64
Viſion fort extraordinaire qu'il eut en ſonge, 64
Comment il l'expliqua en ſa faveur, 65
Son ordre de bataille, & le mot qu'il donna, 65
Il ſe met à ſon aîle droite pour être oppoſé à Néoptoleme, 66
Son combat contre Néoptoleme, 67
Il le dépouille de ſes armes, 67
Il va dans l'endroit où Cratere avoit été bleſſé, ſa douleur en le voyant expirer, 67. 68
Sa réputation fort accrue par le gain de cette bataille, 68
L'envie & la haine que ce ſuccès excite contre lui, 68
Les Macédoniens réſolvent ſa mort, & en chargent Antigonus & Antipater, 68
Il prend des chevaux dans les haras du roi, & donne des décharges, 68
Mot d'Antipater ſur cela, 68. 69
Il marche vers la haute Phrygie, 69
Mot qu'il dit ſur l'ambition de quelques officiers qui lui diſputoient le commandement, 69
Comment il paye ſes ſoldats, 69. 70
Antigonus & Antipater font jetter des billets dans ſon camp pour porter ſes ſoldats à le tuer, 70
Ordonnance que les Macédoniens font pour ſa ſûreté, 70
Les officiers font la garde la nuit devant ſa tente, 70
Il avoit le privilége de diſtribuer à ſes amis des chapeaux de pourpre & des veſtes, 70
Il perd une grande bataille contre Antigonus, par la trahiſon d'un de ſes officiers qu'il fait pendre, 70. 71
Battu & mis en fuite, il retourne dans ſon même camp pour faire brûler ſes morts, 71
Il peut prendre les bagages d'Antigonus & ne le veut point, & pourquoi, 71
Ce qu'il fit en cette rencontre, 72
Mot d'Antigonus ſur cette action d'Eumenes, 72
Il congédie la plus grande partie de ſes troupes, & ſe retire dans un fort, 73
Il y eſt aſſiégé par Antigonus, 73
Réponſe qu'il fait ſur la propoſition d'une entrevûe, 73. 74
Leur entrevûe, 74
Ce qui s'y paſſa, 74
Il n'a que du pain ſec pour nourrir ſa garniſon, 75
Comment il aſſaiſonne ces repas ſi maigres, 75
Sa douceur & les charmes de ſa converſation, 75

Sa taille admirablement proportionnée, 75
Ce qu'il imagina pour tenir ſes ſoldats & ſes chevaux en haleine dans un très-petit lieu, 75
Antigonus lui envoye offrir la paix avec une formule de ſerment, il corrige cette formule, 77
Sa grande fidélité pour la reine Olympias & les rois ſes enfans, 77
Son ſerment étant prêté, il aſſemble promptement un corps de mille chevaux, & ſe retire, 78
Il reçoit des lettres d'Olympias qui l'appelle à la tutelle de ſon fils, 78
Il reçoit ordre de faire la guerre à Antigonus, 78
Moyen dont il ſe ſervit pour adoucir & ramener Antigene & Teutamus, capitaines des Argyraſpides, 79
Il emprunte de l'argent à ſes troupes pour s'aſſûrer d'elles & pour ſauver ſa vie, 81
Il bat Antigonus au paſſage du Paſitigre, 82
Grande marque que les Macédoniens donnent de l'eſtime qu'ils avoient pour lui, 83
Malade, il ſe fait porter en litiere à la queue de l'armée, 84
Apologue qu'il dit à ſes troupes, *note*, 85
Comment abuſe Antigonus, *note*, 86
Ses troupes ſe diſperſent, & prennent des quartiers fort éloignés, 86
Leur effroi à la nouvelle de la marche d'Antigonus, 87
Il calme & diſſipe leur frayeur, 87
Ce qu'il fit pour arrêter Antigonus, 88. 89
Avantage qu'il tira de l'argent qu'il avoit emprunté de ſes officiers, 90
Ce qu'il dit à ſes amis, 90
Il fait ſon teſtament, & brûle ſes lettres & ſes papiers, 90
Deſſeins étranges qui lui viennent dans l'eſprit, 90
L'honneur l'emporte enfin, 91
Arrêté par ſes troupes, & lié & garrotté, 93
Diſcours qu'il leur fait, 93. 94
Il eſt mené au camp d'Antigonus, 95
Sa converſation avec Onomarchus qui le gardoit, 96
Sa mort, 96
Avantages d'Eumenes ſur Sertorius, 98. *& ſ.*
Eupolia, ſeconde femme d'Archidamus, roi de Sparte, 101

F

Fabius Rullus ſurnommé *Maximus*, & pourquoi, 209
Favonius, ſon caractere, & raillerie hardie qu'il fait à Pompée, 304

Ses

Ses plaisanteries contre lui, 317
Fer embrasé & fondu, fond mieux le fer froid que le feu même, 199
Feux allumés dans les camps, selon la différence des veilles, 88
Foi, la bonne-foi ne souffre ni raisonnement ni incertitude, 9
Formalités, si on peut s'en dispenser dans des crimes d'état, 169
Fortune, impuissante pour remplir l'avidité de l'homme, 290
Fourreau de l'épée de Mithridate, son prix, 266
Fuyards, état misérable où étoient réduits à Sparte ceux qui avoient fui dans le combat, 164

G

Gabinius, tribun de soldats, decret qu'il dressa en faveur de Pompée, 232
Le plus outré de tous les flatteurs de Pompée, 277
Désigné consul, 277
Général doit mourir en général, & non en simple aventurier, 25
Principal devoir d'un général, 36
Ce qui est le principal dans un général, 349
Gens d'épée & gens de robe, leur opposition, 227
Gloire, belle maxime sur la gloire, 347
Gorgias, lieutenant d'Eumenes, 66
Guerre des Marses ou des Confédérés, 6
C'est une grande faute de faire souvent la guerre contre les mêmes ennemis, 155
Loi de Lycurgue sur cela, 155
Guerre des pirates, son origine, 227. 228
Leurs grandes forces & la magnificence de leurs galeres, 228. 229
Leur audace sacrilége, & les desordres qu'ils commettoient, 229. 230
Leur insolence, 231

H

Habileté (l') & l'adresse font souvent ce que toute la force des armes ne sauroit faire, 34
Hercule, fils d'Alexandre & de Barsine, 54
Herculéius, questeur de Sertorius, ses exploits, 22
Hérippidas, Spartiate, ce que fit son avarice, 123
Homme de guerre, quel est le véritable homme de guerre, 99
Hypsicratia, concubine de Mithridate, son courage, 249
Les services qu'elle lui rendoit, 249

I

Jalouſie des officiers Macédoniens de l'armée d'Eumenes, pour le lieu où l'on tiendroit le conſeil, 79. 80
Ihyrtius, gouverneur de l'Arachoſie, 96
Ignorance & inexpérience des ennemis ſouvent plus à craindre que leur nombre, 182
Ilion pris trois fois, avec quelles circonſtances, 2
Iphicrate taille en pieces une bande des Lacédémoniens, 146
Iſadas, fils de Phœbidas, ſpectacle très-agréable qu'il donne à Sparte, 175
Iſles Athlantiques ou iſles des Bienheureux, l'heureuſe température de leur climat, 14. 16
Juba le jeune, fils du roi Juba, le plus grand hiſtorien qui eut été parmi les rois, 18
Jugement des procès civils & criminels, transféré aux chevaliers par une loi, 224
Julie, la grande paſſion qu'elle avoit pour Pompée ſon mari, 288
Accouche d'une fille, & meurt en travail, 289
Enterrée dans le champ de Mars, 289
Juſtice, la premiere de toutes les vertus, 150
Eſt la meſure royale pour meſurer la grandeur, 150

L

Labiénus va ſe rendre à Pompée, 310. 311
Lacédémoniens, il leur étoit défendu d'apprendre aucun métier, 157
Battus à Leuctres par les Thébains, 161
Leur magnanimité après leur défaite, 161. 162
Joie de ceux dont les parens avoient été tués à la bataille, & affliction de ceux dont les parens s'étoient ſauvés, 162
Réponſe qu'ils font aux ambaſſadeurs de Tachos & de Nectanébos, 180
Ordre très-injuſte qu'ils envoyent à Agéſilas, 181
Leur malheureuſe politique, 181
Lampito, femme d'Archidamus, 100
Lentulus (*Lucius*) arrivant de Cypre voit de loin le feu du bûcher de Pompée, deſcend & eſt tué, 342
Léonatus chargé d'aller établir Eumenes, ſatrape, ſe diſpoſe à obéir, ce qui l'en empêcha, 58
Confidence qu'il fait à Eumenes, 59
Ses eſpérances extravagantes, 59
Léontidas, ſa trahiſon, 150
Mis à mort par les Thébains, 151
Léotychidas, fils d'Agis & de Timéa, regardé comme bâtard & exclus du throne,

throne, 104. 106
Lépidus, le plus méchant de tous les hommes, élevé au consulat par Pompée, 211. 212
Rallume les anciennes factions de Marius, 212
Il se retire en Sardaigne, où il meurt de douleur des débauches de sa femme, 214
Liberté, il n'y a rien de beau ni de desirable sans elle, 126
Lucius Manilius, proconsul de l'autre Espagne, battu par le questeur de Sertorius, 22
Lucullus (*Lucius*), il aide Pompée à obtenir tout l'argent qu'il demandoit pour continuer la guerre en Espagne, sa politique en cela, 219
Les licteurs de Lucullus font part de leurs lauriers verds à ceux de Pompée, présage favorable qu'on tire de-là pour le dernier, 244
Injustice qu'on lui fait, 242
Il se plaint de Pompée, 245
Plus aimé des Romains après le retour de Pompée, 273
Il se livre à l'oisiveté & aux délices, 274
Il se ranime & s'éleve contre Pompée, 274
Lumiere qui paroît sur le camp de César, 320
Lysandre, explication qu'il donne d'un oracle, 105. 106
Il fait monter Agésilas sur le throne de Sparte, & comment, 105. 106
Persuade à Agésilas d'aller faire la guerre au roi de Perse, 111
Il est mis à la tête de trente officiers qui composoient le conseil de guerre, 112
Sa grande réputation, & les honneurs qu'on lui rendoit, 113
Il s'apperçoit de l'envie & de la jalousie d'Agésilas; 115
Commission indigne que lui donne Agésilas, 115
Eclaircissement qu'il a avec ce prince, 116
Le fruit qu'il tira de cette conversation, & grand service qu'il rendit, 116
Comment il cherche à se venger de l'affront qu'il a reçu, 116
Blâmé par Plutarque, 117

M

Machairionides, descendans d'Anticratès, pourquoi ainsi nommés, 176
Manilius, tribun du peuple, son decret en faveur de Pompée, 241
Manius Antonius entre dans la conjuration contre Sertorius, & ce qu'il fit, 49
Marcellinus, consul, interroge Pompée & Crassus devant le peuple, 285
Reproches que Pompée lui fait, 286
Marcellus, consul, appelle César brigand, discours qu'il

fait en faveur de Pompée, & l'ordre qu'il lui donne, 300. 301
Marcus Marius, ſénateur, banni de Rome, envoyé par Sertorius à Mithridate pour commander ſes troupes, 46
Honneurs que Mithridate lui faiſoit, 46
Mégabate, fils de Spithridate, 124
La paſſion qu'Agéſilas avoit pour lui, 124
Memmius, lieutenant de Pompée, tué dans un combat, 40
Memmius, mari de la ſœur de Pompée, 204
Ménandre commandoit l'eſcorte des bagages d'Antigonus, 72
Mendéſien qui s'éleve contre Nectanébos, & ſe fait déclarer roi d'Egypte, 182
Ménécrate, medecin, ſe faiſoit appeller & s'appelloit lui-même Jupiter, 145
Mentor, beau-frere d'Artabaze, 54
Meſſene, la bonté & la fertilité de ſon terroir, 173
Métellus Pius, ſon caractere, 23
Dans ſa vieilleſſe il ſe laiſſe aller à une vie molle, 23
Il refuſe le défi de Sertorius, 24. 25
Il aſſiege Laccobriga & eſt obligé de lever le ſiége, 24. 25
Bleſſé & jetté par terre dans un combat près de Sagonte, 40
Grand combat autour de lui, 40
Il met la tête de Sertorius à prix, 42
Sa vanité pour avoir battu Sertorius une ſeule fois, 42
Défend l'Eſpagne contre Sertorius, 214
Se deshonore ſur ſes vieux jours par une vie deſordonnée, 216
Métellus, parent de Métellus qui avoit commandé en Eſpagne, envoyé commander en Crete, 239
Sa fermeté, 241
Métellus Népos, tribun du peuple, veut empêcher Céſar de prendre de l'argent du tréſor public, 306
Minerve Itonienne, 139
Mithres, les cérémonies ſecrettes & myſtérieuſes de ſon culte, 229
Mithridate, les offres qu'il fait à Sertorius, & ce qu'il dit ſur ſon refus, 46
Très-content de n'être que le courtiſan du proconſul Romain, envoyé par Sertorius, 46
Enfermé dans ſon camp par Pompée, 247
Il ſe ſauve & eſt atteint près de l'Euphrate, 247
Songe qu'il eut la veille de la bataille, 247
Il eſt battu, 248
Il ſe trouve dans ſa fuite avec trois de ſes gens, 249
Il diſtribue à ſes amis un poiſon très-prompt, 249
Ses mémoires & ce qu'ils contenoient, 258

Ses lettres laſcives à Monime, & celles de Monime à lui, 258
Il ſe tue lui-même à cauſe de la révolte de ſon fils Pharnace, 265
Mort ne mord point, proverbe, 338
Mucia, femme de Pompée, ſes débauches, 268

N

Nectanébos ſe révolte contre Tachos, 180
Grands ſervices que lui rendit Agéſilas, 182. 183
Néoptoleme, grand écuyer d'Alexandre, ſa vanité, 54
Son caractere, 60
Va attaquer Eumenes, il eſt battu, 61
Il demande du ſecours à Cratere & à Antipater contre Eumenes, 62
Numérius, ami de Pompée, envoyé vers lui par Céſar, 309

O

Octavius (Lucius) lieutenant de Pompée, ſon procédé très-injuſte, 240
Olympe, ville de Pamphylie, les ſacrifices barbares que l'on y faiſoit, 229
Onomarchus qui gardoit Eumenes, ſa converſation avec lui, 96
Opiner, maniere dont on opina dans le ſénat ſur l'affaire de Céſar & de Pompée, 300. 301
Oppius, hiſtorien, doit être ſuſpect dans tout ce qu'il écrit des amis & des ennemis de Céſar, 203

P

Paix, la ſeule paix ferme & durable, 158. 159
Paroles de gens de bien toujours dignes de mémoire, mais plus remarquables encore quand ils ſont dans l'adverſité, 161. 162
Patience plus efficace que la force, 31
Payens croyoient que quand l'offenſé étoit appaiſé, les dieux étoient ſatisfaits, 94. *note.*
Pélopidas fit mourir Agis, 186
Perdiccas établit Eumenes en Cappadoce, & lui laiſſe la diſpoſition des charges & des emplois, 60
Il déclare Eumenes généraliſſime de toutes les troupes de la Cappadoce & de l'Arménie, 61
Tué en Egypte dans une ſédition, 68
Perpenna Vento arrive en Eſpagne, ſon orgueil, 29
Forcé d'aller ſe joindre à Sertorius, 30
Conſpire contre Sertorius, & ſes propos ſéditieux, 47. 48
Il attire Manius dans ſa conjuration, 49

Il prie Sertorius à un feſtin, 50
Battu par Pompée, pris & mis à mort, 51. 52
Perpenna s'empare de la Sicile, 201
Il abandonne la Sicile à l'arrivée de Pompée, 201
Péticius, patron d'un vaiſſeau de charge, ſonge qu'il eut, 330
Reçoit Pompée dans ſon vaiſſeau, 331
Peuceſtas, ſes troupes corrompues par la licence, & très-diſſolues, 81
Grand feſtin qu'il fit en Perſe à tous les officiers, 83
Averti de la marche d'Antigonus par des couriers qu'on lui envoye ſur des chameaux, & ſon effroi, 87
Accuſé d'avoir mal fait dans le combat contre Antigonus, 91
Pharnabaze, fils d'Artabaze, commandant d'un corps de cavalerie pour Eumenes, 65
Pharnabaze battu par Spithridate, 123
Demande une conférence avec Agéſilas, ce qui s'y paſſa, 125. 126
Ravage la côte de la Laconie, 147
Pharnace prend poſſeſſion du royaume pour les Romains, 265
Fait punir ceux qui avoient volé le fourreau de l'épée de ſon pere & ſon diadême, 266
Phidius, gouverneur de la Bétique, battu par Sertorius, 22
Philippe, beau-pere d'Auguſte, mot de lui ſur la paſſion qu'il avoit pour Pompée, 189
Philippe propoſe d'envoyer Pompée contre Sertorius, mot qu'il dit ſur cela à un ſénateur, 215
Philippe, affranchi de Pompée, ſa fidélité pour ſon maître, 341
Fait ſes funérailles, & eſt aidé par un vieux officier Romain, 341
Phœnix, de Ténedos, commande un corps de cavalerie dans l'armée d'Eumenes, 65
Phryxus, Spartiate, ſomme qu'il porta aux Thébains pour le prix de leur retraite, 170
Pigrès, capitaine de réputation, 64
Piſandre défait par Pharnabaze & par Conon, 136
Plancus condamné malgré la protection de Pompée, 295
Pompée arrivé en Eſpagne, ſert à relever la gloire de Sertorius, 36. 37
Action très-prudente qu'il fit après la mort de Sertorius, 50
Son origine, la grande bienveillance que les Romains avoient pour lui, & ſa cauſe, 187
Ses grandes qualités, 188
Son air doux prévenoit d'abord en ſa faveur, 188

Avoit

Avoit beaucoup d'air d'Alexandre, & on l'appelloit de ce nom, 189
Amoureux de la courtisane Flore, 189
Il la cede à Géminius, 190
Traita durement la femme de son affranchi Démétrius, & pourquoi, 190
Calomnié sur ses amours pour des femmes mariées, 191
Sa simplicité pour son manger, 191
Mot qu'il dit sur la friandise de Lucullus, 191
Sert sous son pere contre Cinna, 191
Ce qui lui arriva, 191
Sa hardiesse & sa fermeté, 192
Il défend son pere mort accusé de péculat, 192. 193
Accusé d'avoir pris des filets de chasse & des livres à Asculum, 193
Grande réputation que lui acquit son éloquence, 193
Epouse Antistia, & se rend au camp près de Cinna, d'où il se dérobe ensuite, 194
Va joindre Sylla avec une armée, 195
Il se fait général de sa propre autorité, quoiqu'il n'eut que vingt-trois ans, 196
Il bat trois lieutenans de Carbon, 197
Il bat celui qui commandoit la cavalerie des ennemis, & le tue, 197
Il oblige Scipion, consul, à prendre la fuite, & son armée à se rendre à lui, 197
Il force un corps de cavalerie à se rendre, 198
Est salué du titre d'*imperator* par Sylla, & les honneurs qu'il en reçoit, 198
Sa grande modération, 199
Grandes actions qu'il fait dans la Gaule, 199
Les grands faits de sa jeunesse, pourquoi supprimés par Plutarque, 200
Obligé de répudier Antistia & d'épouser Emilie, petite-fille de Sylla, son mariage combien blâmé, 200. 201
Envoyé en Sicile contre Perpenna, 201
Il soulage les villes qui avoient été foulées, 201
Ce qu'il dit aux Mamertins qui lui alléguoient leurs priviléges, 202
Blâmé d'avoir fait mourir Carbon, 202
Accusé d'avoir traité trop inhumainement Valérius, 202
Cachete les épées de ses soldats, 204
Il passe en Afrique contre Domitius, 204
Il laisse en Sicile Memmius, mari de sa sœur, 204
Plaisante aventure qui lui arriva en Afrique, 204. 205
Attaque Domitius dans sa retraite, & le bat, & est salué du titre d'*imperator*, 205. 206
Il fait prisonnier le roi Iarbas, & donne son royaume à Hiempsal, 206

Il entre en Numidie & fait la guerre aux bêtes sauvages de ces deserts, 206
Il reçoit ordre de Sylla de congédier son armée, 207
Grand exemple qu'il donne de fidélité & d'obéissance, 207
Sylla lui donne le surnom de grand, mais il ne le prit que long-tems après, 208
Il demande le triomphe, 209
Hardie repartie qu'il fit à Sylla qui s'y opposoit, 210
Il vouloit triompher sur un char traîné par des éléphans, ce qui l'en empêcha, 210
Fierté qu'il témoigna en cette rencontre, 211
Il néglige d'être sénateur par un rafinement d'ambition, 211
Après son triomphe, il comparoit à la revûe des chevaliers, 211
Par ses brigues, il fait donner le consulat à Lépidus, 211
Il procure aux funérailles de Sylla la gloire & la sûreté, 212
Nommé général de l'armée contre Lépidus, 213
Il assiege Mutine défendue par Brutus, 213
Il fait tuer Brutus qui s'étoit rendu, blâme que cette action lui attira, 213
Il est envoyé au secours de Métellus contre Sertorius, 215
Mot de Philippe sur cela, 215
Sa tempérance & sa sagesse, 216
Echec qu'il reçut devant la ville de Lauron, 216
Il gagne une grande bataille contre deux lieutenans de Sertorius, 217
Faute qu'il fit, 217
Son combat contre un cavalier démonté qui s'attachoit à lui, 217
Il est enveloppé par les barbares, comment il se tira de ce danger, 218
Honneur qu'il veut faire à Métellus, & que Métellus refuse, 218
Il bat Perpenna qui avoit tué Sertorius, le prend & le fait mourir, 220
Loué de cette action, 220
Il fait brûler ses lettres, 221
Il ramene son armée en Italie, & partage avec Crassus la gloire de la défaite des esclaves, 221
Lettre qu'il écrit sur cela au sénat, 221
Plus porté pour le peuple que pour le sénat, 222
Il fait dessein de rétablir la puissance du tribunat, 223
Son second triomphe, 223
Il demande Crassus pour son collegue au consulat, & l'obtient, 224
Consul, & après ses triomphes il demande son congé dans les formes à la revûe des chevaliers, 225
Réponse magnifique qu'il fait aux censeurs, 225
Honneur que les censeurs lui font, 226
Comment se reconcilie avec Crassus,

Craſſus, 226
Il ſe retire des aſſemblées, ſon ambition, 226
Envoyé contre les pirates, 233
La puiſſance ſans bornes que les Romains lui donnent, 233. 234
Diviſe la mer Méditerranée en treize quartiers, & met une eſcadre dans chacun, 235
Il prend la plûpart des vaiſſeaux des pirates, & en purge les mers en quarante jours, 235
Il ſe rend à Brunduſe, s'embarque & s'arrête à Athenes, 236
Honneurs que lui firent les Athéniens, 237
La plûpart des pirates ſe rendent à lui, 237
Il finit cette guerre en trois mois, 238
Sa grande prudence, 238
Il tranſporte les pirates dans les terres, 239
Blâmé par ſes envieux, mais à tort, 239
Faute inexcuſable qu'il fit, 239
Decret de Manilius en ſa faveur, 241
Sa diſſimulation, 243
Il caſſe tout ce que Lucullus avoit ordonné, 244
Son entrevûe avec lui d'abord plein de politeſſe, & enſuite d'emportement, 245
Défend par ſes mandemens de lui obéir, 245
Ce qu'il diſoit contre lui, 246
Il marche contre Mithridate, 246
Il trouve des ſources dans une montagne que Mithridate abandonnoit, parce qu'elle manquoit d'eau, 246. 247
Il enferme Mithridate dans ſon camp, 247
Il le ſuit & le bat, 248. 249
Il entre dans l'Arménie, 250
Ce qu'il dit à Tigrane qui s'étoit venu rendre à lui, 250
Il fait charger de chaînes le jeune Tigrane, & pourquoi, 251
Ce qu'il répondit à Phraate qui lui envoyoit demander le jeune Tigrane, 251
Il défait les Albaniens, & accorde la paix à leur roi, 252
Il défait les Ibériens, 252
Il ſe jette dans la Colchide, 253
Il retourne contre les Albaniens qui s'étoient revoltés, 253
Moyen dont il ſe ſert pour traverſer un pays aride, 254
Son combat contre Coſis, frere du roi des Albaniens, qu'il tue, 254
Empêché de pénétrer juſqu'à la mer Caſpienne par des ſerpens, 255
Il reçoit en Arménie des ambaſſadeurs des rois des Elymiens & des Medes, 256
Il renvoye toutes les concubines

cubines de Mithridate ſans les voir, 256
Il ne prend des richeſſes de Mithridate que ce qui pouvoit décorer les temples & orner ſon triomphe, 258
Préſens que lui fait le roi des Ibériens, & l'uſage qu'il en fait, 258
Fautes que l'ambition lui fit commettre, 259
Il ſe propoſe de recouvrer la Syrie, & de pénétrer juſqu'à la mer Rouge, 260
Juſqu'où il avoit pouſſé ſes victoires, 260
Il fait enterrer les ſoldats de Triarius, qui avoient été tués long-tems auparavant, 261
Il fait de la Syrie une province Romaine, ſoumet la Judée, & fait priſonnier le roi Ariſtobule, 261
Sa douceur & ſon humanité lui ſervoit à cacher les fautes de ſes miniſtres, 262
Sa modeſtie dans ſon logement, 263
Il bâtit le théatre qui porte ſon nom, 263
Le roi des Arabes lui écrit des lettres fort ſoumiſes, 264
Il marche pour aller aſſiéger la fortereſſe de Pétra, & il eſt blâmé, ſes raiſons, 264
Il reçoit les nouvelles de la mort de Mithridate, & les apprend à ſes troupes, 265
Il retourne à Amiſus, ce qu'il y trouve, 266
Il envoye à Sinope le corps de Mithridate, 266
Il affranchit Mitylene, & aſſiſte aux diſputes des poëtes, 267
Ce qu'il fit à Rhodes, 267
Son triſte retour dans ſa maiſon, 267
Il congédie ſon armée en arrivant en Italie, 269
Toutes les villes ſortent au-devant de lui, 269
Il répand beaucoup d'argent dans les tribus pour faire élire Afranius conſul, 270
La magnificence de ſon troiſieme triomphe, 271. 272
Combien il augmenta les revenus des Romains par ſes conquêtes, 271
Il triomphe de la troiſieme partie de la terre, après avoir triomphé des deux autres, 272
Son âge à ce troiſieme triomphe, 273
Malheureux d'avoir vêcu long-tems, 273
Sa grandeur & ſa force, les ſeules cauſes de ſa ruine, 273
Il a recours aux tribuns pour ſe ſoutenir contre Lucullus, 274
Indignités que Clodius lui fait commettre, 274
Maniere dont il en uſa avec Cicéron, 274
Il épouſe Julie, fille de Céſar, 276
Violence de ſes ſoldats contre Bibulus, 276
Beau mot qu'il dit à Lucullus, 278
Il ſe laiſſe amollir par l'amour

mour qu'il avoit pour ſa femme, 278
Inſolence & audace de Clodius contre lui, 278. 279
Le ſénat prend plaiſir à le voir outragé & baffoué par Clodius, 279
Il ſe renferme dans ſa maiſon pendant le tribunat de Clodius, 280
Fait rappeller Cicéron de ſon exil, 280
On lui donne la commiſſion de faire venir des bleds, & l'étendue de cette commiſſion, 281
Il va en Sicile, en Sardaigne & en Afrique, pour amaſſer des bleds, 283
Beau mot qu'il dit en s'embarquant, 283
Parti très-violent qu'il prend pour empêcher Domitius d'aller à la place, 286
Il empêche Caton d'être élû préteur, 286
Jeux magnifiques qu'il donne à Rome pour la dédicace de ſon théatre, 287
Sa grande ſageſſe & ſon amour pour ſa femme Julie, 288
Très-propre à gagner les femmes, 288
Son ambition exceſſive, 290
Mot d'une de ſes harangues, 291
Il veut paroître ne ſe pas défier de Céſar, & le mépriſer, 291
Il travaille à établir l'anarchie, 291
Nommé ſeul conſul, 292. 293
Il épouſe Cornélie, fille de Métellus Scipion, & veuve du jeune Craſſus, 293
Ce mariage blâmé, & pourquoi, 294
Il regle les pourſuites que l'on devoit faire contre ceux qui achetoient les ſuffrages, 294
Oublie ſes beaux réglemens en faveur de ſon beau-pere, 294. 295
Il défend par une loi de louer les accuſés dans les plaidoiries, & il contrevient à ſa loi en faveur de Plancus, 295
Réponſe fort dure qu'il fit à Hypſeus qui le ſollicitoit, 296
Il choiſit ſon beau-pere Scipion pour collegue, pour les cinq derniers mois de ſon conſulat, 296
Il tombe malade à Naples, 298
Sacrifices offerts aux dieux & fêtes célébrées par toute l'Italie pour ſa guériſon, 298
Tous ces honneurs lui renverſent la tête, 299
Sa préſomption impertinente, 299
Mot qu'il dit, & qui marquoit une confiance trop préſomptueuſe, 299
Il ſort de Rome, & il ordonne aux ſénateurs de le ſuivre, 305
Il s'empare de Brunduſe, 306
Ce qu'il y fit, 306. 307
Il s'embarque & prend la fuite,

fuite ; 307
Son embarquement regardé comme une ruſe de guerre très-admirable, 308
Céſar en juge autrement, & Cicéron lui en fait un reproche, ſes raiſons, 308
Grandes forces qu'il aſſembla, 309
Il fait les mêmes exercices que ſes ſoldats, 310
Combien ſon parti étoit aimé & ſuivi, 310. 311
Il bat Céſar, & la faute qu'il fit en cette occaſion, 314
Parti très-prudent qu'il vouloit ſuivre, 314
Fierté & inſolence de ſes troupes ſur le décampement de Céſar, 315
Il ſe met à ſes trouſſes, 316
Pourquoi il ne ſe ſervit jamais de Caton en aucune choſe de conſéquence, 316
Jaloux de ſa réputation juſqu'à la petiteſſe, 317
Mauvaiſe honte, la cauſe de ſa perte, 317
Préſomption inſenſée de ſes troupes, 318
Songe remarquable qu'il fit, & l'explication qu'il lui donne, 319
Son ordre de bataille, 321. 322
Ordre qu'il donne à ſes troupes, blâmé par Céſar, & pourquoi, 323. 324
Faute qu'il fit à la bataille de Pharſale, 327
Il eſt battu & ſe retire, comparé à l'Ajax d'Homere, 328
Folie & vanité de ſes troupes, 329
Ses triſtes réflexions après ſa défaite, 330
Il paſſe la nuit dans une cabane de pêcheur, 331
Il eſt reçu dans le vaiſſeau de Péticius, 331
Il envoye un courier à ſa femme à Mitylene, 332
Il va au-devant d'elle, ce qu'elle lui dit, & ce qu'il répondit, 333
Il conſeille aux Mityléniens d'obéir à Céſar, 333
Doutes qu'il forme ſur la providence, 333
Réponſe à ces doutes, 334
Il ſe blâme de la grande faute qu'il avoit faite, 334. 335
Il aſſemble un conſeil pour délibérer ſur la retraite qu'il doit choiſir, 335
Il choiſit l'Egypte, & va à Peluſe où étoit Ptolemée, 336. 337
Son ſort décidé par trois perſonnages indignes, & ſage réflexion de Plutarque ſur cela, 337. 338
Ce qu'il dit en embraſſant Cornélie & en la quittant, 339
Harangue Grecque qu'il avoit préparée pour la faire à Ptolemée, 340
Il eſt tué, 340
On lui coupe la tête, & on laiſſe ſon corps nud ſur le rivage, 341
Son bûcher fait des vieux reſtes d'un bateau de pêcheur, 341
Son cachet, ſa gravure, 342

Ses cendres portées à Cornélie qui les dépose dans son tombeau d'Albe, 342
Ses avantages sur Agésilas, 337, 338. 347. 352
Beau mot de lui, 348
Son camp appellé la patrie des Romains, & sa tente leur sénat, 350
Pothin, valet-de-chambre de Ptolemée & son premier ministre, 337
Prolyta, fille d'Agésilas, 141
Prospérité, ce qu'elle a de propre, 70
Ptolemée Dionysius, roi d'Egypte, assemble un conseil pour délibérer sur la réception de Pompée, les différens avis sur cela, 337
Ses ministres les plus accrédités, 337
Défait dans un combat près du Nil, disparoit, 342
Publius vole le fourreau de l'épée de Mithridate, 266

Q

Querelle d'Achille & d'Ulysse dans Homere, comment regardée, 110
Abus que l'on a fait sur cela de l'autorité de ce poëte, 110
Querelles & dissensions, si elles sont utiles dans les états, faux principe sur cela, 110
Poussées à l'excès, toujours dangereuses 111

R

Régime très-exact, quelquefois dangereux, 171
Regne boiteux, comment expliqué par Lysandre, 106. 107
Son véritable sens, 107. *n.*
Rhéa, mere de Sertorius, 3
Rois de Sparte mangeoient toujours ensemble, 142
Rutilius Rufus, grand historien, son éloge, 259

S

Salvius, qui avoit servi sous Pompée, est son meurtrier, 338. 340
Science de commander & d'obéir, la plus grande des sciences, 141
Secrétaire, les gens de guerre mépriſoient cette charge, 99
Sénateurs, pourquoi établis à Sparte, 107
Septimius, qui avoit servi sous Pompée, son horrible action, 338. *& ſ.*
Sertorius, ſes grandes qualités, 2
A eu toujours la fortune contraire, 3
Ses conformités avec Eumenes, 3
Son origine & son éducation, 3
Il acquiert beaucoup de crédit par son éloquence, 3
Sa premiere campagne, 4
Son grand courage & sa grande

grande force, 4
Servant ſous Marius, il va eſpion dans l'armée des ennemis, 4
Envoyé en Eſpagne capitaine de mille hommes ſous Didius, 5
Belle action qu'il fit à Caſtalon, & ſtratagême dont il uſa, 5
Nommé queſteur de la Gaule autour du Po, 6
Il a la commiſſion de lever des ſoldats & de faire forger des armes, 6
Il perd un œil dans un combat, 7
Honneurs que le peuple lui fait dans le théatre, 7
Il brigue le tribunat, & en eſt exclus par la brigue de Sylla, 7
Source de la haine qu'il eut toujours pour Sylla, 7
Il ſe joint à Cinna, & ils ſont tous deux battus dans la place de Rome, 7
Il s'oppoſe à ce que Cinna reçût Marius, ſes raiſons, 8
Belle réponſe qu'il fit à Cinna, 9
Il reproche à Marius ſes cruautés, & rend Cinna plus doux, 9. 10
Il fait tuer les eſclaves que Marius avoit enrôlés, 10
Il avertit Scipion des vûes & des menées de Sylla, 11
Il ſe retire en Eſpagne, 11
Beau mot de lui, 11
Il fait revenir les Eſpagnols de l'averſion qu'ils avoient pour les gouverneurs Romains, & les moyens qu'il employa, 12
Il campe devant les villes en plein hiver, 12
Sa ſage politique & ſa ſage prévoyance, 12
Il s'embarque pour paſſer en Afrique, 13
Se rembarque pour paſſer en Eſpagne, 13
Il aborde à l'iſle de Pityuſe & bat la garniſon d'Annius, 13
Il eſt battu d'une violente tempête dix jours entiers, 13
Il aborde à la côte occidentale d'Eſpagne, 14
Tenté de ſe retirer dans les iſles des Bienheureux, & ce qui l'en empêcha, 16
Il marche au ſecours de ceux qui faiſoient la guerre à Aſcalis, 16
Il bat Aſcalis & l'aſſiege, 16
Il bat Paccianus envoyé par Sylla au ſecours d'Aſcalis, 16
Il prend d'aſſaut la ville de Tingis, 16
Il fait ouvrir le tombeau d'Antée, le corps qu'il y trouva, 17
Appellé par les Luſitaniens, 18
Son caractere, 18
Acte de cruauté qu'il commit à la fin de ſes jours, 19
Arrivé en Luſitanie, il aſſemble une armée, ſes grands ſuccès, 20
Sa ruſe la plus conſidérable & la plus ſinguliere, 20. 21

Grande

Grande idée que les Luſitaniens avoient de lui, 22
Les grandes choſes qu'il fit avec une poignée de gens, 22
Il réduit Métellus à une grande extrémité, 23
Ses grandes qualités pour la guerre, 23
Sa ſageſſe & ſa tempérance, 24
La vie dure & laborieuſe qu'il avoit embraſſée, 24
Sa méthode contre Métellus, 24
Il défie Métellus à un combat ſingulier, 24
Comment il ſecourut une place qui manquoit d'eau, 25
Il bat Aquinus qui menoit un convoi à Métellus, 26
D'une armée de bandits, il en fait une armée diſciplinée, 26
Il donne à ſes ſoldats avec profuſion de l'or & de l'argent pour enrichir leurs armes, 27
Grand trait de ſa politique, 27
Pluſieurs milliers d'hommes ſe dévouent pour mourir avec lui, 28
Comment il fut ſauvé par ſes ſoldats dans une déroute, 29
Utilité qu'il tira d'un échec arrivé à ſes troupes, 30
Apologue dont il ſe ſert pour guérir leur découragement, 31
Beau diſcours qu'il fait ſur cela, 31
Ce qu'il imagina contre les Characitaniens, 32. 34
Il aſſiege Lauron, Pompée arrive pour la ſecourir, ce qui ſe paſſa entre eux, 36. 37
Il appelle Pompée l'écolier de Sylla, 36. 37
Sa grande prudence, 37
Pourquoi il brûle la ville de Lauron, 37
Il raccommodoit toujours les fautes de ſes lieutenans, 37
Donne la bataille de Sucron la nuit contre Pompée, & pourquoi, 38
Les grandes actions qu'il fit à cette bataille, 38 39
Mot qu'il dit ſur cela à Métellus, qu'il appelloit une vieille, 39
Il eſt fort affligé d'avoir perdu ſa biche, & très-ravi de l'avoir retrouvée, 39
L'uſage qu'il en fit, 39
Ce qui lui arrive dans les plaines de Sagonte, 40
Sa grande prudence, & ſa vûe en ſe retirant dans une ville de la montagne, 40
Action fort ſinguliere de lui, 41
Noms que Métellus lui donnoit, 42
Sa magnanimité, 42
Il ne donna jamais aux Eſpagnols ni gouvernement ni charges dans l'armée, 43
Plein d'amour pour ſa patrie, 43
Sa fierté dans ſes malheurs, & ſa douceur dans ſa victoire, 43
Il aimoit mieux être le dernier

nier à Rome, que roi ailleurs, 43
Sa grande amour pour ſa mere, 43
A quel excès de douleur le porte la nouvelle de ſa mort, 43 44
Forcé à ſe faire une garde de la guerre même, 44
Traité qu'il fit avec Mithridate qui lui avoit envoyé des ambaſſadeurs, 45. 46
Belle réponſe qu'il fait à ſes ambaſſadeurs, 45. 46
Soulagement qu'il donne à l'Aſie, 46. 47
L'envie s'allume dans le cœur de quelques mutins, les moyens dont ils ſe ſervent pour le décrier, 47
Injuſtice atroce où il ſe porte, aigri par ces infidélités, 48. 49
Grand reſpect qu'il avoit pour la table, 50
Prié à ſouper par Perpenna, 50
Il eſt tué à table par les conjurés, 51
Fin malheureuſe de tous ceux qui avoient conjuré contre lui, 51 52
Avantages de Sertorius ſur Eumenes, 98. *& ſ.*
Plus grand capitaine que Lépidus, occupe l'Eſpagne, 214
Parole inſolente qu'il dit contre Pompée, 215
Son armée ſe diſſipoit dans un moment, & ſe raſſembloit de même, 218
Il chaſſe Métellus & Pompée de leurs gouvernemens, 219
Servilius Vatia Iſauricus, mot qu'il dit ſur la fierté de Pompée, 211
Sextius, préteur, enlevé par les pirates, 230
Sophax, fils d'Hercule & de Tinga, fonda Tingis, qu'il nomma du nom de ſa mere, 17
Spanus, préſent qu'il fit à Sertorius, 20
Sparte, appellée la dompteuſe d'hommes, 101
Diſpenſoit de la ſévérité de ſa diſcipline les princes deſtinés au thrône, 102
N'aimoit pas les petites tailles, 103
Haine des rois de Sparte pour les éphores, 108
Périt pour avoir voulu conquérir de nouveaux états, 171
Spartiates, belle réponſe d'un Spartiate à un habitant d'Argos, 167
Sparton, chef des Béotiens, gagne la bataille de Coronée, 139
Sphodrias, laiſſé gouverneur à Theſpies, oppoſé à Agéſilas, 150
Son entrepriſe ſur le Pirée faite par la ſuggeſtion de Pélopidas, 152
Ses troupes comment ſaiſies de frayeur, 153
Il eſt obligé de s'en retourner à Theſpies, 153
Appelé en juſtice par les Lacédémoniens, 153
Et abſous, 155
Spinther, conſul, ſa politique, 281
Spithridate, un des principaux

paux officiers du roi de Perſe, gagné par Lyſandre, 116
Sthénis, orateur d'Himera, ſon audace & ſa magnanimité, 203
Strabon, pere de Pompée, la haine que les Romains avoient pour lui, 187
Meurt frappé de la foudre, 187
Accuſé de péculat après ſa mort, & défendu par ſon fils, 192
Abſous, plaiſanterie du peuple ſur cette abſolution, 193
Stratonice, la principale concubine de Mithridate, 256
Son hiſtoire, 256. 257
Infamie & folie de ſon pere, 257
Préſent que Pompée lui fait, 258
Sulpitius Rufus préſide en qualité de roi pendant l'interregne, 293
Sylla revient en Italie, & la plûpart des Romains ſe retirent dans ſon camp, 195
Ce qu'il dit ſur la fauſſe nouvelle qu'il reçut de la révolte de Pompée, 208
Il va au-devant de lui, & lui donne le ſurnom de grand, 208
S'oppoſe au triomphe de Pompée, ſes raiſons, 209
Ce qu'il dit à Pompée ſur le conſulat qu'il avoit procuré à Lépidus, 212
Sa mauvaiſe volonté pour Pompée parut ſur-tout dans ſon teſtament, 212

T

Tachos ſe révolte contre ſon maître, & ſe fait roi des Egyptiens, 178
Sa vanité & ſa folle arrogance, 180
Téleutias, frere utérin d'Agéſilas, eſt fait général de la flotte, 143
Tems, la plus précieuſe des choſes, 11
Ami & allié très-ſûr pour ceux qui ſavent le connoître, 31
Tente magnifique où l'on éleva le throne d'Alexandre après ſa mort, & où l'on tenoit le conſeil, 79
Térentius (*Lucius*) entreprend d'aſſaſſiner Pompée, 191. 192
Teutamus, un des commandans des Argyraſpides, 79
Son envie contre Eumenes, 79
Conſpire contre lui, 90
Thébains, leur glorieuſe retraite à la bataille de Chéronée, 138
Saccagent la Laconie la flamme à la main, 166
Ils paſſent l'Eurotas, 167
Se retirent, 167
Théodotus de Chio qui enſeignoit la rhétorique au roi Ptolemée, conſeil qu'il donne à ce prince 338
Décide du ſort du grand Pompée, 338
La vie miſérable qu'il mena, & ſa punition, 342

Théophane,

Théophane, ſes calomnies contre Rutilius, 257. 258
Sa malignité réfutée par le bon naturel de Pompée, 282. 283
Son avis ſur la retraite que Pompée doit choiſir, 335
Théophraſte, beau mot de lui, 25
Thoranius, capitaine de Métellus, battu par Sertorius, 22
Tidius Sextus, quoique boiteux, va trouver Pompée juſques dans la Macédoine, 311
Tigrane refuſe de recevoir Mithridate, & met ſa tête à prix, 249
Reçoit garniſon Romaine dans ſa capitale, & va ſe rendre à Pompée, 250
Obligé d'entrer à pied dans le camp, 250
Il veut ſe jetter aux pieds de Pompée, & Pompée l'en empêche, 250
Il eſt ſalué roi par les Romains, largeſſes qu'il fait aux troupes de Pompée, 251
Timéa, femme du roi Agis, débauchée par Alcibiade, le nom qu'elle donnoit à ſon fils, 104
Timothée, poëte, mot de lui, 129
Tinga, veuve d'Antée, eut d'Hercule un fils nommé Sophax, 17
Tiſapherne fait une treve avec Agéſilas, & la rompt, 117
Comment trompé, 118
Tithrauſte envoyé à la place de Tiſapherne, 121
Propoſe un accommodement à Agéſilas, 121
Tolmidas défait à la bataille de Chéronée, 139
Traité, traité juré, le violer, c'eſt mépriſer les dieux, 117
Traité ſecret conclu à Luques entre Céſar, Pompée & Craſſus, 285
Tribonius, decret qu'il fit en faveur de Céſar, de Craſſus & de Pompée, 287
Tribunaux que l'on dreſſoit à la guerre pour les commandans, 265
Triomphe, il falloit être préteur ou conſul pour le demander, 209
Tromperies à la guerre contre qui réuſſiſſent plus ordinairement, 182
Troupes, il vaut mieux tomber avec peu de troupes ſur des gens ſurpris, qu'avec beaucoup ſur des gens préparés, 303
Tullus, demande qu'il fait à Pompée, 303

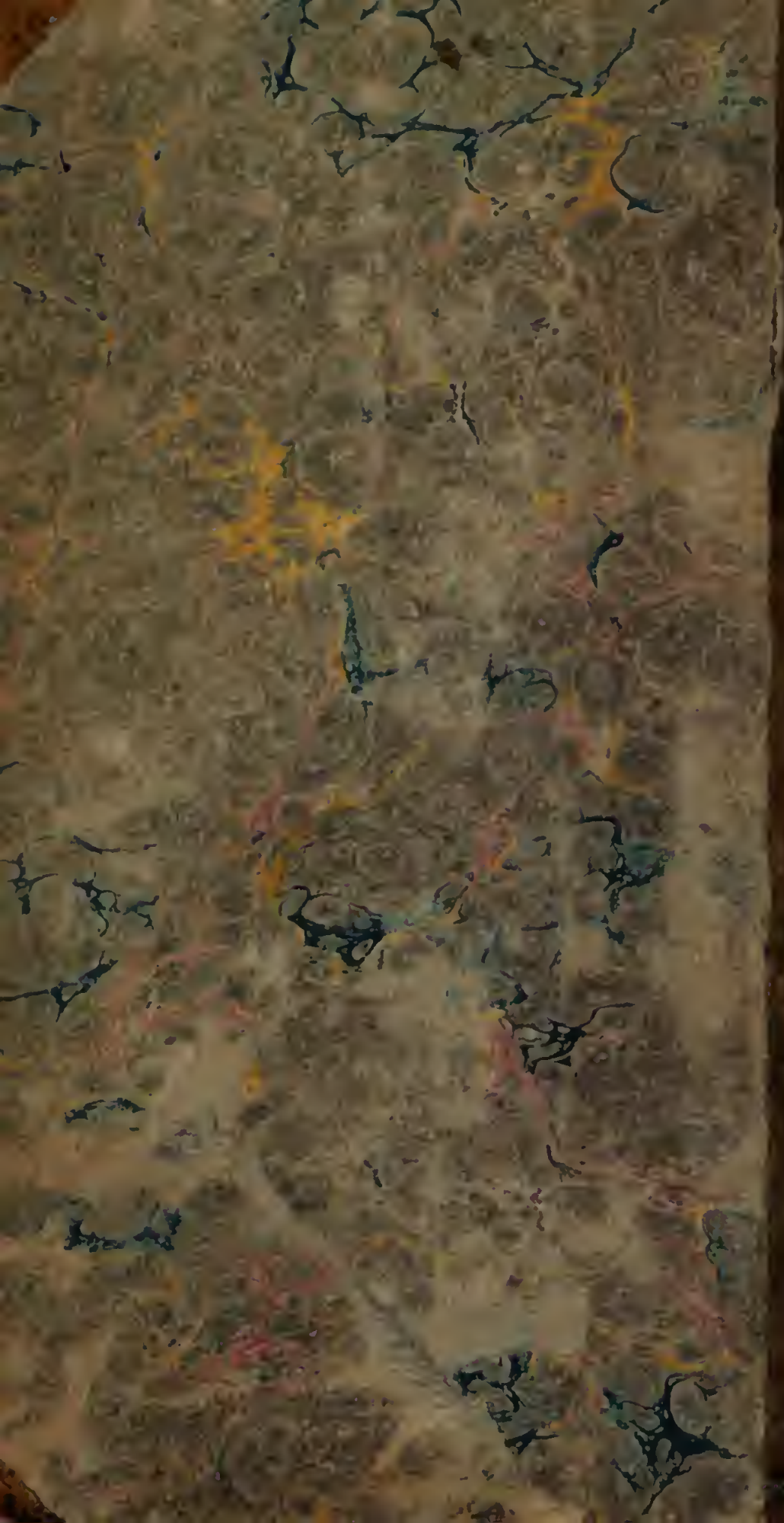
V

Valérius Quintus, comment traité par Pompée, 201
Valérius, homme d'un profond ſavoir, mis à mort par l'ordre de Pompée, 202. 203
Valérius (Marcus) frere de Publicola, pourquoi honoré du ſurnom de grand, 208
Ventidius, deux freres, les plus

plus considérables du pays des Picéniens, ordre que Pompée leur donne, 196
Vénus Nicéphore, 319
Vibullius Rufus, ami de Pompée, & intendant de ses machines, 312
Vindius, mot qui lui coûta la vie, 196

X

Xénophon combattit auprès d'Agésilas à la bataille de Chéronée, 137
Envoya ses fils à Sparte, afin qu'ils y fussent élevés, 141
Son éloge, 348
Xerxès donne des présens aux Tralles pour obtenir le passage dans leur pays, 133

Fin de la Table des Matieres du huitieme Volume.

612421